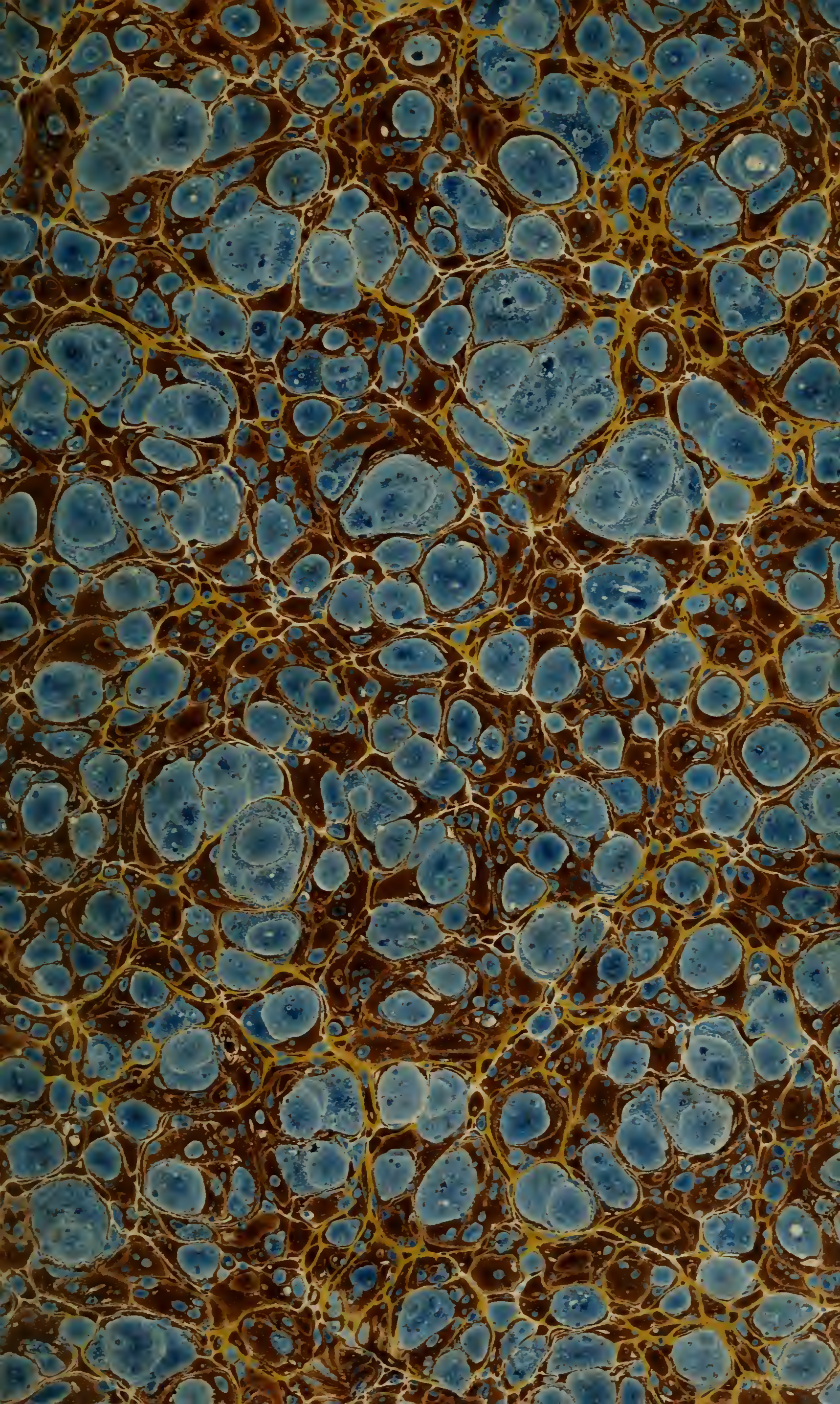






REVUE
BRITANNIQUE.

les prisons aux U.S.A.
132-144

les 1ères chemins de "fer" (sur rails) = "[illegible]"
1-39

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Neuvième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE BRITANNIQUE.



ROUTES A RAINURES ET MACHINES LOCOMOTRICES.

L'essai récent de machines locomotrices qui a été fait sur la route à rainures de Manchester a excité l'attention universelle, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais dans toute l'Europe, et surpassé même l'attente des ingénieurs qui avaient construit cette route. Une de ces machines qui traînait un poids considérable de voyageurs a franchi à plusieurs reprises, en une heure, un espace de 21 milles (sept lieues) et même de 30 milles (dix lieues). Un témoin oculaire dit que son mouvement ressemblait plutôt au vol d'un oiseau, par son aisance et sa vitesse, qu'à l'allure embarrassée de ces lourdes machines employées d'ordinaire à parcourir les distances. Il était fort naturel qu'un événement de ce genre qui doit avoir des conséquences si importantes pour nous, excitât la curiosité publique; aussi chacun demande-t-il comment il a pu avoir lieu? si on parviendra à faire mouvoir ces voitures sur les routes

ordinaires ou seulement sur celles à rainures? si les mêmes moyens de transport sont susceptibles d'être employés dans toutes les parties du pays, ou s'il existe des obstacles qui s'opposent à ce que l'usage en devienne général? Nous allons nous appliquer, dans cet article, à donner la solution de ces diverses questions.

La découverte de la machine à vapeur constitue sans contredit une des plus imposantes applications des hautes sciences à l'industrie, soit que l'on considère la grandeur de cette force qui surpasse celle de tous les agens mécaniques connus jusque-là, ou l'art avec lequel on en a indéfiniment multiplié les applications aux fabriques, aux usines et aux besoins les plus ordinaires de la vie. Il est impossible de voir sans admiration ce prodige de l'art moderne; cette force à la fois si puissante et si flexible, qui donne le mouvement aux machines de la plus effrayante énergie; qui soulève d'énormes masses d'eau des plus profonds abîmes; impose une forme avec une facilité magique aux métaux les plus réfractaires et les plus durs; et qui exécute en même tems les opérations les plus minutieuses et les plus délicates. Cet agent, qui forge des câbles, qui traîne les navires sur l'Océan, peut aussi broder de la dentelle; la terre et l'eau sont remplies de ses prodiges, et attestent l'une et l'autre son immense utilité.

De tous les emplois qui ont été faits de la force de la vapeur, celui de la locomotion est sans contredit le plus important. En facilitant les communications entre les points les plus éloignés du même pays, elle contribue essentiellement à en augmenter la prospérité; et en en unissant d'une manière plus intime les différentes parties, elle tend à donner à l'ensemble plus de force, d'unité et de consistance. Il y a maintenant vingt années que la vapeur a été appliquée à la navigation, et chacun a pu appré-

cier les facilités merveilleuses que cette découverte a données aux relations mercantiles et sociales, lorsqu'une mer, un fleuve ou un canal, ont permis d'en profiter. L'incertitude des vents opposait jusqu'à cette époque d'invincibles obstacles à la régularité des communications par eau. Un voyage de quelques heures était souvent prolongé pendant plusieurs jours; aussi les grands fleuves, les lacs, les saillies profondes que fait la mer dans l'intérieur des continens, étaient plutôt considérés comme des obstacles que comme des avantages. Quant aux rivières, il était à peu près impossible d'y naviguer contre le courant, du moins avec quelque profit. L'usage en était donc très-limité comme moyen de communication intérieure; on se gardait bien d'y mettre à flot des bateaux d'une construction dispendieuse, puisqu'on n'aurait pu les faire revenir, et que par conséquent ils n'auraient exécuté qu'un seul voyage; aussi on n'y rencontrait guère que de simples radeaux. Même sur le Mississipi, fleuve immense dont la vitesse est d'environ de six milles à l'heure, on voyait des patrons de bateaux, après en avoir descendu le cours pour porter à la Nouvelle-Orléans les produits de l'intérieur, détruire leurs embarcations, à leur arrivée, pour en vendre le bois et les autres matériaux; après quoi ils retournaient par la voie de terre. Quand au contraire ils se décidaient à revenir, en remontant le fleuve, ce n'était qu'en faisant les plus pénibles efforts qu'ils parvenaient à se rendre en quatre mois de la Nouvelle-Orléans à Pittsbourg, distance d'environ deux cents milles (à peu près 66 lieues).

Mais aujourd'hui, à l'action incertaine ou limitée des vents et des courans on a substitué un agent nouveau dont la force qui surpasse celle du torrent est gouvernée sans peine, et que l'on emploie également dans toutes les directions. Les résultats pratiques de cette grande découverte

ont été vraiment prodigieux. Les voyages le long des côtes, qui offraient jadis tant d'ennui et d'incertitude, peuvent s'exécuter maintenant avec toute la célérité des voyages par terre. Ces rivières rapides sur lesquelles on n'apercevait que quelques bacs isolés qui ne servaient que pour passer d'un bord à l'autre, sont couvertes maintenant de nombreux bateaux remplis de passagers que le plaisir ou les affaires ont décidés à y monter, et que la vapeur entraîne au milieu des courans les plus impétueux. Des bateaux à vapeur de toutes les dimensions et des modèles les plus variés, voguent sans cesse sur les grands fleuves des États-Unis. Ce voyage de la Nouvelle-Orléans à Pittsbourg, dont nous parlions tout à l'heure, qui ne se faisait pas auparavant dans moins de quatre mois, s'exécute aujourd'hui dans quinze à vingt jours. Ces bateaux ont aussi commencé à voguer sur le Gange et dans d'autres parties de l'Orient. Sur les rivières, les lacs, les mers étroites de l'Europe, ils sont déjà en grand nombre; et dans la navigation intérieure de l'Angleterre, ils ont à juste titre obtenu la préférence sur les bateaux à rames ou à voiles. Les relations de la Grande-Bretagne avec l'Irlande, ainsi qu'avec la France, là où les deux pays se touchent de plus près, s'opèrent principalement par ces bateaux; sur les rivages occidentaux de l'Écosse qui sont découpés par un grand nombre de golfes profonds, les avantages de la navigation par la vapeur ont également été attestés par le changement presque complet qu'elle a produit dans l'aspect du pays, dans les relations et même dans les mœurs des habitans.

Tels sont les avantages qui, dans le cours d'un petit nombre d'années, ont été obtenus par l'application de la vapeur à la navigation. Il nous reste à examiner maintenant jusqu'à quel point la même force peut être appliquée aux transports par terre. La transition d'un élément à l'autre

paraît simple et facile au premier abord. Le même procédé mécanique qui fait tourner dans l'eau les roues à rames du navire, semble devoir également imprimer une impulsion semblable aux roues des voitures. Aussi ce projet a-t-il occupé long-tems l'attention des mécaniciens ; et si l'on considère l'esprit d'entreprise et cette activité infatigable qui caractérisent notre âge et notre nation, aussi bien que cette habileté pratique qui est également une de nos qualités distinctives, on a lieu de croire que tôt ou tard le génie de la mécanique parviendra à surmonter les obstacles qui s'opposent encore à l'adoption générale de ce mode de transport. De cette manière se trouvera accomplie, dans nos rapports commerciaux et nos communications intérieures, une révolution plus importante encore que celle qui a été opérée par la navigation à vapeur. Déjà dès l'année 1769, Watt (1), dans sa patente pour les améliorations qu'il avait opérées dans la machine à vapeur, mentionne expressément la possibilité de la faire servir aux usages domestiques. Il est remarquable aussi que l'infortuné Symington, qui a tant de droits à être considéré comme l'inventeur du bateau à vapeur, avait antérieurement essayé de faire mouvoir les voitures par le même agent ; il fit voir en 1787, dans les ateliers de M. Meason, à Édinbourg, le modèle d'une voiture de ce genre, qui est probablement le premier que l'on ait construit. Depuis cette époque, qui remonte presque à un demi-siècle, on a fait d'autres tentatives du même genre, mais sans succès bien décisifs ; d'où on peut conclure qu'il existait quelque empêchement radical auquel on n'avait pas suffisamment fait attention.

Ce grand obstacle à l'introduction des voitures à va-

(1) Voyez, sur les travaux et la vie de ce grand mécanicien, l'article inséré dans notre 4e numéro.

peur était la pesanteur des appareils et la résistance qu'opposent à leur marche les inégalités de la superficie des routes. Il n'en est pas des transports sur terre comme de ceux qui s'opèrent par la navigation. Les poids les plus lourds sont soutenus par l'eau, sans que la résistance qu'elle oppose à la marche du bâtiment s'accroisse dans une proportion correspondante, tandis que chaque addition faite au poids d'une voiture crée une résistance additionnelle, qui résulte de la force d'inertie et de la friction, et qui est en proportion exacte avec sa pesanteur. Les inégalités qui existent sur nos meilleures routes présentent une résistance encore plus forte à la marche de ces voitures, attendu qu'à chaque hauteur il faut, pour traîner les appareils et les charges qui y sont attachées, une augmentation de force équivalente au double ou au triple de celle qui serait nécessaire sur une surface plane.

Pour vaincre ces obstacles il faut avoir des machines d'une grande énergie, mais qui ne créent pas des résistances égales à leur poids et à leur volume. Il y a donc deux choses à considérer dans la solution de ce problème : 1° si nous voulons réduire notre appareil aux proportions des voitures ordinaires, nous réduisons beaucoup trop la puissance motrice nécessaire pour surmonter tous les obstacles qui se rencontrent sur sa route ; et il paraît que c'est là la faute commise dans les constructions les plus récentes de voitures à vapeur ; 2° si nous donnons à ces voitures toute la force nécessaire, il devient très-difficile d'en faire usage à cause de leurs dimensions, et sous le rapport de l'économie comme sous celui de la célérité elles sont inférieures à nos modes ordinaires de transport. D'après cela, malgré les tentatives faites en dernier lieu par M. Gurney (1), on

(1) Voyez, sur la voiture à vapeur de M. Gurney et les voyages qu'elle a déjà exécutés, notre 5?e numéro.

ne peut pas espérer d'introduire les voitures avec succès sur les routes ordinaires, à moins que l'on ne découvre quelque moyen nouveau de produire la vapeur et d'en diriger l'action, ou bien que l'on ne parvienne à augmenter encore la douceur et l'égalité de nos routes, ce qui paraît à peu près impossible après les récentes améliorations qu'on y a introduites.

Pour vaincre les obstacles que nous venons d'indiquer, on a construit une espèce particulière de routes à laquelle on a donné le nom de route à rainures. Le grand objet des rainures est de faire disparaître tous les obstacles qui se présentent sur les routes construites avec les matériaux ordinaires; et c'est à quoi l'on parvient en substituant aux surfaces molles et inégales des routes communes, des surfaces dures et polies faites en bois ou en métal, sur lesquelles les roues des voitures roulent avec une aisance et une facilité qui sont aussi supérieures à celles que l'on obtient sur les routes à barrière de notre époque, que les facilités que présentent ces routes le sont à celles des mauvais chemins construits par nos pères. Ces rainures sont deux ornières dans lesquelles on agence les roues des chars; on les faisait jadis en bois, mais aujourd'hui on y a généralement substitué du fer. On leur donne une longueur de quatre à seize pieds; elles sont soudées ensemble avec un grand soin, et à des distances rapprochées elles reposent sur des blocs de pierre fortement assujétis dans le sol. Les meilleures rainures se trouvent dans les magasins de la compagnie de Bedlington. La paire d'ornières forme ce que l'on appelle une seule ligne de rainures. Lorsque les communications et les transports sont très-actifs sur une route, on établit une seconde ligne parallèle à la première, et qui en est distante de quatre à cinq pieds, afin que les voitures qui viennent dans une autre direction ne

soient pas entravées dans leur marche. Quand cela est nécessaire on fait encore une troisième ou une quatrième ligne. On établit en outre par intervalles des communications au moyen desquelles une voiture qui se trouve arrêtée par une autre dans la même ligne peut passer dans les ornières adjacentes. Les embarras résultant de la rencontre des voitures sont ainsi facilement évités, et toutes les objections que l'on avait faites contre l'introduction de ces routes ont été réfutées par le succès. Mais toute simple que soit l'idée d'une route à rainures, l'exécution n'en est pas facile; elle exige de grandes dépenses, et un état très-avancé des arts pratiques et des hautes sciences. Il ne suffit pas d'en bien connaître la théorie; et ce n'est que dans des pays qui, comme la Grande-Bretagne, joignent de grands capitaux à beaucoup d'habileté mécanique, que l'application peut en être faite avec avantage.

Ce n'est que vers le milieu du dix-septième siècle que l'on commence à apercevoir quelques traces de l'art de poser des rainures. Les premiers essais eurent lieu d'une manière fort imparfaite dans le voisinage des mines de charbon de Newcastle, où les immenses transports qui se faisaient des puits, au lieu de chargement sur la Tyne, durent faire reconnaître de bonne heure l'importance et l'utilité de ces routes. Depuis cette époque, elles n'ont pas cessé d'être en usage, recevant, de tems à autre, des perfectionnemens, à mesure que les différens arts qui concourent à leur exécution faisaient des progrès. Chaque modification qui a contribué à rendre les surfaces plus fermes et plus égales, soit en introduisant des matériaux plus durables que précédemment, soit en réunissant les différentes pièces par des joints plus exacts, soit enfin en donnant à ces pièces des bases plus solides, a augmenté dans une proportion correspondante la facilité des transports. Les pre-

miers chemins à rainures, qui étaient en bois, quoique très-supérieurs aux autres chemins de la même époque, étaient probablement au-dessous de nos routes à barrière actuelles. Mais telle est la perfection à laquelle est parvenue la construction des routes à rainures, qu'un seul cheval y traîne sans effort un poids très-considérable, indépendamment de celui de la voiture; et les routes de ce genre que l'on fait maintenant en Angleterre et en Écosse présentent des améliorations telles, que l'on doit s'attendre encore à de nouveaux accroissemens dans la force du traînage.

Indépendamment de la grande utilité des rainures, pour le transport des marchandises d'un grand poids, peut-être offrent-elles encore plus d'avantages quand ce n'est que la célérité des communications que l'on recherche; avantages d'abord inaperçus, et qui n'ont été reconnus pour la première fois qu'en septembre 1825, lorsque l'on a ouvert la route de Stockton et Darlington. Depuis cette époque, des services réguliers de diligence se sont montés sur cette route. Chacune de ces voitures est traînée par un seul cheval, et cependant elle transporte ordinairement six voyageurs dans l'intérieur de la voiture, de quinze à vingt en dehors et des bagages. Il arrive même souvent, dans les cas d'urgence, que le nombre des voyageurs est beaucoup plus considérable; la voiture en est entièrement couverte; elle disparaît en quelque sorte derrière les individus placés au sommet et sur les côtés. Tellement que lorsqu'elle est arrivée au lieu de sa destination, la petite foule qui en sort ou qui en descend fait presque l'effet de celle qui se disperse après la célébration d'une cérémonie religieuse. On fait environ dix milles (plus de trois lieues à l'heure). Cela paraîtra prodigieux si l'on calcule l'énorme fardeau qu'un seul cheval se trouve ainsi avoir à traîner; et cependant, malgré la pesanteur de ce fardeau et la célérité de sa marche, le che-

val paraît faire moins d'efforts que s'il était attelé à un cabriolet. Nous avons plusieurs fois voyagé dans une de ces diligences, et il nous serait impossible de donner une idée de l'intérêt qu'excite la nouveauté de cette scène. Rien n'est plus surprenant que la rapidité et la douceur du mouvement, et l'aisance avec laquelle le cheval conduit la voiture. Ce n'était qu'accidentellement qu'il paraissait donner une impulsion aux traits ; quelquefois même sur le chemin de Stockton à Darlington, où il y a cependant une légère montée, les traits étaient tout-à-fait lâches, et le cheval n'était occupé qu'à conserver son mouvement.

La voiture n'a de ressorts d'aucune espèce, et malgré cela le mouvement est si doux, que l'on peut y lire une gazette sans aucune difficulté. La diligence ne tourne jamais sur les rainures ; quand on veut la faire changer de direction, il suffit de dételer d'un côté et d'atteler du côté opposé, opération qui n'exige pas plus d'une minute. Telle est l'extrême mobilité de toute la voiture, que lorsqu'une fois elle est lancée, ce n'est pas sans quelque peine qu'on l'arrête. Un halte-là impérieux prononcé par le cocher ne suffirait pas ; on a construit pour cela un appareil particulier nommé *bridon*, au moyen duquel on arrête l'impulsion des roues.

Quelquefois il arrive, par inadvertance ou autrement, que des diligences se rencontrent entre deux *passages* (1) ; l'une et l'autre paraissent ne plus pouvoir se mouvoir ni en avant ni en arrière, et le voyageur inquiet qui se sert pour la première fois de ces voitures ne sait comment on se tirera d'embarras ; mais l'un des cochers dételle son cheval par devant, l'attèle par derrière, rétrograde vers un

(1) On appelle *passages*, sur les routes de cette espèce, les endroits où l'on entre dans les rainures, et où on peut également en sortir.

des *passages*, laisse passer l'autre voiture, et reprend ensuite sa course. Tout cela s'opère avec une facilité surprenante, et on s'étonne que des obstacles qui semblent d'abord si considérables soient si aisément surmontés. Au surplus, il serait facile de les surmonter plus complètement encore, en établissant une seconde paire de rainures. Le bon marché de cette manière de voyager mérite aussi que l'on en parle. Les voyageurs qui sont placés en dehors ne paient qu'un schelling (1 fr. 25 cent.) pour aller de Stockton à Darlington, distance de douze milles (4 lieues). Les places d'intérieur coûtent moitié en sus.

Tels sont les principaux avantages des routes à rainures sur les routes ordinaires. Elles ont décuplé la force du tirage, et nous ont donné les moyens de voyager, même avec des chevaux, plus rapidement que de toute autre manière. Ces résultats sont étonnans, et assurément fort au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de la seule substitution d'une espèce de matériaux à une autre. C'est la dureté relative du métal qui est le principe de tous ces avantages. La voiture y roule sans rencontrer aucun des obstacles ordinaires qui s'opposent à son mouvement. C'est une preuve éclatante de ce grand principe mécanique que la locomotion est aussi naturelle aux corps que le repos, et qu'il est facile de l'entretenir, quand une fois l'impulsion a été donnée; principe tellement caché par la multitude des obstacles qui s'opposent au mouvement, que l'on est d'abord peu disposé à en reconnaître l'exactitude. Les anciens philosophes avaient une opinion toute différente, et supposaient au contraire que le repos était l'état naturel des corps; mais il serait facile de faire voir que la disposition au repos, et ce terme prompt et invariable de tous les mouvemens qui s'exécutent sur le globe, résultent des osbtacles qui viennent à l'encontre des corps. Plus nous faisons

disparaître de ces obstacles, plus l'impulsion que nous avons imprimée se prolonge, de manière qu'il est certain que si nous pouvions les détruire tous, nos voitures, une fois en action, continueraient à rouler indéfiniment, sans qu'il fût nécessaire d'ajouter à la force motrice primitive. Mais cette perfection ne saurait être atteinte; tout ce que l'on peut faire c'est d'en approcher. Il est impossible de détruire entièrement la résistance produite par la friction. Le meilleur moyen de diminuer ces obstacles, c'est d'adoucir le frottement des roues et des rainures. Heureusement il résulte de beaucoup d'expériences que la friction n'est pas accrue par la rapidité des corps en mouvement; de manière que lorsqu'une fois les résistances de la friction et de l'adhésion sont surmontées, il suffit d'augmenter un peu la force d'impulsion, pour imprimer tel degré de vélocité que l'on désire. Il n'en est pas ainsi dans la navigation : l'eau supporte, il est vrai, et fait flotter à sa surface les masses les plus gigantesques; elle semble même écarter tous les obstacles qui s'opposent à leur mouvement, tant elles roulent avec facilité et peuvent être conduites dans tous les sens. Mais c'est une pure illusion, car le navire n'acquiert pas plus tôt dans l'eau un certain degré de prestesse, que la résistance du milieu où il plonge devient sensible; et quel que soit l'accroissement que l'on donne à la force d'impulsion, la limite de la vélocité est bientôt atteinte, sans qu'il soit possible de la franchir. C'est ce qu'il est facile d'observer sur les rivières et sur les canaux. Nous voyons sur les chemins de halage les animaux faire les plus grands efforts sans parvenir à accélérer la marche des fardeaux qu'ils traînent. Même à la mer, l'impulsion des vents ne peut pas faire faire au navire plus de douze milles (4 lieues) à l'heure. Les énormes accroissemens donnés à la puissance motrice n'ont que bien peu augmenté la célé-

rité de la marche des bâtimens à vapeur. Il n'en existe guère d'une certaine dimension dont les appareils n'aient pas une force de cent chevaux; quelques-uns même en ont une de deux cents, mais sans qu'il soit possible de leur faire faire plus de douze milles (4 lieues) à l'heure. Cela provient de ce que le milieu fluide présente une résistance qui, en s'accroissant sans cesse avec la rapidité du mouvement, balance bientôt toutes les forces que l'on emploie pour la surmonter. Les résistances qui existent sur une route à rainures sont au contraire de nature à diminuer plutôt qu'à s'accroître par la vélocité de la marche; plus on y va rapidement, moins on laisse à la force d'inertie le tems d'opérer; on échappe en quelque sorte à son influence par la célérité de la course.

On conçoit d'après cela que ce soit sur des rainures que la machine à vapeur déploie tous ses avantages comme force motrice pour les transports par terre. Tous les empêchemens qui retardent sur les routes ordinaires le mouvement des voitures, sont détruits sur les chemins à rainures par l'égalité et la continuité des niveaux; aussi une machine d'une dimension relative très-faible suffit-elle pour y trainer les fardeaux les plus lourds avec une vélocité donnée, et qui surpasse de beaucoup celle que l'on pourrait obtenir par le développement de la force animale, attendu que cette machine poursuit sa marche, sans qu'elle soit retardée en aucune façon par l'accélération de son mouvement.

Jusqu'à présent la machine locomotrice n'a encore été employée d'une manière pratique que dans la Grande-Bretagne. Ce fut en 1802 que MM. Trevithic et Vivian prirent le premier brevet pour une machine de ce genre sur une route à rainures. Cette machine qui, deux ans après, fonctionnait sur le chemin de Merthyr-Tydvil, traî-

nait des masses considérables en fer, en faisant cinq milles à l'heure (une lieue 2/3). Mais ce ne fut guère que neuf ou dix ans plus tard qu'elle commença à être employée d'une manière régulière au transport des marchandises. Vers l'année 1811, M. Blenkinsop, qui exploitait les mines de charbon de Middleton près de Leeds, fit établir plusieurs voitures à vapeur sur ses routes à rainures, où depuis elles ont toujours été employées à transporter des charbons à la ville. Les roues de ces voitures sont dentelées, genre de construction qui a plusieurs inconvéniens. Vers l'année 1813, M. Blackett de Wylam établit une machine de Trevithic sur sa route à rainures, à environ cinq milles à l'ouest de Newcastle; cette machine traînait un poids considérable, sans aucune espèce d'auxiliaire. La rainure de Wylam était cependant d'une construction vicieuse; mais par cette raison-là même elle n'en faisait que mieux ressortir la puissance de la machine locomotrice. Cette expérience en fit faire d'autres avec un succès toujours croissant, à mesure que l'on corrigeait les imperfections des premiers appareils. Ce fut principalement sur les rainures de Killingworth que ces essais furent faits. Les machines furent construites par M. George Stephenson, maintenant ingénieur de la route de Manchester à Liverpool. Ce fut le 25 juillet 1814 qu'eut lieu le premier essai sur la route de Killingworth. La machine traînait huit chariots chargés, faisait quatre milles (un peu plus d'une lieue) par heure, et cela sur une légère montée; on conçoit que, sur un terrain parfaitement de niveau, elle aurait pu traîner un poids bien plus considérable. La grande amélioration qui existait dans cette machine était l'introduction de deux cylindres au lieu d'un seul, qui, fonctionnant dans différentes parties de l'appareil, lui imprimaient un mouvement plus régulier. Toutefois elle avait

encore des roues à dents et d'autres combinaisons mécaniques trop compliquées. Une autre machine fut construite en mars 1815; la construction en avait été simplifiée, et elle fonctionnait beaucoup mieux. Depuis, cette machine et d'autres du même genre qui avaient reçu tous les perfectionnemens qui furent successivement adoptés n'ont pas cessé de fonctionner sur cette route, transportant le charbon, depuis l'ouverture de la mine jusque sur les bords de la Tyne, à quatre milles de là.

Nous voyageâmes pour la première fois avec ces machines en 1820, et; quoique les rainures fussent mal construites et fort anciennes, et dans un très-mauvais état d'entretien, l'aspect de ces machines qui avaient en elles-mêmes, comme l'homme et les animaux, leur principe d'action, traînant après elles une suite de chariots qui offrait une longueur de cent pieds, présentait un spectacle à la fois singulier et magnifique. Le poids qu'elles traînaient ordinairement était de trente-trois tonneaux (670 quintaux) de charbon, indépendamment de celui des chariots équivalent à quatorze tonneaux (284 quintaux): elles faisaient de quatre à cinq milles à l'heure; mais elles en auraient fait davantage, si elles eussent fonctionné sur un terrain qui fût plus égal, et que les rainures eussent été en meilleur état.

C'est sur le modèle de ces voitures que l'on a construit celles qui ont été faites depuis. La machine était si petite qu'elle se perdait, en quelque sorte, dans la grandeur des autres parties. Elle était, comme toutes les autres, à haute pression, et elle avait une force de dix-sept chevaux. Le grand défaut de ces appareils, celui qui contribua le plus à en retarder l'adoption générale, ce fut leur énorme poids, s'élevant à six ou huit tonneaux (122 ou 163 quintaux), indépendamment de l'eau et du combustible. Il est clair

qu'un poids aussi lourd, mu avec un certain degré de vélocité, devait causer des dommages sérieux aux rainures.

Ce fut sur la route de Stockton à Darlington, ouverte le 27 septembre 1825, que les machines locomotrices purent, pour la première fois, déployer toute leur puissance. Les rainures de cette route présentaient un niveau continu, ou du moins une inclinaison très-douce, pendant l'espace de vingt milles (moins de sept lieues), depuis la plaine de Brusselton jusqu'à la ville de Stockton. Nous eûmes occasion de visiter cette route dans l'été de l'année suivante ; nous y vîmes deux de ces machines constamment en activité, chacune traînant après elle vingt et même vingt-quatre chariots qui, avec leurs charges de charbon et leur propre poids, composaient une masse de soixante-dix-sept tonneaux (1,563 quintaux) dans le premier cas, et de quatre-vingt-douze (1,867 quintaux) dans le second. Elles mettaient ordinairement quatre heures à parcourir la distance de la plaine de Brusselton à Stockton, quand quelque circonstance particulière ne les forçait pas de s'arrêter en route. En retournant avec les chariots vides, l'appareil mettait environ cinq heures à franchir la même distance, attendu que le retour se faisait sur une montée presque continuelle. Dans quelques parties de cette montée, le tirage de la machine devait être égal à celui de cinquante-trois (1,075 quintaux) ou de cinquante-huit tonneaux (1,177 quintaux) sur une surface de niveau, que cette machine aurait parcourue en faisant quatre milles à l'heure.

Mais ce n'est pas seulement dans cette branche des communications intérieures qu'est établie la supériorité de ce moyen de transport ; l'expérience récente faite sur la route de Liverpool a montré qu'il ne serait pas moins utile aux voyageurs qu'aux marchandises. Il y a lieu de croire qu'a-

vant qu'il soit peu, nous verrons ces machines en mouvement sur toutes les grandes voies du royaume. Il est prouvé maintenant, contrairement à l'opinion qui prévalait, même parmi les ingénieurs, que la vapeur peut faire avancer une voiture sur un chemin à rainures, avec une rapidité et une aisance qu'aucun autre moyen de transport par eau ou par terre ne saurait égaler.

Nos lecteurs n'ignorent pas sans doute qu'en octobre dernier, époque fixée pour essayer les machines qui devaient concourir pour le prix offert par les directeurs de la route de Manchester à Liverpool, une multitude immense de spectateurs, dans laquelle se trouvaient des hommes de la science et des ingénieurs pratiques, accourut de tous les points du royaume, pour assister à cette lutte mémorable. Les machines devaient parcourir une distance de trente-cinq milles (près de douze lieues), sur un espace d'un mille et demi choisi pour cela. Les appareils étaient obligés de faire au moins trois lieues à l'heure, en tirant trois fois leur propre poids, qui ne devait pas excéder six tonneaux (122 quintaux). Parmi les voitures qui se présentèrent, deux surtout excitèrent l'attention, la *Rocket* (la Fusée) construite par M. Robert Stephenson de Newcastle on Tyne, et la *Novelty* (la Nouveauté) (1), de MM. Braithwaite et Erickson de Londres. La première, comme on pouvait s'y attendre, d'après les talens éprouvés de MM. Stephenson,

(1) Voyez la planche fig. 1 et 2. Dans cette planche, les deux voitures sont également représentées sur les rainures de la route de Manchester à Liverpool. On sait qu'il existe plusieurs systèmes de rainures. Les unes nommées rainures plates (*plate-rails*) n'ont aucun rebord. On en voit de semblables dans les rues de Glasgow et sur d'autres points de la Grande-Bretagne. Ce système convient sur les voies où toutes espèces de voitures doivent passer et se croiser, attendu qu'elles ne mettent aucune entrave à leur circulation. Quelquefois on leur donne des rebords, et on les nomme alors rainures plates à rebord. Les rainures de ce genre sont assez communes

était incontestablement supérieure à toutes les machines locomotrices que l'on avait vues jusque-là. Elle était construite sur le même plan que toutes celles qui étaient sorties antérieurement de leurs ateliers, mais on y avait fait plusieurs améliorations importantes, dont la principale était une nouvelle méthode de produire la vapeur. Au lieu de laisser la chaleur du feu et l'air échauffé s'écouler en un seul volume, de manière que la plus grande partie s'échappait par la cheminée, on les avait fait passer par beaucoup de petits tuyaux qui traversaient longitudinalement le *bouilleur*, et qui plongeaient tous dans l'eau. Il résultait de cette combinaison qu'une quantité bien plus forte de l'eau du bouilleur était soumise à l'action du feu ; de cette manière une proportion beaucoup plus considérable du calorique était absorbée au lieu d'être dissipée comme auparavant. La force de cette machine était évaluée à treize chevaux. Une autre amélioration de cette machine, c'était son extrême légèreté ; elle ne pesait guère plus de quatre tonneaux (81 quintaux), tandis que toutes celles du même système construites antérieurement en pesaient six ou sept (122 ou 142 quintaux), et même quelquefois dix (203 quintaux).

dans l'intérieur des mines et dans le voisinage des usines. On en voit également sur les quais des docks de Londres.

Les rainures creuses sont aujourd'hui presque tombées en désuétude. Elles avaient l'inconvénient très-grave de s'engorger, et par conséquent d'exiger une main-d'œuvre considérable et presque journalière pour leur entretien.

Les rainures saillantes (*edge-rails*) sont maintenant celles qui ont le plus de faveur. Cette préférence est motivée en partie par la facilité avec laquelle on les entretient dans l'état de propreté. Il paraît aussi, d'après les expériences qui ont été faites, que le frottement sur les routes à rainures plates est plus considérable que sur les routes à rainures saillantes, dans le rapport de 73 à 63 ou environ d'un septième.

Mais la surprise fut grande parmi les ingénieurs, ainsi que dans les diverses classes qui composaient la multitude réunie, quand on vit paraître la *Nouveauté* de MM. Braithwaite et Erickson, qui différait de toutes les autres par son aspect et sa construction, et qui leur était si supérieure par la légèreté, l'élégance et la forme compacte de ses différentes parties. Le bouilleur, qui occupait une place si capitale dans les autres appareils, n'était que difficilement aperçu dans celui-là. Il consistait en un long tube de douze pouces de diamètre, placé sous la machine, et presque de niveau avec l'axe des roues; et la cheminée, au lieu d'un tube de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, et s'élevant à quinze pieds au-dessus du sol, ne formait qu'un petit tuyau de quatre pouces au plus de diamètre, sortant de l'extrémité du bouilleur, et ne s'élevant pas à plus de sept pieds au-dessus du terrain. Cette disposition nouvelle présente de grands avantages, non-seulement pour l'aspect de la machine, et parce qu'elle lui donne à la fois plus de légèreté et plus d'aplomb, en diminuant le poids des extrémités supérieures; mais, ce qui est plus important, parce qu'elle permet de réduire la hauteur de tous les ponts sous lesquels la machine doit passer, quand elle traverse des routes particulières ou publiques. Cette diminution pourra être de sept ou huit pieds. Quelle réduction n'en résultera-t-il pas dans le coût d'une route à rainures, lorsque cette route devra traverser un pays très-cultivé, où il y aurait nécessité de multiplier ces ponts! Cette seule considération devrait suffire pour faire adopter l'usage de cette machine. L'extrémité du bouilleur opposée à la cheminée, se termine dans la chambre à vapeur, qui forme extérieurement un tube de deux pieds et demi de diamètre; ce tube s'élève à quatre pieds au-dessus du bouilleur, puis, se contractant dans sa partie inférieure à un diamètre de moins de deux

pieds, il descend presque jusqu'au sol. C'est dans cette portion de l'appareil que se trouvent le fourneau et le foyer, entièrement entourés de l'eau du bouilleur. Le feu n'est pas entretenu par le tirage de la cheminée, mais par une sorte de soufflet que la machine fait fonctionner. Ce soufflet jette dans le feu un courant d'air continu qui, lorsqu'il a été échauffé, s'échappe par un petit tuyau intérieur, et n'entre dans la cheminée qu'après avoir traversé trois fois le bouilleur d'un bout à l'autre; ce tuyau, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus de trois pouces de diamètre, et il diminue graduellement en se rapprochant de la cheminée. Tel est l'effet de cette disposition et des circuits que fait ce tube, que lorsque l'air arrive dans la cheminée, sa température n'est pas beaucoup plus chaude que celle de l'eau du bouilleur, ce qui fait voir à quel point le calorique est absorbé dans la production de la vapeur, et combien peu il s'en échappe par cette voie.

Un autre avantage remarquable de cette machine, c'est qu'au lieu d'avoir son réservoir d'eau sur une voiture séparée, ce qui ajoute beaucoup au poids, elle le porte entre les roues; par cette disposition, ainsi que par la place qu'occupe le bouilleur, le centre de gravité de toute la machine se trouve presque au niveau de l'axe de ces roues; ce qui contribue, plus que ne pourrait le faire toute autre combinaison, à la sûreté de l'appareil et à la régularité de sa marche. Ainsi donc, de quelque manière qu'on envisage cette machine, soit dans son ensemble, soit dans ses détails, elle doit incontestablement être préférée à toutes les autres.

La force respective de ces deux appareils fut essayée à plusieurs reprises, et pendant ces divers essais elle excita la surprise générale. La *Fusée* de M. Stephenson, dans le plus grand développement de son énergie, sous le rapport

du tirage, traina un fardeau d'environ treize tonneaux (264 quintaux), équivalent à trois fois son propre poids, pendant trente-cinq milles, en trois heures et dix minutes, ce qui faisait un peu plus de douze milles (quatre lieues) à l'heure, y compris les tems d'arrêt. La marche de l'appareil, malgré la pesanteur du fardeau qu'il traînait après lui, était quelquefois de quinze milles (5 lieues) et même de vingt milles (près de 7 lieues) à l'heure. Si toute cette distance de trente-cinq milles eût été une ligne continue, il est hors de doute que le terme moyen de la marche aurait dépassé quinze milles (5 lieues) à l'heure. On voulut savoir quel pouvait être le maximum de la vélocité de cette voiture; après qu'on l'eut débarrassée de son fardeau, ainsi que de son réservoir et de son combustible, elle parcourut sept milles (deux lieues 1/3) en quatorze minutes quatorze secondes, ce qui ferait trente milles (dix lieues) à l'heure. Dans une autre épreuve, on y attacha une voiture qui contenait trente-six voyageurs, et plusieurs fois elle atteignit un degré de vélocité équivalent à vingt-huit milles (9 lieues 1/3) à l'heure. Elle traina aussi en montant un plan incliné un nombre considérable de voyageurs, en faisant douze milles (4 lieues) à l'heure. Ce dernier fait établit toute la puissance de ces machines, sous un nouvel aspect: jusque là on avait supposé qu'elles ne pouvaient marcher ou du moins traîner des fardeaux, que sur des terrains qui fussent parfaitement de niveau; mais aujourd'hui il est clairement démontré qu'elles peuvent avec une grande facilité s'élever sur les hauteurs. Rien n'était plus important à constater pour la construction des rainures; on en a conclu avec raison que l'on pouvait varier les niveaux, et les adapter aux mouvemens du terrain qu'elles doivent traverser.

La *Nouveauté* de MM. Braithwaite et Erickson, fut

d'abord essayée sous le rapport de la vitesse; afin d'en connaître le maximum on ne lui laissa à traîner d'autre fardeau que son eau et son coke qu'elle portait avec elle, ainsi que nous l'avons vu. En allant et revenant sur l'espace qu'elle devait parcourir à diverses reprises, elle fit, terme moyen, un peu plus de vingt-sept milles (9 lieues) à l'heure. Plusieurs fois même elle marcha avec une rapidité équivalente à trente-deux milles et même à quarante (plus de 13 lieues) à l'heure. On essaya ensuite la force de son tirage, avec un fardeau considérable, reconnu comme étant le triple de son propre poids; elle fit d'abord douze milles à l'heure, et en continuant à marcher, vingt et un (7 lieues). Une fois même elle franchit un mille et demi (une demi-lieue) en quatre minutes et trente-neuf secondes. On substitua ensuite aux chariots pesamment chargés, une voiture contenant quarante-cinq voyageurs; la *Nouveauté* fit plus de vingt et un milles (7 lieues) à l'heure, terme moyen. Dans sa plus grande célérité, elle marcha avec une vélocité équivalente à trente-deux milles (près de 11 lieues) à l'heure. Mais malgré une course aussi rapide, son mouvement était si égal, qu'une personne assise dans la voiture pouvait facilement lire ou écrire. Les essais de ces deux appareils rivaux furent faits d'une manière qui leur était fort peu avantageuse, puisqu'ils étaient obligés d'aller et revenir sans cesse sur un espace limité. Il y avait aussi une courbe à la fin de chaque ligne qui contribuait à retarder leur marche. En un mot il n'est pas douteux que, sur une ligne continue de soixante ou soixante-dix milles, elle eût été encore beaucoup plus rapide.

Depuis que l'on a fait ces expériences, une nouvelle machine construite par MM. Stephenson, le *Meteor*, a été essayée sur la même route. Sa force est encore plus considé-

rable que celle de la *Fusée*, puisqu'elle est égale à vingt chevaux. Elle a aussi un plus grand nombre de tuyaux qui traversent le bouilleur, ce qui augmente considérablement la production de la vapeur. La *Nouveauté* a aussi été soumise à une seconde épreuve, après avoir été complètement réparée, et subi une modification dans l'appareil destiné à souffler le feu, qui consiste maintenant dans une petite machine au moyen de laquelle cette opération est indépendante du mouvement de la voiture. Plusieurs essais de ces deux machines ont été faits en présence d'un ingénieur qui nous est personnellement connu, et sur la véracité duquel nous pouvons entièrement nous reposer. Voici quels ont été les résultats de ses observations.

Le *Meteor* pesait, quand le bouilleur était rempli d'eau, plus de quatre tonneaux, et le réservoir, trois tonneaux quand il était plein. Il y avait en outre six chariots qui y étaient attachés, sur lesquels se trouvaient plusieurs voyageurs, ce qui équivalait au quadruple du poids de l'appareil et du réservoir. Quoique l'état des rainures tendit à retarder sa marche, le météore alla et revint dix fois sur la même ligne, en faisant, terme moyen, dix milles et demi à l'heure. La dépense du coke, pendant quarante-deux milles, y compris celle du charbon employé à chauffer le bouilleur, n'excéda pas cinq schellings (6 fr. 25 c.). Rien ne fait voir d'une manière plus évidente les améliorations introduites par M. Stephenson, dans la production de la vapeur, que le degré de prestesse qu'il est parvenu à donner à une machine d'une aussi grande puissance.

Dans la seconde épreuve de la *Nouveauté*, cette machine traina deux chariots, pesant sept fois son propre poids, en faisant, terme moyen, sept milles et demi (2 lieues et demie) à l'heure. La consommation du combustible n'excéda pas cinq schellings et six pences (8 fr. 80 c.).

Jusqu'à cette seconde épreuve, la machine de M. Erickson n'avait été considérée que comme propre à transporter rapidement de légers fardeaux; mais cette nouvelle expérience a fait voir toute la puissance de son traînage, et ce qui est aussi fort important, sa supériorité sous le rapport de l'économie du combustible. Il y a lieu de croire que cette machine contient un moyen nouveau de produire la vapeur. Jusqu'ici, en construisant des bouilleurs, on avait surtout cherché à offrir une surface aussi grande que possible à l'action du feu; toutes les améliorations de M. Stephenson sont fondées sur ce principe. Le bouilleur de M. Erickson au contraire ne présente qu'une surface très-limitée; mais son exiguité est compensée par l'intensité de la chaleur. L'expérience nous apprendra si l'ardeur du foyer n'endommagera pas les matériaux de l'appareil. On nous assure que, dans ce moment, M. Erickson cherche à appliquer le même principe au bouilleur des bâtimens à vapeur; si cet essai réussit, ce sera sans contredit le plus grand perfectionnement qui ait encore été fait dans ce mode de navigation. Quoi qu'il en soit, les directeurs de la route de Manchester à Liverpool viennent de commander deux appareils à M. Erickson, aux conditions suivantes: 1° Le poids de la machine locomotrice, avec l'eau du bouilleur, n'excédera pas cinq tonneaux (101 quintaux); 2° le poids total traîné sera de quarante tonneaux (812 quintaux); 3° la distance de Liverpool à Manchester (30 milles ou 10 lieues) sera parcourue en deux heures; 4° la pression de la vapeur dans le bouilleur ne devra pas dépasser cinquante livres par pouce carré; 5° la machine ne consommera pas plus d'une demi-livre de coke par mille pour chaque tonneau tiré (20 quintaux), etc.; le prix de chacune de ces machines a été fixé à 1,000 liv. (25,000 fr.).

Tels sont les admirables résultats de la combinaison de ces

machines et des routes à rainures ; et si nous considérons la force prodigieuse de locomotion et de tirage qui est maintenant placée à notre disposition par ce procédé, l'économie du transport pour les marchandises d'un grand poids, aussi bien que pour celui des voyageurs ; nous n'hésiterons pas à reconnaître que l'appareil de M. Erickson doit former une grande ère dans l'histoire de l'industrie. Lorsqu'une fois il sera introduit sur les principales routes, il produira une révolution dans notre commerce intérieur, dont les résultats sont incalculables. Nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns.

Et d'abord en ce qui concerne l'économie du transport pour les marchandises d'un grand poids, d'après ce que nous avons vu, et en calculant minutieusement toutes les dépenses accessoires, la *Nouveauté* pourrait traîner des marchandises de ce genre, au taux d'un cinquième de penny (1 cent.) pour chaque tonneau (20 quintaux). L'addition des droits de péage élèvera peut-être cette somme à trois demi-pences pour les minéraux, tels que le charbon, la chaux, etc. ; à deux pences pour les autres articles comme le grain, etc. ; tandis que sur la plupart de nos grandes routes, la dépense du transport s'élève à cinq pences (50 cent.) pour les minéraux ; à sept pences (70 cent.) pour les grains ; et à dix-huit pences (1 fr. 85 c.) pour les autres marchandises, y compris les péages qui excèdent rarement un penny (5 cent.). Même sur nos canaux, la dépense est d'un farthing ou d'un demi-penny (2 liards) par tonneau (20 quintaux) pour chaque mille ; indépendamment des péages qui l'élèvent de deux à trois pences (20 à 30 cent.).

Peut-être ne reconnaîtra-t-on pas d'abord toute l'importance de ces faits, et l'influence qu'ils doivent exercer sur plusieurs des branches principales de notre commerce intérieur. Mais si nous calculons qu'une grande partie des

articles qui entrent dans notre consommation journalière, sont d'un poids considérable, et que le prix de ces marchandises est fort augmenté par les frais du transport intérieur, ces avantages deviendront manifestes. Le charbon, par exemple, qui forme un article si important de la dépense des ménages, et dont on consomme une si grande quantité sur nos bâtimens à vapeur et dans nos fabriques, ne peut être transporté à une certaine distance, sans que le prix s'en augmente beaucoup; souvent même la dépense du transport forme la plus forte partie de ce prix. C'est ainsi, par exemple, que le charbon qui, à l'ouverture du puits, coûte rarement plus de cinq ou dix schellings par tonneau, s'élève rapidement lorsqu'il s'en éloigne, et souvent même il est doublé à une distance de douze milles (4 lieues). Il en résulte que beaucoup de nos approvisionnemens de charbon les plus abondans, aussi bien que d'autres trésors minéraux, restent enfouis dans le sein de la terre, le prix que l'on en donnerait au marché n'étant pas suffisant pour compenser la dépense du transport; d'où il suit que nous ne mettons à profit qu'une portion de nos ressources. Ainsi donc, en introduisant des moyens de transport plus économiques, nous ne réduisons pas seulement le prix des marchandises, nous en augmentons aussi la quantité. En même tems, nous diminuons le prix de tous les articles fabriqués dans ces diverses manufactures, dont le combustible forme la principale dépense, et en augmentant ainsi la demande de ces articles, nous élargirions le cercle de notre commerce. Il est clair que les produits les plus précieux de la terre n'ont de valeur qu'autant qu'ils peuvent être portés à ceux qui sont disposés à en faire usage. C'est ainsi que faute de routes, en Espagne et en Portugal, et même dans certaines parties de la France, des vins excellens n'ont presque point de valeur, parce qu'on ne

peut pas les conduire aux marchés qui leur conviendraient. Le sol de ces districts est en conséquence fort mal cultivé, et ne donne que ce qui est nécessaire à la consommation de ceux qui y vivent, ou tout au plus des habitans du voisinage immédiat. Mais si, par quelque nouveau moyen de communication, ses produits peuvent être transportés à la mer, ou dans quelques-uns des grands marchés du pays, une révolution s'opérera aussitôt; le prix de chaque article s'élèvera par l'accroissement de la demande, et les forces assoupies de l'industrie productive se réveilleront comme par miracle.

La grande réduction du prix du combustible, par l'introduction de nouveaux moyens de transport, s'est opérée d'une manière frappante dans beaucoup de parties du pays. Immédiatement après l'ouverture du chemin à rainures de Stockton à Darlington, le prix du charbon que l'on transportait auparavant par les routes ordinaires, tomba tout à coup de 18 schel. (22 fr. 50 c.) à 8 schel. (10 fr.); il s'établit un commerce considérable de chaux; et la charge de plomb, depuis les mines de l'intérieur jusqu'au débarquement à Stockton, éprouva une diminution considérable.

La métropole, qui fait tous les ans une consommation de charbon si énorme (1), n'est éloignée des mines du comté de Strafford que de cent milles (environ 33 lieues); mais les frais de transport par les communications ordinaires ne lui permettent pas de s'y approvisionner. Il en résulte qu'elle est obligée de tirer, des houillères de Newcastle, le charbon dont elle a besoin; il lui arrive par la voie de mer à un prix assez raisonnable; mais si elle pouvait en faire venir concurremment des mines intérieures, au moyen

(1) Voyez dans les Nouvelles des sciences du 55e numéro, la consommation annuelle de ce combustible.

d'une route à rainures, qui rencontrerait sur son passage la grande route de Birmingham, il y aurait sans aucun doute une grande baisse dans le prix de ce combustible, et par conséquent des avantages importans pour la population surabondante de cette ville immense. Cette observation ne s'applique pas seulement à la houille, mais aussi à tous les articles de consommation journalière indispensables à cette grande cité, et qui pourraient lui être apportés d'un cercle beaucoup plus étendu. Les machines locomotrices et les routes à rainures seraient encore plus utiles à certaines villes de l'intérieur qui n'ont pas d'accès à l'Océan, et qui ne se procurent qu'à un très-haut prix la plupart des articles qu'elles consomment, à cause de la cherté des transports par nos routes à barrières et même par nos canaux.

Entre Liverpool, par exemple, le centre du commerce maritime de l'Angleterre occidentale, et Manchester celui de la fabrication du coton, où ce mode de transport est sur le point d'être établi, les routes ordinaires, les canaux, les rivières ne suffisaient pas à l'activité des relations commerciales; car il arrivait souvent que toutes les voies de communication se trouvaient simultanément engorgées au grand préjudice des négocians et des chefs de fabriques. Telle est l'étendue du commerce de ces deux villes que d'après des calculs qui paraissent exacts, le montant des marchandises qu'elles s'expédient chaque jour, s'élève, terme moyen, à quinze cents tonneaux (30,448 quintaux); et les directeurs de la route à rainures, dans les instructions qu'ils ont données aux ingénieurs chargés de la construire, ont même prévu le cas où il s'éléverait à trois mille et au-delà. Le prix du transport par les bateaux ordinaires est de dix schellings (12 fr. 50 c.) par tonneau (20 quintaux). Mais les lenteurs de ce moyen font souvent recourir aux *fly-boats* qui transportent les marchandises

dans seize et vingt-deux heures, moyennant vingt schellings (25 fr.) par tonneau, et au roulage qui fait le trajet dans douze heures, pour quarante schellings (50 fr.) également par tonneau. En évaluant le taux moyen à trente schellings, nous aurons une dépense de 2,250 liv. sterl. (56,251 fr.) par jour, pour le transport des marchandises entre Liverpool et Manchester. Or, on a calculé que le chemin à rainures, avec un nombre convenable de machines locomotrices, suffirait à lui seul pour effectuer ces énormes transports; et qu'au lieu de douze à seize heures, et souvent même de plusieurs jours, les marchandises arriveraient à leur destination, avec la plus parfaite régularité, dans trois ou quatre heures, moyennant sept schellings (8 fr. 75 c. par tonneau, ce qui ferait descendre cette dépense de 2,250 (56,251 fr.) à 525 liv. st. (13,125 fr.) par jour. Ainsi donc l'économie annuelle, sur cette branche unique de dépense locale serait de 517,500 liv. st. (12,937,500 fr.) par an, somme égale à la moitié du droit d'emmagasinement dans toute la Grande-Bretagne, et probablement au montant des charges publiques acquittées par ces deux villes. Nous avons en outre l'économie du tems qui, dans beaucoup de cas, importe encore davantage que celle de la dépense.

Des avantages analogues existent pour le transport des voyageurs et des dépêches. Nous avons déjà parlé du degré de vélocité que les machines locomotrices peuvent atteindre; mais quand il s'agit de les employer d'une manière régulière, on ne doit tenir compte que de la vélocité compatible avec la sûreté. Dans nos voitures ordinaires, il est difficile de faire plus de dix milles (un peu plus de trois lieues, à l'heure, et même, à ce taux moyen, les accidens sont encore assez multipliés à cause des caprices des chevaux, que l'on ne contient qu'imparfaitement; mais un des plus

grands avantages de la vapeur, c'est de pouvoir être soumise au contrôle de l'homme, comme on l'a démontré dans des expériences récentes, pendant lesquelles on a, à plusieurs reprises, arrêté tout-à-coup des machines qui marchaient avec leur plus grande célérité de trente milles (dix lieues) à l'heure. Un autre avantage, c'est que ces voitures, à cause de leur grand poids et des rainures dans lesquelles sont engagées leurs roues, ne peuvent guère être renversées. Toutefois, nous croyons qu'il ne serait pas prudent de voyager avec le plus haut degré de prestesse dont elles sont susceptibles; car cette vélocité qui dépasserait celle du cheval le plus agile, serait tout au moins alarmante, quand bien même elle ne serait pas dangereuse; et si, par un hasard à la vérité assez peu probable, l'appareil venait à rencontrer quelque obstacle, la collision serait terrible, et pourrait à la fois être fatale à la voiture et aux voyageurs. Mais nous croyons qu'il est possible de faire sans inconvénient de dix-huit à vingt-un milles à l'heure (de 6 à 7 lieues).

Quelle facilité cela ne mettrait-il pas dans nos relations avec les grandes villes de province! La distance de Londres à Manchester ou Liverpool est de deux cents milles (environ 66 lieues), qui ne peuvent être franchis maintenant dans moins de vingt heures, et qu'avec une dépense de trois liv. st. (75 fr.). Avec la machine locomotrice et des rainures, un voyageur pourrait parcourir la même distance dans dix heures pour la somme beaucoup moins forte de seize à dix-huit schellings (20 à 22 fr. 50 c.). Un fabricant de Leeds ou de Manchester, en se mettant en route de bonne heure, arriverait à Londres pour dîner, ferait ses affaires le soir, et dînerait chez lui le lendemain sans avoir passé de nuit en voiture; ces grandes villes se trouveraient ainsi rapprochées de la moitié de leur distance.

Celle de Londres à Birmingham est d'environ cent milles (33 lieues), qui seraient facilement franchis dans cinq heures ; d'où il résulte qu'un négociant pourrait quitter Londres de bonne heure, arriver à Birmingham pour y déjeuner, y régler ses affaires, et se trouver de retour à Londres pour dîner. Les avantages seraient peut-être encore plus importans pour les grandes villes placées à des distances moins éloignées l'une de l'autre. Par exemple, le nombre des voyageurs qui vont chaque jour de Liverpool à Manchester, et *vice versâ*, peut être évalué à quatre cents, et le terme moyen de ce qu'ils donnent chacun pour leur transport à sept schellings (8 fr. 75 c.) ; la dépense journalière doit, par conséquent, s'élever à deux cent quatre-vingts liv. sterl. (7,000 fr.). Au moyen des voitures à vapeur, les places ne coûteront plus que six schellings et six pences (8 fr. 10 c.) ; ce qui produira une économie de cent quatre-vingts liv. (4,500 fr.) par jour et de six mille liv. (150,000 fr.) par an. Mais cette économie et ces grandes facilités multiplieraient nécessairement beaucoup les relations : comme le voyage pourrait être fait en une heure et demie, les négocians enverraient leurs commis au lieu d'envoyer des lettres, et souvent même ils se rendraient en personne d'une place à l'autre ; il résulterait de cet accroissement de communications une augmentation de profit pour les propriétaires des rainures, et un redoublement d'activité dans les affaires de ces deux grandes villes. C'est ce qui est démontré par ce qui se passe sur le chemin à rainures de Stockton à Darlington. Il n'y avait autrefois aucun service de diligence sur la route qui est parallèle au chemin à rainures, et les entrepreneurs de ce chemin n'avaient pas supposé qu'elles dussent jamais contribuer à leurs profits, et ne comptaient que sur le transport des marchandises. Mais, peu de tems après l'ouverture du

chemin, il s'y établit une diligence, et le succès qu'elle obtint en fit établir d'autres; au bout de quelques mois, la compagnie tirait 500 liv. sterl. (12,500 fr.) de cette branche de revenu qui n'était pas entrée dans ses calculs. Un commerce et des relations nouvelles semblaient ainsi, avoir, pour ainsi dire, pris naissance de rien; et l'activité, le mouvement que le transport des marchandises et des voyageurs entretiennent sur toute la ligne, faisaient l'étonnement et l'admiration du voisinage.

Il y aurait encore pour les communications de ce genre une autre source de revenu très-considérable, ce serait le transport de tous ces articles légers de luxe et de goût qui ont besoin d'être conduits avec sûreté et rapidité aux lieux de la demande; ces transports s'effectuent aujourd'hui à grands frais par les diligences. Au moyen des routes à rainures, les endroits où l'on fabrique ces articles se trouveront dans un contact presque immédiat avec les grands marchés où on les débite. Un marchand de Londres, en recevant une commission particulière, pourra la transmettre à Nottingham, à Sheffield, et même à Manchester ou à Leeds, et avoir le lendemain dans sa boutique l'article demandé, sans payer pour le port plus d'un ou deux schellings.

Mais les avantages de ces moyens de communication se feraient surtout sentir dans le transport des lettres et la rapide circulation de toutes les nouvelles. Les malles pourraient sans inconvénient faire vingt-quatre milles (8 lieues) en une heure, et venir de Londres à Édimbourg, distance de quatre cents milles (133 lieues), dans moins de vingt heures. Ainsi donc un événement arrivé à Londres, à deux ou trois heures du matin, pourrait être connu le soir à Édimbourg, vers onze heures ou minuit. Des communications aussi rapides auraient paru incroyables ou miraculeuses à nos ancêtres; mais la possibilité en est aujourd'hui

parfaitement démontrée, et il ne s'agit plus que de préparer les moyens d'exécution. L'utilité des machines locomotrices avec les chemins à rainures est aujourd'hui si bien établie, que nous ne doutons pas qu'un jour on renoncera aux routes à barrières et aux canaux. Les canaux sont, il est vrai, susceptibles de porter des fardeaux plus considérables; mais la lenteur des transports qui s'y opèrent et la cherté des péages compensent cet avantage et au-delà. Cette grande révolution ne réfléchira pas moins de gloire sur la première partie de ce siècle que les merveilleuses découvertes de Watt et d'Arkwright sur la seconde partie du 18e. Les économies faites sur les sommes immenses que nous dépensons chaque année en frais de transport, aussi bien que les facilités nouvelles des communications, accroîtront dans une proportion que l'imagination peut à peine concevoir la masse de nos affaires; et les parties les plus éloignées du pays seront explorées pour alimenter la consommation toujours croissante de tous les articles de nécessité, de luxe ou de caprice.

Le plus grand obstacle à l'exécution immédiate de ces routes sera la masse de capitaux nécessaire pour les construire. Le fer des sillons; les tranchées profondes qu'il faut creuser dans les hauteurs; les levées indispensables dans les vallons; les ponts à jeter sur les rivières et les ruisseaux ainsi que sur les routes avec lesquelles les rainures se croisent, occasionnent nécessairement d'énormes frais, auxquels il faut ajouter le prix de l'acquisition du terrain. Aussi la dépense ne peut-elle guère s'élever à moins de cinq mille liv. st. (125,000 fr.) par mille, et, dans certaines circonstances, elle dépasse le double et même le triple. C'est ainsi, par exemple, que chaque mille de la route de Manchester à Liverpool a coûté, terme moyen, au-delà

de vingt mille livres (500,000 fr.), la dépense totale s'élevant à près de huit cent mille liv. (20,000,000 fr.).

Des ouvrages aussi colossaux, et qui occasionnent de si grands frais, ne sauraient être entrepris sans mûres réflexions, et sans qu'on ait pesé long-tems les divers moyens de concilier les intérêts opposés, et d'éclairer le public sur leurs grands avantages. Ce n'est que dans les parties où il existe déjà un commerce considérable et actif que ces routes peuvent être profitables à ceux qui les entreprennent. Les capitalistes doivent se tenir en garde contre ces comptes de profits qu'on leur présente, et tous ces chiffres ronds avec lesquels on cherche perpétuellement à les fasciner. Des tentatives téméraires n'auraient d'autre résultat que la ruine des individus qui s'y seraient associés, et de porter un très-grand préjudice au pays en retardant au moins d'un siècle les entreprises de ce genre les mieux conçues et les plus praticables. Tout ce que nous désirons, c'est que ces entreprises se fassent avec ardeur et en même tems avec prudence. Le mieux sera de commencer par faire partir de nos grands centres industriels ou commerciaux, les rayons des rainures, en les circonscrivant d'abord dans des cercles resserrés, que l'on élargira ensuite à mesure que l'on en sentira le besoin.

Nous avons cru devoir nous borner, dans cet article, au calcul des avantages qui peuvent s'apprécier en livres et en schellings; mais nous sommes loin de méconnaître ceux d'un ordre bien plus élevé qui doivent résulter encore de cette nouvelle application de la puissance gigantesque de la vapeur. Ces prodigieux appareils, triomphant à la fois du tems et de l'espace, seront le principe d'une multitude de biens politiques et moraux dont on ne saurait apprécier le nombre ni l'étendue. En même tems qu'ils contribueront à niveler les prix, à arrêter l'accrois-

sement immodéré des grandes villes, à répartir la population d'une manière plus égale, ils répandront aussi plus uniformément les lumières intellectuelles qui, lorsqu'elles brilleront sur un point, rayonneront sur-le-champ dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Mais ce n'est pas tout; tandis que l'exécution de ces grands travaux préparera d'immenses bienfaits à un avenir peu éloigné, elle aura également l'avantage de nous aider dans nos embarras actuels, en procurant de l'ouvrage à tant de bras qui en demandent et des alimens à tant d'estomacs à jeun (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. En ce moment l'on s'occupe aussi, dans la Grande-Bretagne, de deux machines locomotrices que l'on pourrait substituer à la machine à vapeur. Elles sont fondées également sur le même principe, l'élasticité des corps gazeux. L'une a été nommée par son inventeur *machine locomotrice pneumatique*; l'autre aurait pour agent l'acide carbonique.

C'est la force élastique de l'air comprimé qui ferait manœuvrer la première. Les personnes qui sont le plus étrangères à la science ont pu reconnaître cette force, en voyant le vent s'échapper avec plus d'intensité d'une gorge de montagne ou d'un corridor, dans l'intérieur d'un appartement. La plus grande difficulté était que l'action de l'air ne fût pas décroissante, à mesure qu'il se dégagerait. C'est ce problème qu'un ingénieur anglais prétend avoir résolu, en compensant la diminution successive de l'air que chaque coup de piston introduira dans ses cylindres, par l'accroissement proportionnel de son volume. Les récipiens ou magasins d'air de l'appareil seront des vases légers en fer ou en fonte. L'air s'y trouvera dans un état de condensation trente ou quarante fois plus considérable que dans l'atmosphère. Il suffira sur une bonne route d'une force égale au quarantième du poids d'une voiture pour entretenir le mouvement qui lui aura été communiqué. Lorsque les routes seront en mauvais état, cette force devra être d'un treizième. Il faudra l'augmenter également quand l'appareil aura des côtes à gravir; mais les descentes fourniront une compensation pour cette dépense extraordinaire de force. La voiture présentera en raccourci l'apparence d'un bateau à vapeur dont on aurait enlevé la cheminée. Les récipiens où l'air aura été condensé pourront n'être renouvelés qu'à chaque distance de dix milles (un peu plus de trois lieues), qui est la distance ordinaire

des relais de poste. On les remplira au moyen de la machine à vapeur ou de la force animale. Une machine à vapeur de la force de dix chevaux suffirait, assure-t-on, avec un boisseau de houille, pour fournir en une heure la quantité d'air comprimée qui serait nécessaire pour faire faire douze milles (4 lieues) à l'heure, à la malle-poste, sur une route en bon état.

La seconde machine aurait pour moteur, comme nous l'avons déjà dit, le gaz acide carbonique. On assure que Sir Humphrey Davy s'occupait de résoudre les difficultés que présente la construction de cet appareil, quand une mort prématurée est venue si malheureusement le surprendre. La solution de ces difficultés eût été sans contredit une des plus belles applications de la chimie; elle eût encore réfléchi un nouvel éclat sur le nom de l'illustre auteur de la lampe de sûreté et de tant d'autres découvertes. Au surplus, il faut espérer que nous ne tarderons pas à voir quelque heureux continuateur des travaux qu'il avait entrepris, pour faire servir à nos besoins la puissance de l'acide carbonique. Les journaux quotidiens annonçaient dernièrement que M. Gurney, dont nous avons déjà eu occasion de parler (1), avait découvert un nouvel agent qu'il voulait substituer à la vapeur; ils n'en font pas connaître la nature, mais il est possible que cet agent soit le même que celui dont nous parlons en ce moment. Trois opérations distinctes devront se faire dans les appareils dont l'acide carbonique sera le moteur. Dans la première on obtiendra ce gaz, en le séparant des autres corps avec lesquels il sera combiné; dans la seconde on l'amènera à l'état liquide; et dans la troisième on lui rendra sa forme gazeuse, car c'est seulement quand il reprend cette forme qu'il développe sa puisssance. Les deux premières opérations ne présentent aucune difficulté, et s'exécutent journellement dans nos laboratoires. Il suffira, pour avoir du gaz acide carbonique, de mettre dans un vase de la craie ou du marbre qui en contient une grande quantité, et d'y introduire également de l'acide sulfurique ou de l'acide hydrochlorique qui, s'emparant de la chaux du marbre ou de la craie, dégagera l'acide carbonique; il sera facile ensuite de faire passer ce gaz à l'état liquide, par l'influence combinée de la compression et du refroidissement, en entourant le vase où il sera contenu de glace mêlée à du sel marin. Une chose moins aisée, ce sera de profiter de sa force quand il reprendra sa forme gazeuse. La cessation de la compression ou l'élévation de la température suffira pour la lui rendre. Mais si toute la masse de l'acide carbonique contenu dans le vase cessait à la fois d'être comprimée ou s'il éprouvait un accroissement subit de chaleur, la force prodigieuse qu'il développerait aussitôt briserait en éclats tout l'appareil et pourrait tuer ou

(1) Voyez, sur la diligence à vapeur qu'il a construite, l'article inséré dans notre numéro 53.

blesser gravement ceux qui s'en trouveraient rapprochés. On raconte qu'une personne, qui avait fait beaucoup d'expériences sur ce gaz, vint un jour trouver, pour lui en rendre compte, un des hommes qui, parmi nous, a le plus contribué aux progrès des sciences chimiques. Il lui annonça, en entrant, qu'il avait dans sa poche une bouteille d'acide carbonique liquéfié. Le savant, calculant qu'une simple élévation dans la température de la fiole suffirait pour déterminer une explosion effroyable, frémit en entendant cette communication, et se hâta de congédier cet incommode visiteur. Mais ces périls, la science parviendra sans doute à les conjurer. Tous les jours nous employons des agens qui ne sont guère moins dangereux. Que le feu, par exemple, qui échauffe nos foyers, glisse de quelques pouces, et il va incendier nos habitations. Pour en revenir à l'acide carbonique, tout le problême est de construire un appareil qui permette de ne développer que successivement la force redoutable qu'il acquiert, en reprenant sa forme habituelle. Il faudra que cette transition d'un état à l'autre se fasse avec une extrême lenteur, et, pour ainsi dire, goutte à goutte. Certains robinets, dont on fait usage dans les arts, pourraient, ce nous semble, être employés avec succès dans cet appareil.

Si l'on parvient à l'exécuter, il aura sans contredit de très-grands avantages sur la voiture à vapeur; et d'abord sous le rapport de l'économie. Si la craie qu'il consommera a un peu plus de valeur que l'eau, d'un autre côté l'acide avec lequel on la traitera est bien moins cher que le combustible nécessaire pour convertir l'eau en vapeur (1). En second lieu cet appareil aura des dimensions plus restreintes et sera beaucoup moins lourd; car, sous un volume donné, la craie contiendra une force bien autrement considérable que l'eau. On n'aura pas besoin non plus d'une cheminée, d'un vaste emplacement pour le charbon, etc. Aussi est-il probable que la voiture à gaz acide carbonique pourra se passer du secours si dispendieux des rainures en fer des nouvelles routes. En effet on a vu, dans l'article qu'on vient de lire, que ce n'est pas, comme on le suppose communément, la difficulté de diriger les voitures à vapeur, qui empêche de s'en servir sur des routes sans rainures, mais la lourdeur de l'appareil. Le constructeur de ces voitures se trouve placé dans un cercle vicieux : s'il veut en diminuer les dimensions, il en réduit, en même tems, la puissance; quand au contraire il veut accroître cette puissance, pour triompher de tous les obstacles des routes ordinaires, il en crée lui-même de nouveaux en ajoutant à la pesanteur de la machine. Il est inutile de dire que la force de l'acide carbonique pourra

(1) La craie coûte moins d'un sou la livre. Mais, si on la prenait en grande quantité, elle coûterait moins encore. L'acide hydrochlorique ne coûte que trois à quatre sous.

également, et avec le même avantage, être employée dans les fabriques et la navigation.

Ainsi la Grande-Bretagne, au moyen de deux substances presque sans valeur, paraît à la veille d'obtenir une force capable de faire mouvoir les mécaniques de toutes ses manufactures, de traîner ses navires sur toutes les mers, et de faire voler ses voitures sur toutes ses routes; prodiges qui ne sont guère moins étonnans que ceux de la lampe d'Aladin. Cette puissance nouvelle suffira peut-être à elle seule pour la faire sortir de tous ses embarras. Elle aura le double avantage de donner quelque valeur à ces terres calcaires qui n'en avaient aucune; et de diminuer le prix du combustible, en en réduisant la consommation dans les fabriques et les usines; ce qui sera un grand soulagement pour les classes peu aisées d'un pays froid et humide. La conquête de cet agent, qui ne coûtera ni sang ni larmes, vaudra assurément bien davantage que celle de ces possessions lointaines qui ont coûté si cher à la Grande-Bretagne et qui lui rapportent si peu. C'est un spectacle plein d'intérêt que de voir le génie des sciences veiller en quelque sorte près des nations, comme une seconde Providence; les relever quand elles succombent; produire encore plus que des gouvernemens prodigues ne consomment; et quand ceux-ci, à force de fautes, de dilapidations, d'emprunts, semblent avoir dévoré toutes les ressources de l'avenir, en créer d'inattendues par les plus ingénieuses et les plus habiles combinaisons. Si ses bienfaits ne sont pas toujours aussi désintéressés que ceux de la charité, les résultats en sont bien plus utiles; car la charité ne peut guère que soulager des individus, tandis que c'est de la prospérité des masses que s'occupe la science. Un jour viendra sans doute où l'on se montrera plus reconnaissant envers ceux qui la cultivent; où les aristocraties légales de nos monarchies constitutionnelles qui, jusqu'à présent, n'ont guère été accessibles qu'aux illustrations des cours ou à celles des camps, le deviendront aussi à ces véritables bienfaiteurs des nations. La force militaire ne peut que conserver ou détruire; la force qui crée est par conséquent d'un ordre bien plus élevé. C'est celle-là surtout que des siècles éclairés doivent soutenir de leurs encouragemens et de leurs récompenses. L'idée de classes privilégiées et héréditaires se concilie assez difficilement avec les opinions qui prévalent aujourd'hui. Ces classes deviendraient plus populaires et gagneraient en influence et en sécurité, en se recrutant parmi les hommes qui tendent par leurs travaux et leurs découvertes à augmenter indéfiniment le bien-être général; car elles seraient alors protégées par la reconnaissance publique.

Peut-être dépend-il encore de nous de devancer nos voisins dans la construction des machines manœuvrées par l'acide carbonique; la lice est ouverte, mais la palme qui est au bout n'a pas encore été remportée. Assurément ce ne sont pas les capitaux qui manquent en France; le haut prix des biens-fonds et la baisse continue de l'intérêt de l'argent prouvent au contraire

qu'ils y surabondent. La science n'y manque pas davantage; elle y est même plus répandue qu'en Angleterre. Par malheur elle s'y complaît trop exclusivement dans des combinaisons sublimes, mais abstraites. Socrate se félicitait d'avoir fait descendre sur la terre la philosophie égarée dans les cieux. Il serait à désirer qu'elle sortît plus souvent de nos laboratoires pour aller visiter nos ateliers. Il n'est pas rare de voir des vérités fécondes rester stériles sur notre sol, alors même qu'elles y sont écloses, tandis qu'elles vont activer l'industrie et les capitaux de la Grande-Bretagne et des États-Unis.

Au surplus, que l'appareil dont il vient d'être question puisse ou non s'exécuter, une chose paraît démontrée maintenant, c'est l'immense avantage des routes à rainures sur les canaux. Déjà il est question, en Angleterre, de combler le lit de plusieurs de ces canaux, ou de le mettre à sec pour le sillonner par le fer. Si donc, comme on l'assure, l'administration française se proposait de demander aux chambres, pendant la session qui a eu un dénouement si brusque, un crédit pour achever les canaux en construction, et pour en ouvrir d'autres, cette résolution était peu opportune. La prudence exige qu'avant de s'engager dans des travaux et des dépenses énormes, et qui pourraient être sans utilité, on attende le résultat des essais en grand que font aujourd'hui nos voisins. A la vérité le haut prix du fer indigène rendrait en France la construction des routes à rainures plus chère et plus difficile; mais si les avantages de ces routes étaient une fois garantis par l'expérience, la direction des douanes consentirait sans doute à se relâcher de la rigueur de ses tarifs sur les fers étrangers. Un autre espoir existe encore, s'il est vrai que les mines de l'Aveyron pourront un jour, à cause de l'abondance de leurs produits et du voisinage immédiat du combustible nécessaire à leur exploitation, livrer le fer au même prix que la Grande-Bretagne.

Certains esprits verront sans doute dans l'emploi de cet agent une nouvelle calamité pour les nations, attendu qu'il augmentera encore nos ressources mécaniques. Nous ne leur répliquerons pas; ce serait peine perdue. Que dire en effet à ceux qui méconnaissent non-seulement l'autorité de la raison, mais celle des faits les plus évidens! C'est en vain qu'on leur répondrait que depuis l'introduction de la machine à vapeur dans les fabriques, le nombre des bras qu'elles emploient s'est accru dans une étonnante proportion; et cela par une double cause : la première, c'est que les agens naturels ne peuvent pas tout faire et ne sauraient se passer du secours de l'homme; et la seconde, parce que les nouveaux procédés, rendant les produits bien moins chers, en accroissent beaucoup la demande. Depuis cette époque, la population de Birmingham, de Manchester et celle de plusieurs autres villes de grande fabrication, a triplé ou quadruplé; tandis que comparativement la population agricole, qui n'employait pas de

moyens mécaniques pour augmenter la masse de ses produits, restait presque stationnaire. Encore un coup, c'est à d'autres causes qu'il faut demander l'explication des embarras de la Grande-Bretagne. Ces causes on les trouvera dans les dépenses monstrueuses de M. Pitt et de ceux qui ont recueilli son héritage politique; dans les folles spéculations tentées dans le Nouveau-Monde, et qui ont dévoré tant de capitaux; et enfin, dans l'inégale répartition des charges publiques dont une égoïste et habile aristocratie a su rejeter presque tout le fardeau sur les classes moyennes ou inférieures. Ce n'est pas assurément en brisant leurs machines que nos voisins sortiront de cette crise; mais en les perfectionnant encore; en les rendant plus actives, plus puissantes; en multipliant tous les genres de biens par la diminution des frais de production, car c'est seulement dans l'abondance de tous les produits, et non dans celle des signes monétaires, que peut se trouver la véritable richesse et le bien-être général.

S.

EXPLICATION DE LA PLANCHE

QUI SE TROUVE EN TÊTE DU VOLUME.

FIGURE I.

La Fusée ou *Rockett*, voiture locomotrice construite par M. Robert Stephenson et Ce de Newcastle on Tyne. C'est la voiture qui a remporté le prix de 500 liv. st. (12,500 fr.) donné par les actionnaires de la route à rainures de Manchester à Liverpool, au concours de machines locomotrices qui a eu lieu sur cette route.

FIGURE 2.

La Nouveauté ou *Novelty*, voiture locomotrice construite par MM. Braithwaite et Erickson de Londres. Quoique cette voiture n'ait pas obtenu le prix, cependant l'opinion publique s'est prononcée en faveur de ses constructeurs ; et les entrepreneurs de la route de Manchester à Liverpool, en témoignage de leur satisfaction, ont commandé à MM. Braithwaite et Erickson deux appareils construits sur le même modèle. Cette machine locomotrice avait été commencée le 1er août dernier, et le 29 septembre elle était déjà rendue à Liverpool.

FIGURE 3.

Détails intérieurs du bouilleur de la Nouveauté :

a. Foyer où brûle le coke.

b. Ouverture du fourneau par où on introduit le combustible.

c. Cheminée par où s'échappe la fumée, et dont les divers circuits au milieu du liquide, facilitent la production de la vapeur.

c'. Extrémité de la cheminée en dehors de l'appareil.

d. Liquide contenu dans le bouilleur. — C'est ce liquide qui donne en se vaporisant l'impulsion aux roues de la machine.

e. Rainures saillantes de la route de Manchester à Liverpool. Ces rainures forment une espèce de cran ou d'angle. La jante des roues destinées à y circuler n'offre point une surface égale et forme aussi un angle. Le côté dont le diamètre est plus petit porte sur la partie saillante de la rainure et l'autre sur la partie basse. C'est le système qui prévaut aujourd'hui le plus généralement. Nous en avons donné la raison dans la note de la page 21.

Commerce.-Finances.

—

COMMERCE DU SUCRE DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Nous n'avons aucune donnée authentique sur l'époque précise à laquelle le sucre a été introduit pour la première fois dans la Grande-Bretagne. Les Vénitiens et les Génois l'importaient en petite quantité dans le quatorzième et le quinzième siècle. Marini, dans son *Histoire du commerce de Venise*, parle d'une expédition faite dans cette ville pour l'Angleterre, en 1319, de 100,000 liv. de sucre et de 10,000 liv. de sucre candi. Ce sucre venait du Levant et ne pouvait pas alors avoir une autre origine. Mais à cette époque, et même long-tems après, le miel était la substance que l'on employait le plus communément pour adoucir les mets et les liqueurs. Jusque dans le dix-septième siècle la quantité de sucre importée était peu considérable, et l'on n'en faisait guère usage que dans les maisons des grands et des riches. Ce ne fut que vers la fin de ce siècle, lorsque l'on commença à prendre du thé et du café, que la consommation du sucre devint générale en Angleterre. En 1700, la quantité consommée était d'environ 10,000 ton. (1) ou 22,000,000 liv.; aujourd'hui elle s'est élevée à la quantité prodigieuse de 160,000 ton., ou 360,000,000 liv.; de manière que le sucre forme maintenant une des sources principales de notre revenu et un des articles les plus importans de nos consommations.

(1) On a vu dans l'article précédent que le tonneau anglais valait environ vingt quintaux.

Mais quelque considérable qu'ait été cet accroissement, il serait facile de démontrer que la demande est encore au-dessous de sa limite naturelle, et que si ce commerce était placé sur un pied convenable, la consommation et le revenu qui en résulte prendraient un très-grand accroissement. Ce sujet mériterait à toutes les époques d'attirer l'attention publique; mais il y a plus de droits encore dans les circonstances particulières où se trouve le pays. Comme il sera nécessairement, avant qu'il soit peu, discuté au parlement, nous croyons devoir saisir cette occasion de présenter à nos lecteurs les considérations suivantes sur cette branche importante de notre économie publique et commerciale.

Pendant la première moitié du dernier siècle, la consommation du sucre a quintuplé. Voici la marche de cette progression :

En 1700 elle s'élevait à.............	10,000 ton. ou	22,000,000 liv.
1710........................	14,000	31,000,000
1734........................	42,000	94,080,000
1754........................	53,270	119,320,000
De 1770 à 1775, la moyenne a été de.	72,500	162,500,000
1786 à 1790..................	81,000	181,500,000

Sous le règne de la reine Anne, le droit sur le sucre s'élevait à 3 schel. 5 d. par cwt. On l'augmenta un peu sous Georges II; mais, en 1780, il ne s'élevait encore qu'à 6 sch. 8 d. En 1781, il reçut un nouvel accroissement, et, en 1787, on le porta à 12 schel. 4 d. En 1791, il fut élevé à 15 sch. Les embarras financiers, causés par la guerre de la révolution française, firent encore augmenter ces énormes droits, qui produisirent un revenu considérable, mais qui en auraient probablement produit un bien

plus grands encore s'ils eussent été plus modérés (1). En 1797, le droit fut élevé à 17 sch. 6 d.; deux ans après, à 20 sch.; et par des augmentations successives, en 1803, 1804 et 1806, on le porta jusqu'à 30 sch.; mais dans le cours de cette dernière année un bill passa au parlement pour autoriser les lords de la trésorerie à remettre un sch. quand le prix du sucre, indépendamment du droit, serait au-dessous de 49 sch.; d'en remettre deux quand il serait au-dessous de 48; et trois quand il serait au-dessous de 47 : cette remise de 3 sch. était le maximum des réductions autorisées. En 1826, ce droit fut fixé à 27 sch., quel que fût le prix du sucre.

Le droit de 63 sch. sur les sucres étrangers équivaut à une prohibition. Celui sur le sucre de l'Inde est de 37 sch., c'est-à-dire de dix sch. au-dessus du droit imposé sur le sucre des Antilles anglaises. Toutefois, par une exception spéciale, celui de l'île Maurice (l'île de France) est importé sur le même pied que celui des Antilles.

Aujourd'hui le produit du droit imposé sur le sucre dans la Grande-Bretagne et l'Irlande est d'environ cinq millions st. (125,000,000 fr.); savoir :

160,000 ton. de sucre consommés dans la Grande-Bretagne, au droit fixe de 27 sch.	4,320,000 liv.
16,000 ton. consommés en Irlande	438,000
20,000 ton. de mélasse	200,000
	4,950,000

(1) Voyez à ce sujet l'article si remarquable inséré dans notre 2e numéro, sur le produit comparé des hautes et petites taxes dont cet article peut être considéré comme l'appendice.

Tableau officiel des quantités de sucres conservées pour la consommation intérieure ; du revenu net qui en est résulté ; et du taux des droits imposés sur cet article, de 1789 à 1828.

SUCRES CONSOMMÉS DANS LA GRANDE-BRETAGNE.							
ANNÉES.	QUANTITÉ du sucre conservé pour la consommation intérieure.	REVENU NET.			TAUX DES DROITS. SUCRE des plantat. anglaises.	TAUX DES DROITS. SUCRE DE L'INDE.	
	Cwt. (*)	Liv.	s.	d.	Par cwt. Liv. s. d.	Par cwt. Liv. s. d.	Liv. s. d.
1789	1,547,109	862,632	11	11	0 12 4		16 3
1790	1,536,232	908,954	17	4			
1791	1,403,211	1,074,903	16	5	0 15 0	0 2 8	37 16 3
1792	1,361,592	1,012,538	12	1			
1793	1,677,097	1,316,502	14	3			
1794	1,489,392	1,031,492	4	2			
1795	1,336,230	949,961	16	1			
1796	1,554,062	1,225,213	7	5			
1797	1,273,722	1,399,744	0	7	0 17 6	0 5 2	37 16 3
1798	1,476,552	1,794,990	15	9	0 19 0	0 5 2	40 16 3
1799	2,772,438	2,321,935	16	5	1 0 0	0 2 6	42 16 3
1800	1,506,921	1,835,112	11	1			
1801	2,773,795	2,782,232	18	1		0 3 2	42 16 3
1802	2,250,311	2,210,801	6	11			
1803	1,492,565	1,551,457	17	11	1 4 0	1 6 4 3/4	1 4 0
1804	2,144,369	2,458,124	18	3	1 6 6	1 9 1 3/4	1 6 6
1805	2,076,103	2,439,795	1	10	1 7 0	1 9 8 1/2	1 7 0
1806	2,801,747	3,097,590	3	6			
1807	2,277,665	3,150,753	6	3			
1808	2,842,813	4,177,916	3	4		1 10 0	1 0 0
1809	2,504,507	3,273,995	2	3			
1810	3,489,312	3,117,330	12	9	1 9 0 1 8 0	1 12 0 1 11 0	1 0 0 1 0 0
1811	3,226,757	3,339,218	4	3	1 7 0	1 10 0	1 0 0
1812	2,604,019	3,939,939	17	2			
1813	2,209,063	3,447,560	4	5	1 10 0	1 13 0	1 0 0
1814	1,997,999	3,276,513	6	5		Par cwt. Liv. 1 10 1 11 1 19	
1815	1,888,965	2,957,403	2	4		1 10 1 17	
1816	2,228,156	3,166,851	18	0	1 7 0	1 19 2 0 1 17	
1817	2,969,794	3,967,154	5	0		1 17	
1818	1,457,707	2,331,472	3	5	1 10 0	2 0	
1819	2,474,738	3,507,844	11	0	1 8 0 1 7 0	1 18 1 17	
1820	2,581,256	3,477,770	11	4	1 7 0	1 17	
1821	2,676,274	3,666,567	6	7			
1822	2,618,490	3,579,412	12	1			
1823	2,842,676	4,022,782	4	1			
1824	2,957,261	4,223,240	18	5			
1825	2,675,959	3,756,654	0	1			
1826	3,255,075	4,518,690	15	9			
1827	3,021,191	4,218,623	6	7			
1828	3,285,843	4,576,287	13	4			

(*) Ce signe indique 100 livres *avoir du poids* équivalentes environ à 46 kilogrammes.

Antérieurement à 1820, l'importation du sucre de l'Inde était relativement insignifiante, et aujourd'hui même elle ne s'élève pas encore à plus de 190,000 cwts. Les importations de l'île Maurice se sont accrues rapidement pendant les cinq dernières années, surtout depuis 1826, où le droit imposé sur son sucre fut réduit au même taux que celui du sucre des Antilles anglaises. Aujourd'hui l'île Maurice envoie annuellement plus de 200,000 cwts.

Le prix du sucre, indépendamment du droit, a été, dans le cours de ces dernières années, de 30 à 35 sch. (1). Imposer un droit de 27 sch. sur un article de nécessité qui ne coûte pas davantage est assurément un acte fort oppressif. Il est hors de doute que la consommation et par conséquent le revenu s'augmenteraient beaucoup, si le droit était réduit à 18 ou 20 sch. Cela est démontré par l'accroissement de consommation qui a suivi invariablement chaque baisse dans le prix du sucre. En 1817, par exemple, il coûtait au consommateur, y compris le droit, 74 sch. 6 d.; la quantité importée pour la consommation intérieure s'éleva à 2,960,794 *cwts*. En 1818, le prix monta à 80 sch., et la quantité consommée tomba à 1,457,707 *cwts*., c'est-à-dire à la moitié de la quantité consommée dans l'année antérieure. En 1819, le prix descendit, y compris le droit, à 69 sch., et la consommation s'éleva tout-à-coup à 2,474,738 *cwts*. Il est incontestable que l'accroissement de la consommation du sucre, pendant les trois dernières années, a été déterminé en grande partie par l'avilissement de son prix.

Et cependant, qui le croirait? les faits mêmes que nous venons de rapporter, et quelques autres non moins décisifs pour notre opinion, ont été cités par le chancelier de l'échiquier pour prouver le peu d'effet qu'aurait une réduction de droits sur l'accroissement de la consommation du sucre! « En 1815, disait-il, le prix moyen du sucre pour le consommateur était de 91 sch. 10 d., y compris le droit, et il n'est plus que de 58 sch. 8 d. Il y a donc une différence de 33 sch.; et cependant cette différence de prix n'a que très-faiblement accru la consommation! »

(1) Le prix actuel est de 41 sch. avec le droit; mais cette dépression ne peut pas se prolonger.

Après cette étrange assertion, il nous est impossible de savoir ce que M. Goulburn considérerait comme une augmentation considérable. Si nos lecteurs veulent consulter le tableau officiel que nous avons donné ci-dessus, ils verront qu'en 1815, lorsque le prix était de 91 sch. 10 d., la consommation ne s'éleva pas à plus de 1,888,965 *cwts.*; mais que lorsqu'en 1828 le prix était tombé à 58 sch. 8 d., la consommation s'éleva à 3,285,843; ce qui fait un accroissement de 1,396,878 ou près de 50 p. °/₀ de tout le sucre consommé dans la Grande-Bretagne, non compris les sucres bâtards. Or, malgré l'opinion du chancelier, il nous est impossible de ne pas considérer cet accroissement comme très-considérable, et comme une preuve décisive des avantages des taxes réduites.

Il faut observer, en appréciant les effets probables d'une réduction de droit sur les consommations, que le prix du sucre, pendant les quatre années qui finissent en 1818, flotta entre 80 et 100 sch., tandis qu'il flotte maintenant entre 50 et 60; de manière que la même diminution du droit qui aurait jadis occasioné une réduction de 10 p. °/₀, seulement dans le prix du sucre, en occasionerait une de près de 20 p. °/₀, et en mettant cet article à la portée d'une quantité beaucoup plus grande de consommateurs, augmenterait la demande dans une proportion correspondante.

Malgré l'accroissement de consommation qui a eu lieu dans ces trois dernières années, elle paraîtra cependant inférieure à ce qu'elle était au commencement du siècle, si on considère les progrès de la population. Le sucre consommé en 1801 et 1802 a été, terme moyen, de 2,512,053 *cwts.*; mais la population, qui en 1801 était au-dessous de onze millions, dépasse maintenant seize millions, et par conséquent s'est accrue de près de 50 p. °/₀. Si la consommation du sucre se fût augmentée

dans la même proportion, elle s'élèverait maintenant à 3,642,476 *cwts.*, tandis que le taux moyen des deux dernières années a été seulement de 3,153,517; ce qui, relativement à la population, fait une baisse de 500,000 *cwts.* ou 56,000,000 liv.

Mais il est clair que, sans l'exagération du droit et l'exclusion du sucre étranger, cette diminution n'aurait pas eu lieu. La proportion des classes moyennes à la masse de la population s'est fort accrue depuis 1801. Un accroissement considérable a eu lieu aussi dans la consommation du thé et du café, des vins domestiques, des confitures, des conserves, etc., qui ont besoin de beaucoup de sucre; de manière qu'au lieu de diminuer, relativement à la population, ainsi que cela a eu lieu, l'accroissement aurait dû être au contraire plus considérable qu'il ne l'a été.

La quantité de sucre consommée actuellement dans la Grande-Bretagne peut être estimée à 160,000 ton. ou 360,000,000 liv.; ce qui, si on évalue la population à seize millions, donne une moyenne de 22 liv. 1/2 par individu. Quoique cette proportion soit beaucoup plus forte qu'en France et dans les autres états du continent, elle est très-faible relativement à ce qu'elle serait, si le gouvernement adoptait un système plus libéral. Dans les maisons de travail, la quantité allouée, par année, à chaque individu, est de 34 liv.; dans les familles de la classe moyenne, la consommation annuelle de chaque domestique est communément de 52 liv. Quand on prend ces faits en considération, il ne paraît pas du tout déraisonnable de supposer que si les droits étaient réduits, la consommation pourrait doubler et monter de 160,000 à 320,000 ton. Cette quantité, taxée à 18 sch., donnerait sans contredit un revenu bien supérieur à celui qui ré-

sulte aujourd'hui du droit de 27 sch.; elle produirait aussi un grand accroissement de jouissances pour les consommateurs, ainsi qu'une immense extension dans nos rapports commerciaux et dans l'activité de notre marine marchande.

Mais nous serions encore fort au-dessous de la vérité, si nous n'évaluions qu'au double cet accroissement probable pour tout l'empire. La consommation du sucre en Irlande n'excède pas 16,000 ton. ou environ 36,000,000 liv.; or comme il existe au moins huit millions d'individus dans cette île, la consommation moyenne n'y est que de 4 liv. 1/4; ce qui ne fait que la cinquième partie de la quantité consommée par chaque individu dans la Grande-Bretagne. Cette énorme différence doit sans doute être attribuée en partie à la pauvreté des Irlandais; mais elle doit l'être surtout à l'exagération de la taxe. La consommation moyenne en Irlande, de 1800 à 1803, lorsque le droit n'était que de 20 schel., s'éleva à 571 *cwts.* ou 63,752,000 liv. Mais la moyenne des quatre années finissant en 1820, lorsque le droit avait été porté à 30 sch., fut seulement de 266,000 *cwts.*, c'est-à-dire moins de la moitié de ce qu'elle avait été dans la première époque, malgré le grand accroissement de la population irlandaise qui a eu lieu dans cet intervalle; et aujourd'hui que l'Irlande n'a pas moins de trois à quatre millions d'habitans de plus qu'au commencement du siècle, elle ne consomme guère plus de la moitié de ce qu'elle consommait alors. Ces faits, ce nous semble, prouvent d'une manière péremptoire que les droits sur le sucre ont été portés en Irlande à un taux extravagant, qui n'est pas moins préjudiciable aux intérêts du fisc qu'aux jouissances des consommateurs. Ces droits équivalent presqu'à une prohibition totale. Si donc on veut les

rendre productifs, il n'y a d'autre moyen que de les réduire. Nous sommes en général fort contraires aux mesures qui tendent à introduire des inégalités dans les tarifs des deux grandes divisions du Royaume-Uni ; mais dans les circonstances spéciales où se trouve l'Irlande, nous pensons que le droit sur le sucre pourrait être avantageusement réduit à 10 ou 12 sch., en l'augmentant chaque année d'un schelling jusqu'au moment où il aurait atteint 18 ou 20 sch., taux auquel il serait fixé dans la Grande-Bretagne. Si ce plan était adopté, nul doute que dans une quinzaine d'années la consommation de l'Irlande ne fût quintuplée. Quant au trésor, au lieu de perdre, il doublerait ou triplerait son revenu.

Mais une autre considération tout-à-fait indépendante de celle de l'accroissement du revenu milite encore en faveur de la réduction de la taxe, dans cette partie de l'empire. La seule chose, dit-on, nécessaire en Irlande, c'est d'inspirer à ses habitans le goût des aisances et des agrémens de la vie civilisée. Mais comment cela serait-il possible, quand ces aisances sont chargées de droits oppressifs qui ne permettent qu'aux classes les plus riches de pouvoir les goûter ? La première chose à faire est donc de réduire suffisamment les droits sur les articles de nécessité ou de luxe pour les rendre accessibles à la masse du peuple. Quand cela sera fait, nous pouvons être certains que le désir naturel à l'espèce humaine d'améliorer son sort poussera bientôt la généralité des habitans à faire ce qu'il faudra pour les obtenir. Le goût s'en répandra peu à peu dans tous les rangs, et l'on finira par regarder comme une chose humiliante de ne pas les posséder.

L'on dira peut-être que la réduction des droits sur le sucre à 10 ou 12 sch. en Irlande, tandis qu'ils seraient

à 18 dans la Grande-Bretagne, le fera importer frauduleusement de notre île dans l'autre. Mais nous attachons peu d'importance à cette assertion ; les mêmes moyens qui empêchent la fraude du whisky suffiraient pour empêcher celle du sucre. D'ailleurs, comme on l'a déjà vu, cette inégalité des tarifs ne serait que temporaire.

Les résultats qui ont suivi la réduction des droits oppressifs sur les autres articles sont la meilleure preuve que nous n'avons pas exagéré les effets que produirait la réduction des droits sur le sucre. Par exemple, en 1807, le droit sur le café était de 8 sch. 7 d. (10 fr. 70 cent.) la liv.; et la quantité introduite pour la consommation intérieure s'élevait à 1,170,164 liv., qui produisaient au trésor un revenu de 161,245 liv. (4,031,125 fr.). En 1808, le droit fut réduit de 1 sch. 8 d. (2 fr. 5 cent.) à 7 d. (70 cent.), c'est-à-dire au tiers environ, et en 1809, il n'y eut pas moins de 9,251,837 liv. d'importées, qui, malgré la réduction du droit, produisirent pour le revenu une somme de 245,856 liv. (6,146,400 fr.). Le droit ayant été élevé, en 1819, de 7 d. (70 cent.) à 1 sch. (1 fr. 25 cent.) par livre, la quantité introduite pour la consommation intérieure fut seulement, en 1824, de 7,993,041 liv., qui donnèrent au trésor 407,544 liv. (10,188,600 fr.). Mais le droit ayant de nouveau été réduit d'un sch. à la moitié, on importa, en 1825, 10,766,112 liv.; et en 1828, l'importation s'éleva jusqu'à 16,522,422 liv., qui donnèrent un revenu net de 425,389 liv. (10,634,725 fr.).

Nous pourrions encore citer d'autres exemples non moins décisifs de la supériorité des produits des droits qui ne sont pas assez élevés pour empêcher les consommations des masses. En Irlande, par exemple, le droit sur les esprits, en 1821 et 1822, était de 5 sch. 6 d. (6 fr. 85 cent.) par

gallon; la consommation moyenne de ces deux années fut de 2,488,778 gallons, qui produisirent un revenu net de 854,903 liv. (21,372,575 fr.). En 1823, le droit fut réduit à 2 sch. (2 fr. 50 cent.); et en 1825, la consommation s'éleva à 9,262,744 gallons, qui donnèrent au fisc un revenu de 1,084,191 liv. (27,104,775 fr.). En 1828, la consommation s'éleva à près de 10,000,000 gallons, et le revenu à 1,395,722 liv. (34,893,050 fr.). Il importe d'observer que cet immense accroissement n'a pas été seulement le résultat de l'augmentation de la consommation des esprits, mais aussi de la suppression presque totale des distillations illicites et de la fraude, ainsi que des crimes et de tous les genres d'excès qui l'accompagnent. Des effets analogues ont suivi la réduction des droits sur le whisky d'Écosse et sur les vins de France. Ce qui est arrivé pour le verre de bouteille n'est ni moins curieux ni moins concluant. En 1793, lorsque la taxe était à 4 sch. par *cwts.*, la production moyenne de quatre ans fut de 881,000 *cwts.* En 1825, quand la taxe fut élevée à 8 schel., la production fut seulement de 697,000 *cwts.*, malgré les prodigieux accroissemens de la population.

Une taxe exagérée n'est au fond qu'une prime donnée à la fraude; il y a, dans toutes choses, un principe réparateur qui, d'une manière ou de l'autre, arrête le dommage produit par une législation malfaisante. Quand les intérêts généraux ne peuvent pas couler facilement dans les canaux tracés par les lois, ils parviennent à trouver une issue en éludant les dispositions qui les gênent. Dans les pays où des réglemens fiscaux s'opposent à l'introduction des produits de l'étranger, le contrebandier est considéré comme un bienfaiteur public. En Espagne, par exemple, le *contrabandista* est vénéré par le peuple. Les luttes qu'il a à

soutenir avec des douanes armées, les dangers auxquels il s'expose, ne font que l'ennoblir et lui prêter un caractère héroïque et chevaleresque. L'unique moyen efficace de réprimer cette dangereuse industrie, c'est de réduire les tarifs. En veut-on encore une nouvelle preuve ? nous sommes en mesure de la fournir. Dans les quatre années qui précédèrent 1798, le droit sur le tabac étant de 8 d. (80 cent.), la consommation s'éleva à huit millions de livres. Dans les quatre années antérieures à 1829, avec un droit de 3 sch. (3 fr. 75 cent.), la consommation, c'est-à-dire celle qui paya le droit, fut réduite à quatre millions. Si ce droit eût été abaissé, si même il fût resté stationnaire, il est probable que la consommation ne serait pas au-dessous de 16,000,000 liv. L'envie de frauder croît avec chaque élévation des droits. Honneur donc à MM. Robinson et Hutchinson qui, dans leur glorieux ministère, se sont les premiers gouvernés d'après ces principes qui finiront un jour par prévaloir ; car, comme l'a observé un écrivain du continent, il faut que la raison finisse par avoir raison. Qu'on ne nous parle donc plus de la nécessité de conserver, dans l'intérêt du trésor, des droits oppressifs sur le sucre ou sur tout autre article, puisqu'il est aussi clair que le jour que le revenu croîtrait au contraire par leur réduction.

Mais quelques vœux que nous fassions pour celle des droits sur le sucre, nous nous opposerions à cette mesure, si elle n'était pas générale, c'est-à-dire si les droits sur les sucres étrangers n'étaient pas à peu près réduits au même niveau que ceux sur les sucres britanniques. Les sucres produits dans les Indes occidentales anglaises et dans l'île Maurice peuvent être estimés à 192,000 ton. (384,000 quintaux) : et comme la consommation de la

Grande-Bretagne et de l'Irlande est d'environ 176,000 (352,000 quintaux), l'excédant est seulement de 16,000 ton. (32,000 quintaux), qui, au moyen de la prime allouée aux exportateurs, prime improprement qualifiée de *Drawback*, peut se vendre sur les marchés du dehors, parce que cette prime compense la perte et donne même quelque profit. Si donc le droit sur les sucres anglais était réduit à 18 ou 20 sch., sans une diminution préalable des droits presque prohibitifs qui pèsent sur les sucres étrangers, le prix des premiers s'élèverait bientôt, à cause de l'accroissement de la demande, et tendrait à se rapprocher du prix actuel; de manière que ce seraient les planteurs et non pas le public qui bénéficieraient de la différence. Or il est clair que si le public doit payer un prix exagéré pour un article aussi essentiel que le sucre, il vaut encore mieux que ce qui excède la valeur naturelle soit remis à titre de taxe au gouvernement, que donné aux cultivateurs des Antilles dont notre législation favorise déjà beaucoup trop les intérêts.

D'autres considérations, d'une importance au moins équivalente, doivent contribuer aussi à faire diminuer les droits sur les sucres étrangers. Il résulte d'une pétition adressée au parlement par une partie du commerce de Liverpool, que de 1822 à 1827 inclusivement, nous avons exporté des marchandises au Brésil pour une valeur de 19,000,000 liv. (475,000,000 fr.), et que, pendant le même espace de tems, nos importations de cette partie de l'Amérique du Sud n'ont été que de 7,000,000 livres (175,000,000 fr.). L'année dernière nos exportations au Brésil montèrent à 3,820,000 liv. (95,500,000 fr.), et nos importations à 1,380,000 liv. (34,500,000 fr.), ce qui donnait une différence de 2,440,000 liv. (61,000,000 fr.).

Ce singulier état de choses résulte entièrement des droits prohibitifs sur les sucres étrangers ; car sur 70,000 ton. de sucre qui furent exportés du Brésil en 1829, 65,000 furent directement envoyés sur le continent ; et la balance de la dette due par les Brésiliens à la Grande-Bretagne fut soldée par des traites sur les négocians du continent auxquels ce sucre avait été consigné. Mais sans les droits prohibitifs, tout ce sucre, ou du moins la plus forte partie, aurait été envoyé en Angleterre en entrepôt, et aurait ainsi donné de l'emploi aux raffineurs anglais et à d'autres classes d'individus non moins intéressantes, tandis qu'aujourd'hui c'est à Hambourg et à Amsterdam que s'exécutent ces travaux. Que les droits sur les sucres étrangers soient réduits, et la Grande-Bretagne deviendra sur-le-champ l'unique manufacture de presque toute l'Europe pour le sucre raffiné. L'opération du raffinage s'y fait beaucoup mieux qu'ailleurs ; et le bon marché de notre combustible, la grandeur de notre capital et d'autres circonstances qui nous sont particulières, nous donnent des avantages que les autres nations ne sauraient égaler. Mais par suite de notre système actuel cette affaire se fait avec des capitaux anglais dans les ports du continent ; et nous faisons ainsi tout ce qui est en notre pouvoir pour nous priver d'une branche d'industrie dont il dépendrait de nous d'avoir le monopole.

Le droit sur le sucre de l'Hindostan devrait être réduit au même taux que celui sur le sucre américain. Il n'y a pas une seule bonne raison pour que les productions des diverses dépendances de l'empire ne soient pas admises aux mêmes conditions sur les marchés intérieurs. L'introduction du sucre de l'île Maurice, moyennant un droit de 27 sch., est une concession faite aux principes ; mais

tous les argumens employés afin d'obtenir cette faveur pour le sucre de cette île, sont également applicables aux sucres du Bengal. Toutefois, nous serions satisfaits si, dans ce moment, l'excédant de droits sur le sucre de l'Inde était réduit à 5 schel. Nous ne croyons pas que les planteurs des Antilles anglaises aient autant à craindre cette concurrence qu'on le suppose. Jusqu'à présent le sucre du Bengal ne s'est pas encore présenté sur les marchés du continent; et tant que sa qualité ne sera pas essentiellement améliorée ou son prix considérablement réduit, il ne pourra pas soutenir la concurrence avec celui de Cuba ou du Brésil.

En demandant que, tandis que le droit sur le sucre des plantations britanniques sera à 18 ou 20 sch., celui sur le sucre étranger soit seulement réduit à 26 ou 28 sch., nous nous écartons sans contredit de la rigueur des principes, car ils devraient tous être ramenés au même niveau. Mais quoique nous croyions qu'il est indispensable d'abolir le monopole des Indes occidentales, on ne pourrait pas sans une perturbation violente faire cesser tout-à-coup les préférences qu'on leur a accordées. Ce n'est que peu à peu que ce nivellement doit s'opérer.

Comme les droits actuels sur le sucre expirent dans le cours de cette année, nous espérons qu'on ne perdra pas cette occasion de faire aux lois qui régissent ce commerce, des modifications si évidemment nécessaires. Il est entièrement en notre pouvoir de doubler la consommation du sucre dans la Grande-Bretagne, et de la quintupler en Irlande, non-seulement sans sacrifier le revenu public, mais au contraire en l'augmentant beaucoup ainsi que l'activité maritime et plusieurs branches du commerce de l'empire. Que le chancelier de l'échiquier pèse mûrement les raisons et les faits que nous venons de mettre sous les

yeux de nos lecteurs, et il cessera de s'opposer à l'adoption de nos vues, en se convainquant qu'elles sont tout-à-fait d'accord avec les intérêts du fisc (1).

(*Edinburgh Review.*)

(1) NOTE DU TR. Un écrivain a entrepris dernièrement, dans un journal quotidien, la réfutation partielle d'un article remarquable publié dans notre 54e numéro, sur la situation commerciale de la France. Ses observations ne sont relatives qu'aux lois qui régissent nos rapports avec nos colonies. En commençant il s'exprime sur la REVUE BRITANNIQUE avec une urbanité dont nous devons le remercier, et qui malheureusement devient trop rare dans notre polémique dont les formes âpres et grossières contrastent avec la douceur et l'élégance de nos anciennes mœurs. On suppose dans cette réfutation que l'article sur la situation commerciale de la France a été fait à Paris, puis envoyé à la *Revue d'Édinbourg* dont nous l'avons tiré. C'est une erreur. L'auteur de cet article est le dr. Macculloch, économiste de l'école d'Adam Smith, qui a toujours soutenu avec son maître que les nations ne jouiraient complètement de leurs ressources que lorsqu'elles pourraient librement les échanger; en un mot lorsque l'entière liberté du commerce serait garantie par le droit des gens. Dans l'article qu'on vient de lire, et qui est aussi du dr. Macculloch, on a pu voir qu'il demandait précisément pour l'Angleterre la même chose que pour la France. D'autres personnes ont supposé que le premier de ces articles avait été écrit dans un but intéressé et pour soutenir les intérêts anglais au préjudice des nôtres. Cette supposition n'est pas moins inexacte; en général, en France, on se représente beaucoup trop l'Angleterre comme une masse compacte, poursuivant en commun des intérêts collectifs, tandis qu'au contraire elle est scindée en mille sectes, mille partis divers opposés de vues comme de sentimens. S.

Statistique Médicale.

DURÉE COMPARÉE DE LA VIE HUMAINE DANS LES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE, ET CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES QUI L'AUGMENTENT OU LA DIMINUENT.

La statistique médicale sera incomplète tant qu'elle n'aura pas offert aux médecins de toutes les parties du globe la valeur comparée des divers modes de traitement, l'histoire de chaque maladie à tous les âges et dans tous les pays, l'envahissement et la diminution de certaines affections particulières, l'influence des professions, des localités, des saisons, des manières de vivre, etc.

De nombreux et importans travaux ont été déjà exécutés pour la statistique médicale de diverses contrées, de plusieurs villes, de quelques hôpitaux; mais ces essais étaient épars; aucun auteur n'avait encore tenté d'en faire un traité général, où l'on vît rapprochés les résultats fournis par les pays ou les établissemens les plus divers. L'exécution de ce travail présentait de grandes difficultés : parmi les matériaux que nous possédons, et qui sont loin de remplir tous les vides, beaucoup manquent d'authenticité, d'autres sont obscurs ou incomplets; il fallait la plus grande circonspection dans leur choix. Telles étaient les difficultés qu'avait à vaincre le dr. Haukins, et qu'il est parvenu à

surmonter (1). Aussi son ouvrage doit fixer vivement l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux recherches médico-statistiques et à l'amélioration du sort de l'espèce humaine qu'elles doivent accélérer en en constatant les progrès.

La statistique médicale nous offre les preuves les plus convaincantes de l'efficacité de la médecine : c'est l'un des plus faciles argumens à opposer à cette idée vulgaire, accréditée même quelquefois par d'ignorans praticiens, que la nature suffit seule pour la guérison des maladies, et que l'art ne la retarde pas moins dans quelques cas qu'il l'accélère dans d'autres. Dans la comparaison statistique que nous allons établir entre les résultats obtenus dans les cas où la maladie est abandonnée à elle-même, et ceux où elle reçoit les secours de l'art, nous choisissons de préférence les fièvres, qui sont de toutes les affections celles où les efforts de la nature ont le plus d'efficacité, afin que l'on ne puisse pas nous accuser de choisir les circonstances les plus favorables à la science que nous voulons défendre. Hippocrate nous a transmis un tableau exact de l'histoire de 42 malades atteints d'affections aiguës, et surtout de fièvres, qui ne furent soumis à aucun traitement et dont 25 succombèrent; tandis que de nos jours, sous l'influence des moyens que fournit la science, la mortalité dans les mêmes affections est seulement d'un sur sept, onze ou même douze malades, ce qui varie selon l'époque où l'on commence le traitement et quelques autres circonstances. Aujourd'hui encore dans les cas où les malades sont abandonnés aux soins de la nature, la mortalité est d'un sur deux.

La statistique est aussi le seul moyen que nous ayons

(1) *Elements of medical statistics*, by Bisset Hawkins M. D. London, 1829.

pour apprécier les améliorations physiques que peut éprouver un endroit particulier. La ville de Portsmouth, par exemple, était autrefois ravagée par des fièvres intermittentes qui ont cessé d'y être fréquentes depuis que la ville a été pavée et desséchée en 1769, tandis que la même maladie continua de régner à Hilsea et dans les autres parties de l'île où se trouve Portsmouth, jusqu'en 1796, époque où le desséchement fut complété. Depuis, la salubrité et l'accroissement de Portsmouth ont suivi une progression continuelle.

Nous chercherions en vain des monumens qui puissent nous faire connaître la durée de la vie chez les anciens. Les Romains seuls nous offrent quelques faits dignes de fixer l'attention sous ce rapport. Si l'on en croit Ulpien, secrétaire et principal ministre d'Alexandre Sévère, les censeurs tenaient depuis Servius Tullius des registres où étaient notés avec soin l'âge, le sexe, la maladie et la mort des citoyens romains. Ces observations, qui embrassent environ 1000 ans, donnent pour terme moyen de la vie trente ans. Si nous prenons à Londres pour terme de comparaison les assurés des tontines et autres sociétés d'assurances, d'après les recherches de M. Finlayson qui comprennent les quarante dernières années, nous trouvons pour terme moyen 50 ans, c'est-à-dire 20 ans de plus que chez les Romains. Le terme moyen pour toute la nation anglaise étant de 45, les différentes classes de la société ont donc parmi nous une supériorité de 15 ans sur les classes aisées de Rome. A Florence la probabilité de la vie est maintenant pour toute la population la même que celle des classes aisées de Rome dans le troisième siècle.

C'est à la religion chrétienne que nous devons l'usage, renouvelé dans les tems modernes, des registres de nais-

sance et de mort. Les ravages de la peste forcèrent aussi Henri VIII à les faire tenir avec plus de soin.

A Genève on a conservé depuis 1560 des tables mortuaires dont les résultats sont extrêmement curieux. Il paraît qu'à l'époque de la réforme la vie moyenne ne dépassait pas dans cette ville 18 ans ; dans le dix-septième siècle elle fut de 23 ans, puis de 32 dans le dix-huitième ; et enfin elle est maintenant de 36 ans.

Le premier écrivain qui s'est occupé de ce sujet important est le capitaine J. Grannt (vers 1661), que l'on peut considérer réellement comme le créateur de la statistique. Long-tems après lui vint Süssmilch, qui, partageant les idées de Montesquieu et de beaucoup d'écrivains anciens, pensait que l'Europe avait besoin de lois particulières pour favoriser la propagation de l'espèce, et que l'un des devoirs des gouvernemens était de s'occuper du nombre des mariages. Il établissait pour terme moyen de la mortalité dans tout l'univers, un sur 36. Busching, géographe célèbre de la même époque, le fait varier de un à 32 et 37. Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis, et des améliorations étonnantes, dans la condition physique de l'homme, se sont successivement développées. Aussi, dans les diverses parties du globe, la proportion annuelle des morts diminue, et dans les Iles Britanniques la durée de la vie se trouve presque doublée, si nous comparons au terme fourni par Busching celui obtenu en 1821, d'environ un sur 60 (pour l'Angleterre et le pays de Galles).

Dans le quatorzième siècle, quand la peste passa du nord-ouest de l'Asie en Europe, et arriva jusqu'en Angleterre, elle y enleva la moitié au moins de la population. Les siècles suivans n'offrent aucun moyen d'apprécier la

mortalité : les premiers résultats positifs sont fournis par les recensemens qui se font de 10 en 10 ans :

En 1778 la mortalité de l'Anglet. et du pays de Galles était de	1	sur	40
1790	1		45
1801	1		47
1811	1		52
1821	1		58 ou 60

La faible diminution que nous remarquons de 1790 à 1800 tient sans doute à la disette qui affligea l'Angleterre en 1795 et 1800. Ces nombres sont pour l'Angleterre et le pays de Galles pris en masse ; mais si nous considérons à part chaque comté, nous trouverons des différences considérables ; le Middlessex et le Sussex offrent, sous ce rapport, les deux extrêmes. Dans le premier la mortalité était, en 1821, d'un sur 47 ; et dans le second d'un sur 72. Cette différence dépend surtout de la grande supériorité de la population urbaine que contient le comté de Middlessex (1). Mais même dans les lieux placés dans les circonstances les plus défavorables la mortalité suit une progression décroissante remarquable. Ainsi dans le Middlessex qui, comme nous venons de le voir, offrait en 1821 le rapport d'un à quarante-sept, il était en 1811 d'un à 36.

Ce n'est pas en Angleterre seulement que se manifeste cette amélioration réelle du sort de l'homme par la diminution de la mortalité ; on l'observe dans tous les pays, mais dans une proportion inférieure, comme le démontre le tableau suivant :

(1) Le comté de Middlessex forme une des grandes divisions de Londres ; les deux autres sont, comme on sait, la cité et Westminster. Chacune de ces divisions a des magistrats séparés.

	Mort.		Habitans.		
Angleterre et pays de Galles.	1 sur	(1780)	40	(1821)......	60
Canton de Vaud...........	1			....	49
Suède..................	1	(1775)	35	(1823)......	48
Pays-Bas................	1	(1750)	23	(1827)......	48
France..................	1	(1781)	29	(1823)......	40
États-Unis de l'Amérique....	1			....	40
Prusse..................	1			....	35
Royaume de Naples........	1			....	34
Wurtemberg..............	1			....	33
Nouvelle-Espagne..........	1			....	30
Provinces vénitiennes.......	1			....	28

En France, une grande variété a toujours existé dans la constitution physique des habitans des diverses provinces, et conséquemment dans leur mortalité. L'opération de la conscription a fait connaître des différences notables dans la taille, la facilité à supporter les fatigues de la guerre, dans le nombre et la nature des maladies qui servent de cause d'exemption. Ainsi, de 1816 à 1823, tandis que la taille moyenne des jeunes conscrits était à Paris de 5 pieds 2 pouces et une demi-ligne, elle n'était à Sceaux et à Saint-Denis que de 5 pieds un pouce et 9 lignes et demie. La même différence a été observée dans le département du Rhône, entre les jeunes gens de Lyon et ceux de Villefranche.

Les départemens où la mortalité est le plus faible sont ceux où il y a le plus d'aisance. Ainsi, dans ceux du Calvados, de l'Orne et de la Sarthe, l'on compte annuellement un mort environ sur 50 habitans. Dans les deux départemens du Calvados et de l'Orne, sur un nombre donné d'individus, le quart meurt avant 5 ans, la moitié avant 45, les trois quarts avant 70 ans, tandis que, dans les deux départemens de l'Indre et du Cher, qui sont très-

pauvres, le quart meurt avant la fin de la première année, la moitié entre 15 et 20 ans, les trois quarts avant 50 ans. En général, en France, la moitié des enfans vivent jusqu'à 20 ans et un tiers jusqu'à 45.

En Prusse, la population augmente avec une très-grande rapidité : de 1816 à 1824, chaque année le nombre des naissances l'a emporté sur celui des décès, de 172,100, ce qui a fait supposer qu'en 26 ans la population de cet état serait doublée. Cet accroissement dépend autant de la diminution de la mortalité que de l'augmentation du nombre des naissances. Quant aux mariages, ils y sont plus fréquens que dans les autres pays, à cause de la facilité avec laquelle on obtient le divorce. En 1817, sur 37 couples, il y en eut un qui changea de partner. Cependant il paraît que cette proportion a diminué depuis cette époque.

En Bavière, on a remarqué que les lieux où il y a le plus de propriétés seigneuriales sont les moins peuplés. La mortalité y varie d'un sur 29 à un sur 38 dans les divers cercles.

Il résulte des recherches du professeur Kudler, qui s'est occupé spécialement de la statistique du sud, que, d'après les progrès actuels de la population en Autriche, il ne faudrait pas moins de 150 ans pour que celle de la Hongrie fût doublée; 176 pour la Basse-Autriche; 230 pour la Bohême; 248 pour la Gallicie, et 296 pour la Moravie : la Styrie seule présente des circonstances plus favorables. Ces faits remarquables nous montrent combien sont lents les progrès des diverses provinces de l'Autriche vers la prospérité et le bien-être général.

Les rapports fournis autrefois par la Russie présentaient des résultats si extraordinaires, qu'il était impossible de les adopter complètement; il est très-probable que l'on se per-

mettait d'altérer jusqu'à un certain point les couleurs véritables, afin de faire disparaître dans l'ombre quelques objets, et d'en faire ressortir d'autres; ce qui, au reste, s'accorde bien avec l'apparition subite de ces villages artificiels élevés sur les pas de l'impératrice Catherine pour créer l'apparence d'une immense prospérité. Ce n'est pas avec moins de défiance que l'on reçoit les nombreuses tables de longévité fournies par le même gouvernement, tandis que c'est seulement en 1764 que Catherine prescrivit, par un édit, d'enregistrer les baptêmes et les décès, édit qui n'a pu être observé, et qui sans doute ne l'est point encore dans toutes les provinces par l'absence de prêtres capables de tenir les registres, et surtout d'autorités pour en surveiller l'exécution.

Dans les provinces vénitiennes la mortalité, d'après des documens authentiques publiés avec la sanction du gouvernement autrichien, est de un sur 28. La disette qui régna en 1815, 1816 et 1817 fit diminuer beaucoup le nombre des naissances et des mariages, et augmenter celui des morts au point qu'en 1817 la mortalité y fut d'un sur 14. En 1766 la population était de 361,491 familles; en 1827 elle était de 397,098 familles. Augmentation bien faible, et dont la lenteur est encore un des funestes résultats des malheurs de l'Italie.

L'Amérique nous offre comme l'Europe une grande supériorité des états du Nord sur ceux du Sud. Aux États-Unis la mortalité présente les mêmes proportions qu'en France, variant de un sur 56 pour les districts les plus sains, à un sur 35 pour ceux qui le sont le moins. L'Amérique du Sud ne nous est connue que par les faits qu'a publiés M. de Humboldt. Tous les vices de la mère-patrie et surtout une distribution très-inégale de la propriété foncière, avaient été introduits dès le principe dans la Nou-

velle-Espagne. Cette circonstance et le grand nombre d'Indiens qui sont misérables et réellement inférieurs en industrie et en énergie, ont long-tems retardé les progrès de la population. Les naissances et les morts y sont dans une très-forte proportion, ce qui prouve la précocité du mariage et de la mort sous les tropiques, et la rapidité avec laquelle disparaît chaque génération.

L'île Bourbon présente des faits curieux sur la différence de mortalité des colons français et des nègres libres ou esclaves. Pour les premiers elle est annuellement de un sur 44, tandis que les naissances sont dans le rapport de un à 24. Dans la population noire esclave c'est l'inverse que l'on observe. De 1818 à 1824, elle a diminué d'un sixième et diminue encore plus rapidement, de manière que les propriétaires entrevoient déjà l'époque peu éloignée où il leur faudra nécessairement abandonner une partie des terres qu'ils cultivent encore. Cette diminution effrayante tient aussi en partie à l'excès du nombre des hommes sur celui des femmes : les premiers se trouvant avec les dernières dans la proportion de 28 à 17. Quant aux noirs libres, leur mortalité est inférieure même à celle des colons français ; car ils joignent aux autres avantages, d'habiter un climat analogue à celui de leur sol natal. Elle est d'un sur 62.

On a remarqué de tout tems que la mortalité est plus forte dans les villes que dans les campagnes. Cette différence est surtout bien sensible dans les premières années de l'existence. Par exemple beaucoup plus d'enfans meurent à Londres jusqu'à l'âge de 5 ans qu'à la campagne. Puis de 5 ans à 20, il y en meurt beaucoup moins ; de 20 ans à 50 la mortalité redevient plus forte à Londres. Ce qu'il faut attribuer spécialement au nombre considérable d'étrangers qui y affluent à cet âge, et qui, habitués dans

leur jeunesse à de fréquens exercices dans un air pur et à un régime simple, sont subitement obligés d'adopter une manière de vivre tout-à-fait opposée et nécessairement préjudiciable pour eux, tandis qu'elle l'est beaucoup moins pour ceux qui y ont été soumis dès leurs premières années; mais après 50 ans la mortalité redevient plus faible à Londres qu'à la campagne.

Jenner et dernièrement le dr. Baron (1) ont fait sur les animaux des expériences curieuses qui mettent en évidence l'influence fâcheuse qu'exercent sur l'organisation la privation du grand air et le changement de la nourriture habituelle. Le docteur Baron plaça une famille de jeunes lapins bien portans dans un lieu très-resserré et ne leur fournit que des alimens peu nutritifs; au bout d'un mois l'un d'eux mourut et offrit les premiers degrés de la désorganisation dans un grand nombre de petites vésicules transparentes (hydatides) qui recouvraient le foie. Un second mourut neuf jours après, et chez lui la maladie avait déjà passé dans le foie à l'état de tubercules. Le foie du troisième, qui mourut quatre jours encore plus tard, était si rempli de tubercules qu'il en était presque complètement désorganisé. Un quatrième qui succomba ensuite offrit à peu près le même état. A cette époque le docteur Baron

(1) Note du Tr. Le dr. Baron est un des médecins qui ont fait le plus de recherches sur l'origine de la phthisie ou consomption, à l'aide d'observations microscopiques. Selon cet écrivain, dont les travaux sont très-peu connus en France, les tubercules qui se développent dans les divers organes et constituent la phthisie, seraient dans l'origine de petites hydatides, espèce de vers vésiculaire que l'on trouve assez souvent dans l'épaisseur des organes chez l'homme et chez quelques animaux. Selon lui, ces petites vésicules animées changeraient plus tard de nature, et arriveraient, après plusieurs transformations successives, à former les masses tuberculeuses qui se développent au milieu des tissus, et y laissent après leur ramollissement ces vastes cavernes ulcéreuses qui déterminent la mort des phthisiques.

plaça les trois lapins qui restaient dans des circonstances plus favorables, et ils revinrent bientôt à la santé. Ces expériences, répétées sur d'autres animaux, lui ont fourni les mêmes résultats.

Au reste la mortalité, quoique plus grande dans les villes que dans les districts ruraux, n'y éprouve pas moins une diminution remarquable, plus forte même dans certaines villes qu'à la campagne. Ainsi, tandis que la métropole de l'Angleterre s'étendait dans toutes les directions et que le nombre de ses habitans augmentait dans une proportion énorme, ou, en d'autres termes, tandis que toutes les circonstances les plus défavorables en apparence s'y accumulaient, elle devenait au contraire plus favorable à la santé. En 1697 le nombre total des morts pour la ville de Londres fut d'environ 21,000. En 1797 il ne dépassa pas 17,000, et cependant quelle augmentation avait éprouvée la ville durant cet intervalle! Mais ce qui paraîtra plus étonnant c'est que cette amélioration sanitaire a fait le plus de progrès depuis 50 ou 60 ans, c'est-à-dire depuis que ses limites et sa population ont pris le plus d'accroissement. Au milieu du siècle dernier la mortalité était d'environ un sur 20. En 1811 elle était d'un sur 38; et il est probable qu'au prochain recensement elle sera d'un sur 42. En sorte que dans l'espace de 70 ans les chances de la vie ont été exactement doublées dans cette ville immense; résultat dont on ne trouve d'exemple dans aucun pays ni à aucune époque de l'histoire. Une seule cité en Europe approche de Londres pour la valeur de la vie, en tenant compte de la différence d'étendue; c'est la seconde ville de l'Angleterre pour le nombre des habitans. La mortalité annuelle de Manchester était en 1750 de un sur 25; en 1770 de un sur 28. En 1811 elle était réduite à un sur 74; depuis

elle n'a pas cessé de diminuer; et cependant depuis 60 ans sa population a été plus que quadruplée. Honneur aussi aux docteurs Percival et Ferriar qui ont fait introduire dans Manchester les réglemens de police les plus salutaires, surtout pour ce qui regarde la ventilation.

En discutant la mortalité des villes manufacturières qui prennent un accroissement aussi rapide, il faut remarquer que l'arrivée continuelle d'adultes attirés par les travaux, doit donner des résultats plus favorables qu'une population stationnaire composée de tous les âges.

Cependant ce n'est pas seulement dans les villes de l'Angleterre que se manifeste cette amélioration toujours croissante du sort de l'homme. On la remarque presque sur tous les points du globe : ici accélérée, là très-lente; mais nulle part aussi rapide que parmi nous.

« Depuis la dernière paix, les principaux gouvernemens de l'Europe se sont beaucoup occupés de statistique, et aujourd'hui nous possédons des recherches instructives sur presque toutes les contrées, toutes les villes et tous les hôpitaux du continent; et de ces résultats nous pouvons déduire l'importante conclusion que la mortalité de la Grande-Bretagne, de ses villes, de ses hôpitaux est de beaucoup inférieure à celle d'aucune autre contrée de l'Europe; ce n'est pas à quelques districts et à quelques classes particulières d'individus qu'est bornée cette durée supérieure de la vie en Angleterre; de quelque côté que nous tournions nos regards, nous retrouvons la même supériorité (1). L'homme

(1) Note du Tr. Il est impossible de nier cette supériorité : les faits sont là qui parlent plus fort que tous les raisonnemens et que tous les préjugés. Cependant la proportion d'un mort seulement pour 60 habitans, nous paraît un peu exagérée : nous ne prétendons pas que l'on ait réellement ajouté au chiffre; c'est bien celui que fournissent les relevés; mais nous

opulent, le pauvre malade de l'hôpital, le marin et le soldat en activité, le prisonnier, tous jouissent d'une condition plus favorable à l'existence dans cette contrée que dans aucune autre dont nous ayons pu consulter les rapports. Sur quel fondement reposent donc ces reproches accumulés sur le climat de l'Angleterre, et particulièrement sur l'atmosphère de Londres? »

Ici le docteur Haukins soulève une nouvelle question, dont ses recherches ne peuvent donner la solution. Croirait-il que cette supériorité dont il est si fier et à si juste titre, dépendrait d'une supériorité dans la salubrité du climat? Tout dépose contre cette opinion : c'est évidemment à la supériorité des institutions de l'Angleterre, de sa constitution sociale, de l'instruction du peuple et de son bien-être positif et matériel, qu'elle doit ces belles améliorations qui lui donnent la supériorité sur les lieux les plus favorisés de la nature, mais où des institutions plus ou moins ennemies du bonheur de l'homme arrêtent ou ralentissent ses progrès. Quoi qu'il en soit, voici la mor-

croyons que ces derniers ne donnent pas aussi exactement qu'en France, par exemple, le mouvement des naissances et des décès. Nous savons avec quel soin les déclarations de naissance et de mort sont faites chez nous dans le tems limité; si la loi est quelquefois transgressée, ces cas sont si rares qu'ils n'ont aucune action sur le résultat général. En Angleterre il n'en est pas de même : il n'y a point de registres de l'état civil; ce n'est point la naissance ni le décès que l'on enregistre, mais le baptême et l'enterrement; et comme le baptême n'est pas toujours administré immédiatement après la naissance, mais à des époques qui varient selon les familles, et que même il ne l'est pas du tout chez certaines sectes, telles que les anabaptistes, les quackers, etc., qui sont assez nombreux, il doit en résulter une diminution apparente dans la mortalité, et qui est d'autant plus forte que c'est pendant les deux premiers mois de l'existence que la mortalité est le plus considérable : on peut en effet évaluer à un mort environ sur 7 à 8 enfans la mortalité de ces deux mois.

talité relative de quelques points de l'Europe et de l'Amérique :

	Mort.				Habitans.
Manchester	1 sur				74
Boston	1				49
Glasgow	1				47
Birmingham	1				43
Genève	1	(1560)	18	(1820)	43
Londres	1	(1750)	20	(1821)	40
Portsmouth	1	(1800)	28	(1811)	38
Pétersbourg	1				37
Livourne	1				35
New-York, toute la population	1				35
les blancs	1				40
les noirs	1				19
Berlin	1	(1755)	28	(1822)	34
Paris	1	(1650)	25	(1821)	32
Barcelonne	1				32
Lyon	1				32
Philadelphie, toute la population	1				31
les blancs	1				34
les noirs	1				19
Nice et Palerme	1				31
Florence	1				30
Madrid	1				29
Naples	1				28
Stockholm	1				26
Bruxelles	1				26
Rome	1				25
Prague	1				24
Amsterdam	1	(1777)	27	(1826)	24
Vienne	1	(1750)	20	(1822)	22

La diminution de la mortalité à Paris a fait de rapides progrès, surtout pendant les dernières années qui viennent de s'écouler. D'après les recherches de M. Villermé, elle y était d'un sur 16 ou 17 dans le 14e siècle. Autrefois le

nombre des décès y était beaucoup plus considérable que celui des naissances; maintenant c'est le contraire.

Il est probable que la mortalité de Saint-Pétersbourg, donnée dans ce tableau, est au-dessous de la réalité, car de 1813 à 1822 les naissances y ont été beaucoup moins nombreuses que les décès et dans le rapport de 100 à 134.

La ville la moins favorisée est Vienne où la mortalité approche beaucoup de celle de la race noire de New-York et de Philadelphie. Depuis 70 ans, elle n'y a diminué que de 20 à 22; lenteur effrayante comparée à ce que nous voyons dans tant d'autres villes, mais qui est le résultat nécessaire de cet esprit de règle et de contrôle sans fin, de cette horreur de la nouveauté qui président à tous les actes du gouvernement, des restrictions imposées à la profession médicale et des causes politiques que nous n'avons pas besoin d'indiquer. L'excessive *paternité* du gouvernement qui se charge de régler les affaires les plus simples et les plus ordinaires des citoyens ressemble assez à la conduite du père injuste et ignorant qui arrête le développement des penchans nobles et utiles de ses enfans, tandis qu'il les laisse libres de suivre leurs inclinations les plus vicieuses.

A Livourne, où la mortalité est d'un sur 35, les naissances sont d'un sur 25 pour la population entière; mais on remarque une différence curieuse entre la partie catholique et la partie non catholique (protestans et juifs) de la population. Pour cette dernière les naissances sont annuellement d'un sur 39 individus, et les décès d'un sur 49. La différence dans la mortalité s'explique facilement par la plus grande richesse de cette partie de la population, et la moindre proportion des naissances dépend sans doute de ce principe qui n'est pas encore généralement établi, mais qui repose sur un assez grand nombre de faits, que la

proportion des naissances diminue dans une société en raison des progrès qu'elle fait dans la civilisation et la prospérité.

La bataille de Waterloo semble avoir laissé une influence fâcheuse sur la mortalité de Bruxelles; car dans les années qui l'ont suivie, les proportions ordinaires de la mortalité ont été entièrement changées.

Le déclin du commerce d'Amsterdam et les bouleversemens politiques ont entraîné la diminution de sa population et une augmentation réelle dans la mortalité. En 1814, époque de troubles, il n'y eut dans cette ville que 6,128 naissances; en 1815, l'état de la ville étant devenu plus satisfaisant, il y en eut 7,050. A l'époque où Amsterdam était l'une des villes les plus florissantes de l'Europe, elle était aussi l'une des plus saines: elle ne comptait qu'un mort sur 27 habitans, proportion très-heureuse pour ce tems. Avec ses splendeurs elle a perdu tous ces avantages; et elle semble maintenant une des plus malsaines comme elle est une des moins prospères.

Ce que nous venons de voir pour la mortalité des états et des villes, nous allons le retrouver pour celle des établissemens circonscrits. Partout les mêmes causes produisent les mêmes effets. Ainsi l'on peut affirmer qu'en général le nombre des décès a graduellement diminué dans les hôpitaux, en proportion de l'augmentation de la prospérité et de la diffusion des lumières : partout où la mortalité sera considérable on en pourra conclure que les dernières classes sont misérables et démoralisées, et même que la profession médicale est peu relevée dans l'opinion publique.

Après l'action des causes nationales la mortalité des hôpitaux est surtout influencée par la position, l'économie intérieure, les soins hygiéniques; mais depuis quelques années on apprécie mieux tous les avantages que l'on peut

obtenir de ces moyens. Quels heureux résultats, par exemple, n'a pas produits la destruction des préjugés ou de l'indifférence qui régnaient autrefois sur la ventilation! A l'hôpital de Leeds tous les cas de fracture composée et d'application du trépan se terminaient par la mort; à l'Hôtel-Dieu de Paris presque tous les malades amputés succombaient : on n'en persistait pas moins à faire respirer aux malades un air infecté qui ne tardait pas à aggraver singulièrement leurs maladies ou à leur en déterminer de plus dangereuses encore. Quant à la différence des divers modes de traitement, elle est très-puissante sur la durée de la maladie, le caractère de la convalescence et la disposition aux rechutes, mais elle a peu d'effet sur la mortalité.

En France, en Allemagne et en Angleterre, on a observé que la mortalité des hôpitaux est généralement moindre dans les hôpitaux de province que dans ceux de la métropole.

Tableau de la mortalité des hôpitaux.

	Mort.	Malades.
Londres, hôpital de St.-Thomas...	1 sur (1685) 7 (1827).	12
St.-George.......	1 (1734) 8 (1827).	9
Hôpital de Bath...............	1	18
de Glasgow.............	1	9 1/2
d'Édimbourg............	1	16
Hôpitaux de Dublin	1 (moyenne de 10 années).	13
Paris, Hôtel-Dieu..............	1 (de 1770 à 1780) 4 (1822).	6 4/5
la Charité.	1	5 1/2
hôpital de la garde royale..	1	21
hôpital St.-Louis.........	1	14
Lyon, Hôtel-Dieu..............	1	11
Montpellier, hôpitaux...........	1	10
Berlin, la Charité..............	1 (de 1796 à 1817)......	6
hôpitaux militaires......	1 ....(1822)	85
Vienne, hôpital général..........	1 ....(1824)	6
Pest en Hongrie................	1 ....(1826)	6
Dresde, hôpital civil............	1 ....(1816)	7

	Mort.	Malades.
Munich, hôpital général..........	1 ....(1819)	9
Pétersbourg, hôpital impérial.....	1	4 1/2
hôpitaux de province.	1 ....(1811)	10
Genève, hôpital.................	1 ....(1823)	11
Bruxelles, hôpital de St.-Pierre....	1 ....(1823)	9
Amsterdam, hôpital de St.-Pieter..	1 (de 1798 à 1817).......	8
Gênes, hôpital général...........	1 ....(1821)	6
Turin, St.-Giovanni, hôpital......	1	7
Milan, grand hôpital.............	1	7
Clinique de Razori........	1	8
Pavie, San-Matheo, hôpital.......	10 3/5.............(1823)	100
Clinique médicale.........	7	100
Clinique chirurgicale.......	6 2/3	100
Bologne, clinique de Tommasini...	7 3/4 (de 1816 à 1819)...	100
Palerme, grand hôpital	12 ....(1823)	100

Les erreurs que peut contenir ce tableau ne suffiraient point pour en changer les résultats généraux qui nous démontrent encore ici une supériorité manifeste des hôpitaux de la Grande-Bretagne sur ceux des autres contrées. Dans la ville de Dublin, qui a été continuellement ravagée par des fièvres épidémiques plus qu'aucune autre cité de l'Europe (à l'exception de celles qui ont supporté le fardeau de la guerre), la mortalité des hôpitaux est de beaucoup inférieure à celle des mêmes établissemens à Paris.

Il est cependant consolant de reconnaître les heureux changemens qui ont déjà été obtenus dans plusieurs pays. Ainsi, l'on ne voit plus couchés dans le même lit, comme cela arrivait, il n'y a pas quarante ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris, des moribonds et même des morts avec des convalescens. De toutes parts, de grandes améliorations ont été faites; mais de plus grandes sont encore réclamées. Le bien de l'humanité demande surtout que l'on abandonne aussitôt que possible ces grands hôpitaux où la mortalité est toujours beaucoup plus considérable que dans ceux qui sont

moins vastes. Mais de ces établissemens, ce sont ceux surtout destinés à recevoir les femmes en couche où les améliorations ont produit les résultats les plus avantageux; et soit qu'on veuille n'attribuer cette différence qu'à une meilleure tenue de ces hôpitaux, soit qu'on y joigne l'influence qu'une meilleure nourriture, des vêtemens plus chauds, l'aisance de la vie enfin exercent sur la santé générale des individus et consécutivement sur leurs maladies, rien (excepté cependant la diminution de la mortalité des enfans) ne fait plus l'éloge de la civilisation moderne et de ses nombreux bienfaits que ce changement important qui s'est effectué depuis un demi-siècle dans la destinée des femmes en couches, ainsi que le démontre ce tableau :

	Morte.	Accouchées.
British Lying in hospital.	1 (1750) 42 (1780) 60 (de 1789 à 1798).	288
London Lying in.......	1 ....(1826).	70
Paris, Hôtel-Dieu......	1 ....(1780).	15
la Maternité.....	1 ....(1822).	29
Dublin, Lying in hospital.	1 ....(de 1757 à 1825).	89
Edinbourg............	1 ....(de 1826 à 1829).	100
Stockholm...........	1 ....(1822).	29
Berlin, Hôp. des Femmes.	1 (de 1796 à 1806) 32 (de 1807 à 1817).	45

Le résultat de tous les accouchemens de l'année 1817, dans le royaume de Prusse, publié avec la sanction du gouvernement, est le document, sur ce sujet, le plus étendu qui ait encore été mis au jour. Il embrasse toutes les classes de la société, les districts ruraux et les villes, et porte à un sur 112 la mortalité des femmes en couches pour cette année. Mais le fait le plus curieux de ce genre, et qui démontre l'influence pernicieuse des villes et encore plus des hôpitaux sur les suites de l'accouchement, c'est le résultat d'une pratique de 15 ans dans une petite ville de province, publié par M. Mantell dans la *Gazette médicale*

de Londres, et qui embrasse 2,410 cas, dont deux seulement se sont terminés par la mort.

A travers le vernis brillant dont quelques écrivains louangeurs du tems passé s'efforcent de couvrir l'histoire des nations anciennes, on aperçoit cependant une corruption profonde, étendue, et que révèle surtout un cruel mépris pour la vie des enfans; c'est l'un des rapports sous lesquels la moralité des tems modernes l'emporte le plus évidemment sur celle des tems anciens : chaque nouveau siècle est marqué par une amélioration notable dans le traitement physique des enfans, et par une diminution dans leur mortalité. Chez les Perses, on ensevelissait les enfans vivans ; dans la plupart des états de la Grèce, l'infanticide était non-seulement permis, mais même protégé par des lois. De tous les peuples de l'antiquité, les Romains sont ceux qui ont persisté le plus long-tems dans ces usages barbares, auxquels les Phéniciens et les Carthaginois ne furent point étrangers, et dont on retrouve des traces chez les Visigoths. Le christianisme opposa la première barrière à ces crimes qui se commettent encore aujourd'hui dans toute la Chine, et chez les Hindous, ce peuple si pacifique. Buchanan évalue au moins à 3,000 le nombre des enfans massacrés annuellement dans les seules provinces de Cuhat et de Guzerat. Ce n'est que depuis quelques années que les Anglais sont parvenus, après de longs efforts, à faire cesser complètement l'infanticide dans quelques parties de l'Inde.

La création d'hôpitaux pour les nouveau-nés fut le résultat naturel de ce sentiment admirable de charité qui ne peut exciter que notre respect, quelque opinion que nous ayons au reste sur leur utilité réelle. Soit qu'on les considère comme produisant un bien positif, soit qu'avec Malthus, Beck et autres, on mette en doute l'utilité de ceux où les

enfans sont admis indistinctement, les facilités qu'ils offrent tendant à corrompre l'instinct maternel et présentant une espèce de prime à la séduction.

L'hôpital des nouveau-nés de Londres recevait autrefois tous les enfans sans distinction; mais maintenant on prend des informations sur la mère, qui doit faire elle-même la demande en admission; et cette difficulté est si loin d'encourager l'infanticide, que l'on peut considérer ce crime comme très-rare à Londres. Sur 310 enfans que contient cet établissement et 130 qu'il entretient à la campagne, et dont il reste chargé jusqu'à leur quatorzième année, la mortalité n'a été, durant les 20 dernières années, que d'un sur 4 depuis leur admission jusqu'à cet âge.

A Dublin, la seule ville des trois royaumes où l'on reçoive tous les enfans indistinctement, la mortalité de l'infirmerie où sont reçus les malades a été si formidable, qu'elle a fait le sujet d'une enquête parlementaire. En effet, la raison refuse d'admettre que de 10,272 enfans malades reçus de 1775 à 1796, 45 seulement aient survécu. De sages mesures ont mis fin à ces effrayans résultats. En 1805, la mortalité fut pour tout l'établissement de un sur 4 et demi. Voici le résultat que nous offrent les établissemens analogues de quelques états du continent.

Morts. Enfans.

Paris, la première année... (de 1771 à 1777) 25 sur 31 (1827) 1 sur 2
Vienne......... (1793) 8 ou 9 sur 10 (1810) 1 sur 2 (1823) 1 sur 3
Stockholm....... (1822) 1 sur 5 1/2
Pétersbourg..... (de 1786 à 1806) 35 sur 37 (1812) 1 sur....... 2
Naples......... 1.................................... 5
Palerme........ 7.................................... 10

A Barcelonne, en 1821, le cinquième des enfans nés cette année fut abandonné. L'hôpital des enfans en reçut 437, et dans la même année en perdit 463. En 1823, épo-

que de troubles pour toute l'Espagne, les naissances furent beaucoup moins nombreuses à Barcelonne que les décès : 229 enfans furent reçus à l'hôpital pendant que 339 y mouraient dans la même année.

Ce n'est pas seulement pour les enfans reçus dans les hôpitaux que la mortalité a baissé dans presque tous les pays depuis quelques années : la même amélioration s'est fait sentir partout. Ainsi, à Varrington, ville manufacturière, on comptait, de 1763 à 1772, sur 100 morts, 55, 12 enfans au-dessous de 10 ans; tandis que, de 1817 à 1825, la proportion n'était plus que de 44, 65 pour cent. Sans nier l'influence de diverses autres circonstances sur ces heureux résultats, nous devons reconnaître qu'ils sont spécialement dus à l'introduction de la vaccine. Les preuves en sont entre les mains de tout le monde; cependant le rapport suivant, publié officiellement en Suède, doit convaincre les plus obstinés.

En 1779	15,000	personnes sont mortes de la variole.
1784	12,000	
1800	12,000	
1801	6,000	
1822	11	
1823	37	

On croit communément que le nombre des aliénés va continuellement en augmentant : mais c'est-là une de ces opinions qu'il est aussi difficile de combattre que de prouver. Si de nombreux asiles leur ont été ouverts dans ces derniers tems, ou sont réclamés de tous côtés, on peut l'attribuer à la destruction du préjugé, entretenu par le fanatisme et la cupidité, qui faisait regarder les aliénés comme la possession du diable, à une bienfaisance plus éclairée, et surtout aux améliorations immenses qui ont été introduites dans l'intérieur de ces établissemens aussi bien qu'à l'aug-

mentation réelle de leur nombre. Et lors-même, ce qui au reste est probable, que cette augmentation dépendrait des progrès de la civilisation, combien serait léger ce résultat fâcheux, presque unique, de la prospérité générale, en comparaison de la masse de bienfaits que produit l'extension progressive de l'instruction et de l'aisance! Mais les documens que nous possédons sont encore insuffisans pour que l'on puisse établir quelque chose de positif sur cette importante question ou même comparer le nombre des aliénés des diverses contrées.

La France est presque le seul pays où le nombre des hommes aliénés ne l'emporte pas sur celui des femmes : exception qui peut être facilement expliquée par la part plus active que prennent les Françaises aux affaires d'intérêt et même de commerce. Sur 2,507 cas d'aliénation mentale, admis dans les hôpitaux publics de Paris, on comptait 1,095 hommes et 1,412 femmes. En Angleterre sur 7,904 aliénés il y avait 4,461 hommes et 3,443 femmes.

On a remarqué que chaque calamité publique a une grande tendance à augmenter le nombre des victimes de ce fléau. En 1816 les classes inférieures eurent beaucoup à souffrir en France du prix des denrées qui fut très-élevé, et en 1817 la Salpêtrière reçut le double du nombre ordinaire des malades. En 1815 une disette semblable eut lieu en Irlande, et le nombre des aliénés de l'asile de Cork monta, dit-on, subitement de 74 à 210.

Il est fort difficile d'établir le rapport des guérisons avec le nombre des admissions dans les divers établissemens où l'on s'occupe du traitement de cette maladie. Voici au reste les résultats fournis par les documens les plus authentiques :

	Morts.	Guéris.	Admis.
Royaume des Pays-Bas..............	1,254	1,577 sur	4,000.
Amsterdam.......................	604		1,248
Berlin, la Charité..................	117	206	413
Wurzbourg........................	78	292	528
Angleterre, Wakefield Asilum........	24	(depuis 1819)	100
Lancaster..............	24 1/2	(de 1817 à 1825)	100
York Retreat...........	20	(de 1796 à 1819)	100
Paris; Bicêtre, la Salpêtrière........	22	(1822-23-24)	100

Il n'y a guère que la France où l'on ait des détails statistiques authentiques sur la mortalité des prisons; ainsi il n'y a donc point de comparaison à établir sous ce rapport avec les autres contrées et encore moins avec les temps antérieurs. Dans les prisons de France la mortalité est annuellement d'un sur 22, d'où le docteur Villermé conclut que les prisons abrègent de 20 ans la vie de ceux qui y sont renfermés, en y comprenant même les prisonniers pour dettes. Les galériens en sont seuls exceptés, ce qui dépend de ce qu'ils sont mieux nourris, mieux habillés que les autres prisonniers (1), de ce qu'ils travaillent en plein air et sont ordinairement peu sensibles aux affections morales. M. Samuel Cooper fixe à un sur 50 ou 55 la mortalité des deux prisons de Londres, dont il est le chirurgien (*king's bench* et *fleet's prison*). Quant à ce que dit M. Haukins, qu'en 1813 la mortalité ne fut que d'un sur 55 parmi les prisonniers de guerre qui étaient en Angleterre, nous croyons qu'il trouvera plus d'un incrédule en France où le souvenir des pontons reste encore profondément gravé dans l'esprit de la multitude.

De toutes les idées injurieuses à la Grande-Bretagne, l'une des plus accréditées, même parmi les Anglais, est celle

(1) Note du Tr. Locke remarqua pendant le voyage qu'il fit en France, de 1676 à 1678, que les galériens étaient beaucoup mieux logés, mieux nourris et mieux portans que les habitans des campagnes.

d'une plus grande disposition au suicide, qu'aucun des autres peuples qui ont atteint le même degré de civilisation : les argumens que le docteur Burrows (1) avait avancés contre cette accusation et qui avaient été rejetés par quelques étrangers comme insuffisans, viennent d'être confirmés par le rapport de l'officier civil de Westminster, chargé de constater les décès. De 1812 à 1824 290 suicides seulement ont été commis sur une population de près de 200,000 ames dans cette portion de la métropole, portion qu'on peut regarder comme le centre du luxe et de la dissipation de tout l'empire. Ce nombre, quand bien même il serait triplé, serait encore de beaucoup inférieur proportionnellement aux résultats fournis par les grandes villes de France et d'Allemagne : ce qu'offre de plus remarquable ce rapport, c'est une diminution annuelle de près de six suicides. Le chiffre 290 se compose de 207 hommes et de 83 femmes, la plupart non mariés, ce que l'on observe également en France. Le nombre des suicides peut être évalué pour Londres et Westminster à environ 100 par an. Le tableau suivant nous montre combien ce nombre est faible en comparaison de ceux fournis par divers autres pays :

Hambourg, en 1816, 2 suicides; en 1820, 10; en 1822,		59
Francfort-sur-le-Mein	1823	100
Copenhague, sur 100,000 habitans		100
New-York, annuellement	de 13 à	29
Philadelphie	de 2 à	13
Baltimore	de 2 à	7
Paris, de 1813 à 1823. (par an)		334
Suède, en 1823		151
Naples, en 1826		13
Russie, de 1823 à 1827		4,087
Espagne, en 1826		16

(1) Voyez, dans le 43e numéro, l'article sur l'aliénation mentale, qui contient l'analyse de l'ouvrage du dr. Burrows.

On ne doit pas accorder beaucoup de confiance aux rapports officiels de ces derniers états; car ils n'y peuvent être soumis à aucun contrôle.

C'est à Berlin que la progression croissante des suicides a été le plus remarquable; en effet on y a compté :

De 1758 à 1775.......	1 suicide sur......	1,800 morts
1787 à 1797.......	1	900
1798 à 1810.......	1	600
1810 à 1822.......	1	100

Le Dr. Casper, auquel les sciences statistiques sont si redevables, rapporte à ce sujet un fait curieux, mais bien extraordinaire; c'est l'existence d'un club de suicides en Prusse. Ce club était composé de six individus qui non-seulement avouaient leur intention de se détruire, mais cherchaient encore à faire des prosélites. On doit bien croire qu'ils n'en trouvèrent pas beaucoup ; mais à la fin tous les six firent preuve de sincérité; le dernier se brûla la cervelle en 1817. On dit aussi qu'il existait dernièrement à Paris un club de ce genre composé de douze membres, dont un devait être choisi chaque année pour mettre fin à sa vie. Le même auteur attribue à l'ivrognerie la grande augmentation du nombre des suicides à Berlin. Une cause très-fréquente, et qui mérite bien de fixer l'attention des législateurs, c'est l'*imitation*, dont tous les manigraphes rapportent de nombreux exemples. Dans un régiment anglais qui était à Malte, les suicides se multiplièrent tout-à-coup d'une manière effrayante. Le commandant, après avoir essayé en vain tous les moyens ordinaires, résolut de refuser la sépulture chrétienne au premier qui se suiciderait. L'occasion ne tarda pas à s'offrir : en présence de tout le régiment sous les armes, le corps d'un suicide fut traîné nu sur une claie, et jeté dans une fosse avec les

marques du plus profond mépris. L'esprit d'imitation cessa aussitôt.

« Une autre cause non moins active, et qui, au reste, se rattache à la dernière, se trouve dans les récits d'actions criminelles recueillis et amplifiés avec tant de soin dans les journaux anglais. Chez les esprits oisifs, l'attention, une fois attirée vers un objet, s'y fixe et s'habitue ainsi à des idées qui, au premier abord, auraient été rejetées bien loin ; et comme si les malheurs qu'offre le pays ne leur suffisaient pas, nos journaux mettent à contribution tous les pays étrangers pour publier des histoires atroces, et exciter un rire affreux sur les misères de la nature humaine. »

Il n'est pas rare d'entendre accuser les progrès de la civilisation et le bien-être qu'elle répand dans toutes les classes de la société de devenir la source d'un grand nombre de nouvelles maladies entraînant elles-mêmes une série d'autres maux, d'où résulte la destruction de ce qu'on considère comme la base de la santé de l'homme ; mais l'histoire de la médecine est loin de s'accorder avec cette opinion ; si nous observons dans les tems modernes quelques maladies que les anciens n'ont pas décrites, nous en trouvons un bien plus grand nombre et de plus formidables encore qui ont presque complètement disparu.

L'un des travaux les plus importans à faire pour l'avancement des sciences médicales, serait une histoire approfondie de l'origine, des progrès et des révolutions des maladies dans les différens tems et dans tous les pays : histoire où l'on ferait largement la part de l'influence que les événemens politiques et moraux ont exercée sur leurs fluctuations, d'où l'on serait amené naturellement à indiquer les mesures de police et d'économie domestique que l'analogie peut fournir pour restreindre ou détourner leur

marche funeste. Cette page de la philosophie de la médecine reste encore à remplir. Heberden et Blane ont seuls publié sur ce sujet des faits et des réflexions dont la valeur sera sans doute mieux appréciée dans quelques siècles qu'elle ne peut l'être maintenant. Voici les résultats de leurs travaux qui malheureusement se bornent à peu près à ce qui concerne l'Angleterre.

Des maladies inconnues aux anciens, plusieurs ont disparu, d'autres existent encore; quelques-unes ont éprouvé des variations, des espèces de révolutions; enfin un petit nombre semblent appartenir spécialement aux tems modernes. Parmi les premières sont surtout la lèpre et les suettes. La lèpre parut en Europe dans le onzième siècle, et y fut importée, dit-on, par les croisés. Des hôpitaux lui étaient spécialement consacrés dans toutes les villes. Elle a disparu de l'Europe vers le commencement du quinzième siècle. Les suettes envahirent l'Angleterre avec l'armée qui en fit la conquête sous Henri VII, et y régnèrent de 1485 à 1551 avec une fureur et une fatalité presqu'égales à celles de la peste. Celles qui n'ont point encore disparu sont la variole, la rougeole, la syphilis et peut-être toutes les autres contagions spécifiques.

Les affections qui ont offert des différences de fréquence et d'intensité à diverses époques, sont la peste, la dysenterie, les fièvres intermittentes, les typhus contagieux, le scorbut et le rachitis.

Quelques-unes enfin sont plus fréquentes qu'autrefois : ce sont la scarlatine, la phthisie, la goutte, l'hydropisie, la paralysie, l'apoplexie, les manies et généralement toutes les maladies qui ont leur siége dans le système nerveux. L'accroissement des richesses qui permet à une plus grande partie de la société d'exister sans avoir besoin de se livrer à un travail manuel; la vaste étendue des travaux

intellectuels; le nombre toujours croissant des occupations sédentaires; la multiplication des intérêts commerciaux et politiques; ont surtout contribué à faire prédominer cette dernière classe de maladies qui doivent se développer dans les différentes contrées en raison de ces mêmes conditions.

Si les nations sauvages qui ne sont sujettes qu'aux fièvres, aux fluxions et aux rhumatismes, sont à peu près à l'abri des autres maladies, il faut l'attribuer à ce qu'elles perdent dans leurs premières années ces enfans faibles et mal conformés qui, dans nos sociétés, sont conservés par l'art et les soins jusqu'à un âge plus avancé où ils succombent victimes de ces affections qui n'atteignent point l'homme robuste et bien constitué.

Si nous admettons avec Blane que la plupart des maladies sont le résultat de l'altération des sécrétions du corps humain, des propriétés pernicieuses des exhalaisons terrestres et des habitudes dépravées, nous serons obligés de reconnaître que l'homme peut exercer un contrôle réel sur le plus grand nombre de celles qu'il a à craindre. Le triomphe qui a déjà été obtenu sur quelques-unes d'entre elles par l'accroissement des connaissances et des richesses doit nous encourager dans nos efforts pour vaincre les autres. Sans parler de la diminution de la petite-vérole par la vaccine, ne voyons-nous pas des preuves de l'empire qu'exerce la science sur la maladie, dans l'heureuse influence de la propreté et de la ventilation sur le typhus et dans celle du dessèchement des marais, de la construction des égouts, de la propreté des rues sur les fièvres pernicieuses. L'usage du linge et du savon; la facilité avec laquelle on peut se procurer les choses les plus indispensables à la vie; les alimens; le bois de chauffage; l'eau; l'assainissement des villes; ont contribué à divers degrés à faire disparaître plusieurs maladies et à en affaiblir quel-

ques autres; enfin il semble que dans ses deux extrêmes, pendant son enfance et sa maturité, la vie sociale a le moins à redouter ces terribles fléaux, et que c'est pendant la période de transition de la barbarie à une civilisation perfectionnée, que les maladies ont montré le plus d'activité et exercé les ravages les plus effrayans. Celle qui aujourd'hui est la plus dangereuse, est, sans contredit, la phthisie, mal affreux qui décime les générations, et entraîne dans une tombe prématurée des familles entières. Voici les rapports qu'elle a maintenant dans quelques pays avec les autres causes de mort.

A Paris et à Londres.........	22 phthisiques sur..	100 morts
A Vienne..................	17	100
Pétersbourg................	1	6
New-York.................	1	5
Indes-Orientales............	1	11

Mais elle n'a pas toujours offert les mêmes rapports; depuis le commencement de ce siècle, elle a éprouvé une diminution réelle à Londres. A la fin du siècle dernier le nombre des individus morts phthisiques était monté de 15 à 26 pour cent de la mortalité générale; de 1799 à 1808, il s'éleva à 27 pour cent; de 1808 à 1818, il retomba à 23; puis enfin en 1825 à 22 pour cent.

Le document le plus authentique qui puisse nous donner quelque degré de certitude sur le rapport des diverses autres causes de mort avec la mortalité générale, est un tableau dressé par M. Morgan, agent de la société d'assurance, appelée l'*équitable office*, et indiquant la cause de la mort de chacun des assurés qui ont succombé de 1800 à 1821. Le nombre des assurés durant ces 20 années a été de 152,000 individus appartenant presque tous aux classes moyennes ou aisées, depuis l'âge de 10 ans et au-dessus,

et dont 1930 ont succombé durant cette période. 262 sont morts de vieillesse, ce qui est un fait bien important, puisqu'ainsi chez un septième la mort n'a été le résultat d'aucune maladie ; la cause de mort la plus fréquente, après la vieillesse, est l'apoplexie. La phthisie ne vient ensuite dans cette table que fort loin, et dans le rapport d'un douzième, proportion bien différente de ce que l'on remarque dans la masse de la population, et qui nous fournit une nouvelle preuve du pouvoir conservateur de l'aisance.

Si l'influence du climat sur la santé de l'homme et conséquemment sur la mortalité est hors de doute, il n'est pas moins certain que l'homme peut faire éprouver lui-même les modifications les plus importantes aux divers climats. Combien de lieux sont considérés aujourd'hui comme très-sains, qui ne doivent leur salubrité qu'aux travaux qui y ont été exécutés ! Il y a vingt siècles, l'Angleterre, la France, l'Allemagne ressemblaient au Canada et à la Tartarie chinoise, contrées qui, comme l'Europe, sont situées à une distance moyenne du pôle et de l'équateur ; c'est une vérité que Machiavel avait entrevue. « Les pays malsains, dit-il, cessent de l'être quand ils se couvrent d'une nombreuse population ; la terre qu'elle cultive, perd ses qualités malfaisantes ; les feux qu'elle allume purifient l'air, avantages que la nature ne peut produire seule. »

C'est seulement par les efforts constans de l'industrie que la salubrité d'un endroit quelconque peut être conservée ; s'ils sont un instant discontinués ou si la prospérité et la civilisation déclinent, des germes de maladie sont aussitôt déposés dans le sein de la terre. Le nombre des fièvres a toujours augmenté à Rome en raison de la diminution de la population. On sait aussi que le climat des États-Unis a déjà éprouvé une amélioration remarquable par le desséchement des terres, par la destruction des fo-

rêts et les travaux de l'agriculture. Beaucoup d'endroits, funestes à leurs premiers colons, fournissent maintenant des habitations très-confortables. Les améliorations que le climat de l'Amérique éprouve continuellement, démontrent que le pouvoir de l'homme s'étend jusqu'à des effets naturels qui, par la grandeur et la variété de leurs causes, semblaient entièrement hors de son contrôle. A la Guiane, à cinq degrés de la ligne, les premiers habitans, qui vivaient au milieu de forêts immenses, étaient obligés, il y a cent ans, de faire du feu pendant la nuit à cause de l'âpreté du froid ; mais en découvrant le pays on a abrégé même la durée de la saison des pluies, et la chaleur y est si forte maintenant qu'un feu y serait plus incommode qu'utile. L'orage gronde continuellement dans les forêts, mais rarement au-dessus des parties cultivées.

Le climat de l'Europe a aussi éprouvé un grand changement. Si nous comparons son état actuel avec ce que nous rapportent les anciens écrivains, on trouve une différence remarquable qui ne peut s'expliquer que par l'influence de l'industrie sur l'amélioration du sol; et nous avons tout lieu de croire que l'Amérique jouira des mêmes avantages lorsque l'industrie aura pu, avec le tems, y faire les mêmes travaux. César rapporte que, de son tems, le froid de l'hiver ne permettait pas de cultiver la vigne dans les Gaules. La renne, que l'on ne trouve maintenant que dans le cercle de la Laponie, habitait alors les Pyrénées ; le Tibre était souvent arrêté par les glaces, et la terre des environs de Rome couverte de neige pendant plusieurs semaines, ce qui n'arrive que très-rarement de nos jours.

On a supposé pendant long-tems comme un fait certain que la pauvreté était favorable à la durée de l'existence, parce qu'elle exemptait d'un grand nombre de maladies causées par le luxe et les richesses; d'où l'on concluait que l'homme

opulent devait, pour arriver à une longue vie, imiter les habitudes et le régime du paysan. Aujourd'hui il est bien prouvé au contraire, qu'en général la pauvreté, le froid et l'humidité, qui en sont inséparables, sont les circonstances les plus défavorables à la santé et à une longue vie, et que l'aisance est la meilleure sauvegarde de la santé. Sur un nombre égal d'enfans pris dans les classes riches et dans les classes pauvres, la proportion des morts sera double chez les seconds. Partout où il y a plus de misère, la mortalité est plus grande. Dans le cours des maladies épidémiques, c'est toujours par les classes les plus pauvres qu'elles commencent et qu'elles finissent; c'est sur elles qu'elles exercent principalement leurs ravages; aussi nous voyons (au moins en Angleterre) les femmes mourir dans une moindre proportion et vivre plus long-tems que les hommes, parce qu'elles sont ordinairement moins exposées aux divers accidens, aux changemens de température et à de durs travaux. En France, où les femmes, dans tous les rangs, prennent une part plus active à toutes les affaires, où même dans les derniers elles partagent presque les travaux manuels et extérieurs, leur mortalité a été, de 1817 à 1823, la même que celle des hommes. Buffon avait déjà remarqué que, dans la plupart des districts ruraux, la mortalité des femmes est un peu plus forte que celle des hommes, à cause des travaux qui ne conviennent pas à leur constitution, auxquels elles sont forcées de se livrer, et qui ordinairement impriment sur la paysanne du continent les traces de la caducité, avant même qu'elle ait atteint l'âge de 40 ans.

L'influence des aisances de la vie ressort encore vivement de la mortalité des assurés de l'*équitable office*, qui appartiennent tous aux classes moyennes ou supérieures, et qui est de un sur 80 ou 90, comparée à celle de l'homme

placé au dernier échelon de la misère et de la dégradation : autrefois il mourait annuellement un cinquième ou un sixième des nègres esclaves ; mais cette proportion diminue en raison du soin que l'on prend d'eux maintenant. Ainsi, en 1823, sur 20,000 nègres débarqués à Rio-Janeiro, 1,400 seulement avaient succombé durant le voyage : mortalité qui serait encore effrayante pour des Européens, mais qui forme un heureux contraste avec les résultats qu'offrait autrefois cet infâme trafic.

Malgré l'assertion contraire tant de fois répétée, il paraît prouvé que la culture des sciences est spécialement favorable à la longévité; ainsi Franchini, sur 1,041 mathématiciens italiens de différentes époques, s'est assuré de l'âge auquel 70 d'entre eux sont morts, et a trouvé que 18 étaient arrivés à l'âge de 80 ans, et 2 à 90 ans ; et cela dans un climat méridional, qui généralement est moins favorable à la longévité. En France, sur 152 hommes pris au hasard, mais qui s'étaient adonnés à la culture des sciences ou de la littérature générale, on a trouvé que la vie moyenne était de 69 ans pour chacun d'entre eux, ce qu'il faut attribuer autant à l'influence des lumières sur la conduite et les habitudes de la vie qu'à la profession elle-même.

On conçoit facilement que le besoin et les privations doivent non-seulement abréger le terme naturel de la vie, mais même produire des maladies dont quelques-unes une fois répandues se communiquent graduellement à ceux qui sont placés dans des circonstances plus favorables. La plupart des maladies épidémiques de l'Europe viennent de l'état de misère des derniers rangs de la société. Les époques de disette, la marche des armées, la guerre ou l'absence des travaux habituels, tendent à faire naître parmi les pauvres des maladies qui souvent atteignent le riche ; et s'il n'y

avait pas d'autres motifs d'appeler sur les nécessiteux l'attention de la société, l'intérêt de leur propre conservation devrait engager les riches à chercher les moyens de prévenir ces maux, ou au moins de les arrêter. Si depuis long-tems nous sommes à l'abri des ravages de la peste, il ne faut pas tant l'attribuer à l'absence accidentelle du virus contagieux qu'aux changemens qui sont survenus dans nos mœurs, aux soins que nous prenons de la propreté et de la ventilation.

L'heureux état de santé dont ont joui l'armée et la marine anglaises à de grandes distances de nos rivages, a souvent été pour la nation un sujet de surprise et de joie. Jamais sans doute on n'avait obtenu, sous ce rapport, d'effets aussi remarquables que dans la dernière guerre. Aucun général des tems anciens ou modernes n'a été mieux secondé par les médecins que le commandant en chef des troupes anglaises dans la Péninsule. Pendant les 10 mois qui s'écoulèrent du siége de Burgos à la bataille de Victoria, il entra dans les hôpitaux plus de 95,000 malades ou blessés; mais telle fut l'efficacité des soins des médecins qu'au moment de se ranger en bataille, l'armée ne comptait plus que 5,000 malades. Mais ce ne fut pas tout. Pendant les vingt jours qui suivirent la bataille, elle eut continuellement à marcher contre l'ennemi, et cependant moins d'un mois après elle se trouva à une revue aussi forte qu'avant l'action, à l'*exception de* 30 *hommes*, sans avoir reçu aucun renfort. Que l'on compare ces faits avec ceux que nous rapportent Xénophon, César et Polybe de la marche des armées des tems anciens.

C'est surtout dans la marine que les améliorations sont le plus évidentes. En 1744, le vaisseau du commodore Anson fut 143 jours en mer sans toucher aucun point où il

pût prendre des rafraîchissemens. Arrivé à Juan Fernandez, le commodore avait perdu la moitié de son équipage, et des 200 hommes qui lui restaient 8 seulement étaient capables de faire le service ; tandis que 50 ans après, en 1794, le *Suffolk*, vaisseau de 74, resta 162 jours sans avoir aucune communication avec la terre, et arriva aux Indes sans avoir perdu un seul homme, n'en ayant pas même un qui fût affecté de scorbut ou de quelque autre maladie dangereuse, au moment du débarquement. Tout le monde connaît les succès qu'ont obtenu les efforts de Cook, et, plus tard, du capitaine Parry, pour la conservation de la santé de leurs équipages. On a déterminé ainsi un tel changement dans la force effective de nos marins, qu'aujourd'hui deux vaisseaux sont en état de faire plus de service que trois de la même force sous l'ancien système. Le chiffre total de la mortalité, pour tous les marins anglais, dans les diverses parties du monde, y compris même ceux qui étaient dans les hôpitaux, a été, en 1813, d'un sur 42.

Hufeland assure, après de nombreuses recherches, que le nombre relatif des individus des deux sexes est à peu près le même pour tout l'univers, c'est-à-dire de 21 hommes pour 20 femmes. Quelques voyageurs s'étaient imaginé que, dans les climats chauds, il naissait plus de femmes que d'hommes : idée qui leur était venue sans doute à la vue des sérails où les riches habitans de l'est tiennent un grand nombre de femmes renfermées. C'est d'après cette croyance que Montesquieu a prétendu que la polygamie était excusable dans quelques pays. Mais nous ne savons pas qu'un seul fait statistique ait été cité à l'appui de cette théorie ; tandis que, d'après les registres de baptême tenus par les missionnaires de Tranquebar, d'après les listes dressées par les Hollandais à Amboyne et à Batavia, et d'après les ren-

seignemens pris à Bagdad et à Bombay par Niebuhr, nous avons tout lieu de croire que la proportion des deux sexes est la même en Orient qu'en Europe (1).

Le nombre des naissances offre aussi, par rapport à celui des mariages, des variations assez considérables, depuis ce que l'on observait en 1788 à Saint-Domingue, où l'on comptait deux naissances pour trois mariages, et ce que l'on voit maintenant dans quelques villages de l'Écosse où le terme moyen n'est pas au-dessous de sept enfans par ménage. Il est à Paris, de 2,44; pour toute la France, 4,21, et pour l'Angleterre, 4,22. Dans tous les lieux où l'on tient depuis une époque reculée des registres de naissance, de mort et de mariage, on remarque uniformément que l'amélioration de la santé publique et l'absence des maladies épidémiques marchent constamment avec une diminution proportionnelle du nombre des mariages et des naissances. Chez une nation qui a fait de grands progrès dans la civilisation, les mariages prématurés et imprudens deviennent plus rares, et le nombre des naissances diminue en proportion. Ainsi, En Angleterre, le nombre des mariages était

En 1750 de	1 sur	115 habitans		
1801	1	123 et celui des naissances de	1 sur	34,8
1811	1	126	1	35,3
1821	1	131	1	36,58

Ces faits doivent dissiper les appréhensions que pour-

(1) Note du Tr. M. Girou a fait sur divers animaux de nombreuses expériences qui l'ont amené à cette conclusion que, quand le mâle est trop jeune et au contraire la femelle dans toute la force de l'âge, il naît moins de mâles que de femelles et *vice versa*. D'après ces ingénieuses recherches

raient éprouver des observateurs superficiels de voir la population excéder les ressources que nous offre la nature.

La mortalité est loin d'être la même à tous les âges. L'état suivant, publié en 1827 à New-York, nous en offre la preuve.

Sur 5,181 individus morts cette année à New-York, on en compte :

Au-dessous de 1 an	1,336
De 1 à 2 ans	546
De 2 à 5	389
De 5 à 10	185
De 10 à 20	192
De 20 à 30	682
De 30 à 40	657
De 40 à 50	501
De 50 à 60	285
De 60 à 70	221
De 70 à 80	124
De 80 à 90	50
De 90 à 100	12
Au-dessus de 100 ans	1

Ainsi nous reconnaissons que la plus forte mortalité est avant la fin de la première année, et la moindre de 5 à 20

et en suivant ce principe, on peut obtenir à volonté un excès de mâles ou de femelles dans la bergerie, le haras ou le poulailler. M. Girou, étendant ces mêmes recherches à l'espèce humaine, a trouvé que certains états, les travaux de l'agriculture, par exemple, tendent à l'accroissement de la population mâle, tandis que d'autres, le travail des manufactures, le commerce, favorisent l'augmentation du sexe féminin.

ans. Mais alors arrive une époque orageuse de 20 à 40 ans où la mortalité redevient considérable.

Quant à la différence de mortalité entre les deux sexes, aux divers âges, elle est plus difficile à apprécier. Les rapports n'offrent plus la même concordance. Cependant il est bien certain qu'après l'âge moyen de la vie, le nombre des femmes excède de beaucoup celui des hommes. Ainsi, en Irlande, sur 17 individus morts après 90 ans, en 1824, on comptait 6 hommes et 11 femmes. Dans le pays de Vaud, en 1824, sur 16 morts au-dessus du même âge, il y avait 8 hommes et 18 femmes. Enfin, en Suède, sur 5 individus morts au-dessus de 100 ans, en 1823, il n'y avait qu'un homme et 4 femmes. Le tableau suivant, dressé par M. Rickman, d'après le recensement de 1821, indique le nombre d'individus de chaque sexe vivant aux divers âges. Il est supposé formé sur un nombre donné de 10,000 hommes et 10,000 femmes.

		Au-dessous de 5 ans.	De 5 ans à 10.	De 10 à 15.	De 15 à 20.	De 20 à 30.	De 30 à 40.	De 40 à 50.	De 50 à 60.	De 60 à 70.	De 70 à 80.	De 80 à 90.	De 90 à 100.	Au-dessus de 100.
ANGLET.	Hommes.	1538	1343	1169	988	1470	1155	941,0	665,6	447,6	221,9	56,25	4,15	0,12
	Femmes.	1444	1268	1056	995	1684	1210	932,6	653,3	458,0	228,2	64,85	7,55	0,22
PAYS DE GALLES.	Hommes.	1514	1407	1210	1009	1433	1109	871,4	646,3	474,8	243,6	74,09	7,54	0,09
	Femmes.	1382	1281	1202	1003	1560	1163	911,6	672,6	535,5	281,4	104,76	10,95	0,50
ÉCOSSE.	Hommes.	1494	1357	1247	1032	1490	1095	895,4	649	458,1	216,3	58,22	6,71	0,43
	Femmes.	1294	1177	1057	1048	1769	1204	937,9	711,6	502,2	225,5	65,18	7,42	0,60
LONDRES.	Hommes.	1397	1095	936	865	1718	1548	1203	730	353	128	22	1,69	0,21
	Femmes.	1216	995	834	959	2062	1567	1092	690	388	156	34	3,93	0,32

M. Girou de Buzareingues a communiqué, dans ces derniers tems, à l'académie des sciences, des faits très-curieux sur l'inégalité que présentent les naissances des deux sexes dans les divers départemens de la France ; mais ces observations ont besoin d'être répétées sur une plus grande échelle avant de pouvoir être établies en principe général.

Après avoir ainsi envisagé toutes les variations qu'offre la mortalité, nous devons jeter un coup d'œil sur les causes qui, en Angleterre surtout, en ont rendu la diminution si évidente. Nous ne parlerons point des causes particulières ; elles sont mieux appréciées aujourd'hui ; et l'on voit partout d'heureux résultats pratiques de cette connaissance.

Parmi les causes générales, nous ferons ressortir surtout l'extension de l'industrie commerciale et agricole qui a répandu l'aisance dans les dernières classes, les a mises à même de se procurer des habitations plus spacieuses, de changer plus fréquemment de linge et d'avoir une nourriture plus saine et plus abondante ; au point qu'aujourd'hui l'on peut toujours déterminer la mortalité moyenne et la santé générale d'une nation par le degré d'encouragement que son gouvernement a accordé à ces industries, ou par les obstacles qu'il a mis à leur développement. Il existe entre la santé publique et les changemens politiques une connexion si intime, que partout où les distinctions féodales ont été abolies, partout où le paysan et l'artisan ont été délivrés d'une oppression arbitraire, là aussi la vie des dernières classes a acquis une nouvelle vigueur ; et il est certain que la force physique ou corporelle, et la facilité à supporter les durs travaux (1), sont chez toutes les na-

(1) Note du Tr. Les expériencees que fit Péron, dans son voyage aux terres australes, confirment cette assertion. Il trouva que les habitans de la Nouvelle-Hollande étaient plus foıts des mains et des reins que

tions du globe dans un rapport exact avec leur prospérité et leur civilisation.

Qui ne conçoit facilement la différence de constitution morale et physique de l'habitant oisif d'une ville déserte, qui erre tristement et sans but à travers des rues silencieuses dont le pavé est caché par l'herbe, et le citoyen actif qui se sent lui-même membre d'une communauté florissante et qui de tous côtés est appelé à l'exercice de ses facultés ?

Il est incontestable que la proportion moyenne des morts en Angleterre et dans les villes est moindre que dans au-

ceux de la terre de Van-Diemen, et que les indigènes de l'île de Timor l'emportaient sur ceux de la Nouvelle-Hollande; mais les Français étaient plus forts qu'eux tous et le cédaient eux-mêmes aux Anglais. M. le baron Dupin a rapporté aussi à la première leçon de son cours de géométrie appliquée, qu'à la fonderie de Charenton de MM. Wilson et Manby, on ne put trouver des Français assez robustes pour soutenir pendant le tems nécessaire le travail de la forge. On fut obligé de faire venir d'Angleterre des ouvriers qui n'étaient sans doute pas plus habiles, qui n'avaient pas plus de bonne volonté, mais qui possédaient réellement plus de forces physiques; ce que M. Dupin n'hésite pas à attribuer à la manière différente dont se nourrissent les ouvriers des deux nations. En France, à Paris surtout, l'ouvrier se nourrit d'une manière très-peu substantielle. La soupe fait la base de ses alimens; il y ajoute du fromage, des légumes et quelques onces de viande; il ménage sur sa nourriture soit afin de se préparer un sort pour l'avenir, soit pour satisfaire la vanité de sa femme et de ses enfans, soit enfin pour aller le dimanche à la barrière dépenser le fruit des travaux de la semaine, dans des excès qui ne sont pas moins nuisibles à sa santé que les privations qu'il s'est imposées afin de pouvoir s'y livrer.

L'ouvrier anglais au contraire veut, avant tout, avoir une nourriture confortable; le mouton et le bœuf rôti en forment la base substantielle. Les excès auxquels il se livre, n'agissant point sur une constitution affaiblie, détériorée, nuisent moins à sa santé; il est dès-lors capable de supporter de plus longs et de plus rudes travaux; il sera aussi moins promptement atteint par les causes qui, chez des individus plus faibles, détermineraient rapidement un état morbide; et, s'il vient à être atteint par la maladie, il pourra résister plus long-tems et conséquemment avec plus de chances de guérison.

cune autre contrée de l'Europe. Et l'on peut ajouter encore qu'en Angleterre les facultés du corps et de l'esprit se conservent jusqu'à une époque avancée plus parfaitement qu'en aucun autre pays ; nulle part les approches de la vieillesse ne sont aussi peu perceptibles, ne se manifestent aussi peu à l'extérieur. On peut observer un état analogue de santé et de vigueur même chez nos animaux et dans notre végétation ; et si l'on veut expliquer cette supériorité par les soins dont ils sont l'objet, on exprime en même tems ce qui arrive aussi à l'homme dont on s'occupe ici davantage, et qui y est l'objet réel d'une valeur plus considérable que partout ailleurs.

Si les circonstances morales et politiques exercent une influence si prépondérante sur la cause des maladies et sur leur gravité, il est donc aussi du devoir de l'homme de l'art d'étudier leurs progrès et de profiter de leurs résultats. A chaque âge appartient un ordre particulier de maladies, et l'on peut dire aussi un mode spécial de traitement. La médecine débarrassée des absurdes mystères, produit de l'ignorance, ne peut point prétendre à prolonger l'existence au-delà du terme qui lui a été primitivement fixé, mais elle a pour but de conduire en sûreté le faible aux bornes naturelles de son existence : les causes qui abrègent la vie sont aussi généralement celles qui la rendent misérable. Le peuple qui jouit du plus haut degré de prospérité, d'une liberté rationnelle et de dignité morale, est aussi celui où le plus grand nombre d'individus parcourent la carrière que la nature leur avait destinée.

(*Extractor.*)

Voyages.-Statistique.

PÊCHERIES DE PERLES ET DE CORAIL

SUR LES COTES DU MEXIQUE.

Le lieutenant Hardy, de la marine royale, fut nommé commissaire de l'association générale de Londres pour la pêche des perles et du corail, une de ces absurdes spéculations à laquelle l'année 1825 donna naissance (1) ; année dans laquelle beaucoup de gens parurent croire que la nation était en péril d'éclater d'une pléthore de prospérité, et qu'il fallait nécessairement des soupapes de sûreté pour la soulager de cette pression. Ces soupapes furent en effet si abondamment fournies, que le danger de la réplétion disparut bientôt, et fut suivi d'un état d'amaigrissement et d'atonie déterminé par les nombreuses évacuations auxquelles nos poches avaient été soumises.

La spéculation sur les perles fut une de ces soupapes subalternes destinées à nous débarrasser de ces richesses surabondantes dont on pensait que le poids pesait si lourdement sur nous. Heureusement pour l'association, son commissaire était un honnête homme qui tourna le bouchon avant que la vapeur fût entièrement dissipée. Nous nous plaisons à croire que les profits de son livre l'auront

(1) Voyez, sur ces spéculations, le 1er article de notre 1er numéro, article vraiment prophétique où toutes les illusions de ces entreprises étaient signalées à l'avance.

mieux indemnisé de ses peines que ceux qu'il a dû faire sur les bénéfices de l'association formée pour pêcher le corail et les perles dans le golfe de la Californie. Un passage isolé, vers la fin de ce livre, nous donne une idée de ce que ces bénéfices ont dû être. Il nous dit avec une singulière naïveté : « J'avais presque oublié de mentionner une circonstance fort curieuse relativement aux perles, c'est que sur la côte de Sonora il n'y en a pas du tout, excepté à Guaymas. » Cette observation rappelle un peu le fameux chapitre d'Horrebow sur les chouettes, dans son *Histoire naturelle de l'Islande :* « Il n'y a pas du tout de chouettes dans cette île. » M. Hardy assure que jusqu'au 28° 30′, dans la direction du nord, on ne peut découvrir la trace d'aucune coquille sur les deux côtés du golfe, ou du moins que le petit nombre de celles que l'on trouve dans quelques situations écartées ne contient pas de perles. « Je fais cette observation, ajoute-t-il, pour empêcher que des spéculateurs n'aillent à l'avenir engager encore leurs capitaux dans des entreprises aussi désespérées que celle de la pêche des perles au Mexique. Nous croyons qu'à cet égard il y a peu de risques.

Il y avait deux classes bien distinctes d'individus intéressés dans ces spéculations : les dupes et les fripons. Les premiers avaient été trompés par les séduisantes exagérations de M. de Humboldt. Ils ne calculaient pas que les mines les plus riches étaient épuisées ; et que les autres, dans le cours des dissensions intestines de l'Amérique, avaient été envahies par les eaux. Quelques-uns des spéculateurs imaginaient que les Mexicains, malgré une expérience de deux siècles, ne savaient ni exploiter leurs mines ni traiter convenablement le minerai. En conséquence ils envoyèrent d'énormes machines à vapeur qui devaient être transportées au sommet de montagnes presque

inaccessibles, sans réfléchir qu'alors même qu'on réussirait à y faire arriver ces machines gigantesques, on ne pourrait pas les y faire fonctionner; dans certaines mines, faute d'eau, et dans toutes faute de combustible (1). Quant à la seconde classe d'intéressés, peu lui importait que les mines fussent productives ou non. Au moyen de fraudes, d'artifices familiers aux joueurs et aux filous, et auxquels malheureusement quelques personnes des plus hautes classes de la société ne rougirent pas de prendre part, l'agiotage des actions se fit avec une audace et un succès que l'on ne peut comparer qu'à la fameuse ou plutôt à l'infâme *Tulipomania* de Hollande. Par exemple le prix d'une action dans une mine, celle de Real del Monte, fut élevé, au moyen de récits mensongers et de ventes factices, de son coût primitif à la somme monstrueuse de quinze cents livres st. (37,500 fr.), pour lesquelles l'acheteur ne demanderait pas mieux sans doute que de recevoir maintenant autant de schellings, et dont la valeur réelle n'est peut-être pas d'autant de sous.

Les mêmes observations sont applicables à la pêche de perles des deux côtes d'Amérique. M. Hardy fut choisi pour diriger ces pêches dans le golfe de Californie, portion de l'Océan qui, à notre connaissance, n'avait jamais été citée pour l'abondance de ses perles ou de ses coraux, et qui du moins n'avait été exploitée sous ce rapport que par quelques plongeurs indigènes. Mais ce mode d'exploitation avait paru trop humble, trop simple, trop lent à la société de Londres, et l'on ne douta pas que la cloche ne ramenât à chaque coup assez de perles pour charger une voiture,

(1) Voyez sur les tentatives faites pour exploiter les mines du Mexique, au moyen de la vapeur, le bel article inséré dans notre 25e numéro, sous le titre d'*Exploitation des mines du Nouveau-Monde et de celles du Cornouailles.*

des couches qui devaient garnir le fond des eaux. Par malheur il se trouva que c'était la plus grande des illusions. L'huître à perle ne se trouve pas en couches, mais dans des crevasses ou fentes de rochers dont il serait impossible d'approcher la cloche sans la briser en éclats.

Dans l'ignorance de ce fait, dont on n'avait pas jugé à propos de s'assurer, deux petits navires furent appareillés et abondamment pourvus de cloches à plongeurs par l'association générale de Londres pour la pêche des perles et du corail. Ils doublèrent le cap Horn pour aller retrouver le capitaine Hardy sur la côte de la province de Sonora, située le long du golfe de Californie. Le tems qu'il consacra à faire ses recherches dans ce golfe, et le mauvais succès qu'elles eurent, ont du moins produit ce bon effet, qu'elles ont complètement dissipé les illusions avec lesquelles il avait quitté l'Angleterre dans l'année 1825, à jamais mémorable par nos folies.

A en juger par son livre, le lieutenant Hardy paraît un homme de bonne foi, qui raconte simplement ce qu'il a vu et entendu, sans chercher à se faire valoir en exagérant l'importance des lieux qu'il a visités. Son antipathie pour l'exagération le rend même un peu injuste à l'égard du premier des voyageurs de notre âge. « Si Humboldt, dit-il, en visitant Mexico, l'eût examiné avec plus de calme et moins d'enthousiasme, et qu'il l'eût peint avec des couleurs plus simples, que de désappointemens cruels il eût épargnés aux voyageurs et à toute l'Europe ! » Nous croyons cette censure beaucoup trop sévère ; les teintes dont Humboldt colore son style ne sont pas fausses, quoiqu'elles aient beaucoup d'éclat ; et, en ce qui concerne Mexico en particulier, il en parle précisément de la même manière que le capitaine Hardy, qui déclare que c'est la plus belle ville qu'il ait vue. Si ce dernier se fût borné à dire que celui-

ci, en exagérant les ressources des mines, avait contribué à fourvoyer les spéculateurs, cette assertion eût sans doute été plus juste. A tout prendre, il faut avoir quelque indulgence pour les récits des voyageurs. Il est à peu près impossible que leur manière de voir ne soit pas plus ou moins influencée par le genre d'accueil qu'ils reçoivent; le compte rendu de la Russie, par le docteur Clarke, en est une preuve éclatante. M. de Humboldt logeait au palais et était fêté par le vice-roi et toute la cour, tandis que M. Hardy était descendu au meilleur hôtel de Mexico, nommé la *Gran Sociedad*, ce qui veut dire la grande société, mais que l'on appelle aussi la *Suciedad*, qui signifie malpropreté. Ce jeu de mots espagnol n'est que trop justifié par la description suivante: « Cet hôtel n'a pas de table d'hôte; la salle à manger est indiquée par le mot de *comedor*, qui est inscrit au-dessus. Une longue table, qui en occupe toute l'étendue, est couverte d'une nappe remplie de graisse. Le prix auquel on peut y satisfaire son appétit est fort élevé, car il n'en coûte pas moins d'une piastre forte et un quart (près de 7 francs), à part le vin, comme le dit la carte. Les mets n'y sont pas de fort bonne qualité, et ils sont servis avec une malpropreté révoltante; mais, ce qui est plus révoltant encore, c'est la cuisinière, dont les fréquentes allées et venues dans la salle à manger suffiraient pour détruire tout appétit. Représentez-vous une créature d'une laideur remarquable, couverte d'une chemise sale, les pieds nus, échevelée comme une gorgone, avec des mains qui n'ont pas été lavées depuis qu'elle a pris possession de son office, des lèvres épaisses, recouvrant à demi des dents jaunes, entre lesquelles se trouve un cigare dont la fumée s'échappe par ses larges narines; ajoutez à tous ces agrémens une peau aussi jaune que l'huile d'olive et qui n'est pas moins

grasse, et vous aurez une idée à peu près exacte du personnage capital de la *Gran Sociedad*, la meilleure auberge de toute l'ancienne monarchie des Aztèques. »

Les pauvres, ajoute notre voyageur, n'ont d'autre asile pour passer la nuit que les remises des voitures, qui s'ouvrent sur la rue. Ces remises deviennent, vers le soir, un réceptacle de vices et de misère trop dégoûtant pour être décrit. L'aspect qu'elles présentent est vraiment hideux : « Après avoir satisfait mon appétit avec deux plats bien dégoûtans, je voulus aller me promener. Comme je n'avais aucun motif pour prendre une direction plutôt qu'une autre, je marchais au hasard. Quoique ce fût un dimanche, je remarquai qu'un grand nombre des personnes que je rencontrais n'avaient ni bas, ni souliers, plusieurs même ne portaient pas de chemise et n'avaient qu'un lambeau jeté négligemment sur leurs épaules. Est-il possible, m'écriai-je, que, dans un pays où la nature semble avoir à plaisir accumulé tous les genres de biens, l'homme ait pu devenir le rebut de son espèce et l'être le plus misérable de la création! En parcourant les rues, j'aperçus de petits appartemens destinés dans le principe à être des remises, et qui étaient remplis de femmes plus qu'à demi nues et d'hommes que l'ivresse avait étendus sur le carreau. Les enfans étaient entièrement nus. »

M. Hardy resta environ quatre mois à Mexico, qui furent employés en négociations avec des spéculateurs sur les mines et en démarches près du gouvernement, afin d'obtenir son passeport et sa licence pour la pêche des perles. Lorsqu'à cet égard il eut obtenu ce qu'il désirait, il se mit en route pour son long voyage au golfe de Californie.

Il aperçut partout les traces de la révolution et de la guerre civile. Tout le pays entre Mexico et la Californie avait été réduit à la plus profonde misère. Des villages

tout entiers étaient déserts et en ruines. Les *mesons* ou auberges étaient d'une malpropreté qui dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer ; il y en avait même où il était impossible de se procurer des provisions d'aucune espèce. Dans ces grandes fermes où jadis se trouvaient des milliers de bestiaux, on avait peine à avoir un peu de lait. Les habitans paraissaient en général grossiers et avides. Excepté dans un ou deux endroits de cette longue route, M. Hardy ne rencontra nulle part d'hospitalité désintéressée. Même avec des lettres de recommandation, il ne pouvait trouver d'accueil cordial. Quand il parvenait à se procurer un mauvais souper, on le lui faisait payer le double de ce qu'il valait. Un exemple suffira pour faire voir la manière dont il était traité sur sa route.

« A Acoponcta, dit-il, il n'y avait pas de *meson*. En conséquence, je me rendis chez l'alcade qui, dans ce cas, doit assigner un logement aux voyageurs qui ont des passeports. Il me conduisit à un balcon qui faisait partie de la prison. Avant de me résoudre à coucher ainsi en plein air, sachant que, dans ce pays, les curés ont de bonnes maisons et de bonnes tables, je fus chez celui du lieu dans l'espoir que peut-être il ressemblerait au bon Samaritain de l'Évangile. En m'approchant de sa porte j'entendis des femmes qui riaient dans l'intérieur. Je me hasardai à frapper et une grosse voix s'écria : « Qui est là? — Un voyageur. — *Que se vaya usted con Dios* (passez, et que Dieu soit avec vous !) » me répondit-on. Je retournai à mes quartiers, où, après avoir soupé, je me disposai à prendre du repos, mais non sans avoir préalablement placé mes pistolets près de moi ; précaution que je jugeai indispensable, attendu le caractère suspect de mes voisins de l'intérieur. »

La révolution politique qui a affranchi l'Amérique es-

pagnole, en a produit une fort affligeante dans la condition des *padres* ou curés : ils ont perdu leur influence sur l'esprit du peuple, et leurs droits sur sa bourse qu'ils savaient si bien faire valoir; en outre, les propriétés ecclésiastiques ont été spoliées, et le casuel, qui forme à peu près tout le revenu des prêtres mexicains, est si mal payé, qu'on voit, dans la province de Sonora, beaucoup de curés indigens demander l'aumône. Malheureusement, la perte de leur fortune ne paraît pas avoir corrigé leurs penchans vicieux. Il en est beaucoup, s'il faut en croire M. Hardy, qui entretiennent, sous le titre de nièces, une ou plusieurs concubines, et dont l'abus des liqueurs fortes est le moindre défaut. Notre voyageur, en s'annonçant comme juif ou protestant, ce qui est la même chose à leurs yeux, se permettait souvent de les engager dans des disputes théologiques très-divertissantes. L'un d'eux voulut un jour lui prouver que le protestantisme n'était que le paganisme juif, inventé par le démon pour alimenter son brasier. Lorsqu'il arrivait à l'un des *padres* de pousser un argument irrésistible, son interlocuteur ripostait, en le faisant boire, et noyait sa logique au fond de son verre. Un prêtre de Moseno, étant venu un jour, avec ses trois nièces, rendre visite à M. Hardy, but si abondamment de son eau-de-vie, qu'il tomba dans une ivresse complète. La bande joyeuse était arrivée sur deux chevaux : deux des nièces montaient le premier. Au départ le lieutenant parvint, non sans peine, à jucher sur le second le curé et l'autre nièce, et les abandonna à la providence. Le lendemain, c'était un dimanche, il se rendit à l'église pour assister au service divin. Grande rumeur dans le saint lieu; le prêtre n'arrivait pas : voici la cause de ce retard. A son retour, hors d'état de maîtriser l'agilité de son cheval, il avait perdu l'équilibre, et sa compagne en avait fait autant.

On le vit enfin arriver, à travers champs, à pied et accompagné de cette nièce si suspecte que son nez fracturé n'embellissait pas.

La route escarpée qui conduit au port de Marjatlan, situé à l'entrée du golfe de Californie, est embellie par les sites romantiques qu'offre la chaîne de montagnes qu'elle traverse ; d'antiques forêts de chênes s'étendent sur leurs versans et dans leurs vallées, et leur cime est couronnée de pins. M. Hardy remarque que les branches et les copeaux de ces arbres résineux fournissent à quelques villes de la province de Valladolid une lumière aussi vive que celle de notre gaz. Les montagnes se composent de masses granitiques, et, en certains endroits, leurs flancs sont sillonnés par des veines dont on fait usage dans la construction des huttes et des murs de clôture. La température de ces montagnes descendait souvent, la nuit, au-dessous de zéro ; tandis qu'en plaine on éprouve une chaleur accablante, et qu'on est assailli d'une nuée d'insectes.

A Marjatlan, M. Hardy s'embarqua dans un petit schooner de quarante-cinq à cinquante tonneaux ; et, après dix-sept jours de traversée, il débarqua à Guaymos. Ce port est un des meilleurs du Mexique ; parfaitement abrité, il peut contenir un grand nombre de navires. Il a, près de la jetée, trente pieds de profondeur. L'aspect du pays n'offre rien d'attrayant. L'eau y est saumâtre, le sol aride, la population rare ; l'on y trouve beaucoup de serpens à sonnettes, des scorpions, des tarentules et autres reptiles malfaisans. Les maisons du port sont en argile, à toiture plate; et leurs habitans peuvent dans la saison des pluies s'y baigner sans sortir de chez eux. Le fondateur de ce misérable bourg vivait encore, aussi décrépit que sa cabane, et ne manquant jamais l'occasion de s'enivrer. Dès qu'un navire vient mouiller dans le port, il y fait provision de liqueurs

spiritueuses, pour alimenter un cabaret dont il est le meilleur chaland.

M. Hardy croyait trouver dans ce port les deux bâtimens de l'association, *le Wolf* et *le Bruja.* En attendant leur arrivée, il entreprit de se rendre au *Presidio de Pitic*, ville commerçante, d'environ 5,000 ames, où résident quelques-uns des plus riches négocians du haut *Sonora.* A mesure qu'il s'avançait dans l'intérieur, le tableau des trésors dont on lui promettait l'exploitation approchait du merveilleux. Une jeune Mexicaine lui assura qu'à Mulato, où elle était née, elle avait remarqué des blocs d'or massif de la grosseur d'une citrouille, et qu'on voyait les mineurs du pays, suspendus sur des précipices, en détacher des fragmens, à coups de hache, des flancs de la montagne, où il gisait en couches très-épaisses. M. Hardy, après avoir accompli sa mission, réduisit à leur juste valeur ces contes dignes de figurer dans les *Mille et une Nuits;* mais ils séduisirent d'abord son imagination, et le décidèrent à explorer en grande partie la province de *Sonora,* afin d'examiner certaines mines et *creaderos del oro;* champs heureux, où le démon de l'avarice murmure à l'oreille de ses victimes :

Here molten silver
Runs out like cream on cakes of gold, and rubies
Do grow like strawberries (1).

Dans le cours de ce voyage, M. Hardy eut souvent l'occasion d'exercer la médecine ; et, s'il faut l'en croire, c'est surtout auprès du beau sexe que sa thérapeutique fit des prodiges. Le charbon est sa panacée universelle ; il en pres-

(1) « Là, l'argent liquéfié coule sur des masses d'or, comme la crème sur de la galette, et les rubis poussent comme des fraises. »

crit l'usage dans toutes les maladies, et exalte ses vertus avec autant de zèle que le célèbre Sangrado vantait celles de la saignée et de l'eau chaude. Au reste, il a sur le docteur espagnol l'avantage de la bonne foi. « Le charbon, dit-il, est si salutaire, que je ne sache pas qu'il ait fait du mal à personne, excepté lorsqu'il est combiné sous forme de poudre avec le soufre et le nitre. Mon habileté médicale me soumit un jour à une rude épreuve. Consulté par une jeune malade *de ses quinze ans doucement tourmentée*, j'interrompis la longue énumération de ses souffrances par cette question : « Êtes-vous mariée? — Non, répondit-elle » d'un air surpris. — Eh bien, il n'y a qu'un remède aux » maux dont vous vous plaignez : c'est un mari. » Le laconisme de mon ordonnance offensa d'abord sa pudeur ; puis, réfléchissant à la nature du remède, elle me tendit la main avec un regard où je ne lisais plus de courroux, et me demanda naïvement la permission de m'épouser. Je laisse à juger de la surprise que me fit éprouver une proposition qui perdait, il faut en convenir, sous le ciel mexicain, tout ce qu'elle aurait eu de flatteur dans les quartiers fashionables de Londres ou de Paris.

Voici un remède plus sérieux employé par les indigènes pour le traitement de l'hydrophobie : s'il est aussi efficace que l'atteste M. Hardy, il vaut bien son spécifique, et la découverte en est plus précieuse que celle de toutes les perles qu'on a pu retirer du golfe de Californie.

« Don Victor m'enseigna, dit-il, l'usage d'un remède contre l'hydrophobie, dont il m'assura avoir vu faire l'application la plus heureuse sur trois sujets atteints de ce mal affreux. Sa probité bien connue ne me permet aucun doute sur la vérité du fait. Un de ces malades avait été fortement lié à un poteau, et un prêtre se trouvait là pour lui administrer l'extrême-onction. Le malheureux, sentant que le

transport allait le prendre, conjurait le prêtre de s'éloigner à l'instant, et le repoussait de la voix et du regard, tandis que les mouvemens convulsifs de sa bouche annonçaient cette irrésistible envie de mordre qui redouble à chaque paroxisme chez les hydrophobes. Une femme présente à cette effroyable scène proposa de le guérir, et, dans l'état désespéré du malade, ses services furent acceptés avec reconnaissance. Elle versa mystérieusement de la poudre dans un demi-verre d'eau, agita le mélange, et, dans l'intervalle de chaque paroxisme, elle força le malade d'en avaler quelques gorgées. Elle avait annoncé que l'agitation dévorante qui le consumait serait soudain remplacée par une léthargie de 24 à 48 heures, suivant la force de sa constitution; qu'au bout de ce tems l'action énergique de la potion le réveillerait, et produirait sur lui pendant dix minutes ou un quart-d'heure l'effet de l'émétique ou de tout autre purgatif; après quoi il serait en état de se tenir sur ses jambes, et ne ressentirait que la faiblesse résultant de la lutte violente du mal et du remède; qu'enfin il vomirait un liquide noir et infect. Tout se passa comme elle l'avait prédit, et, au bout de vingt-six heures, cet infortuné avait échappé à la mort la plus horrible.

» Je présume, ajoute M. Hardy, que la poudre miraculeuse dont on fit usage en cette circonstance n'était autre que de l'ellébore. C'est, je crois, la plante connue chez les botanistes sous le nom de *veratrum sebadilla.* »

A Babiacora, notre voyageur rencontra un colonel à demi-solde, de l'ancienne armée des insurgés, nommé Vincent Gomery, qui avait été long-tems la terreur du pays. Voici quelques traits de sa férocité. Il fit un jour enfermer un prisonnier dans un fourreau de cuir mouillé, recousu hermétiquement, et l'exposa en cet état à l'ardeur du soleil. La chaleur, en rétrécissant le cuir, fit périr ce

malheureux dans les horreurs de la plus cruelle agonie. Il en fit ensevelir un autre dans le sable jusqu'aux épaules, et l'exposa dans cette posture à la charge d'un escadron de cavalerie. Un prêtre, qui ne le connaissait que de nom, était tombé en son pouvoir, et manifestait l'espoir de n'être pas le prisonnier de Vincent Gomery : « Et pourquoi ? lui dit le colonel. — Parce qu'il est cruel, et que la vue du sang est le spectacle dont il est le plus avide. — Mon père, je doute que la personne dont vous me parlez soit aussi sanguinaire que vous le dites ; je vous présenterai à elle, et vous en jugerez par vous-même... » Le prêtre hésitait à obéir ; au nom de Gomery, son sang s'était glacé. Mais, rassuré par l'instance et le ton affectueux de son interlocuteur, il reprit courage et se laissa conduire. Arrivé au camp de ses bandits, Gomery fit faire une grande caisse, et quand elle fut prête, il invita poliment son prisonnier à s'y étendre. Cette proposition l'éclaira trop tard sur le sort fatal qu'on lui destinait : il recueillit ses forces, et fit tout ce qu'il put pour le fléchir. « Si vous aimez Dieu, lui dit-il, si vous craignez les arrêts de sa justice, arrachez son ministre au glaive des bourreaux... — Mon père, reprit Gomery, ne perdez pas un tems précieux pour le salut de votre ame. Entrez dans cette loge, examinez-en l'intérieur, et voyez s'il est possible de trouver, pour le voyage de l'autre monde, un moyen de transport plus commode. » Le prêtre obéit en tremblant. A peine y fut-il couché, qu'on cloua le couvercle. Au moment de river le dernier clou : « Mon père, dit le colonel, vous devez être convaincu maintenant que Gomery n'aime pas à voir couler le sang. »

Une lettre de l'agent de la pêcherie des perles annonça enfin à M. Hardy l'arrivée du *Wolf* et du *Bruja*, qui venaient d'explorer sans succès, vers la côte de Marjatlan, un prétendu lit de nacre de perle, dont on avait faussement

annoncé la découverte. Ce malheureux début ne le découragea pas ; il espéra obtenir des résultats plus avantageux à Loreto, où l'on s'est toujours accordé à placer les bancs de perles les plus précieux ; il y expédia le navire le *Wolf*, et réserva le *Bruja* à l'exploration de l'île de Tiberon où il espérait faire les plus heureuses découvertes.

Aucun des deux navires ne réussit dans son expédition. La drague et la cloche à plonger n'y furent d'aucun secours. M. Hardy crut nécessaire de s'aider de l'expérience de plongeurs indigènes, mais il n'en put recruter que quatre ; c'étaient des Indiens Yaquis. Leurs tentatives infructueuses le décidèrent enfin à se faire plongeur lui-même.

« En conséquence, dit-il, plein d'espoir et de résolution, je me jetai dans les flots, les bras tendus, les mains jointes, la tête en bas et perpendiculaire à mes pieds. Ce premier mouvement me lança à quatre brasses de profondeur au-dessous des eaux ; après quoi, il me fallut agiter mes jambes et mes bras pour faciliter ma descente. Mais, hélas ! le refroidissement de la température vint bientôt ébranler mon courage. A chaque brasse que je descendais, mon imagination me rappelait combien il y aurait de folie à pénétrer plus avant dans l'empire muet de tant de monstres, où la mort peut d'un instant à l'autre s'offrir à nous, sous les traits d'un requin, d'une baleine ou d'un tinterero. L'impossibilité de percer du regard les ténèbres épaissies par les vagues qui roulaient sur ma tête, la douleur aiguë que j'éprouvais aux oreilles et aux yeux, redoublaient ces impressions de terreur. L'esprit assailli de mille images fantastiques, je cessai de faire aucun effort pour sonder la profondeur de l'abîme, et je me sentis aussitôt soulevé par les flots. L'idée ravissante de revoir le ciel absorba tout autre sentiment ; je changeai involontairement de position, et dans une minute je me trouvai à la surface des

eaux. Je ne saurais décrire la sensation voluptueuse qui parcourut alors tout mon être, et le sentiment de bonheur que m'inspira ma délivrance au moment où l'air atmosphérique vint rétablir le jeu de mes poumons. »

On retira enfin du golfe de *Molex*, où l'on s'attendait à une pêche abondante, une assez grande quantité de moules à perles. Mais, hélas! en les ouvrant, on n'y trouva que six perles fort petites; désappointement d'autant plus sensible, que la difficulté de détacher ces coquilles, toutes vides qu'elles étaient, exigeait du plongeur autant de force que d'adresse. En effet, la moule à perles adhère tellement au roc, que pour l'en arracher il faut la pousser vigoureusement du pied. Cet effort est très-difficile; car il faut en même tems recueillir toutes ses forces pour résister aux coups de la vague. Notre auteur pense que le mollusque qui habite ce coquillage a la faculté de déplacer sa prison et de la fixer à son gré sur le roc à l'aide de petits poils bruns, qu'on nomme *byssus*, et qui, dans toutes les moules, sortent en dessous, dans le voisinage de la charnière. Au reste, le mollusque qui réside dans la moule à perle est inconnu des pêcheurs et des naturalistes. La perle n'est, comme on le sait, qu'une excroissance tuberculeuse de la même nature que la coquille, produite par l'animal pendant sa maladie, ou pour mettre obstacle aux attaques de ses ennemis. Il n'est donc pas étonnant que la pêche des perles offre des chances souvent malheureuses; mais la valeur de la coquille, connue dans le commerce sous le nom de nacre de perles, couvre en partie les frais de ces entreprises.

M. Hardy recueillit des plongeurs indiens, qui l'avaient d'ailleurs assez mal servi, des instructions précieuses pour un marin : il apprit d'eux à se défendre contre les plus gros requins (il y en avait dans ces parages, qui avaient près de

trente pieds de long). « Il m'est arrivé, dit-il, de plonger tandis que j'apercevais des requins non loin de moi. Le moyen de s'en préserver est on ne peut plus simple. Le plongeur, armé d'un petit bâton de neuf pouces, pointu aux deux extrémités, se lance au devant de l'animal; et au moment où celui-ci va se jeter sur sa proie, il pousse transversalement le bâton dans sa gueule, de telle sorte qu'elle soit à l'instant enclouée par l'effort qu'il fait pour la refermer. Le plongeur retire ensuite sa main, et tandis que son ennemi s'éloigne, il se hâte de regagner son bord pour y prendre un autre bâton et recommencer sa manœuvre. » On sent que ce moyen de défense deviendrait inutile si l'on était attaqué à la fois par deux requins.

A ce sujet, nous allons transcrire le récit d'une aventure survenue sous les eaux à don Pablo, directeur de pêcheries et plongeur habile, qui la conta à M. Hardy.

« Nous supposions, dit don Pablo, qu'il existait un banc de moules à perles dans le voisinage de Soreto, à l'endroit connu sous le nom de la *piedra negada* (pierre noyée); hypothèse qui ne reposait que sur l'extrême difficulté que nous éprouvions à retrouver ce rocher à l'aide d'une sonde ordinaire (on sait en effet que ces sortes de coquilles ne gisent qu'au fond de la mer). Je parvins cependant à le reconnaître à onze brasses de profondeur; et l'espoir d'y rencontrer des coquilles volumineuses et d'ancienne formation me décida à l'explorer moi-même. Le rocher n'avait pas plus de 150 à 200 verges de circonférence. Après l'avoir examiné et m'être convaincu qu'il n'y avait point de moules, je songeai à remonter; mais auparavant je voulus, à l'exemple de tous les plongeurs, regarder de bas en haut afin de m'assurer si la limpidité des flots me permettait de le faire sans courir le danger d'être dévoré. Quelle ne fut pas ma frayeur quand j'aperçus à trois verges au-dessus de

ma tête un *tinterero* qui paraissait épier tous mes mouvemens. Le bâton à deux pointes devient inutile contre un monstre marin dont la gueule est si large qu'elle pourrait engloutir à la fois le plongeur et son arme. Je perdis un instant courage en voyant ma retraite coupée ; mais sous l'eau le tems est trop précieux pour le perdre en réflexions. Je me hâtai donc de gagner l'autre côté du rocher, espérant, par ce moyen, surprendre la vigilance du monstre ; vaine tentative ! il me couvait du regard comme un faucon qui plane sur sa proie. Ses gros yeux ronds semblaient jeter des flammes, et sa gueule, dont le souvenir me glace encore d'épouvante, mâchait à vide, comme pour savourer un avant-goût de chair humaine. Je ne voyais d'autre alternative que celle de périr noyé ou dévoré. J'avais d'ailleurs dépensé sous l'eau presque toute ma provision d'air vital. J'allais donc me résigner philosophiquement à mon sort ; mais, que ne peut l'amour de la vie ! Dans les cas les plus désespérés il n'est pas d'expédiens qu'il n'inspire. Une inspiration soudaine me rappela que j'avais vu, non loin du rocher, un endroit sablonneux ; je nageai de ce côté avec la rapidité de l'éclair, tandis que mon ennemi suivait tous mes mouvemens, gardant toujours la distance qui nous séparait. Dès que j'eus pris terre, je ne cessai de soulever le sable, à l'aide de mon bâton pointu, jusqu'à ce que l'eau devînt assez trouble pour former sur ma tête un nuage qui me dérobât à la vue du tinterero. A la faveur de ce nuage, dont nous étions l'un et l'autre enveloppés, je pris la diagonale et me retrouvai à fleur d'eau sain et sauf, mais dans un état complet d'épuisement. Heureusement j'échouai auprès d'un des bateaux ; les personnes qui s'y trouvaient me recueillirent plus mort que vif. »

Cette anecdote nous rappelle l'aventure de Mongo-Park

et d'Isaac, l'un de ses guides. Ils abreuvaient leurs mules dans la rivière de Ba-Woulima, lorsqu'un alligator (1), saisissant Isaac à la jambe, le jette à bas de sa monture; celui-ci, sans perdre de tems, faisant de sa main un emporte-pièce, lui arrache un œil, et lui fait lâcher prise. Mais, par malheur, il sent aussitôt l'autre jambe engagée dans la gueule de l'animal : il se défend en lui arrachant l'autre œil. L'alligator s'éloigne, sillonnant sa route d'une longue traînée de sang; mais le pauvre Isaac était grièvement blessé; et, en attendant sa guérison, Mongo-Park et sa suite furent obligés de faire halte pour quelques jours dans un village situé sur l'autre bord.

Arrivé à l'île de Tiberon, M. Hardy mit tous ses soins à rechercher les bancs de perles et les mines d'or dont on lui avait fait un tableau si séduisant, tout en l'effrayant sur le caractère sauvage et les dispositions hostiles des indigènes. Ces rapports étaient fabuleux, comme presque toutes les promesses dont les Mexicains l'avaient déjà bercé. Au lieu de perles, il ne recueillit que des petoncles. Quant aux indigènes, loin de mériter la réputation de férocité qu'on leur avait faite, ils se montrèrent doux, timides, inoffensifs, et paraissaient ignorer complètement le prix de l'or.

M. Hardy ne tarda point à se rembarquer; et, continuant l'exploration du golfe de Californie, il eut l'occasion d'apercevoir sur les grèves quantité de lions de mer, et sur les flots des requins qu'il prenait de loin pour des baleines, et dont plusieurs n'avaient pas moins de trente pieds anglais de long. Il avait l'intention de pénétrer dans le *Rio colorado* qui débouche au fond du golfe, afin de se procurer des provisions chez les Indiens, et de recueil-

(1) Espèce de crocodile.

lir en même tems de la poudre d'or, qu'il espérait y trouver en abondance, d'autant qu'on lui avait assuré qu'un prêtre italien en avait puisé, en peu de tems, dans le lit sablonneux de cette rivière, pour une valeur d'environ deux cent mille dollars. Après une navigation difficile, il parvint à entrer dans le *Rio Colorado,* et à le remonter jusqu'à une grande distance de la côte; mais là encore son désappointement fut complet; et quand il fallut redescendre, la rapidité du courant l'exposa aux plus grands dangers. Le sable, qui paraît avoir donné son nom à la rivière, et que notre voyageur soumit partout à l'analyse d'une avide curiosité, est rempli de paillettes brillantes dont l'effet est éblouissant quand le soleil vient les frapper de ses rayons. Mais ces paillettes ne sont, s'il faut l'en croire, que des *lamelcules* de talc, d'une extrême ténuité, broyées par le choc des eaux, et qui n'ont de l'or que la couleur. C'est donc à une illusion d'optique qu'on doit attribuer l'établissement que les jésuites essayèrent de fonder sur les bords du *Rio Colorado.*

Au reste, le gouvernement mexicain a pensé que le meilleur moyen d'ouvrir par terre une communication entre la ville d'Arispe et les autres cités de la province de Sonora, en évitant de traverser le golfe dont la navigation est très-périlleuse, serait d'engager les indigènes à permettre aux chrétiens de s'établir sur la côte. M. Hardy eut l'occasion de parler de ce projet à un de leurs chefs de tribus. Voici la réponse d'un de ces hommes que nous nommons sauvages : elle ne le cède pas en sagacité à ces discours pleins de sens de quelques Indiens de l'Amérique du Nord que nous admirons comme des modèles d'éloquence et de haute raison.

« Chez nous on ne sait ni se quereller ni se battre pour la propriété d'autrui. Nous vivons heureux et contens en-

tre nous et respectés de nos voisins; nos femmes prennent soin de nos enfans : elles leur apprennent à être braves; mais elles les détournent de la vengeance, à moins qu'elle ne soit légitimée par un affront. Chez les chrétiens, quelle différence! Ils boivent du *feu* (1), battent leur famille, assassinent leurs amis. Ils se volent les uns les autres; et, sous le signe de la croix, ils persécutent les faibles et trahissent les forts. Leurs vieillards ne sont d'aucune utilité pour le conseil; car le feu qu'ils boivent les met en démence. S'ils se présentent chez une tribu indienne, c'est, disent-ils, pour la rendre heureuse; mais ils y sèment la discorde, et leurs capitaines sont des tyrans cruels. Comment donc laisserions-nous les chrétiens venir parmi nous? Notre nation est disposée à être en paix avec les hommes blancs; mais nos guerriers ont juré qu'ils ne souffriraient jamais que vous demeuriez au milieu d'eux. »

En effet, dès la première entrevue, l'expédition de M. Hardy éveilla les ombrages des indigènes; et cependant ceux qu'il eut l'occasion de voir paraissaient extrêmement misérables : les hommes étaient complètement nus, et les femmes n'avaient pour tout vêtement que des bandes faites avec l'écorce intérieure du saule ou de l'acacia, rattachées autour des hanches par une ceinture de la même espèce. Est-il surprenant qu'une population si misérable soit plongée dans la superstition? Il paraît que beaucoup de vieilles femmes y ont la réputation de jeter des sorts, et d'évoquer les esprits malfaisans. N'a-t-on pas, en Écosse, il y a deux cents ans, livré aux flammes douze vieilles femmes pour crime de magie (2)? sans parler

(1) L'eau-de-vie.

(2) Note du Tr. Voyez l'admirable chapitre de la magie dans les commentaires de Hume sur la législation criminelle d'Écosse. Nous saisissons

des accusations de ce genre qui ont souillé les annales criminelles de la Grande-Bretagne à des époques plus rapprochées, et sous le poids desquelles les prévenues étaient forcées de s'avouer coupables, et de ne plaider que sur l'application de la peine. L'ignorance où sont les Indiens de tout ce qui se rapporte aux arts de la civilisation est d'autant plus étonnante qu'ils ne sont qu'à une journée et demie de distance de la mission Sainte-Catherine. Ils prirent de loin le bâtiment de M. Hardy pour un énorme volatile rasant la surface de l'eau.

Ils n'ont pour animaux domestiques que des chiens ; et telle est leur misère et leur dégradation, qu'ils vendent leurs enfans, et s'en défont au plus vil prix. M. Hardy en acheta un pour un mouchoir de poche. Hâtons-nous d'ajouter, pour excuser un pareil marché, qu'il en prit le plus grand soin, et qu'il pourvut à sa subsistance avant de quitter le Mexique.

Nous n'avons aucune donnée suffisante pour décider si la petite tribu de *Rio Colorado*, si éloignée de la capitale et des provinces du centre, s'est jamais trouvée dans une meilleure condition qu'aujourd'hui. Mais les Indiens se plaignent en général du renversement de la puissance espagnole au Mexique. Sous le gouvernement des vice-rois ils étaient traités avec beaucoup de douceur ; ils avaient la faculté de rester isolés, et de passer leur tems à travailler ou

ici l'occasion de signaler une publication très-curieuse qui paraît à Édinbourg sous les auspices du club de Bannatyn, intitulé : *Extrait des greffes de la cour de justice*, par M. Pitcairn ; on y lit entre autres procès de magie, celui d'Agnès Samson, dite la *femme sage de Keith*, qui, après une longue captivité dans les prisons d'Édinbourg, fut condamnée à être étranglée, puis livrée aux flammes et ses cendres jetées au vent. Elle périt en 1590, sous Jacques VI. Elle était poète, et c'est en vers écossais qu'elle faisait ses évocations ou plutôt ses invocations, car c'est toujours à Jésus ou à la Vierge qu'elle s'adresse.

à ne rien faire, ou bien de vivre au milieu de la population espagnole et créole dont ils formaient la seule portion active et industrieuse. Comme tous les créoles sans distinction vivaient dans l'indolence, ou ne connaissaient d'autre occupation que la chasse, c'était le travail des Indiens qui leur fournissait tous les produits nécessaires à la vie. Ils étaient à la fois agriculteurs, mineurs, pêcheurs, ouvriers et domestiques. Quant aux tribus qui préféraient rester attachées à leur ancien territoire, les missionnaires venaient s'établir au milieu d'elles pour les élever dans la religion catholique, et leur donner quelques notions d'agriculture. Mais la ruine de ces missions par la perte de leur revenu, et l'appauvrissement du Mexique par suite de ses révolutions successives et de ses déchiremens intérieurs, ont détruit l'industrie des Indiens; c'est ce qui explique l'état de misère et de dénuement dans lequel M. Hardy trouva ceux de *Rio Colorado*.

Après la malencontreuse expédition qui l'avait retenu vingt-six jours sur ce fleuve, notre voyageur vint chercher, à Guaymas un abri contre ce terrible vent nommé *cordonazo,* qui commence à se faire sentir dans ces parages quelques jours avant l'équinoxe. Arrivé dans ce port, et jugeant qu'il perdrait son tems et son argent à continuer ses explorations dans le golfe de Californie, il se décida sagement à vendre un de ses navires et à fréter l'autre pour Acapulco. Ainsi finit cette vision *del dorado,* connue sous le nom de l'*Association générale de Londres pour la pêche des perles et des coraux*.

On ne saurait nier que le Mexique et surtout la partie industrieuse de la population indienne n'aient eu la meilleure part des profits que nos compagnies de mines s'étaient promis de ces spéculations pour lesquelles elles avaient fait tant de sacrifices. On sait du moins que le produit des

mines n'a rendu à ces compagnies qu'une faible partie des frais engagés dans leur exploitation. Nous doutons même que ce produit couvre jamais les capitaux déjà consommés, ceux qu'il faudra avancer dans la suite, et la valeur de l'immense quantité de mercure nécessaire pour procéder à la réduction du minerai. Cette importation de nos richesses au Mexique a non-seulement donné de l'emploi aux créoles, aux races indigènes, au sein et dans les environs des mines, mais elle a efficacement contribué à restaurer l'industrie agricole du pays, notamment dans les provinces voisines, à encourager les entreprises commerciales, et à répandre dans la masse de la population plus de goût pour le travail. Sous ce rapport, du moins, elles n'auront pas été entièrement inutiles. Le Mexique n'a besoin que d'un gouvernement ferme, centralisé dans les mains d'un citoyen intègre et éclairé, qui tienne les rênes de chaque gouvernement provincial, pour devenir un des états les plus florissans de l'Amérique; grâce à la fécondité d'un sol qui peut fournir pour la consommation intérieure, et livrer à l'importation une prodigieuse variété de denrées de nécessité et de luxe, et à l'avantage du climat le plus doux et le plus sain qui soit au monde. Mais il faut, avant tout, séparer, coordonner, et fixer, à la place qui leur convient, tous les élémens de la révolution mexicaine. L'absurde invasion de Barradas, en assurant à jamais l'indépendance de cette république, accélérera sans doute les progrès qui restaient à faire vers cet état de paix et de prospérité.

(*Quarterly Review.*)

EXCURSION AUX ÉTATS-UNIS (1).

—

N° II.

L'HUDSON. — ÉTAT DES PRISONS. — SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.

Nous quittâmes New-York après y avoir passé environ quinze jours, et nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur l'*Ariel*, par une des plus belles matinées du mois de mai. A huit heures précises les roues commencèrent à s'agiter; notre léger bâtiment, décoré de brillans pavillons, et avec ses tendelets blancs comme la neige, ressemblait à un cygne voguant sur le vaste et majestueux Hudson.

Cette rivière, qui s'étend dans la ligne du méridien de New-York, au centre même de cet état, y forme naturellement le plus beau canal du monde. Elle se dirige ensuite vers le nord, dans une étendue de deux cents milles (environ 67 lieues); elle n'est navigable pour les grandes chaloupes que jusqu'à son confluent avec le Mohawk, à cent cinquante milles (50 lieues) de Waterford. Soixante milles (20 lieues) plus loin, l'Hudson se décharge dans le lac Champlain, qui sépare l'état de Vermont de celui de New-York, et communique avec le Saint-Laurent par un détroit navigable. C'est avec raison que les Américains se glorifient de la beauté des rives de l'Hudson, ou Rivière du Nord, comme elle est généralement appelée. Qu'on se représente un pays bien boisé, semé de beaux villages et de nombreuses maisons de campagne qui pour la plu-

(1) Voyez le premier article dans le numéro 55.

part appartiennent à l'ancienne aristocratie du pays. Ces jolies habitations rivalisent de fraîcheur, d'aisance et de propreté avec les fermes anglaises et les *cottages* ornés les plus élégans. Pendant les premiers jours de notre navigation, le tems fut toujours serein, le soleil brûlant, et nous souffrîmes beaucoup de la chaleur ; mais la température ne tarda pas à changer ; un vent froid et une pluie glacée nous pénétrèrent de toutes parts ; j'appris alors pour la première fois combien le climat de l'Amérique est inconstant. Nulle part je n'en ai rencontré d'aussi variable. Avant d'avoir atteint notre destination du soir, la pluie avait cessé ; les nuages chassés au nord-ouest disparurent derrière les montagnes, et nous eûmes de nouveau un ciel brillant et pur.

Tout dans ce voyage était nouveau et intéressant pour moi : ces mœurs, ces coutumes étrangères me rappelaient celles que j'avais observées dans d'autres pays ; les souvenirs de mes voyages dans l'Orient se confondaient avec ce que j'avais sous les yeux, et formaient dans mon esprit des images fantastiques et pleines de charmes, qui seraient difficiles à décrire.

Un voyageur a souvent des plaisirs qui surpassent tout ce que l'imagination avait pressenti ; et les peintures les plus brillantes comparées à ce qu'il éprouve sur les lieux, n'en donnent qu'une idée très-imparfaite.

Une partie considérable de la rive gauche de l'Hudson, au-dessus de New-York, formait autrefois plusieurs grandes propriétés, dont la plupart ont été divisées depuis l'abolition du droit d'aînesse et des substitutions. Une des plus importantes, celle de la famille Livingston, est aujourd'hui partagée en trente ou quarante portions qui appartiennent à différens propriétaires ; les soins attentifs qu'ils apportent à la culture de leurs domaines, exigeant un plus grand

nombre d'ouvriers, la population s'est augmentée d'une manière étonnante; son accroissement cependant est loin d'être aussi rapide que dans les contrées presque sauvages de l'ouest, où ses progrès sont véritablement incroyables. Cette lenteur comparative peut être attribuée à l'ascendant qu'exercent encore les préjugés aristocratiques dans l'état de New-York. Mais ces préjugés vieillis seront bientôt étouffés par la division des propriétés, l'universalité de suffrages et l'égalité des droits.

Nous visitâmes plusieurs de ces anciennes demeures de la noblesse locale; toutes avaient un air de décadence prématurée; ces vieux manoirs négligés par leurs propriétaires actuels, sont en ruine; les plantes sauvages couvrent les parterres et grimpent le long des murailles; les portes et les croisées tombent en pourriture; les tableaux de famille pénétrés par l'humidité, n'offrent plus que des figures barbares, à demi effacées; et les toitures à jour livrant passage à la pluie, accélèrent encore une destruction que personne ne cherche à empêcher.

Dans peu d'années toutes ces habitations auront entièrement disparu; à la mort d'un grand propriétaire, le partage égal de ses biens entre ses enfans donne à tous de l'aisance, mais n'en met aucun en position de soutenir l'ancien genre de vie, qui nécessitait une fortune considérable. Les lois américaines permettent, il est vrai, à chacun, de disposer de ses propriétés, et de même qu'en Angleterre, elles autorisent les substitutions; mais l'opinion publique s'est prononcée avec tant de force contre tout partage inégal, qu'il est bien rare de voir un chef de famille profiter du bénéfice de la loi. Encore quelque tems, et les propriétés seront aussi divisées dans l'état de New-York que dans les districts où le droit de primogéniture est inconnu.

Ayant beaucoup entendu parler des prisons des États-Unis, et désirant juger par moi-même si le système pénitentiaire offre autant d'avantages qu'on le prétend, je visitai dans le plus grand détail la prison de Sing-Sing, située sur la rive gauche de l'Hudson, à trente milles (10 lieues) de New-York.

Le maintien d'une discipline sévère sur les individus, même les mieux disposés, est toujours une tâche difficile à remplir; mais l'exécution en paraît presque impossible, lorsqu'il faut soumettre à cette règle des misérables dont le caractère turbulent n'a jamais été réprimé. Tel est cependant le problème qui vient d'être à peu près résolu aux États-Unis.

J'avais appris de mes compagnons de voyage, que plusieurs centaines de condamnés étaient employés à Sing-Sing, à la construction de la prison dans laquelle on devait ensuite les renfermer; mais je ne pouvais ajouter foi à leurs discours, lorsqu'ils peignaient l'ordre et la subordination qui régnaient parmi ces rebuts de l'ordre social. Quelle fut ma surprise en approchant de la maison d'arrêt, de voir seulement deux sentinelles se promener paisiblement sur les hauteurs où travaillent plus de deux cents prisonniers! Plusieurs détenus étaient occupés dans une carrière de marbre; d'autres transportaient des pièces de bois et divers matériaux dans le voisinage de la nouvelle prison, bâtie parallèlement à la rivière, et dont le tiers, à peu près, est déjà habitable.

Le capitaine Linds, surintendant de Sing-Sing, pour lequel j'avais des lettres de recommandation, nous joignit au moment où nous descendions la colline; il nous accueillit avec politesse, et nous dit qu'une inspection détaillée nous mettrait à même de juger si les récits qu'on nous avait faits étaient exagérés.

Le profond silence avec lequel chacun remplissait sa tâche, avait quelque chose de si imposant, et il y avait dans tout ce qui nous environnait un air d'autorité si calme et si assuré, que quoique sans armes, je marchais avec confiance au milieu de tous ces malfaiteurs. Nous passâmes plusieurs heures parmi eux, et durant tout ce tems je n'entendis pas une parole, pas un murmure; aucun regard même ne fut échangé entre les prisonniers. Un silence profond est en effet le principe vital de ce code disciplinaire; en y ajoutant un travail assidu de plusieurs heures, une réclusion rigoureuse durant le reste du jour, et une solitude absolue pendant la nuit, on pourra se faire une idée de ce système de réforme moral, le plus efficace qui ait jamais été mis en action.

Les principes sur lesquels repose le système pénitentiaire sont très-simples et faciles à expliquer; mais dans l'origine il a fallu une grande persévérance pour triompher des nombreux obstacles qui s'opposaient à leur adoption.

Un corridor long et étroit, chauffé par des poêles, éclairé le soir par des lampes, est bordé des deux côtés d'un rang de cellules; chaque prisonnier en occupe une pendant la nuit. Ces cellules ont sept pieds de long sur quatre de large, et huit de haut; elles sont construites en pierres de taille, et fermées par une porte en fer, percée de plusieurs ouvertures qui donnent passage à la lumière et à la chaleur nécessaires au prisonnier. La ventilation est complétée par une espèce de soupirail de trois pouces de diamètre, qui s'étend de la partie supérieure de chaque cellule jusqu'à la toiture du bâtiment. Les plus grandes précautions sont prises pour la salubrité; deux fois par an la prison est entièrement reblanchie. Lorsque l'établissement de Sing-Sing sera achevé, il contiendra huit cents cellules, dont la moitié fera face à la rivière.

Aussitôt que les prisonniers sont enfermés pour la nuit, un watchman est placé dans la galerie qui sépare les cellules, et peut entendre les plus légères tentatives de communication qui seraient faites entre les condamnés. Je ne me rappelle pas d'avoir rien vu dans le cours de ma vie d'aussi solennel que le calme qui, même au milieu du jour, règne dans cette prison, habitée par plusieurs centaines de malfaiteurs. Le soir, lorsque le mouvement a cessé, ce silence de mort cause une si pénible oppression, qu'on ne s'étonne plus que les prisonniers considèrent cette peine comme une des plus rigoureuses et des plus difficiles à supporter.

Au point du jour les prisonniers sont éveillés par le son de la cloche; mais avant qu'ils se rendent au travail, un ecclésiastique placé dans la galerie, lit une prière qui peut être facilement entendue de toutes les cellules. Les geôliers ouvrent ensuite les portes; les prisonniers se rangent en ligne le long des passages, et forment plusieurs divisions sous la conduite de leurs gardiens respectifs. Arrivés dans la cour, ils font une halte pour laver leurs mains, leur visage, et déposer leurs cruches qui sont enlevées par une classe particulière de prisonniers employée au service de la maison; les uns sont chargés de la cuisine, d'autres lavent les vêtemens; de cette manière tout l'ouvrage de la prison se trouve fait par les condamnés.

La principale division se dirige vers le lieu des travaux pour tailler la pierre, scier le marbre et forger le fer; d'autres sont employés comme tailleurs, cordonniers, tisserands, etc.

Chaque atelier est sous la surveillance d'un geôlier dont le caractère doit être éprouvé, et qui en outre est chargé d'enseigner aux prisonniers qui sont sous sa garde le métier exercé dans son atelier : son devoir est encore

de faire observer tous les réglemens de la prison, en maintenant parmi eux le plus rigoureux silence. Chaque geôlier a sous sa direction vingt à trente prisonniers placés en ligne et ayant tous le visage tourné du même côté.

Un moyen de surveillance assez ingénieux a été imaginé par le surintendant général : un long couloir obscur règne derrière chaque atelier ; de petites ouvertures pratiquées dans le mur et recouvertes d'une glace permettent au chef de l'établissement d'inspecter, non-seulement les prisonniers, mais encore leurs gardiens ; la peur que leur inspire la surveillance invisible dont ils peuvent être l'objet à chaque instant du jour, a produit jusqu'ici les plus heureux résultats.

A huit heures la cloche se fait entendre de nouveau ; les prisonniers quittent leur travail, se remettent en rang et sont ramenés à la prison : arrivés à leurs portes, ils s'arrêtent et pendant quelques instans restent immobiles ; à un signal donné ils prennent leur déjeuner, les geôliers ouvrent les cellules et les enferment pour faire ce repas solitaire. A Auburn, où se fit le premier essai du système pénitentiaire, les prisonniers eurent d'abord la faculté de manger en commun ; mais l'expérience ayant démontré plus tard à combien d'abus cette tolérance donnait lieu, on introduisit la coutume que je viens de décrire, et elle est adoptée aujourd'hui dans tous les établissemens de ce genre qui existent en Amérique.

Au bout de vingt minutes les prisonniers sont ramenés aux ateliers ; ils les quittent de nouveau à midi pour venir prendre dans leurs cellules un dîner également silencieux et solitaire ; bientôt ils retournent au travail, qui ne cesse plus qu'à l'approche de la nuit. Comme le matin, ils s'arrêtent dans la cour pour laver leurs mains, leur figure, et reprendre leurs cruches ; ils se dirigent ensuite vers les

cellules, où les attend leur souper, qui de même que les autres repas, est composé d'une espèce de pudding grossier fait avec de la farine de maïs et de la mélasse. Ce régime adoucissant est regardé par les inspecteurs comme un des moyens qui aident de la manière la plus efficace à l'amendement des prisonniers; il renouvelle le sang, adoucit le caractère et dispose l'ame au repentir. Aussitôt que le souper est terminé, l'ecclésiastique attaché à l'établissement vient faire la prière, et quelquefois lire un chapitre de la *Bible*. Dès qu'il est retiré, la cloche se fait entendre une dernière fois; les prisonniers se déshabillent, se couchent, et peuvent se livrer au sommeil.

Le capitaine Lynds m'a assuré que pour que ce système de réforme pût recevoir son application complète, il était indispensable qu'un ecclésiastique fût exclusivement attaché à l'établissement: il ajouta que dans le principe il s'était opposé à cette mesure dans la crainte de diviser l'autorité; mais plus tard ayant reconnu son erreur, il sollicita lui-même la nomination d'un chapelain, et chaque jour le convainc davantage des heureux effets qui résultent de sa participation.

Dans le courant d'avril 1827, M. Guerrish Barrett fut attaché à l'établissement de Sing-Sing. L'extrait d'une lettre de cet ecclésiastique, adressée à la société de discipline des prisons, donnera une idée de son caractère, et de la manière dont il envisage sa mission. « Tous les jours à sept heures du soir, dit M. Barrett, je lis aux prisonniers un chapitre de l'*Écriture-Sainte*, qui naturellement sert de texte à quelques réflexions appliquées, autant que possible, à la situation de ceux à qui elles sont adressées, et que je termine par une simple et courte prière. De tous les moyens employés jusqu'à ce jour pour faire pénétrer la parole de Dieu dans ces cœurs endurcis, aucun ne m'a semblé plus

profitable que ces lectures journalières suivies d'une simple exhortation. Disposés à l'attention par les fatigues et les travaux du jour, les détenus écoutent avec recueillement les paroles de vérité qui se font entendre ; prononcées au milieu du silence et de la solitude, elles laissent une impression profonde, et souvent font couler les larmes de ceux à qui elles sont adressées.

» Tous les dimanches après le service divin, je visite les cellules, j'interroge les prisonniers, je cause avec eux, et s'ils ne témoignent pas tous une égale bonne volonté, du moins, jusqu'à présent, je n'ai eu à supporter de leur part, ni injures ni railleries. »

Il ne faut pas supposer d'après ce qui précède, que je considère cette méthode comme devant produire une réforme générale parmi les détenus ; mais de tous les codes de discipline pénitentiaire qui ont été essayés, c'est le moins imparfait, et j'ai reconnu après avoir visité la plupart des prisons des États-Unis, que le système d'Auburn, malgré quelques abus qui ont pu s'introduire dans son exécution, était le plus efficace pour opérer la régénération des criminels, et avait une incontestable supériorité sur l'ancien système qu'il a remplacé.

Je crois avoir déjà dit que les prisonniers qui en Amérique sont condamnés au *solitary confinement*, sont ceux qui en Angleterre seraient exécutés ou bannis. Dans un grand nombre d'états, particulièrement dans ceux du nord et de l'est, les plus graves objections s'élèvent aujourd'hui, sur l'application de la peine capitale.

L'Amérique, ne possédant aucune colonie où elle puisse déporter ses criminels, est forcée de détenir dans l'intérieur du pays des individus dont l'Angleterre a la facilité de se défaire, grâce à ses établissemens coloniaux de la Nouvelle-Hollande.

Deux plans destinés à diminuer les graves inconvéniens de cette nécessité de conserver dans le sein de l'état des hommes en révolte contre lui, ont été proposés en Amérique ; le premier exigeant une *séclusion* absolue le jour comme la nuit, avec ou sans travail, combinée avec un cours de discipline moral, a pris naissance à Philadelphie, où malgré ses imperfections il a encore de nombreux partisans ; l'autre, que j'ai décrit plus haut, est connu généralement sous le nom de *Méthode d'Auburn*. Les premiers essais ayant eu lieu dans le village de ce nom, situé dans l'état de New-York, j'aurai occasion de m'étendre plus tard sur le système d'une *séclusion* absolue, quand je parlerai du pénitentiaire de Philadelphie. Je me contenterai dans ce moment de dire quelques mots sur les avantages que présente, selon moi, le plan d'Auburn.

Mais avant d'aller plus loin, je dois relever une erreur insérée dans le septième rapport de la société de discipline des prisons de Londres. Il y est dit, page 107, que le système du *solitary confinement* est le plus accrédité en Amérique. Je puis assurer avec certitude que l'opinion générale est entièrement contraire à cette assertion. J'ai rencontré peu de partisans de la réclusion solitaire, et dans ce nombre même, quelques-uns commencent à admettre la nécessité du travail en commun, et il n'existe pas une seule prison aux États-Unis, à l'exception de Philadelphie, où ce système soit adopté dans toute sa rigueur.

La peine de détention solitaire est tellement rigoureuse, que les coupables avouent qu'elle est de toutes les punitions la plus difficile à supporter, quoiqu'elle ne soit que temporaire. Les individus qui y sont condamnés étant choisis parmi les scélérats les plus endurcis, leur longue habitude du crime laisse peu d'espoir de réforme ; cependant la *séclusion* absolue a eu d'heureux résultats sur quelques

grands criminels qu'elle a fini par dompter : mais en agissant trop fortement sur des imaginations faibles, elle peut conduire à l'aliénation mentale et au suicide.

Dans les prisons où l'on a adopté la méthode d'Auburn, le travail des détenus est presque suffisant pour subvenir aux frais de l'établissement. Dans un rapport officiel, du 4 janvier 1828, présenté à l'assemblée législative de l'état de New-York, les inspecteurs disaient que le travail des détenus s'était tellement amélioré, qu'il suffisait pour couvrir toutes les dépenses de la maison d'Auburn, sans avoir recours aux bienfaits du gouvernement. Les directeurs de la prison de Wethersfield, dans le Connecticut, annonçaient dans leur rapport officiel, du 10 avril 1828, que le produit du travail des prisonniers, pendant les six mois qui venaient de s'écouler, avait dépassé de 1,017 dollars les dépenses de l'établissement. Un autre rapport fait à la société de Boston, par le capitaine Lynds, lui donne également l'assurance que lorsque la nouvelle prison de Sing-Sing sera terminée, il ne sollicitera plus aucun secours de l'état.

Il est curieux de comparer la différence qui existe à cet égard entre l'Angleterre et l'Amérique; le tableau suivant est extrait d'un rapport fait à la société des prisons de Boston.

EN ANGLETERRE.

	Nombre des condamnés.	Produit du travail.
		Liv. st.
Prison de Maidstone, comté de Kent...........	363	1,119
Prison de Lancastre...........................	414	601
Maison de correction de Preston................	192	516
Maison de correction de Kirkdal................	620	830
New-Bailen. Maison de correction de Manchester..	762	2,209
Maison de correction du comté de Leicester.......	99	133
A reporter...........	2,450	5,408

	Nombre des condamnés.	Produit du travail.
		Liv. st.
Report	2,450	5,408
Pénitentiaire de Milbanck	341	1,425
Prison et maison de correction du comté de Shrewsbury	134	227
Prison et maison de correction du comté de Strafford.	268	858
Prison et maison de correction du comté de Bury.	124	154
Prison et maison de correction du comté d'Orchester.	183	675
Prison et pénitentiaire du comté de Glocester	199	120
	3,699	8,867 (221,675 fr.)

AUX ÉTATS-UNIS.

	Nombre des condamnés.	Produit du travail.
		Dollars.
Prison du Maine	71	8,564
Prison du New-Hampshire	70	9,949
Prison du Massachusset	285	22,732
Prison de Wethersfield	97	7,230
Prison d'Auburn	476	33,504
	999	81,979 (438,487 fr.)

Cette immense différence dans le travail des détenus peut être attribuée, en grande partie à la supériorité du régime disciplinaire, et ensuite à une nourriture plus abondante et plus substantielle; dans plusieurs des établissemens que je viens de citer, les prisonniers ont une livre de viande par jour, tandis qu'en Angleterre ils n'en reçoivent qu'une livre et même une demi-livre par semaine.

A l'arrivée d'un nouveau prisonnier, quelle qu'ait pu être sa vie précédente, on lui fait aussitôt apprendre un métier: insensiblement il prend goût au travail; une vie régulière, l'habitude de la tempérance, lui donnent de la force

et de la santé ; il s'accoutume à la soumission, et quand, après plusieurs années d'obéissance aux réglemens rigoureux de la prison, il rentre dans le monde, il est plus disposé à se soumettre aux lois de la société qu'il ne l'était auparavant : rappelons-nous encore que, livré à la solitude et aux regrets, il n'a de communication avec personne ; il ne lui est permis d'entendre que la voix sévère de l'autorité, et les paroles bienveillantes du chapelain qui ne tendent qu'à son perfectionnement moral. Dans un de ses rapports à la société de Boston, M. Barrett exprime l'intérêt que lui inspire le sort des détenus, et se félicite d'avoir accepté l'emploi qu'il occupe près d'eux, par l'espoir du bien qu'il pourra leur faire.

J'ai dit précédemment qu'une *Bible* était placée dans chaque cellule ; c'est la seule lecture qu'on permette aux prisonniers : elle leur offre des consolations et leur enseigne à pratiquer leurs devoirs ; il est vrai qu'ils peuvent n'en pas faire usage ; mais quand on se rappellera que c'est l'unique occupation permise dans leur solitude, on sera convaincu que tôt ou tard ils essaieront de ce moyen de distraction. « J'ai cependant envie, disait un jour un scélérat endurci au chapelain, de savoir quelles sortes de mensonges sont renfermés dans cette *Bible*. » Chaque prisonnier éprouvera probablement la même curiosité ; il commencera d'abord par tourner sa lecture en dérision, dormira aux discours du chapelain, pourra refuser les visites qu'il est autorisé à lui faire tous les dimanches ; mais avec le tems il s'apercevra que ces exhortations sont les seules paroles amicales qu'il lui soit permis d'entendre ; que ses relations avec le chapelain forment l'unique lien par lequel il tient encore à la société : alors il désirera ces entrevues, et presque toujours il finira par en profiter.

Un grand nombre de prisonniers qui ne savent pas lire,

se trouvent naturellement privés des secours qu'ils auraient pu puiser dans ces lectures consolantes ; dans le but de remédier à cet inconvénient, on établit, en 1826, une école à Auburn. Cinquante détenus, dont l'âge n'excédait pas vingt-cinq ans, y furent d'abord placés ; cet essai ayant réussi au-delà de toute espérance, le nombre en a été porté à cent vingt-cinq. Les prisonniers, divisés par classes, sont instruits par les élèves du séminaire d'Auburn, qui ont offert de donner leurs soins à cet utile établissement. La discipline de la prison n'a été adoucie dans cette circonstance qu'autant qu'il était absolument nécessaire. Les détenus qui forment la classe placée sous la surintendance du chapelain sont encore surveillés par les officiers de la prison. Le dernier rapport, publié en 1828, annonçait qu'environ le quart des prisonniers suivait l'école avec succès.

J'ai déjà dit que mon intention n'était pas de comparer les avantages du système d'Auburn avec celui d'une *séclusion* absolue, mais je répéterai encore, et mon opinion à cet égard s'accorde avec celle des hommes les plus éclairés de l'Amérique, que l'emprisonnement solitaire avec le travail en commun me paraît réunir tous les bons effets qu'on peut attendre d'un système de discipline.

Il ne peut exister entre les prisonniers aucun échange de pensées ; mais ils voient des visages humains, ils sentent qu'ils ne sont pas séparés du monde entier. Après une longue journée de travail et de silence, douze heures de solitude sont plus que suffisantes pour celui qui veut faire d'utiles réflexions, et malgré cet adoucissement il reste encore au captif assez de souffrances pour que son sort n'inspire à personne le désir de le partager.

Dans mes fréquentes visites à ces établissemens, j'ai été frappé de l'immensité des résultats qu'on pourrait obtenir s'il était permis à l'espérance de pénétrer dans ces demeures

du crime et de punition. Les châtimens corporels ont été regardés jusqu'à présent comme indispensables pour faire observer les réglemens austères des pénitentiaires ; un motif plus généreux que la crainte ne pourrait-il pas produire les mêmes effets ? Pourquoi, si la désobéissance est punie, la soumission ne serait-elle pas récompensée ? Combien alors ne serait-il pas facile de donner aux détenus un intérêt immédiat à se conformer aux réglemens de la prison ! Si un prisonnier, condamné à plusieurs années de réclusion, se conduisait bien pendant une semaine, je voudrais qu'on diminuât sa captivité d'un jour ; si sa bonne conduite se prolongeait davantage, il faudrait abréger proportionnellement le terme de sa détention. Le grand but du système pénitentiaire étant de préparer le retour du coupable au sein de la société ; selon moi, le meilleur moyen d'y parvenir est de lui donner un intérêt personnel à se bien conduire pendant la durée de son emprisonnement.

Le gouvernement ne refuse jamais les grâces qui sont demandées par les inspecteurs ; et j'ai observé, dans les rapports officiels, qu'il n'y avait qu'un très-petit nombre de prisonniers qui subissaient la totalité de leur peine : cette coutume, après avoir excité de nombreuses réclamations, est devenue aujourd'hui le sujet de plaintes générales ; elle a le double inconvénient d'annuler les actes de la justice et de diminuer la terreur que doit inspirer le châtiment, en donnant au coupable l'espoir de ne pas le subir en entier ; tandis que si l'on adoptait le plan que j'ai indiqué, il n'y aurait pas d'autre moyen de raccourcir le tems de sa détention, que de se bien conduire et de se soumettre aux réglemens de la prison.

« Le tems qui s'est écoulé n'est pas encore assez long, a dit le juge Powers, qui a l'inspection suprême de la pri-

son d'Auburn, pour développer son influence complète sur les inclinations et les habitudes des individus; mais l'expérience a prouvé jusqu'à présent qu'on pourrait en espérer les résultats les plus satisfaisans. Le nombre des condamnés qui, après avoir achevé leur tems, sont rentrés dans ces établissemens, est bien moins considérable que dans les autres prisons. Sur cent trente-trois prisonniers qui furent admis à Auburn en 1826, quatre seulement étaient sous le poids d'une seconde sentence; tandis que dans les prisons de Philadelphie, dont l'organisation n'avait pas changé, on reçut dans la même année :

Sur la première sentence........	231	prisonniers.
Sur la seconde................	42	*id.*
Sur la troisième..............	17	*id.*
Sur la quatrième.............	5	*id.*
Sur la sixième................	1	*id.*

Un établissement aussi considérable que celui d'Auburn renferme nécessairement un certain nombre d'individus qui doivent être à jamais séquestrés de la société, et pour lesquels une prison est en quelque sorte l'élément où ils doivent vivre ; ils n'en sortiraient que pour commettre de nouveaux délits et ne tarderaient pas à subir une condamnation nouvelle. »

J'ai omis avec regret plusieurs détails importans et curieux qui font partie de cet admirable système. Si quelques personnes désiraient approfondir ce sujet intéressant, elles trouveraient dans les rapports de la société de discipline des prisons de Boston des documens du plus haut intérêt.

(*Extractor.*)

—

SOUVENIRS DE BERNADOTTE

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1813.

Au commencement de la campagne de 1813, lorsque, enhardie par les revers récens de Napoléon, la Prusse se décida à se déclarer et à s'unir contre lui, avec la Russie et la Suède, sir Charles Stewart, aujourd'hui marquis de Londonderry (1), fut envoyé sur le continent pour rouvrir nos relations diplomatiques avec cette puissance. Il fut ensuite accrédité, ainsi que lord Cathcart, en qualité de plénipotentiaire près du quartier-général des souverains alliés. A ce titre, ils étaient chargés de rendre compte des dispositions militaires et des mouvemens des troupes de la coalition. Sir Charles avait en outre la mission spéciale d'observer d'un œil attentif Bernadotte, prince royal de Suède, auxiliaire suspect dont on se méfiait en s'en servant. Afin de rendre cette surveillance plus efficace, le général Stewart avait reçu de notre gouvernement des lettres qui l'accréditaient près du prince, pour toutes les affaires militaires. Ces affaires, qui n'étaient pas sans importance, attendu que la Suède recevait des subsides de la Grande-Bretagne, avaient aussi l'avantage de masquer un peu la mission spéciale qu'il devait remplir. Quant aux négociations diplomatiques, elles continuaient à être confiées à M. Thornton, qui suivait aussi le quartier-général du prince.

C'est des détails de cette mission et en général des événemens à jamais mémorables de la campagne de 1813 et

(1) Lord Castlereagh, marquis de Londonderry, mort sans enfans.

1814, que Sir Charles a rendu compte dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier (1). La série de ces rapides et prodigieux événemens, qui se succédèrent pendant les deux années que dura sa mission, est reproduite avec simplicité dans une suite de lettres adressées à lord Castlereagh, et qu'il n'a fait que réunir par quelques sutures. Le grand intérêt de son livre, c'est qu'il nous fait connaître les ressorts secrets des événemens dont nous ne connaissions guère que la surface, et que ceux qui faisaient jouer ces ressorts y sont peints et caractérisés à merveille. Il faut avouer que ces dessous de cartes ne sont pas à tout prendre très-favorables aux joueurs, et que plusieurs manquaient des hautes qualités que semblait commander leur haute position. Aussi, probablement à son insu, le récit de sir Charles diminue-t-il un peu de l'enthousiasme qu'avaient inspiré ces événemens environnés du prestige que leur prêtait la distance.

Dans le camp ennemi, jamais au contraire le génie de Napoléon ne se montra avec plus d'éclat. Heureusement pour ses adversaires les dés étaient presque toujours contre lui. Il fit aussi plusieurs fautes par entêtement et par orgueil; la plus grave fut de conserver les mêmes lignes d'opération avec des forces décroissantes. Ces forces se trouvaient dispersées par pelotons depuis l'Èbre en Espagne jusqu'au delta de la Vistule. Napoléon se flattait sans cesse qu'un retour soudain de la fortune, ou une inspiration de son génie, lui rendrait tout ce qu'il avait perdu.

Ce fut vers le milieu d'avril que le général Stewart arriva au quartier-général des deux souverains alliés, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Leurs troupes ma-

(1) *Narrative of the late war in Germany and France*. By lieut-gen. Charles Vane, marquis of Londonderry.

nœuvraient en avant de Leipsick, remplies de l'idée qu'elles allaient repousser les Français au-delà du Rhin. Mais, à la grande surprise des généraux qui les commandaient, Napoléon se présenta sur le terrain, avec une armée formidable, avant la fin du mois. Il arrêta, à Lutzen, leur marche en avant; et à Bautzen, il les rejeta sur Dresde, qu'ils évacuèrent pour repasser l'Elbe. Tous ces événemens, qui faisaient de nouveau pencher la balance en faveur des Français, eurent lieu avec la rapidité d'un coup de théâtre. Malheureusement pour Napoléon, il se laissa influencer par les cris qui imploraient la paix en France, et jusque dans son quartier-général. Il consentit à un armistice dont ses ennemis profitèrent pour négocier avec l'Autriche, et l'entraîner avec eux. Cet acte imprudent est sans contredit celui qui a exercé le plus d'influence sur la chute de Napoléon; l'instant où il l'a conclu peut être considéré comme le moment fatal et décisif de sa fortune.

Toutefois la première intervention des Autrichiens ne fut pas heureuse. Vers le milieu du mois d'août ils étaient arrivés sur les bords de l'Elbe, et les hostilités recommencèrent. Après beaucoup de rivalités et d'intrigues, le commandement suprême fut nominalement conféré au prince de Schwartzenberg, qui avait amené avec lui 160,000 hommes; mais l'empereur Alexandre aspirait à avoir la réalité de ce commandement, et l'exerçait en effet. Sir Charles Stewart fait, à cet égard, des révélations curieuses qui expliquent les désastres de l'attaque dirigée sur Dresde. « Il fallait faire quelque chose, » disait-on au quartier-général, et c'était pour obéir à cette nécessité qu'on avait tenté cette attaque si précipitée et si mal conçue. Personne ne voulait prendre la responsabilité de cette désastreuse affaire. Il était constant que Moreau l'avait hautement désapprouvée. Quant au prince de Schwartzenberg, il se jus-

tifiait en disant qu'il n'y avait pas de général en chef, quand des rois et des empereurs étaient sur le terrain. Il paraît qu'en effet il avait un jeu fort difficile à jouer. Mais la chance que Napoléon avait encore mise de son côté par les plus étonnantes combinaisons, tourna de nouveau contre lui par l'imprudence avec laquelle un de ses lieutenans alla se jeter dans les montagnes de la Bohême. Ce qui est curieux, c'est l'espèce de pressentiment qu'il avait eu de ce désastre. « Prenez garde à la cohue des fuyards, » disait-il dans ses instructions à Vandamme, en le chargeant de poursuivre les Autrichiens. On ne tint aucun compte de cet avertissement prophétique, et les résultats d'une des plus étonnantes victoires de ce grand capitaine furent entièrement détruits.

Pendant la durée de l'armistice, le prince royal de Suède arriva avec ses troupes ; et ce fut alors que commença la surveillance que Sir Charles Stewart était chargé d'exercer sur lui. Le roi de Prusse et même l'empereur Alexandre avaient supporté sans humeur apparente cet espionnage militaire ; mais Bernadotte ne s'y soumettait qu'avec une extrême impatience.

Au fond, rien n'était plus faux que la position de ce prince. Il haïssait profondément Napoléon. Dans les illusions de son orgueil, il lui semblait que celui-ci lui avait enlevé la place qu'il devait tenir en France ; ce sentiment lui avait fait prendre avec empressement les armes contre lui. D'un autre côté, il n'était pas à son aise avec ceux auxquels il s'était associé. Il sentait qu'il n'était pas un des leurs ; ces rois, ces princes déchus qui commençaient à se présenter dans leurs quartiers-généraux lui causaient de vives sollicitudes et excitaient ses ombrages ; il ne pouvait rien avoir à gagner à la restauration de toutes ces vieilles dynasties. Aussi c'est en hésitant qu'il faisait des vœux pour

le succès de la cause qu'il avait embrassée ; Peut-être même en eût-il fait de contraires, si quelques amis qu'il avait à Paris, et qui avaient presque tous été autrefois des républicains ardens, en lui exagérant sa popularité en France, ne lui avaient fait concevoir l'espérance d'en devenir l'arbitre sous le titre de dictateur.

Pendant toute la durée de la campagne il parut inquiet, susceptible, irritable. Les souverains alliés n'avaient pas de confiance en lui, et il lui était impossible de ne pas s'en apercevoir. Il prétendait à une égalité de rang à laquelle on ne consentait qu'à regret, et à une supériorité de talens militaires dont on ne tenait aucun compte. En arrivant il imaginait que tous ses plans seraient adoptés sans discussion ; mais les généraux russes et l'empereur Alexandre lui-même aimaient beaucoup mieux se diriger par leurs propres lumières. Quand il vit qu'il ne pouvait pas jouer le premier rôle, il voulut du moins en avoir un tout-à-fait distinct. Avec une division hanovrienne, quelques troupes russes et celles de la Suède, il put agir isolément, tout en poursuivant le but commun, mais sans jamais perdre de vue sa situation particulière. Malgré son incontestable inimitié pour Napoléon, il se montrait toujours disposé à favoriser la France, soit par un vieux sentiment de patrie, soit par l'arrière-pensée dont nous parlions tout à l'heure. Ce fut avec peine qu'on l'empêcha d'accorder des conditions à Davoust en opposition avec les vues des alliés. Il renvoya, sans consulter personne, des officiers français qu'il avait faits prisonniers ; et enfin, s'arrêtant avec ses troupes dans le Holstein, il refusa de prendre part à l'invasion de la France.

Les détails relatifs à Bernadotte sont incontestablement les plus piquans du livre de Sir Charles Stewart. Le général avait, à son égard, la même défiance que les souve-

mains alliés. Suivant lui, sans ses importunités, le prince-royal aurait fait encore beaucoup moins qu'il n'a fait. Il n'hésite pas à le taxer de tergiversation deux jours avant la bataille de Leipsick. Il ne fallut rien moins que la part que son corps d'armée prit à cette bataille pour faire cesser les doutes et les sollicitudes de notre commissaire. Voici en quels termes Sir Charles pressait Bernadotte d'agir, le 16 octobre, à neuf heures un quart du matin :

« Monseigneur, un avis du général Blücher m'apprend que l'ennemi a quitté Dolitsch. Suivant les idées du général, il est de la plus haute importance que l'armée de V. A. R. se porte à la gauche, derrière Dolitsch. Les marais et les défilés la mettent absolument hors de danger, et V. A. R. sera en état de prendre part au combat que ses talens militaires rendront plus décisif. Comme toute la force de l'ennemi est concentrée dans les environs de Leipsick, permettez-moi de vous faire observer que les momens sont précieux. La nation anglaise vous regarde; il est de mon devoir de vous parler avec franchise. J'ose supplier V. A. R., si elle reste en seconde ligne, d'envoyer au général Blücher la brigade de Roquetiers. »

Le même jour il écrivait de Halle :

« Monseigneur, je viens du champ de bataille du général Blücher. J'ose supplier V. A. R. de se mettre en marche au moment où elle recevra cette lettre, et de se porter sur Taucha. Il n'y a pas un instant à perdre. V. A. R. me l'a promis : je lui parle à la fois en ami et en soldat. Si vous ne vous mettez pas immédiatement en marche, vous vous en repentirez toujours. »

On voit par ce ton impérieux que notre agent militaire n'oubliait pas que c'était l'Angleterre qui soldait les troupes suédoises. Dans la matinée du 18, tandis que l'on faisait les préparatifs de l'attaque, Sir Charles Stewart quitta

Blücher à Breitenfeld pour revenir au quartier-général de Bernadotte. Dès qu'il se présenta chez le prince, l'aide-de-camp de service le fit entrer.

« Je ne fus pas moins surpris que choqué, dit Sir Charles, quand je vis le prince m'aborder avec une colère concentrée. Il me tira dans l'embrasure d'une croisée, et, parlant à demi-voix, probablement pour que les personnes qui étaient dans la pièce n'entendissent pas, il me dit : « Comment! général Stewart, quel droit avez-vous de » m'écrire? Ne vous rappelez-vous pas que je suis le prince » royal de Suède, un des plus grands capitaines de notre » âge? Si vous étiez à ma place, que penseriez-vous de » quelqu'un qui vous écrirait comme vous l'avez fait? » Vous n'êtes pas accrédité près de moi; c'est par mon » amitié que vous êtes ici. Vous m'avez fait beaucoup de » peine. »

» Je répondis du ton le plus respectueux : « Il est possible, Monseigneur, que mon zèle m'ait entraîné trop loin; mais, d'après l'idée que je me suis faite de mon devoir, je ne puis me repentir d'aucune de mes démarches. J'ai engagé V. A. R. à se porter sur Zorbig, et ensuite à continuer son mouvement sur Landsberg, et elle a bien voulu accueillir cette idée. Après la victoire du général Blücher, ma lettre l'a déterminée à quitter Landsberg, à deux heures du matin, et à déboucher sur le terrain avec ses têtes de colonnes. V. A. R. peut voir maintenant si je me suis trompé sur les projets de l'ennemi. Toutes ces circonstances sont connues de son état-major et des principaux officiers de son armée. Je demande que le baron de Wetterstedt et le général Adlercreutz jugent eux-mêmes si ce n'est pas à mes humbles mais persévérans efforts qu'est dû le résultat que nous avons obtenu. Mon intention n'a certes jamais été de méconnaître tout ce que je dois à la haute po-

sition de V. A. R. ; mais il est dur, au lieu de recevoir des remercîmens pour mes services, de n'entendre que des reproches. Si je ne suis pas accrédité, comme ministre, près de la cour de Suède, je suis chargé, d'une manière générale, des intérêts militaires de la Grande-Bretagne dans tout le nord de l'Europe. L'angleterre paie l'armée suédoise, et les comptes que je rends de la manière dont cette armée agit pour la cause commune doivent beaucoup influer sur l'alliance. Je suis assurément incapable de la ridicule vanité de vouloir mettre de pair la valeur de mes opinions militaires avec celle des opinions d'un si grand général ; mais il est incontestable que V. A. R. n'a pris ses dernières dispositions que parce qu'elle en a été pressée. Ses premiers ordres étaient une dérogation au système de combinaison et en désaccord avec les dispositions de la grande armée. D'ailleurs, indépendamment de ces démonstrations d'un but isolé et particulier, ce but a aussi été attesté par certaines paroles de V. A. R. Ce n'est plus le moment des ménagemens diplomatiques. Je m'explique avec respect, mais avec franchise. Je ne m'écarterai jamais de mon devoir, quoi qu'il m'en coûte ; et j'avoue que, même après avoir entendu les reproches de V. A. R., je crois encore n'avoir fait que ce qu'il me commandait. »

» Pendant que je parlai, la physionomie du prince éprouva beaucoup d'altérations. A la fin il parut se calmer, et me dit avec bonhomie : « Eh bien, voulez-vous que nous » soyons amis? Vous savez, général Stewart, l'affection » que je vous porte. Pourquoi ne pas causer ensemble des » dispositions militaires? Dites-moi vos idées ; mais ne » m'écrivez plus, je vous en prie, de grâce. » Je répondis à S. A. R. que j'étais extrêmement sensible à l'amitié qu'elle voulait bien me témoigner ; que si ma correspondance lui était importune, j'adresserais désormais mes let-

tres au général Adlercreutz, quoiqu'elle m'eût, dans le principe, engagé à correspondre directement avec elle. J'ajoutai que tout mon but était d'être utile à la nation suédoise, et que, lorsque son chef ne faisait pas, dans mon opinion, tout ce que sa position commandait, il m'était impossible de ne pas le lui dire avec franchise. Là-dessus le prince me prit la main qu'il serra affectueusement. Nous parlâmes sur les événemens qui venaient de se passer, et je me trouvai rentré en grâce, tellement même que le prince m'engagea à dîner avec l'empereur d'Autriche. Je fus le seul ministre invité.

Malgré ces petits débats, qui se renouvelaient de tems à autres, le général Stewart est, à tout prendre, très-favorable à Bernadotte. « Ses manières et son langage, dit-il, sont pleins de séduction. Quand, armé, comme il l'est presque toujours, d'une fiole d'eau de Cologne, tandis que de sa gauche pend un long mouchoir blanc, il vous parle avec force, élégance et grâce, en répandant l'eau parfumée dans tous les coins de l'appartement, il est bien difficile de ne pas s'en laisser fasciner. Il est impossible de trouver quelqu'un d'un abord plus facile. J'étais admis à toute heure près de cet homme extraordinaire, et toujours accueilli par le titre de mon ami. »

Il paraît cependant que, comme les princes légitimés par Louis XIV, et en général comme tous ceux qui ont fait une fortune extraordinaire et inespérée, il se montrait souvent très-pointilleux sur l'étiquette. A la cour de Mecklenbourg, par exemple, afin d'éviter des querelles de préséance, on convint qu'il entrerait dans la salle à manger par une porte différente de celle des princes de cette maison. Dans quelques occasions il trahissait un peu les habitudes vulgaires de sa première jeunesse ; c'est ainsi qu'en jouant il porte quelquefois ses doigts à sa bouche

pour mouiller ses cartes. Quant à cette envie qu'il montrait à s'isoler et à agir séparément des alliés, nous croyons qu'elle tenait autant à son caractère qu'à sa position. Il calculait probablement qu'une direction personnelle et indépendante le mettrait plus en relief; séduction à laquelle on ne résiste guère dans la partie de la France où il est né. C'était cette allure isolée qui avait été la cause de ses querelles sans cesse renaissantes avec Napoléon, qui, de son côté, aurait voulu que tout ce qui gravitait dans sa sphère d'action ne fit que réfléchir son propre éclat. De là entre ces deux hommes des incompatibilités que rien ne pouvait concilier. C'est ainsi qu'après la bataille de Wagram, où Bernadotte commandait un corps d'armée saxon, il adressa à ses troupes une proclamation dans laquelle il leur attribuait presque tout l'honneur de la victoire. Napoléon, furieux en voyant cette proclamation, lui retira son commandement, et lui fit quitter l'armée. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le contingent saxon, au lieu de contribuer au gain de cette bataille, avait, au contraire, failli le compromettre.

Devenu Suédois en acceptant l'héritage de la couronne des Wasa, et engagé par cet acte à de nouveaux devoirs, peut-être Bernadotte est-il excusable d'avoir pris les armes contre son ancienne patrie. A cette époque la France s'attribuait le droit de régler les relations commerciales des nations indépendantes, et elle les réglait sans tenir aucun compte de leurs ressources et de leurs besoins. La Suède et ceux qui la gouvernaient pouvaient à juste titre se soulever contre cette étrange prétention. Mais d'un autre côté Bernadotte prit une résolution généreuse, en se tenant à l'écart, quand les alliés, après avoir passé le Rhin, convergeaient sur Paris; car alors il était clair que la France serait forcée de renoncer à ses prétentions et aux formes

impérieuses et hautaines de sa diplomatie. Napoléon n'avait d'ailleurs rien fait pour se concilier la Suède. Quand en 1812, il pénétrait au cœur de la Russie, il aurait dû tout tenter afin de l'avoir pour auxiliaire. L'appât était facile à trouver; il eût suffi de lui présenter celui de la Finlande qu'elle avait perdue par une spoliation aussi injuste, quoique moins aperçue, que celle de la Pologne. On aurait pu aussi la flatter de l'espoir de rentrer dans ses autres provinces transbaltiques dont elle a successivement été dépouillée par les souverains russes, depuis Ivan le Terrible jusqu'à Alexandre. Mais il est probable que Napoléon craignait de laisser jouer à un de ses anciens lieutenans, qu'il n'avait jamais aimé, un rôle aussi brillant que celui de restaurateur de cette puissante monarchie suédoise qui, sous Gustave-Adolphe, balançait les forces et contenait l'essor de la maison d'Autriche malgré les vingt sceptres réunis dans les mains de ses princes.

Nous allons terminer l'extrait que nous venons de faire de l'ouvrage du général Stewart, par un récit fort animé et fort intéressant d'une grande revue de l'armée russe passée par l'empereur Alexandre :

« Je m'éloignai de Paris, dit-il, afin de me trouver à la grande revue de l'armée russe, pour laquelle on faisait des préparatifs depuis plus d'un mois. Le nombre des forces réunies était si considérable qu'il fut très-difficile de les disposer toutes sur le terrain où elles devaient manœuvrer. On y parvint cependant. Les troupes en ligne présentaient un total de 28,000 hommes de cavalerie, 132,000 d'infanterie et 540 bouches à feu; cela fut établi par les revues des inspecteurs dont les rapports furent remis aux souverains.

» Le tems était lourd, mais assez clair. L'on avait établi les quartiers généraux des souverains sur une colline placée

au centre d'une grande plaine située près de Châlons. De là on pouvait voir tout l'ensemble de ce spectacle magnifique. Sur cette colline, au milieu de toutes les princesses, duchesses, comtesses, marquises continentales, se trouvaient quelques-unes de nos compatriotes, et entre autres lady Castlereagh, la belle Mrs. Arbuthnot, et miss Fitz-Clarence dont un sang royal relevait encore la grâce (1). Plusieurs dames parcoururent le terrain avec les généraux ; la beauté anglaise reçut un éclatant hommage de l'empereur Alexandre qui offrit un de ses chevaux de bataille à une de nos plus belles compatriotes ; mais je n'ai pas pu me rendre compte du sentiment qui avait fait ramener ce cheval le soir aux écuries impériales.

» On avait préparé sur la colline un pavillon qui devait être dressé à l'arrivée des souverains. Nous étions à cheval à sept heures du matin ; à huit heures, le roi de Prusse, accompagné des généraux en chef des armées alliées, des ambassadeurs de presque toutes les puissances de l'Europe, de plusieurs de leurs premiers ministres, de maréchaux de France et d'un immense état-major d'aides-de-camp, d'officiers d'ordonnance, etc., commença à monter sur la hauteur.

A l'arrivée des souverains, à l'endroit qui avait été préparé pour eux, le drapeau fut déployé, et une salve d'artillerie annonça leur présence. Toute l'armée russe se forma alors sur trois lignes qui s'étendaient plus loin que l'œil ne pouvait voir. Le soleil étincelait dans toute l'immense longueur de ces lignes, sur les fusils et les sabres de la cavalerie. A peine avait-on eu le tems d'embrasser l'ensemble de ce merveilleux spectacle, qu'un coup de canon parti de la hauteur où nous étions donna le signal des *vivat* des trou-

(1) Fille légitimée du duc de Clarence, frère du roi d'Angleterre.

pes. Même aujourd'hui il me semble que ces cris résonnent encore à mon oreille. Un second coup de canon donna ensuite le signal des saluts. L'artillerie et la mousqueterie se firent alors entendre dans toute la longueur des lignes, et le bruit décroissant des explosions en faisait mieux que l'œil mesurer l'étendue. Ces saluts furent répétés à trois reprises; à chaque fois les décharges des troupes les plus rapprochées de nous avaient, depuis plusieurs minutes, cessé de se faire entendre, que nous entendions encore résonner dans le lointain celles des troupes placées à l'autre extrémité, dont les vibrations nous arrivaient plus tard, à cause de la distance.

» Nous fîmes le tour de la hauteur où nous étions placés, et les Russes, rompant leurs lignes, se formèrent en colonnes, par régimens. Il n'y a qu'un soldat qui puisse concevoir toute la beauté de l'exécution simultanée de ce grand mouvement. On désigna un endroit sur lequel les troupes devaient marcher pour défiler devant les souverains. L'empereur Alexandre se mit à la tête de l'immense colonne, et, après avoir salué l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, il se plaça à leurs côtés pour voir défiler son armée. Le reste du jour suffit à peine pour reformer les lignes à travers lesquelles la cavalcade des monarques et la brillante cohue qui les accompagnait passèrent ensuite.

» L'empereur de Russie parut fort occupé de l'impression que ces manœuvres produisaient sur le duc de Wellington. Son attention était même entièrement absorbée par lui, lorsqu'il ne s'occupait pas de cet escadron de femmes charmantes qui volait à ses côtés. Ainsi finit la première journée de cette grande fête militaire dont ceux qui en furent témoins ne perdront jamais le souvenir. Des dîners magnifiques furent servis à différens bivouacs. Beaucoup de jolies femmes et de militaires distingués voulurent bien ac-

cepter celui que je leur offris. Le soir le duc de Wellington vint me trouver à mes quartiers. « Eh bien, Charles, me dit-il, ni vous ni moi n'avons jamais vu un spectacle semblable, n'est-ce pas? et assurément nous n'en reverrons pas l'équivalent. La précision de ces manœuvres ressemble plutôt aux évolutions d'un théâtre qu'à celles d'une armée. » Mais si le duc avait été frappé de la précision de ces mouvemens, il avait été mécontent de leur lenteur ; et il me dit que sa petite armée manœuvrerait dans toutes les directions autour de celle-là pendant le tems qu'elle mettrait à exécuter un seul changement : assertion dont nous reconnûmes tous la vérité.

» Le lendemain matin cette grande armée entendit le service divin par masses de 20,000 hommes, et le jour suivant l'empereur choisit parmi eux 10,000 hommes, qu'il ajouta à sa garde. Après quoi ces troupes rentrèrent dans les cantonnemens d'où on les avait tirées pour les faire venir à cette revue.

» L'impression produite par cette grande parade militaire fut certainement très-favorable à l'armée russe. L'artillerie était dans le meilleur état. Trois petits chevaux tartares, d'un aspect sauvage, mais pleins d'ardeur, faisaient voler chaque pièce de l'artillerie légère, sans paraître en sentir le poids.

» A notre retour à Paris, l'empereur Alexandre dit au duc de Wellington qu'il désirait voir manœuvrer l'armée anglaise ; le duc lui proposa de passer le lendemain cette revue. Elle eut lieu sans aucune préparation, le jour suivant, au-dessous de Montmartre. Nos troupes exécutèrent les mouvemens de la bataille de Salamanque. Ce n'est pas à moi qu'il convient d'en faire l'éloge.

» Les Autrichiens se rassemblèrent ensuite près de Dijon, et les souverains se réunirent dans cette ville pour les pas-

ser en revue. Le terrain n'était ni aussi favorable ni aussi pittoresque qu'en Champagne. Cette fête militaire manquait aussi des brillans accessoires qui avaient donné de l'élégance et de la grâce à celle des Russes. Les habitans de l'intérieur de la France étaient fort mal disposés pour les Autrichiens. Les espérances qu'ils fondaient sur eux étaient maintenant détruites, et ils se montraient durs et grossiers dans tous leurs rapports. Le jour était triste et nébuleux ; peu de personnes sortirent de la ville pour venir voir les manœuvres. Quand elles furent terminées, l'empereur d'Autriche donna un grand diner. Le lendemain matin il partit pour ses états d'Italie qu'il désirait visiter avant de retourner à Vienne. Les autres souverains se mirent également en route pour se rendre à leurs différentes destinations.

(*The United Service Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Découverte de mines de diamans en Russie. — Il n'y a pas long-tems que le produit des mines d'or de la Russie ne montait pas en tout à plus de 40 pud (1,500 liv. avoir du poids), et cette quantité n'était tirée de puits très-profonds qu'à l'aide de grandes dépenses et de longs travaux. Qui eût pu prévoir à cette époque que quelques années après on aurait trouvé sur une immense surface de terrain les couches d'or les plus riches, des masses d'or métallique et de platine en quantité bien plus considérable que tout ce qu'a offert jusqu'à ce moment-ci le Nouveau-Monde? et c'est cependant ce qui est arrivé. La Russie sous ce rapport n'est point au-dessous des contrées les plus privilégiées de l'autre hémisphère, qui semblaient devoir conserver le monopole du précieux métal. C'est la Russie qui la première a frappé des monnaies de platine : elle n'était inférieure à ces contrées que par l'absence du diamant; elle vient d'acquérir aussi cet avantage : le premier diamant russe a été trouvé, le 22 juin 1829, sur le revers ouest des monts Oural, dans l'exploitation du sable aurifère de la comtesse Poline, par un enfant âgé de 13 ans, nommé Pawel Popow.

M. Engelhardt, professeur de l'université de Dorpat,

qui fit en 1826 un voyage scientifique dans l'Oural, est le premier qui ait appuyé de preuves positives la probabilité de l'existence des diamans en Russie. Il communiqua ses idées, sur ce sujet important, au recteur de l'université, dans une lettre dont un extrait fut publié à cette époque dans le journal de St.-Pétersbourg. On y voit entre autres ce passage: « le sable de platine de Nijny-Toura, appartenant à la fabrique de la couronne Kouschra, offre une ressemblance frappante avec celui du Brésil, dans lequel on trouve ordinairement les diamans. Il est composé principalement de galets d'un hydrate de fer (le *brauneisenstein* des Allemands) et de jaspe, et offre en outre une multitude de petites pierres microscopiques de diverses couleurs, et plus de platine que d'or. Le sable des mines de Nijny-Toura est mélangé de la même manière, et la présence de l'hydrate de fer y est d'autant plus remarquable que c'est dans cette brèche que le diamant du Brésil est incrusté. Ce qui prouve que ces deux minéraux ne se trouvent pas ensemble par hasard, mais comme débris d'une même formation de roches. »

Comme ces couches de sable occupent une étendue de plus de 250 verstes quarrés, et qu'elles sont en partie recouvertes de forêts, M. Engelhardt ne put faire aucune recherche particulière sur ce sujet. D'ailleurs les diamans étant mêlés à une grande quantité d'autres petits cristaux ne pouvaient être séparés du sable que par le lavage. M. Engelhardt communiqua ses remarques et l'opinion dans laquelle il était, que ces sables contenaient des diamans, aux directeurs des travaux de Turinski, qui étaient disposés à faire les frais nécessaires pour la découverte du trésor caché dans le sein de la terre. Pensant aussi que l'apparence extérieure du diamant brut devait être peu connue ou même ignorée complètement des employés de

ces mines, il les engageait à leur envoyer de St.-Pétersbourg quelques diamans bruts qui pussent leur servir d'échantillon dans leurs recherches.

Le comité scientifique des mines de St.-Pétersbourg fit imprimer la lettre du professeur Engelhardt dans le 11[e] numéro du *Journal des sciences minéralogiques*. L'année suivante, le ministre des finances donna l'ordre à tous les directeurs des mines du mont Oural et à l'administration des mines de Perm de s'occuper de la recherche des diamans. En 1829, le directeur des mines de Bogaszlowsky envoya, dans ce but, une expédition particulière qui ne découvrit pas de diamans, mais bien une des plus riches couches de sable aurifère.

Dans le mois de septembre de la même année le ministre des finances apprit du comte Polier, qui se trouvait alors dans les biens de sa femme, situés sur les monts Ourals, que le baron de Humboldt avait remarqué, en traversant ces montagnes la ressemblance la plus frappante entre les montagnes de l'Oural et celles du Brésil, et qu'il était persuadé, après beaucoup d'observations et de recherches, que l'Oural doit contenir des diamans. L'opinion d'un naturaliste aussi célèbre et aussi profondément instruit excita vivement l'attention de tous les directeurs d'exploitations qu'il visita. On examina avec le microscope le sable lavé, dans l'espoir d'y découvrir ces précieux cristaux; mais durant le séjour du baron de Humboldt on ne put en trouver aucune trace sur le côté est de la montagne.

Le comte Polier se sépara de M. de Humboldt qui continuait son voyage, et se rendit dans ses possessions, situées à l'ouest du mont Oural, où il visita, le 23 juin, une exploitation de sable aurifère à vingt-cinq verstes de la manufacture de Biszer. En examinant plusieurs échantillons de sable d'or et de platine, et de cristaux de quartz qu'on

avait recueillis pour lui, il y découvrit le premier diamant de l'Oural. Ce cristal avait la veille même été trouvé par un petit paysan âgé de treize ans, nommé Pawel Papow, en lavant le sable aurifère; et comme une récompense est donnée à tous ceux qui découvrent un minéral remarquable ou rare, il l'avait donné à l'inspecteur qui n'y ayant rien vu de particulier l'avait jeté parmi les autres cristaux. Trois jours après, un autre enfant en découvrit un second, et enfin un troisième dont le poids était supérieur à celui des deux premiers réunis. Depuis on a trouvé, d'après le rapport du comte Polier, d'autres diamans qui, au jugement des connaisseurs, ne sont, sous aucun rapport, inférieurs à ceux du Brésil.

On doit croire que cet heureux résultat engagera tous les individus qui s'occupent du lavage des sables aurifères, à s'occuper spécialement de la recherche des diamans, et que par-là une nouvelle source de richesses peut être ouverte à la Russie, qui renferme encore tant de trésors inconnus.

Nouvel exemple de monstruosité vivante. — L'union de deux jumeaux par une partie du corps, comme on le voit chez les deux jeunes Siamois que l'on montre maintenant à Londres, est un phénomène rare, sans doute, mais dont il y a des exemples, surtout dans l'Orient, où les *lusus naturæ* sont peut-être plus fréquens que dans aucune autre partie du monde.

Le fait suivant, bien authentique, de deux jumeaux réunis, a été communiqué par un Anglais qui, envoyé en mission dans la province de Coïmbetour comme membre du bureau des impôts de Madras, vit lui-même et examina cet être curieux à Rhavany. Si les détails de cette description n'offrent pas toute l'exactitude qu'on aurait pu

désirer, c'est qu'il fut impossible de trouver sur les lieux un homme de l'art.

Ces deux enfans qui sont du sexe féminin naquirent dans le village de Coimbetour, en 1824; à l'époque où on les vit, en octobre 1807, ils étaient donc âgés de trois ans. L'un avait 34 pouces de hauteur, et l'autre un quart de pouce de moins. Les têtes des deux enfans avaient plus d'étendue en hauteur qu'en largeur : elles semblaient avoir été comprimées sur les côtés. Du reste, les traits offraient une ressemblance frappante. Les corps étaient unis de l'extrémité inférieure du sternum à l'ombilic, qui était commun à tous deux : ils étaient ainsi placés face à face, et ne pouvaient pas dormir dans une autre position. En marchant, ils s'avançaient de côté, et quelquefois circulairement. Ils dormaient ordinairement, mais non toujours ensemble : ils ne criaient pas toujours en même tems. Si l'on pinçait le corps de l'un d'eux, l'autre ne paraissait pas le sentir; mais si l'on pinçait le point où ils étaient unis, ils éprouvaient également de la douleur. Un purgatif administré à l'un d'eux agissait sur l'autre en même tems; les évacuations se faisaient régulièrement, mais à des époques différentes. Tous deux paraissaient en bonne santé, et n'offraient aucune autre difformité. L'un était très-loquace, l'autre assez taciturne. Le premier, qui était plus gai, semblait aussi plus robuste que le second. Ils avaient eu en même tems la petite-vérole, qui s'était terminée favorablement. Lorsqu'ils se dirigeaient ou regardaient dans un sens opposé, ou plutôt dans une direction contraire à leur position, ils croisaient leurs bras et leurs mains. Ils montaient facilement un escalier, et prenaient une part active aux jeux des autres enfans.

La mère de ces petites filles appartenait à la caste des tisserands. Il paraît, d'après le rapport du père qui accom-

pagnait ces enfans, qu'elle n'éprouva rien de particulier en les mettant au monde. La même femme a depuis accouché de deux jumeaux séparés qui vivaient à l'époque où ceux-ci furent examinés.

Géographie.

Grandes divisions du globe (1). —Les anciens, qui n'avaient exploré que la plus petite portion de la terre, l'avaient partagée en trois parties, dont aucune ne leur était connue intégralement, et qu'ils nommèrent *Europe, Asie* et *Afrique.* Après la découverte du Nouveau-Monde, les géographes en ajoutèrent une quatrième qu'ils nommèrent *Amérique.*

Dès le seizième siècle, Ortelius et Mercator avaient eu l'idée de partager toutes les terres connues en trois mondes, savoir : *Monde ancien* (*orbis vetus*), qui embrassait l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; *Monde nouveau* (*orbis novus*), qui comprenait l'Amérique ; et *Terre australe* ou *magellanique* (*terra australis* ou *magellanica*). Varenius fit une autre division en classant toutes les terres connues en quatre continens : *Monde ancien* (*orbis vetus*); *Monde nouveau* (*orbis novus*); *Terre polaire arctique* ou *Monde arctique* (*terra polaris artica* ou *orbis articus*); et *Terre australe* ou *magellanique* (*terra australis* ou *magellanica*).

Plus tard, et bien long-tems avant que l'on eût exploré le contour de la Nouvelle-Hollande et que l'on regardât cette grande île comme un continent, le savant de Brosses

(1) Communiqué par M. Balbi.

avait proposé les trois dénominations suivantes pour la classification des terres australes : *Australie,* pour la Nouvelle-Hollande et les îles voisines ; *Polynésie,* pour les archipels répandus dans le grand Océan ; cette dénomination avait été donnée deux siècles auparavant par les portugais Jean de Barras et Diego Coûto aux îles Moluques, Philippines et autres situées à l'est de Java ; enfin, *Magellanie* pour le prétendu continent austral, dont ce savant, avec tous les géographes ses contemporains, admettait l'existence ; rêve géographique, qui ne disparut entièrement que plusieurs années après, lorsque les voyages de Cook et des navigateurs qui le suivirent en démontrèrent la fausseté.

Les géographes modernes français, allemands, anglais, suédois, et, parmi eux, Mentelle, Malte-Brun, Gaspari, Fabri, Pinkerton, Djurberg, Graberg et autres, sentirent la nécessité de classer d'une manière qui fût en harmonie avec les progrès faits par la géographie toutes les terres éparses sur le grand Océan entre l'Asie et l'Amérique, et de regarder leur ensemble comme formant une *cinquième partie du monde.* Mais ils ne s'accordèrent ni sur les limites qu'il fallait lui assigner, ni sur la dénomination générale qu'il fallait lui imposer. Ces deux points essentiels ont été savamment discutés par MM. Malte-Brun, Brué et Walkenaer en France, et plus tard par Hassel et autres géographes en Allemagne et ailleurs. Les trois premiers s'accordent entièrement pour ce qui concerne les limites à assigner à cette partie du monde, mais ils diffèrent quant à la dénomination ; le premier l'ayant nommée *Océanique* et les deux autres *Océanie.* Dès l'année 1780, le suédois Djurberg, à Stockholm, en donna le premier une description méthodique et systématique accompagnée d'une grande carte. M. Graberg depuis long-tems l'ap-

pelle *Polynésie,* dénomination composée de deux mots qui veulent dire *multitude d'îles,* et qui, par conséquent, est très-convenable à la nature et à la configuration de cette partie du monde. Ce nom a été adopté par d'autres géographes. MM. Gaspari, Hassel et tous les géographes allemands la nomment *Australie* ; les Anglais, les Anglo-américains et des géographes d'autres nations paraissent s'accorder à l'appeler *Australasie.* Ces deux dénominations sont en partie inexactes, parce que plusieurs terres importantes de l'Océanie sont situées à l'est et non au sud de l'Asie. A l'exception de M. Graberg et de quelques autres géographes, les uns et les autres diffèrent des géographes français dans la détermination des limites, puisqu'ils en retranchent toutes les îles du grand archipel Indien, qui forme notre Malaisie ou l'Océanie occidentale des géographes français.

Comme toutes les innombrables terres dont se compose cette cinquième division du globe se trouvent environnées par le grand Océan ou l'Océan par excellence, ce qu'on ne saurait dire des autres parties du monde, qui ont toutes un ou plusieurs de leurs côtés baignés par des océans incomparablement plus petits, et qu'il est d'ailleurs utile et même nécessaire d'avoir pour les habitans de cette cinquième partie une dénomination générale équivalente à celle d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains et d'Américains, nous trouvons qu'il faut absolument conserver le nom sonore d'*Océanie,* proposé dès l'année 1814 par M. Brué dans l'analyse de sa carte de cette partie du monde, et adopté depuis par M. Walkenaer dans sa *Cosmologie* en 1815, et par Malte-Brun dans les *Nouvelles Annales de Géographie,* et même dans les derniers volumes de son *Précis.* Cette dénomination, au reste, nous paraît convenir parfaitement à la position des contrées

qu'elle désigne. Mais, comme la division du globe *par Mondes*, proposée par M. Walkenaer, réunit à l'avantage d'être aussi exacte que la précédente, celui d'offrir des oppositions et des contrastes entre les traits caractéristiques des trois plus grandes divisions de la terre, qui sont encore plus prononcés que ne le sont ceux offerts par ses cinq parties, il nous semble que ce serait faire reculer la science, si, imitant l'exemple des géographes routiniers, on refusait de l'adopter. Combinant donc les deux divisions du globe proposées par ces trois savans géographes, nous trouvons qu'on peut tracer le tableau suivant de la surface de la planète que nous habitons.

ANCIEN MONDE OU CONTINENT ANCIEN, subdivisé en *Europe*, *Asie* et *Afrique*.

NOUVEAU MONDE OU CONTINENT NOUVEAU, qui comprend l'*Amérique*.

MONDE MARITIME OU CONTINENT AUSTRAL, qui, avec ses dépendances, forme l'*Océanie*.

La dénomination de *Continent austral*, que nous proposons comme synonyme de celle d'*Australie* proprement dite, et pour compléter le tableau de la plus grande division du globe qu'on puisse tracer, nous paraît convenir parfaitement à la grande île que l'on nomme communément et très-improprement *Nouvelle-Hollande*. Qu'on examine une mappemonde, et l'on verra qu'aucune partie du globe ne se trouve entièrement placée au sud de l'équateur, et que ce n'est qu'une petite partie de l'ancien continent, et la moindre du nouveau qui se trouvent dans l'hémisphère austral. On peut donc donner justement la dénomination de *Continent austral* à cette terre qui est trop grande pour être classée parmi les îles, et qui se trouve entièrement au sud de la ligne équinoxiale.

Si l'on objectait que le continent austral est trop petit

et trop peu important sous les rapports de sa population et de ses produits, relativement aux autres parties du monde maritime, pour nous autoriser à nous servir de l'expression de *continent austral,* nous répondrons : Que les grandes divisions du globe devant être fondées sur leurs traits physiques, de préférence à tous les autres, nous trouvons, par le calcul, que l'Australie ou le Continent austral, ayant une surface qu'on peut évaluer d'après les meilleures cartes à 2,204,000 milles carrés, et tout le reste de l'Océanie pouvant être estimé à environ 896,000 milles carrés, le continent sera, aux îles qu'on regarde comme ses dépendances géographiques, dans la proportion de 2,204,000 à 896,000, ou approximativement comme 551 à 224, ou comme 22 à 9. La partie principale surpasse donc de beaucoup la partie accessoire ; et quoique cette proportion soit dans un rapport moindre que celui qu'on observe entre le continent ancien et le continent nouveau relativement à leurs îles respectives, ce rapport cependant est toujours assez grand pour qu'on n'abandonne pas une division qui est en harmonie avec les autres, et qui complète le tableau de la principale classification de toutes les terres du globe.

Quant à ce qui concerne les limites occidentales de l'Océanie qui forment le point discuté entre les géographes français et ceux des autres nations, nous ne ferons que répéter les raisonnemens de notre célèbre ami, qui, dans son Précis, s'exprime de la manière suivante : « En effet, il faut se décider ou à ne voir même dans la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande qu'un appendice de l'Asie, ou il faut créer une nouvelle division qui renfermera ces vastes terres. Une fois la nécessité de cette nouvelle classe admise, on a eu tort de ne pas en déterminer la circonscription d'après des principes purement scientifiques. Pourquoi couper en deux ce grand archipel

qui, sur le globe terrestre, présente un ensemble si frappant? Pourquoi chercher entre les îles Moluques et les îles des Papous une ligne de démarcation que la nature n'y a point tracée? Le nom d'*Asie* n'a été donné, par les anciens, qu'au continent qui le porte; les îles de Sumatra, de Java, de Bornéo, découvertes par les modernes, n'ont été attribuées à l'Asie que parce qu'on ignorait l'étendue de l'archipel dont elles font partie. Pourquoi ne restreindrions-nous pas cette exception dans les limites marquées par la nature? D'ailleurs la mer de la Chine ne sépare-t-elle pas l'Asie des terres du grand Océan, comme la Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe? »

Voici maintenant de quelle manière la population du monde est répartie dans ses grandes divisions :

	SUPERFICIE.	POPULATION.	
	Milles carrés de 60 au degré équatorial.	Absolue.	Relative.
ANCIEN MONDE ou ANCIEN CONTINENT....	23,427,000	678,000,000	29
dont en Europe.........................	2,793,000	227,700,000	82
Asie.........................	12,118,000	390,000,000	32
Afrique..............	8,500,000	60,000,000	7
NOUVEAU-MONDE ou NOUV. CONTINENT dit Amérique.	11,146,000	39,000,000	3.5
MONDE MARITIME ou CONTINENT AUSTRAL, qui avec ses dépendances forme l'Océanie..	3,100,000	20,300,000	6.5
TOTAL pour le globe...	148,522,000		
Partie occupée par les mers......	110,849,000		
Partie occupée par les terres.....	37,673,000	737,000,000	19.6

Voyages.

Description de Washington. — Nous nous rendîmes, dit un voyageur, de Baltimore à Washington, le 29 décembre 1827. Le jour, qui commençait à poindre lorsque nous approchâmes de cette ville, suffisait pour nous faire

remarquer la singularité de son aspect, dont rien jusque-là n'avait pu nous donner une idée : des maisons dispersées çà et là sans ordre, et placées à de grandes distances les unes des autres ; des rues si larges et si mal tracées qu'on en suivait avec peine la direction ; enfin, pour me servir de la comparaison d'un habitant de cette ville, qu'on se représente une boîte de jouets renversée et dispersée par un enfant. On arrive à Washington par des avenues d'un mille de longueur qui aboutissent au Capitole, avantageusement situé sur une éminence ; on remarque dans le voisinage de ce monument l'hôtel du président et ses bureaux.

Washington est sur la rive gauche du Potomac, dans le district de Colombia, qu'on a séparé des états de l'Union pour en faire le siége de la capitale et la résidence du gouvernement. La superficie de ce district est de cent milles carrés, qui ne tarderont pas à être couverts de constructions.

Le séjour de cette capitale offre beaucoup d'agrémens aux étrangers, quoique la petitesse des appartemens en rende souvent la chaleur insupportable. La société se compose de personnes rassemblées de tous les états de l'Union, et pour ainsi dire de toute l'Europe, puisque les légations étrangères en font partie : la conversation y est à la fois amusante et instructive ; il y règne un ton de politesse de cour et d'urbanité qui enchante et qui étonne dans une démocratie. L'étranger peut se livrer sans fatigue aux douceurs de la société, parce qu'on est dans l'usage de se retirer de bonne heure. J'y rencontrais des personnes très au courant des affaires publiques, et je profitais avec empressement de l'obligeance avec laquelle elles répondaient à toutes mes questions.

J'avais pour but, en me rendant à Washington à cette époque, d'assister aux séances du congrès, et de trouver

réunis dans la capitale les citoyens les plus distingués de l'Union ; j'allais presque tous les jours au Capitole où s'assemblent le sénat, la chambre des représentans et même la cour suprême. L'accueil bienveillant et empressé des personnes en place rend leur abord extrêmement facile ; on retire beaucoup de fruit de leur entretien, lors même qu'elles ne s'expriment pas avec une entière franchise.

La salle du congrès diffère autant par sa structure de celle où se réunissent les communes de l'Angleterre que par la conduite des affaires et la manière de les discuter. Les députés de la Grande-Bretagne sont renfermés dans une salle gothique et oblongue ; ils se font entendre sans élever la voix au-delà du ton ordinaire de la conversation et sont dispensés de cette déclamation oratoire, dont l'emphase est aussi nuisible à la discussion qu'elle y est déplacée. Les bancs sont alignés les uns au-dessus des autres, et les étrangers sont étroitement resserrés dans une petite galerie.

L'assemblée des représentans se tient à Washington dans une belle et vaste salle semi-circulaire, dont la hauteur est de quarante pieds sur quatre-vingt seize de diamètre. Elle est environnée de quatorze colonnes de marbre qui s'élèvent jusqu'au dôme et sont décorées de draperies rouges, formant de l'une à l'autre d'élégans festons. La galerie qui est réservée au public est construite à vingt pieds au-dessus du plancher, elle fait un long circuit derrière les colonnes. Dessous cette galerie, et au milieu de la demi-circonférence, est placé le fauteuil de l'orateur. De ce point partent comme des rayons sept passages qui traversent les rangs des députés disposés concentriquement. Chaque membre est assis dans un bon fauteuil, ayant devant lui un pupitre garni de plumes, encre, papier, etc., et d'un tiroir fermant à clé. Les colonnes sont séparées du reste de la salle

par une allée très-large : au pied de chacune d'elles est un sopha où s'asseient les étrangers admis par l'orateur, à l'exception des dames, qui ne sont reçues que dans la galerie. Le corps diplomatique est placé derrière l'orateur ou président (1), où se trouvent aussi les places réservées aux journalistes. Cette salle majestueuse, ou plutôt cet amphithéâtre, n'est pas disposé avantageusement pour la voix : l'orateur ou président peut seul de son fauteuil se faire entendre facilement. J'en fis la remarque à plusieurs députés, dont l'un me répliqua : « Ne reprochez pas à l'Amérique d'avoir, pour la première fois peut-être, sacrifié l'utile au beau.

Le plus parfait décorum règne dans l'assemblée; point de toux affectée, point de signes d'encouragement, ni de ces mots, *écoutez! écoutez!* En un mot aucun de ces bruits significatifs qui ont tant d'action sur les débats du Parlement britannique. Les membres du congrès parlent longuement sans craindre les interruptions; mais je n'oserais pas dire jusqu'à quel point ils sont écoutés. Si les talens reconnus de l'orateur ne captivent pas entièrement l'attention de l'auditoire, elle est distraite par les entretiens particuliers, la lecture, l'écriture de quelque lettres, la promenade le long des passages, le bruit des tiroirs : ajoutez les allées et venues perpétuelles de deux petits garçons qui circulent dans la salle pour remettre aux députés leurs lettres et journaux, et faire leurs commissions.

La salle du sénat n'a que 75 pieds de diamètre, mais sa forme est entièrement semblable à celle de la chambre des représentans. Quelles que soient les diverses critiques dont le Capitole est l'objet, il n'en est pas moins un vaste et beau monument : je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent

(1) Speaker.

que les trois dômes tronqués qui le couronnent nuisent à l'effet de l'ensemble, et ne sont pas en harmonie avec le reste de l'architecture. Le dôme du milieu renferme une salle appelée *la rotonde*, qui est ornée des peintures colossales de Trumbull : elle communique par un petit escalier à l'élégante et commode bibliothèque du congrès. Le Capitole est construit en pierres de taille à grain serré et d'un ton jaune, qui s'harmoniseraient parfaitement avec le caractère monumental de cette construction, si l'on n'avait pas eu le mauvais goût de l'enduire d'une couche de chaux.

Les séances du sénat durent ordinairement depuis midi jusqu'à trois heures. La première fois que j'y assistai, on s'occupa d'un bill pour la suppression de l'emprisonnement pour dettes. Cinq sénateurs obtinrent la parole, et plusieurs ne s'en tinrent pas à un seul discours. Il est vrai qu'ils sortirent souvent de leur sujet pour se jeter dans des lieux communs de morale, si rebattus aujourd'hui, qu'à peine sont-ils admis dans la conversation. Ils parlaient comme des jeunes gens sans usage du monde et des affaires; leur style ampoulé me faisait sourire, lorsqu'il résultait d'une période bien ronflante quelque maxime fausse ou triviale.

Un des sénateurs s'occupa davantage de la question, mais ce fut avec une longueur qui n'est tolérée qu'en Amérique; il finit par voter en faveur du bill, moyennant un amendement dont le vice-président donna lecture de son fauteuil, et les débats recommencèrent. L'orateur qui avait proposé le bill, reprit ensuite la parole; il décrivit, avec une éloquence pathétique, les souffrances des prisonniers, la perte de leurs mœurs, celle de leur santé, etc. Une manière si nouvelle pour moi de traiter les affaires publiques m'intéressait beaucoup, mais il n'en était pas ainsi des sénateurs qui se levèrent peu-à-peu, soit pour

se promener, soit pour former des groupes dans les passages.

L'amendement fut retiré. J'imaginai qu'une question qui, depuis six ans, était pendante au congrès, selon l'expression d'un orateur, allait passer sans opposition, elle fut encore ajournée et discutée le lendemain et les jours suivans sans avancer d'un pas.

J'appris avec surprise, dans le cours de ces débats, qu'une motion semblable occupait en même-tems l'attention de l'assemblée, et je demeurai confondu en voyant le peu d'ensemble qui régnait dans les opérations d'un corps aussi auguste. On m'assura cependant qu'on avait coutume d'y traiter les affaires avec plus d'ordre.

Les débats de la chambre des représentans étaient beaucoup plus animés; je m'y rendais les jours d'ajournement du sénat, et j'y fus témoin d'une discussion très-vive sur les réclamations d'un habitant de la Nouvelle-Orléans. Il exigeait des indemnités à cause de l'enrôlement forcé d'un de ses esclaves qui avait été blessé en combattant dans la dernière guerre. Il s'agissait de décider si l'esclave serait considéré comme la propriété de son maître, ce qui se rattachait naturellement à la grande question de l'esclavage. Les membres des états méridionaux soutenaient l'affirmative avec chaleur; ceux du nord la repoussaient non moins vivement. On apportait ordinairement plus de réserve dans une question si délicate, et qui pouvait froisser tant d'intérêts; mais cette fois l'animosité de la dispute jeta les esprits hors de toute mesure. La discussion dura dix jours, pendant lesquels la question sur l'esclavage fut pleinement éclaircie. La violence des débats jointe aux injures personnelles contraignirent d'y mettre fin par l'ajournement.

Je me rendis chez le président, le 1er janvier 1828, ses salons étaient ouverts, et il y avait beaucoup de monde; cependant la réception n'était pas aussi générale que le

4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance de l'Amérique, où tous les citoyens sont admis sans aucune distinction. L'appartement de réception consiste en deux salons bien meublés, d'où l'on entre dans une vaste salle de bal, entièrement nue, et dont les murs sont enduits de plâtre sans aucune peinture. Cet excès de simplicité républicaine surpassa mon attente, et contrastait avec l'élégance des salons précédens. J'en témoignai ma surprise; on me dit qu'il avait été résolu dans un congrès de voter 25,000 dollars (125,000 fr.) pour meubler l'hôtel du président; mais dans le congrès suivant, la plupart des membres ayant été renouvelés comme cela arrive d'ordinaire, ils jugèrent qu'il était inutile d'épuiser davantage le trésor public en vaines dépenses, et qu'une salle de bal pouvait se passer d'ameublement. Je ne m'aperçus pas qu'un tel excès de parcimonie parût choquant à mes interlocuteurs.

Les papiers publics retentissaient de plaintes sur l'extravagante prodigalité du président, relativement à l'élégance de ses meubles, et surtout à l'occasion d'un billard dont la possession lui faisait le plus grand tort dans l'esprit de ses concitoyens. On jugera de la sévérité de ces reproches par le passage suivant d'une lettre insérée dans les journaux. « Je ne puis plus souffrir John Adams depuis qu'il a osé établir un billard dans la demeure d'un président. C'est pour amuser ses parens et ses amis en les captivant par les attraits du vice aux dépens des bonnes mœurs républicaines. Il imite en cela l'étiquette des cours, et donne l'exemple de pervertir la jeunesse, ce qu'on doit blâmer avec sévérité. »

La constitution des États-Unis interdit au président la faculté de ratifier les traités et de remplir les emplois vacans sans le concours du sénat. S'il peut révoquer les secrétaires d'état, il ne peut les remplacer sans autorisation. On sent combien l'intervention de quarante-huit

personnes, dont la plupart n'ont pas la moindre connaissance des affaires, doit entraver leur marche et nuire aux plus sages négociations.

Je ne prétends point faire un essai sur la théorie du gouvernement américain, je désire simplement dire ce que j'ai vu, et ce qui existait en 1827 et au commencement de 1828, sans répondre des changemens qui ont pu survenir depuis près de deux ans dans un pays dont la constitution est sujette à des variations journalières.

On dit communément en Angleterre que le roi ne peut pas faire de mal, et on peut dire avec raison aux États-Unis que le président ne peut faire aucun bien : cependant, chose étrange! le chef de la république américaine est en partie responsable d'un pouvoir qui est presque entièrement dans les mains des corps législatifs. En Angleterre, la responsabilité pèse tout entière sur les ministres, au lieu d'être disséminée sur une multitude de têtes comme aux États-Unis, où la réalité du pouvoir appartient aux corps législatifs, tant généraux que particuliers. Ces corps sont tous électifs, et par conséquent sujets à éprouver de si fréquentes mutations, que leurs membres doivent échapper à la responsabilité de leurs actes par la mobilité de leur pouvoir.

Le pouvoir exécutif est confié dès le commencement de la session à des comités permanens qui sont choisis dans le sénat par le vice-président et par l'orateur ou président dans la Chambre des députés : ces comités ne manquent pas d'adopter les opinions de ceux qui les ont choisis, et tout leur pouvoir reflète en quelque sorte sur le vice-président et sur l'orateur, ce qui ajoute beaucoup à l'importance de la nomination du dernier.

Le président des États-Unis est élu pour quatre ans ; on ne peut le destituer avant l'expiration de ce terme, sans

le mettre en accusation. La constitution des États-Unis est, à cet égard, inférieure à la nôtre; car il est rare qu'en Angleterre le ministère puisse se soutenir contre la majorité, tandis que le chef suprême de l'Union est inamovible pendant quatre ans.

La loi qui exclut les fonctionnaires des corps législatifs entraîne de fâcheux inconvéniens. Ces corps se trouvent remplis d'hommes inexpérimentés et sans connaissances administratives, qui jettent de la confusion dans les affaires et les prolongent à l'infini. Comme ils ne mettent aucune liaison dans leurs opérations, elles manquent toujours d'ensemble. Quelques membres avaient essayé de se rapprocher dans des assemblées appelées *caucus*, mais ils en furent extrêmement blâmés. De là vient que chacun agit de lui-même, au gré de sa fantaisie et avec tant d'imprudence, qu'il compromet souvent les intérêts de son parti.

Le retour fréquent des élections rend plus intime le contact des députés avec leurs commettans; ils s'occupent davantage de leurs intérêts, mais c'est aux dépens du bien général. Ce sont plutôt les avocats de quelques districts éloignés que les représentans d'une grande nation. Cet inconvénient est vivement senti par tous les bons citoyens; ils gémissent en pensant que des vues aussi étroites dominent dans la chambre et même dans le sénat.

Je me sentais accablé durant les séances du congrès par la longueur des débats et l'incohérence des discours dont je ne pouvais suivre le fil parmi les non-sens dont ils abondent. Il est bien rare que l'orateur n'abandonne pas l'objet de la discussion pour étaler les plus beaux sentimens de morale ou de patriotisme; pour faire profession de foi de son indépendance, ou pour admirer la grandeur toujours croissante de l'Amérique, qu'il compare avec dédain à la décadence de la vieille Europe : trop heureux encore si la mère-patrie échappe à des attaques plus directes. Je

demandai à tout le monde si de pareils discours avaient l'assentiment général. Les hommes de tous les partis, de toutes les opinions, jeunes ou vieux, répondaient à l'envi que ces discours étaient également contraires au bon goût, au bon sens et à la marche des affaires, mais qu'ils plaisaient aux électeurs de province, charmés de pouvoir admirer l'éloquence de leurs représentans.

Je ne pouvais m'empêcher de me récrier sur la patience bénévole des auditeurs; observez, disait un de mes amis, que nous sommes rassemblés ici de toutes les parties d'une vaste contrée où la civilisation, à peine ébauchée, laisse à chacun ses mœurs, ses goûts et le sentiment d'une liberté sans contrôle qui repousse toute discipline; le tems peut seul introduire des changemens avantageux dans l'administration d'un peuple si nouveau. Je désirais avoir son opinion sur l'admission des secrétaires d'état aux séances des corps législatifs : elle produirait de grands avantages, me dit-il, si elle était possible. Mais je vous prie de considérer quelle est la nature des membres qui composent nos assemblées : ce sont des hommes moraux, bien intentionnés, d'une grande intelligence dans leur propre sphère, et d'un patriotisme à toute épreuve; mais ils connaissent si peu les formes administratives et les affaires publiques, qu'ils ne comprendraient rien aux explications des ministres, et que faute de s'entendre, le tems se perdrait en discussions oiseuses, d'où naîtraient des combats à outrance. Les explications sont demandées par écrit; on y répond de même, et la chambre en réfère au comité, qui juge si la réponse des ministres est satisfaisante.

Après beaucoup de recherches, je restai convaincu qu'il n'y avait ni ne pouvait y avoir dans le congrès des membres assez influens pour remplir le rôle de ce que nous appelons les *meneurs* en Angleterre. L'habileté de quelques-uns, leurs manières insinuantes, leur procure une sorte

d'influence, mais, s'ils en usaient ouvertement, leur perte serait inévitable. Il y a des membres qui sont plus spécialement chargés des questions administratives ou autres, selon leur sagacité particulière, mais on ne s'aperçoit pas qu'il en résulte ni plus d'ordre, ni plus de concert dans les opérations. On se demande en vain quel fruit on peut retirer de la session d'un congrès, et quels avantages le public recueille de la lecture de ses débats? Les bills les plus importans sont ajournés d'années en années, et les journaux sont remplis de discours interminables qui mentionnent tout, hors le sujet de la question.

Essayons encore une fois de caractériser les débats du congrès, en rendant compte d'une séance de la chambre des représentans. Le 8 avril 1828, diverses motions eurent lieu tour à tour avec si peu d'ensemble, qu'elles se répétaient sans qu'on y fît attention; l'une d'elles m'offrit de l'intérêt par la manière dont elle fut faite, et par les débats dont elle devint l'objet. L'orateur, au lieu de s'écarter de son sujet comme ses devanciers, entra aussitôt en matière et parla fort bien. Il s'agissait d'inviter le comité à faire placer dans la salle du Capitole appelée *la rotonde*, un tableau représentant la bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par le général Jackson sur les Anglais. Une telle motion faite le jour anniversaire de cette bataille semblait devoir passer sans contestation, mais ce n'est pas ainsi qu'on traite les affaires les plus simples en Amérique; d'ailleurs les prétentions du général Jackson à la présidence, rendaient le succès de la motion un triomphe de parti. L'orateur conclut en proposant M. Washington Alston, pour exécuter le tableau, en qualité de peintre habile et de compatriote du général Jackson; tous deux étant du Tennessée.

La réputation et le mérite du peintre étaient incontestables, cependant il fut repoussé, et l'on proposa de remplacer

son nom par ces mots moins positifs : *quelque artiste distingué.* L'amendement fut discuté, et se perdit bientôt dans la question présidentiale ; alors on en vint aux personnalités, puis à l'ajournement qui éprouva peu de difficultés.

Les débats recommencèrent le lendemain et durèrent quatre heures. La minorité cherchait à lasser le parti du général Jackson par une foule d'amendemens absurdes qui finirent par rendre méconnaissable la première motion. Cependant l'orateur se leva pour recueillir les votes ; il dit : Telle ou telle motion a été proposée ; que ceux qui l'approuvent, se prononcent affirmativement ; et que ceux qui la rejettent, déclarent leur opposition. L'orateur se contente souvent de juger la majorité sur le volume du son ; mais si la décision est contestée, il requiert les *ouis* de se lever, puis les *nons*, et prend note de leur nombre. Si l'assemblée oppose de nouveaux doutes, on fait l'appel des membres en nommant deux fois les absens, ce qui fut renouvelé jusqu'à six fois dans la même séance. Les partis avaient pour but, en traînant les choses en longueur, de montrer qu'il n'y avait point d'accommodement à espérer de part ni d'autre, et qu'il fallait retirer la motion. Elle le fut en effet.

Les listes des votes, qui sont publiées dans les journaux, rendent le public juge de l'opinion de chacun des membres du congrès ; je ne tardai pas à connaître leurs noms et leurs sentimens politiques. De fréquens entretiens me donnaient occasion de raisonner avec les hommes les plus distingués parmi eux, sur des questions importantes, telles que la propriété des esclaves, le tarif des taxes, la protection due aux manufactures, les droits de l'état, les améliorations intérieures, et divers autres sujets de discussion d'un égal intérêt, et qui furent débattus pendant la session du congrès. Mais la question présidentiale était le gouffre où tous les intérêts de l'état venaient se confondre ; elle préoccupait

tous les esprits, tandis que les affaires les plus pressantes demeuraient en suspens.

Marine.

État comparé de la marine de la Grande-Bretagne et de celle des principales puissances de l'Europe. — Un journal allemand a fait dernièrement la comparaison des forces maritimes du Royaume-Uni et des autres principales puissances maritimes. Voici les résultats les plus remarquables de ce rapprochement :

La marine militaire anglaise consistait au 1er janvier 1829.

En vaisseaux de guerre	de 80 à 120	canons.........	54.
Id. *id.*	de 74 à 78	*id*...........	77.
Frégates	de 50 à 60	*id*...........	37.
Id.	de 42 à 48	*id*...........	112.
Corvettes	de 10 à 38	*id*...........	172.
Bricks..			100.
		Total...............	610.

Ces bâtimens doivent porter environ 22,920 canons.

La marine française, d'après le compte rendu par le ministre de la marine, en 1829, consistait en

Vaisseaux de guerre................................	33
Frégates..	41
Corvettes, bricks, etc................................	148
Total.........	222

Ces 222 navires ont environ 7,240 canons.

D'après divers renseignemens on a lieu de croire que la marine russe se compose de 81 bâtimens armés de 3,052 canons.

Les Pays-Bas avaient en mai 1829 un total de 93 bâtimens, armés de 1,442 canons.

La Suède et la Norwège avaient, en 1826, 372 navires armés de 2,243 canons, parmi lesquels se trouvaient seulement 2 vaisseaux de ligne.

L'Espagne avait en 1828 :

6 vaisseaux de ligne
12 frégates
94 autres navires
et 12 navires de différentes grandeurs sur le chantier.

En tout 124 bâtimens armés de 1,920 canons.

La marine militaire de Portugal se composait, en 1826, de :

2 vaisseaux de 72 canons, faisant ensemble....	144
6 frégates de 45..........................	270
7 corvettes de 20..........................	140
2 bricks de 18..........................	36
6 petits navires de 10..........................	60
Total. 23 vaisseaux avec.	650 canons.

La Turquie, avant la bataille de Navarin, avait :

20 vaisseaux de guerre
15 frégates
32 autres petits navires

Total ..... 67 vaisseaux avec 2,156 canons.

Il résulte de ces rapprochemens que l'Angleterre possède à elle seule 131 vaisseaux de ligne et 479 autres; en tout 610 bâtimens de guerre, armés de 22,920 canons, tandis que les autres puissances maritimes réunies n'ont que 93 vaisseaux de ligne, 889 autres bâtimens et 18,761 canons. La puissance maritime de la Grande-Bretagne paraîtra encore plus formidable, si on calcule qu'au nombre de ces 690 navires, ne se trouvent pas compris les bâtimens de la marine militaire de la Compagnie des Indes, exclusivement réservée à la défense des côtes des possessions anglaises de l'Asie.

Industrie.

Pont suspendu à Bristol. — Les journaux avaient annoncé que l'on se proposait de jeter sur l'Avon, près de Bristol, un pont sous lequel les navires de toutes les grandeurs, qui se rendraient dans cette ville, pourraient pas-

ser avec leurs voiles déployées. Ce projet, que l'on avait d'abord tourné en ridicule, doit cependant être mis à exécution. C'est le grand ingénieur Telford qui en est chargé. Le choix de cet architecte doit être considéré comme une garantie suffisante du succès des travaux gigantesques que l'on va entreprendre.

Ce pont sera élevé à une hauteur de deux cent dix pieds anglais au-dessus de l'eau. Il aboutira d'un côté au rocher de Saint-Vincent dans le comté de Gloccster, et de l'autre au rocher de Leigh-Wood, dans le comté de Sommerset. Toutefois il ne sera pas fixé à ces rochers; mais à des piles ou plutôt à des tours gothiques qui auront la forme de celles que l'on construisait dans le quinzième siècle, et dont on peut voir un spécimen à Boston dans le comté de Lincoln. Ces tours s'élèveront de cinquante pieds au-dessus du pont; elles formeront, par conséquent, des colonnes colossales de deux cent soixante pieds perpendiculaires. Ainsi donc le pont aura près de dix pieds, et les tours près de soixante pieds de plus que le *Monument* de Londres. En estimant l'élévation moyenne des navires à cent trente pieds depuis le niveau de l'eau, il y aura encore un espace de quatre-vingts pieds entre l'extrémité supérieure du grand mât et le tablier du pont. Celui de Menay, qui a fait à juste titre notre admiration, n'a guère cependant plus de cent pieds au-dessus de l'eau. Les jetées ou tours seront creuses, et contiendront des escaliers qui aboutiront à des terrasses fixées à ces grandes constructions. Comme sur le pont de Menay, le passage pour les personnes à pied sera au milieu du pont, les voitures et les chevaux circuleront sur les deux côtés. La largeur du passage du milieu sera de cinq pieds; celle de chacun des côtés d'un peu plus de douze; ce qui fera une largeur totale d'environ trente pieds. Ce magnifique ouvrage unira les deux comtés de Gloccster et de Sommerset.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Rurale.

CONDITION DU PEUPLE DES CAMPAGNES EN ANGLETERRE (1).

Il s'opère au sein des sociétés des changemens graduels et presque imperceptibles qui affectent d'une manière bien plus puissante le bonheur de l'espèce humaine que ces révolutions politiques qui absorbent presque toujours l'attention des historiens. Les tracasseries des cours, les débats de factions turbulentes et cupides, les hostilités de nations ambitieuses, composent la trame ordinaire de leurs récits. Ils constatent avec une exactitude scrupuleuse quelle cabale prévalut au sénat; quel intrigant au cœur

(1) Cet article fait partie de cette série si intéressante d'articles agricoles publiés par Sir Walter Scott, dans la *Revue Trimestrielle* *. Nous avons publié les précédens, dans les numéros 28, 46, 48 et 51 de la Revue Britannique.

* *Quarterly Review.*

vide supplanta son rival dans le cabinet ; quel chef vainquit son antagoniste sur le champ de bataille. Mais c'est là d'ordinaire qu'ils s'arrêtent : après avoir détaillé les folies, les fautes, les trahisons, les barbaries de l'espèce humaine, décrit les vapeurs et l'écume qui flottent à la surface de la société, c'est à peine s'ils jettent un regard distrait et superficiel sur les lentes et silencieuses révolutions qui s'opèrent dans l'industrie, les habitudes domestiques et l'économie intérieure des états. Mais, ou nous nous trompons bien, ou cette manière d'écrire l'histoire touche à son terme. Il est probable même qu'un jour le silence de graves historiens sur ces matières ne nous étonnera guère moins que la candeur de cet ancien *fablier*, qui commence son lai par cette profession concise de sa foi politique : « Les prêtres sont faits pour prier dans la solitude ; mais il convient que les nobles chevaliers jouissent de toutes leurs aises et goûtent tous les plaisirs, tandis que le laboureur travaille afin qu'ils soient nourris dans l'abondance, eux, leurs chevaux et leurs chiens. »

Parmi les révolutions qui ont eu lieu dans la situation et les sentimens des diverses classes dont se compose la société en Angleterre, il n'y en a aucune qui soit plus digne d'examen que le changement qui s'est opéré dans la condition du peuple de nos campagnes. C'est un fait malheureusement trop incontestable que ce changement n'a pas été heureux ; que l'honnêteté, la sobriété, l'amour du travail n'existent plus dans cette grande division de la société, si justement citée autrefois pour ses vertus. La richesse du pays, la capacité productrice du sol, se sont constamment accrues ; tandis que le sort de ceux qui cultivent nos champs et qui sont, pour ainsi dire, les créateurs de cette richesse, semble se détériorer de plus en plus. La plupart des écrivains qui ont voulu expliquer cette pro-

gression rétrograde, l'ont attribuée au système actuel de la taxe des pauvres. Nous croyons qu'à cet égard ils sont dans l'erreur; et, comme ce sujet intéresse l'humanité au plus haut point, on ne nous blâmera pas, sans doute, de consacrer quelques instans à réfuter la manière de voir de ceux qui raisonnent d'après l'ancien sophisme, *post hoc, ergo propter hoc.*

Pendant la durée du système féodal, depuis la conquête jusqu'à l'avénement de Henri VII, la population de ce pays était purement agricole. Les barons et les grands propriétaires fonciers avaient des esclaves qui étaient généralement occupés des soins de l'économie domestique, et à confectionner les meubles et les tissus dont leurs maîtres avaient besoin; ils étaient entretenus aux dépens de ceux-ci, dans leur enfance et leur vieillesse, comme les nègres des Antilles. Toutefois il n'y a aucune raison de croire que cette classe ait jamais été nombreuse en Angleterre. Le grand corps des paysans se composait alors : 1° de personnes qui avaient à bail de petites fermes de vingt à trente acres au plus, et qui payaient leur rente en nature ou en travaux agricoles; 2° de cultivateurs qui avaient chacun un petit enclos attaché à leur cabane, et le privilége de faire paître une vache, un porc et quelques moutons dans les bois et les terres vagues du manoir. Durant toute cette époque, la population de l'Angleterre tirait immédiatement sa subsistance du sol : le propriétaire, du produit de son domaine, cultivé en partie par ses esclaves, et principalement par les tenanciers et les cultivateurs qui vivaient sur sa terre; les tenanciers, du produit de leurs petites fermes; et les cultivateurs, de leurs vaches et de leurs enclos. Quand la population s'accroissait, et qu'un nouveau couple avait besoin d'une habitation, on construisait une ferme ou une cabane, selon le plus ou moins d'aisance de ce couple,

et l'on prenait une portion de sol plus ou moins grande dans les terres en friches que l'on affectait à son entretien. La condition des paysans anglais de cette époque ressemblait, à beaucoup d'égards, à celle des paysans des montagnes d'Écosse à une époque plus récente. Il n'existait alors aucune classe d'individus dans la population des campagnes, qui vécût exclusivement du salaire de son travail journalier; tous avaient une portion de terre. Ces paysans, il est vrai, travaillaient beaucoup et gagnaient peu; mais jamais les alimens ne leur manquaient et ils n'avaient pas besoin des secours de la charité. Ils étaient tous pauvres, mais aucun d'eux n'était mendiant.

Dans le cours du quatorzième siècle, la demande pour alimenter les marchés des Pays-Bas et même les manufactures récentes de l'Angleterre s'accrut rapidement. Cette circonstance produisit un changement important dans la distribution de la population. Les maîtres du sol, trouvant l'éducation des bestiaux plus avantageuse que la culture, commencèrent à suivre le même système que nous avons tous vu en activité dans la Haute-Écosse. Les paysans qui, jusque-là, avaient été employés à cultiver le sol, en furent bannis et jetés dans le monde sans aucune ressource. Les lots de terre labourables qui les alimentaient ainsi que leurs familles furent réunis en clos et convertis en pâturages. La politique de Henri VII encouragea beaucoup une révolution qui avait commencé avant son avénement. Les misères et les souffrances dont ce changement social fut la source pour le peuple de nos campagnes, ont été peintes avec une éloquente indignation par Sir Thomas More dans son Utopie qui n'est pas toujours une chimère.

« Vos moutons, s'écrie-t-il, jadis si sobres, si apprivoisés et si doux, sont devenus si féroces et si gloutons qu'ils mangeraient les hommes eux-mêmes. Ils consument,

anéantissent des champs, des maisons, des cités ; car, dans toutes les parties du royaume où l'on peut faire croître la laine, des nobles, des gentilshommes et même des hommes de Dieu, de saints abbés, peu satisfaits des revenus et de l'aisance de leurs pères et de leurs prédécesseurs, sans soin du bien public, rejettent la charrue de leurs champs ; ils les convertissent en pâturages ; abattent les maisons ; rasent des villages, des villes, et ne laissent debout que l'église, dont ils font une étable pour leurs moutons, étendant leurs ravages sur tous les endroits habités et en culture. »

C'était, il faut l'avouer, une chose curieuse que de voir cette invasion de moutons, semblable à une invasion de barbares, repousser devant elle des populations affamées dont elle envahissait les champs héréditaires. On a souvent représenté la suppression des monastères comme la cause de la détresse où se trouvèrent, à cette époque, les classes inférieures. Mais les résultats de cette mesure ont été fort exagérés. Les monastères ne nourrissaient que ceux qui étaient déjà pauvres et oisifs, tandis que l'invasion des moutons et l'envahissement des pâturages sur les terres labourées, rendaient oisifs ceux qui jadis avaient été industrieux. Nous voyons d'ailleurs, par Sir Thomas More lui-même, que beaucoup de couvens avaient aussi adopté le nouveau système.

Les coutumes de cette époque présentaient toutefois certains obstacles à l'extension des pâturages. Les seules parties de la terre qui fussent entièrement à la disposition du seigneur étaient la portion de son domaine qu'il cultivait par lui-même, et les petites fermes qu'il donnait à bail à ses tenanciers. Il restait dans chaque paroisse une étendue considérable de communaux occupés par un corps nombreux de petits cultivateurs que le seigneur du manoir ne pouvait expulser ni priver de leurs droits. Ces communaux pré-

sentaient donc une barrière à la dépopulation, et ils offrirent un asile à un certain nombre des malheureux exilés. Émus par des sentimens d'humanité, et, plus souvent encore, séduits par l'élévation de la rente qu'on leur offrait, les petits propriétaires consentirent à laisser ces infortunés construire leurs huttes dans quelque coin de leurs domaines. D'autres trouvèrent refuge contre cette tourmente sociale dans les manufactures qui commençaient à prendre quelque importance. Mais tous ne purent se caser de ces diverses manières, et il en restait un très-grand nombre qui infestaient les routes et les villages pour y mendier. De là nos lois sur les pauvres. Durant cette époque mémorable de l'histoire de notre population agricole, il en fut rendu plusieurs pour la répression du vagabondage. Ces diverses lois furent ensuite coordonnées en une seule, qui forme l'acte célèbre de la quarante-troisième année du règne d'Élisabeth. Il paraît que cet acte produisit les effets que l'on en attendait. Jusqu'au commencement du siècle dernier les fonds des paroisses n'étaient employés qu'à secourir les veuves et les orphelins, et les personnes âgées et infirmes; mais jamais les individus valides qui manquaient d'ouvrage.

Cette époque peut à tout prendre être considérée comme la plus heureuse des annales de notre population champêtre. Elle était peu à peu sortie des embarras dans lesquels elle s'était trouvée pendant les deux derniers siècles; et la société avait été remodelée sur un plan très-favorable à ses intérêts. Dégagés de la servitude et du vasselage des tems barbares, les paysans avaient toujours des travaux et de bons salaires, et ils pouvaient amplement subvenir à leur subsistance et à celle de leurs familles. Aussi étaient-ils industrieux, moraux et satisfaits; affectueux dans leurs rapports domestiques; attachés à ceux qui les employaient,

non-seulement par la nécessité, mais aussi par le cœur.

Cependant une autre révolution s'approchait, qui devait affecter leur bien-être d'une manière bien plus générale et bien plus profonde que le changement momentané qui avait eu lieu sous les Tudor. Les nombreuses petites fermes qui avaient échappé à la consolidation sous Henri VII et Henri VIII, et qui, comme on vient de le dire, avaient servi d'asile aux paysans expulsés des grands domaines, allaient subir une révolution semblable. Par l'action combinée de plusieurs causes, beaucoup de petites fermes, dans chaque paroisse, étaient devenues la propriété d'un seul individu. On découvrit alors que la division et le partage des communaux rendraient ces propriétés plus profitables, en permettant d'y introduire des systèmes perfectionnés de culture. En 1709 on demanda au parlement l'autorisation de diviser et d'enclore les communaux de la paroisse de Ropley. Il y consentit; et, depuis cette époque, ces actes se sont tellement multipliés, qu'environ 5,000 paroisses, faisant la moitié de toutes celles de l'Angleterre, ont subi la même opération dans l'espace de cent vingt ans. L'accroissement des produits, qui est résulté de cette division, a sans doute été fort utile aux propriétaires et à d'autres classes, mais on ne saurait nier qu'elle n'ait été préjudiciable à celle des paysans. L'extinction finale de la classe des petits cultivateurs a suivi presque partout la division des communaux. Un grand nombre de fermes ont été réunies en une seule; et le petit fermier a été métamorphosé en tisserand, ou, s'il continue à vivre dans son ancienne habitation, il y languit comme simple journalier, sur le sol qu'il avait jadis à bail. Avant cet état de choses, chaque paysan jouissait de quelque droit commun, celui, par exemple, de faire paitre une vache, un porc, des oies, sur les terres vagues de sa paroisse. La plupart d'entre eux

avaient de petites récoltes qui leur permettaient de donner du fourrage à leur vache pendant l'hiver. D'un autre côté, cette vache donnait au laboureur ce qui est sans prix pour lui, une provision de lait dans les mois d'été. Son porc, engraissé avec les rebuts des végétaux de son petit jardin, lui fournissait du lard pour l'hiver, et il avait en outre quelques volailles. Pour un homme riche, ces avantages sont sans doute des bagatelles ; mais ces bagatelles font la moitié de l'existence du pauvre.

Peut-être observera-t-on que, lorsque les communaux ont été divisés, chacun de ceux qui exerçaient un droit collectif en a eu sa part ; et que ce lot, bien cultivé par ses soins, a dû fournir au petit fermier des avantages très-supérieurs à ceux dont il jouissait. Cette observation serait fondée sans doute si les choses se fussent passées ainsi. Mais les lots ne furent pas répartis entre les petits tenanciers, mais entre les propriétaires de leurs habitations et des champs qui y étaient attachés. Or, presque toujours ils appartenaient aux propriétaires des fermes voisines, et les lots qui leur furent alloués pour éteindre leurs droits collectifs furent généralement réunis aux grandes fermes. Les petits propriétaires qui restaient encore, entourés, circonvenus par les grands, ont fini par leur céder leurs modestes enclos. Ainsi donc, tandis que la France, passant son niveau révolutionnaire sur son sol, en faisait un partage presque égal entre tous ses habitans, l'Angleterre, suivant une direction différente, réunissait tous les fragmens du sien pour en attribuer la propriété à un petit nombre (1).

(1) Note du Tr. Cela s'explique très-bien, quand on sait que l'aristocratie foncière, toujours en possession de la majorité dans les deux chambres du Parlement, fait des lois pour elle, sans s'occuper des intérêts qui lui sont étrangers. Dans cette circonstance sa conduite a été très-simple : il existait des communaux attachés à chaque paroisse, sur lesquels les habi-

Que ce changement en ait produit beaucoup d'autres d'une très-grande importance, c'est assurément une chose qui n'a rien de surprenant. Les petits fermiers, les simples cultivateurs, n'ayant plus aucun droit sur le sol, n'avaient plus de moyens d'existence, quand leurs travaux journaliers venaient à leur manquer. Cette révolution est, sans contredit, la véritable cause des lourds fardeaux qui pèsent sur nous, sous la forme de taxe des pauvres. C'est ce qui peut être établi par une masse de faits incontestables. Nous nous contenterons d'en citer quelques-uns.

Vers le commencement du siècle dernier, la paroisse de Shottesbrook, dans le comté de Berks, contenait une très-grande ferme, demeure primitive du seigneur du manoir (1), et plusieurs autres fermes de dimensions moyennes. Le reste des terres de la paroisse était morcelé entre de petits tenanciers qui avaient tous un verger et un ou deux champs, avec lesquels ils nourrissaient une vache, un porc et de la volaille de différente espèce. A cette époque, on ne levait pas dans la paroisse un seul *farthing* pour l'entretien des pauvres. Mais Shottesbrook avait pour paroisse limitrophe celle de Saint-Lawrence qui est très-pauvre, quoiqu'il s'y trouve de grands propriétaires fonciers et des habitans fort riches. On sait qu'en vertu d'une des dispositions de l'acte d'Élisabeth, une paroisse qui n'a

tans exerçaient indistinctement des droits collectifs. L'aristocratie foncière se les est partagés, sans donner aucune indemnité à la classe des non-propriétaires. Il est résulté de ces actes deux choses : 1° l'appauvrissement de la classe des journaliers ; 2° l'accroissement prodigieux de la richesse des propriétaires. Cette richesse a été constituée à trois reprises différentes : la première par les spoliations de la conquête, sous Guillaume-le-Conquérant ; la seconde, sous Henri VIII, par la spoliation des biens du clergé ; la troisième, par l'envahissement des communaux. S.

(1) *The lord of the manor.*

pas de pauvres à sa charge est obligée de concourir au soulagement de ceux d'une des paroisses voisines. En conséquence, celle de Saint-Lawrence réclama les secours des habitans de Shottesbrook pour les aider à soutenir ses pauvres. Les fermiers de Shottesbrook se réunirent avec tous les autres paroissiens, et, pour échapper à la charge qu'on voulait leur imposer, ils sollicitèrent un villageois d'accepter un secours de 3 sh. (3 fr. 75 cent.) par semaine, attendu qu'il avait neuf enfans à nourrir. Mais les secours de la charité étaient encore, à cette époque, considérés comme un opprobre. « Graces au ciel, répondit le pauvre homme, je parviens à soutenir ma famille, et, sous aucun rapport, je ne voudrais consentir à me faire nourrir par les autres. » Un second, auquel on fit la même offre, répondit de la même manière. On ne savait plus à qui s'adresser, et les habitans de Shottesbrook au désespoir croyaient qu'ils allaient être obligés de subvenir aux besoins des pauvres du voisinage, lorsque enfin ils parvinrent à triompher des scrupules d'une vieille femme âgée de près de cent ans, qu'ils déterminèrent, non sans peine, à accepter quelques secours. Mais la situation de cette paroisse changea bientôt. Les communaux furent partagés. Par suite d'autres événemens, les petits lots de terre attachés à chaque chaumière en furent séparés ; le nombre de ces habitations, qui était de trente, fut réduit à douze ; et leurs habitans, qui n'avaient plus ni terre, ni verger pour subvenir à leur entretien, tombèrent à la charge de la paroisse. Cette charge fut très-pesante ; car, avant qu'une génération se fût éteinte, la taxe s'élevait déjà à 3 sh. (3 fr. 75 cent.) par livre st. (25 fr.) de revenu.

En 1798, la taxe des pauvres de North-Creek, dans le Norfolk, n'excédait pas 1 sh. 9 pences (2 f. 10 c.) par livre. Jusqu'à cette époque un grand nombre de vaches paissaient

dans les pâturages communaux. Mais on commença alors à y porter la charrue; et, à mesure que les cultures s'étendirent, le nombre des vaches fut nécessairement réduit: il résulte des comptes de la paroisse que la taxe des pauvres s'accroissait dans une proportion correspondante à celle de la diminution des vaches. Dans l'espace de trois ans elle monta à 3 sh. (3 fr. 75 cent.) par liv. st. (25 fr.); il n'y avait plus alors qu'un petit nombre de vaches. Quelques années après, ce nombre fut réduit encore, et la taxe s'éleva à 6 sh. (7 fr. 75 cent.) par livre. En 1818 deux laboureurs possédaient encore chacun une vache. Pour l'utiliser ils avaient loué deux acres de terre, à 3 sh. par acre. C'étaient leurs femmes et leurs enfans qui les cultivaient. Cette petite culture, avec leurs salaires journaliers, permettait au premier d'élever cinq enfans, et au second d'en élever six, sans les secours de leurs paroisses. Les autres laboureurs, qui n'avaient pas de vaches, recevaient chacun une indemnité de 2 sh. (2 fr. 50 cent.) pour chaque enfant. Il n'était pas rare de voir ces deux hommes respectables, le soir, cultiver leurs jardins, après avoir travaillé pour leurs maîtres. Leurs femmes, leurs enfans, s'empressaient autour d'eux pour les aider; car il n'existe pas de stimulant au travail plus actif qu'un petit champ attaché à l'habitation du cultivateur.

Ceux qui ne connaissent que les arrangemens actuels de la société, ne sauraient concevoir à quel point le sol était subdivisé jadis. Il existe dans la paroisse de Clapham, dans le Sussex, une grande ferme nommée *Holt*. Elle contient environ cent soixante acres, et elle est maintenant prise à bail par un seul fermier. Pendant les treizième et quatorzième siècles c'était un hameau divisé entre vingt et un propriétaires. Ce fait est attesté par des documens que nous avons entre les mains, et dont la conservation est

parfaite, quoique leurs différentes dates embrassent une époque qui commence à 1200 et finit à 1400. A cette dernière date le nombre des propriétaires commença à décroître. En 1500 il était réduit à six; sous le règne de Jacques Ier il n'y en avait plus que deux. Enfin, après la restauration de Charles II, il n'y avait plus qu'un seul propriétaire qui affermait tout son domaine à un seul fermier. De 1200 à 1400, il paraît qu'il n'y avait pas moins de cent personnes qui vécussent sur cette terre; et il n'y en a pas aujourd'hui plus de quarante. Il nous serait facile de citer une multitude d'autres faits du même genre.

Ce système d'agglomération, qui a commencé vers le quatorzième siècle, n'a pas cessé d'être progressif depuis cette époque; et il est aujourd'hui arrivé à un point qui mérite la plus sérieuse attention. C'est aussi un fait historique que les plaintes contre le vagabondage et la mendicité se sont accrues à mesure que ce système, si fatal au pauvre, faisait des progrès.

Si maintenant nous tournons nos regards vers l'Écosse, nous verrons que les mêmes causes ont produit les mêmes résultats. Vers la fin du dix-septième siècle, le système de réunion des petites fermes avait été suivi sur une grande échelle dans certains comtés. Les paysans, bannis des habitations de leurs pères, étaient devenus des vagabonds et des mendians, et leur nombre était si considérable, qu'ils étaient un sujet d'alarmes pour la paix publique. Le célèbre Fletcher de Saltoun proposa même de les réduire personnellement en servitude pour faire cesser les craintes et les dangers réels des portions de l'Écosse où ils se répandaient. Dans les comtés du nord, où les paysans ont été récemment dépossédés et leurs fermes réunies et changées en pâturages, les propriétaires sont presque tous les ans obligés de faire des avances considérables, sous une forme

ou sous une autre, pour l'entretien des pauvres (1). Il n'est pas douteux que ce fardeau deviendra plus lourd à mesure que la population s'accroîtra, jusqu'au moment où le besoin d'une taxation régulière se fera impérieusement sentir. Les maîtres du sol ajourneront sans doute ce mal nécessaire, mais à la fin il faudra qu'ils s'y soumettent. Ils ne peuvent pas plus empêcher cet inévitable résultat du système qu'ils ont adopté, en isolant le paysan de la terre, qu'ils ne pourraient empêcher le Tay de couler vers l'Océan. Dans les comtés méridionaux de l'Écosse, où le système d'agglomération des fermes est suivi depuis long-tems, cette conséquence impossible à prévenir a eu lieu en partie. Dans plusieurs paroisses des taxations régulières pour l'entretien des pauvres ont déjà été réparties ; et cette pratique s'étend de plus en plus. Au fond, il n'existe pas d'autre moyen d'empêcher l'introduction ou l'extension de ces taxes que de fonder une portion des moyens d'existence de la population agricole sur la terre qu'elle cultive.

Nous sommes loin assurément de désapprouver en elle-même la mesure du partage des communaux, mais seulement la manière dont elle s'est faite. Si, lorsqu'elle a eu lieu, chacun des intéressés eût été indemnisé, elle n'eût pas été moins utile à la classe agricole en particulier, qu'au public en général. Ces habitudes oisives que le voisinage de grands communaux encourage parmi les paysans auraient été modifiées, et fait place à l'industrie du petit propriétaire ; et toutes nos terres vagues auraient successivement été mises en culture. Il n'y a rien que le peuple de nos campagnes haïsse plus profondément que le partage des communaux ; et, dans le fait, la manière dont

(1) On sait qu'en Écosse, il n'existe pas de taxation régulière pour les pauvres.

ces opérations s'exécutent est très-préjudiciable à ses intérêts. Alors même qu'à titre de propriétaire d'une cabane ils obtiennent un lot, il est bien difficile qu'ils le conservent long-tems. Une maladie, une mauvaise récolte, une opération malheureuse, le forceront tôt ou tard de le vendre à quelque grand propriétaire du voisinage, qui s'empressera de profiter de ses embarras, tandis que ses droits collectifs sur les communaux étaient garantis, non-seulement contre les usurpations des autres, mais contre ses propres imprudences.

Dans les districts agricoles l'accroissement du crime a suivi régulièrement celui de l'extension des fermes et la réduction du nombre des chaumières ayant des lots de terrain. A mesure que les vaches et les parcelles de terre des paysans disparaissaient pour se confondre dans les grands domaines, les prisons, les maisons de correction et les pénitentiaires se multipliaient, s'étendaient et s'encombraient de détenus. L'habitant jadis heureux et paisible de la chaumière est devenu l'hôte féroce et démoralisé de quelque geôle. Depuis que le paysan anglais a été dépouillé de ses communaux et de son petit domaine, par une spoliation systématique, il ne considère plus celui qui l'emploie, comme son bienfaiteur, mais comme un ennemi dont il attaquerait plus volontiers les intérêts qu'il ne serait disposé à les défendre. « Dans les montagnes de la Haute-Écosse, dit le général Stewart, dans son admirable ouvrage (1), où les fermes sont peu considérables et où, jusqu'à une époque récente, chaque individu occupait un petit morceau de terre, pendant une durée de soixante-dix ans qui comprend les époques les plus anarchiques et les plus turbulentes, il n'y eut que quatre-vingt-onze condam-

(1) *Sketches of the Highlands.*

nés sur une population de 394,000 ames, tandis que, dans l'espace d'une seule année, en 1817, aux assises de Lancastre, il y en eut quatre-vingt-six. Et cependant cette portion du royaume uni est une de celles qui se distinguent le plus par leur moralité. » La même progression s'observe dans le comté de Lincoln et dans d'autres parties de l'empire où la grande culture a également envahi le domaine de la petite. « On prétend que tout s'améliore, nous disait un vieillard aux assises d'Horsham, en 1818; pour moi il me semble au contraire que tout va de mal en pis. Je me rappelle qu'il y a cinquante ans je vins aux assises de printems; il n'y avait alors d'autres prévenus que deux hommes et une femme. Aujourd'hui il y en a cinquante, malgré tous les moyens d'instruction mis à la portée du peuple dans ces vingt dernières années (1). »

Écoutons maintenant John Denham, villageois qui possède un petit lot de terre dans le comté de Cambridge et qui vient de publier une brochure sur le sujet qui nous occupe (2). On ne sera probablement guère moins surpris de la haute raison de ses observations que de la manière dont il les exprime.

« Quiconque, dit-il, considère avec attention le système agricole trop généralement adopté aujourd'hui, se convaincra bientôt qu'il est impossible que les gains du laboureur puissent suffire à ses besoins. Son revenu n'équivaut pas à celui d'un malfaiteur qui subit sa sentence dans une maison de force. Ainsi la société traite mieux les voleurs que les industrieux. Doit-on, après cela, être étonné que nos prisons soient toujours remplies? Dans les districts où

(1) Voyez le tableau de la progression des crimes et des délits en Angleterre, dans notre 38e numéro.

(2) *Address to the society for the encouragement of industry*, by John Denham.

les paysans ont été entièrement dépouillés de toutes leurs propriétés foncières, il n'est pas rare de les voir commettre quelque acte de braconnage ou d'autres délits équivalens, pour aller passer leurs mois d'hiver dans une prison. Tous les chaînons qui unissaient jadis le paysan et ceux qui le faisaient travailler sont rompus. Il a cessé de prendre à cœur l'intérêt de son maître; il le hait au fond de l'ame, et il ne règle sa conduite que d'après les opinions de ses frères également infortunés. Si sa rage contre ceux qui l'ont dépouillé et qui l'oppriment n'éclate pas ouvertement, il n'est contenu que par la taxe des pauvres. L'homme honnête, laborieux, indépendant, qui veut gagner son pain et celui de sa famille à la sueur de son front et avec le seul exercice de ses bras, devient chaque jour plus rare; et aussi long-tems que les causes politiques et morales qui tendent à en diminuer le nombre continueront d'agir, c'est en vain que le clergé prêchera, que nos hommes d'état discourront au parlement, que les puritains et les méthodistes inonderont nos campagnes de leurs traités religieux. Malgré tous ces efforts, les geôles n'en seront pas moins remplies et les bras ne manqueront pas à la manœuvre de nos pontons. Pénétrés du sentiment de leurs devoirs, que chaque homme porte dans son cœur, les paysans d'une époque encore très-près de nous coulaient des jours paisibles, dans leur innocence primitive, sur les lieux où ils étaient nés et que leur humble bonheur leur rendait si chers. Quand ils s'informaient du nom de ceux qui les régissaient, c'était pour les bénir de l'aise, du repos qu'ils goûtaient sous leur protection. Mais tout est changé aujourd'hui; ils sont devenus vicieux, méchans, misérables; et ils s'occupent sans cesse à rechercher les causes politiques qui les ont à la fois privés de leur bonheur et de leurs vertus.

» Des voix indignées s'élèvent au parlement contre les souffrances qu'on inflige aux nègres des Antilles. Eh bien, je ne crains pas de le dire, le laboureur anglais souffre davantage, et cependant ce sont ces hommes qui produisent le pain que nous mangeons ; ce sont eux qui versent leur sang sur nos champs de bataille sans récompense pour eux et sans profits. Ils souffrent en silence ; ils n'ont pas de moyens de faire entendre leurs plaintes. Mais, si leurs gémissemens sont sourds, ils sont profonds, et il n'y a que les charités des paroisses qui les empêchent de se livrer à des actes de violence ouverte. Croyez-vous donc que, si l'on abolissait la taxe des pauvres, ils se résigneraient sans combats à mourir de faim avec leurs femmes et leurs enfans? Non, sans doute. Eh bien! donc, si vous n'êtes pas humains, soyez du moins prudens, et ne songez pas à faire cesser une contribution aussi nécessaire à la sécurité des riches qu'à l'existence des pauvres. »

Quand de simples villageois écrivent, et écrivent comme cela, il y aurait assurément plus que de la légèreté à ne tenir aucun compte de leurs réclamations et de leurs plaintes.

Mais en voilà assez pour faire voir l'étendue du changement qui s'est opéré dans la condition de notre population agricole ; changement plus important par le nombre de ses résultats qu'aucune des révolutions politiques que la Grande-Bretagne a subies. Dans chaque pays, quelque riche qu'il soit, la classe qui vit du travail de ses mains est toujours la plus considérable ; elle forme la base sur laquelle reposent les autres institutions ; et, quand elle se détériore, quand elle se pourrit et se gangrène, tout l'édifice social est nécessairement exposé à des convulsions funestes. C'est vraiment une chose inexplicable que chez une nation où tous les sujets sont journellement examinés, discutés, débattus, notre administration rurale ait jusqu'à présent si

peu attiré l'attention publique. C'est, cependant, dans nos cantons agricoles, même dans ceux qui sont le plus éloignés de nos centres d'activité sociale et industrielle qu'il faut chercher la cause première de tous nos embarras.

Le changement qui s'opéra dans l'économie rurale de l'Italie, postérieurement à la destruction de la république, fut le principe le plus actif de la décadence et de la chute de l'empire romain. Le sol avait cessé d'être divisé en petites parcelles parmi un grand nombre de cultivateurs sobres, laborieux, attachés à la prospérité du pays par les liens puissans de l'affection et de l'intérêt. Les petites fermes des Romains primitifs avaient peu à peu été réunies; la propriété du sol était concentrée dans les mains de quelques grands propriétaires; et sa culture avait été dévolue aux esclaves. La base sur laquelle reposait le superbe édifice de sa puissance ayant été détruite, Rome elle-même

With heaviest sound, a giant statue, fell (1).

On ne put plus confier la défense de l'empire à une armée composée comme autrefois de recrues volontaires, tirées de l'honorable classe des cultivateurs, et que tous les sentimens naturels au cœur de l'homme attachaient au territoire; ce furent des mercenaires étrangers, toujours prêts à vendre leurs services au plus offrant, qu'on en chargea. L'Italie avait cessé de renfermer une réserve d'agriculteurs robustes, disposés à défendre, au risque de leur vie, les produits des champs qu'ils avaient fertilisés de leurs sueurs. Dès que ses légions stipendiées étaient mises en déroute, le conquérant pouvait s'y avancer sans crainte, pour en prendre possession et lui ravir ses trésors.

Les changemens qui ont eu lieu parmi nous pourraient,

(1) « S'écroula avec fracas, comme une statue colossale. »

si on n'en arrête pas le cours, déterminer une crise analogue. Déjà dans quelques parties de la Grande-Bretagne, les fermes diffèrent peu, par leur étendue, du *latifundia* dans lequel Pline voyait le principe de la ruine de Rome; et la condition des prolétaires dans les districts où se trouvent ces fermes n'est pas telle qu'on puisse les supposer beaucoup plus attachés à leur pays et à ceux qui les emploient, que ne l'étaient les laboureurs esclaves de l'Italie antique. La Grande-Bretagne est sans doute protégée contre les attaques extérieures par les mers qui l'environnent; et il est peu probable qu'elle ait jamais à lutter contre des barbares, venus des steppes du nord. Mais est-elle également à l'abri des commotions intestines? Si jamais ces commotions avaient lieu, le peuple des campagnes ne serait-il pas plus disposé à les favoriser qu'à les contenir? Peut-être dira-t-on que nous aurions pour nous défendre une nombreuse et vaillante armée. Mais les armées se recrutent principalement parmi le peuple des campagnes; et, tôt ou tard, les sentimens qui prévalent parmi ceux qui en font partie se propagent dans des troupes composées de leurs fils et de leurs frères. C'est ce qu'a fait voir l'exemple des premiers tems de la révolution française.

Quelques écrivains prétendent, il est vrai, que le sort des habitans des campagnes n'est pas empiré, parce que leurs salaires, si l'on prend la moyenne d'un certain nombre d'années, peuvent leur procurer la même somme de commodités et d'aisances que celle qu'ils se procuraient avec leurs gains d'autrefois. Nous avons lieu de croire que cette assertion n'est pas fondée; mais, quand bien même elle le serait, il n'en résulterait pas que les paysans fussent aussi heureux que jadis, attendu qu'ils ont perdu tous les avantages accessoires dont ils jouissaient concurremment. Nous avons déjà parlé des droits sur les communaux qu'on

leur a ravis ; nous allons également dire un mot d'un autre avantage dont ils ont également cessé de jouir. A une époque encore récente, les manufactures de ce pays étaient entièrement domestiques ; et on n'avait pas substitué de puissantes combinaisons mécaniques au travail des mains. Tous les tissus qui servaient à vêtir les habitans des campagnes se fabriquaient dans l'intérieur de leurs chaumières ou de leurs fermes. Alors, une nombreuse famille, loin d'être un embarras, était un secours et un appui pour le laboureur. De là, sans doute, cet adage que « Dieu protège les nombreuses familles ; » maxime qui serait aujourd'hui si peu de saison. Si on excepte les années qui suivaient immédiatement leur naissance, les enfans du cultivateur ne comptaient pas exclusivement pour vivre sur ses gains journaliers. Ils commençaient de bonne heure à contribuer à leur propre entretien ; les fils entraient comme domestiques chez les fermiers du voisinage ; les filles se livraient avec ardeur à quelque branche d'industrie, sur le foyer paternel. On n'aurait pas trouvé dans les chaumières de filles dans la plénitude de leurs forces mangeant le pain péniblement gagné par le chef de la famille, ou, comme cela n'arrive que trop souvent, faisant un honteux trafic de leurs charmes. Malheureusement, l'introduction des machines a, non-seulement diminué, mais entièrement anéanti les manufactures domestiques.

The wheel is silent in the vale (1).

Aussi, le père de famille ne peut plus tirer de secours de ses enfans ; tous, au contraire, contribuent à réduire sa faible portion. Les conséquences naturelles de cet état

(1) « Le rouet ne se fait plus entendre dans la vallée. »

de choses sont la misère, la mendicité et le crime. Pendant les mois d'été, les femmes valides peuvent encore parvenir à se procurer quelques travaux dans les champs, où la jeune fille se trouve trop souvent

> Associate with the rude and ribald clown,
> Even in the shrinking prudency of youth (1).

Mais dans les mois d'hiver, quelque disposées qu'elles soient à travailler, il leur est impossible d'avoir de l'emploi, et leurs seules ressources sont les secours des paroisses, le vol ou la prostitution. Dans la paroisse de Bremhill, trente ou quarante jeunes femmes, dans l'impossibilité absolue de se procurer de l'ouvrage, font un compromis avec les chefs de la paroisse, moyennant lequel elles reçoivent, chaque semaine, dix-huit pences (1 fr. 80 c.) pendant la durée de l'hiver. Aussi, quel triste aspect présente l'intérieur de ces familles! les sentimens affectueux et tendres en sont bannis. Tous leurs membres sont méchans, parce qu'ils sont misérables. Tandis que les fils maudissent l'avarice de leur père, celui-ci voit s'éteindre dans son cœur son affection pour ses enfans qu'il considère comme un fardeau.

> Parental love is smitten to the dust,
> Over a little smoke the aged sire
> Holds his pale hands; and the deserted hearth
> Is cheerless as his heart (2).

Nous nous garderons bien de chercher avec le vulgaire, dans la taxe des pauvres, le principe de tous ces maux,

(1) « Associée avec quelque rustre effronté et grossier, et livrée à toute l'inexpérience du premier âge. »

(2) « L'amour paternel n'existe plus. Le vieux père étend ses pâles mains sur un peu de fumée; et son foyer désert est triste comme son cœur. »

mais dans l'état des choses qui a rendu cette subvention indispensable ; car il était juste que le public fît quelque chose pour réparer le préjudice dont lui-même était l'auteur.

Maintenant, que l'on compare à cette triste condition celle des paysans des districts où les propriétaires, soit par humanité, soit par des vues d'intérêt personnel bien entendu, ont continué à leur laisser occuper des parcelles de terre. Dans les comtés de Lincoln et de Rutland, par exemple, beaucoup de paysans tiennent encore à bail de petits morceaux de terrain dont l'étendue ne suffit pas pour en faire des fermiers, et les obliger à avoir un attelage, mais qui leur permettent d'avoir une ou deux vaches, un porc, un mouton et de la volaille. L'exemple de ce qui se passe à cet égard dans le domaine de lord Whinchilsea mérite surtout d'être suivi. Il ne s'attribue pas le mérite d'avoir introduit un nouveau système dans l'exploitation de ses terres ; ce système était depuis long-tems en pratique, quand il hérita de cette terre, et il ne fit que la maintenir. Un des grands avantages de ce mode d'accroître les aisances du pauvre, ou plutôt de lui donner les moyens de vivre, c'est qu'il n'exige aucun sacrifice de la part du propriétaire. Dans ces deux comtés, les petits tenanciers tiennent directement leurs parcelles de terre du propriétaire et non du fermier. Il sont donc dans une indépendance complète de celui-ci. Mais c'est à quoi se bornent, sous ce rapport, leurs avantages ; car ces parcelles leur sont affermées au même prix qu'elles pourraient l'être aux fermiers du canton. La culture de ce petit terrain n'empêche jamais le journalier de se livrer à ses travaux accoutumés ; le soin de cette culture est surtout dévolu à sa femme et à ses plus jeunes enfans. Si dans le cours de l'année, le laboureur lui consacre lui-même quelques heures, elles sont toujours prises sur ses loisirs, et

cet emploi qu'il en fait vaut assurément beaucoup mieux pour sa santé et même pour ses véritables jouissances, que si ces heures étaient passées au cabaret. Les résultats de ce système sont tout ce que le cœur le plus bienveillant et le plus humain peut désirer. Il serait peut-être impossible de trouver ailleurs une population agricole plus morale, plus aisée et plus satisfaite. Les fermiers sont toujours à même de se procurer des travailleurs industrieux, réguliers, fidèles; et pendant l'activité extraordinaire du printems, la famille de ces laboureurs vient les seconder. Une longue expérience a fait voir aux habitans d'Hambleton, d'Egleton, de Greetham et de Burley qu'il n'y avait guère d'autre moyen d'empêcher le cultivateur d'être à la charge de sa paroisse que de le mettre à même de nourrir une ou deux vaches.

« Le fait est, dit un agronome distingué, Sir Thomas Bernard, que sitôt que les simples cultivateurs sont devenus propriétaires d'une vache, tous les efforts de leur famille tendent à leur fournir les moyens d'en acheter une autre, puis une autre encore; de manière qu'après avoir commencé par une vache, il finissent d'ordinaire par en avoir quatre ou cinq. On pourrait craindre que cet accroissement de propriété ne les engageât à ne plus compter pour leur entretien que sur les produits de leurs jardins et de leurs bestiaux, et que de journaliers aisés et prospères ils ne devinssent de petits fermiers nécessiteux. Mais c'est précisément le contraire qui arrive. Tels sont les heureux effets d'habitudes industrieuses, que ces propriétaires de vaches sont toujours les journaliers les plus actifs et les plus intelligens. Un autre avantage de ce système c'est que les enfans du laboureur, intéressés dès leur premier âge à la conservation de la vache, du porc, des moutons de la famille, et occupés de l'entretien du jardin,

prennent de bonne heure toutes les habitudes qui peuvent les rendre propres au service de la ferme. »

Cette classe d'hommes est aussi la plus régulière et la plus paisible de toutes ; et cela se conçoit facilement. Le laboureur propriétaire est personnellement intéressé à la tranquillité et au bien-être du pays. Celui qui n'a rien, au contraire, est toujours prêt à se livrer à des tentatives hasardeuses. La crainte de la hart ou du gibet pourra bien quelque tems le détourner d'actes violens et criminels ; mais cette crainte sera plus que balancée par le sentiment de sa détresse et cette espèce de haine qu'il portera à une prospérité dans laquelle il n'aura aucune part, et à un mode de répartition dans la propriété qui l'exclut lui-même de toute possession.

L'influence de ce système sur la taxe des pauvres est clairement établie par ce tableau (1).

COMTÉ de RUTLAND.	SOMMES DÉPENSÉES POUR L'ENTRETIEN DES PAUVRES EN				MONTANT de la taxe imposée pour chaque liv. st. (25 f.) de revenu foncier en 1815.
	1776	1783	1803	1815	
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	
Hambleton....	51	44	143	132	6 d. (60 c.)
Egleton.......	24	29	70	104	13 d. (1 f. 35 c.)
Greetham.....	61	54	160	219	21 d. (2 f. 15 c.)
Burley........	11	13	67	51	3 d. (30 c.)
Total des quatre paroisses....	147	140	440	506	9 d. (90 c.)

(1) NOTE DU TR. Pour comprendre ce qui suit, il ne faut pas perdre de vue que la taxe des pauvres est exclusivement supportée par la propriété immobilière.

A Burley, le système de la petite culture existe depuis des siècles et a continué à se maintenir intact jusqu'à présent. Il en résulte que dans une paroisse qui contient environ quatre mille acres de terre, 51 livres (1,275 fr.) par an ou environ 3 pences (30 c.) par livre sont suffisans pour l'entretien de tous les pauvres de la paroisse. A Greetham, où se trouve la taxe la plus élevée, elle n'excède pas un schelling 9 pences (2 fr. 15 c.). La moyenne des quatre paroisses s'élève en tout à 9 pences (90 c.), pour chaque livre du revenu, ce qui n'en fait pas seulement le vingt-cinquième.

Voyons maintenant pour mieux apprécier les avantages de la situation de ces paroisses ce qui se passe dans quatre autres où les journaliers n'ont pas de terres à bail ; où leurs femmes et leurs enfans sont sans emploi ; et où les conséquences de cet état de choses semblent avoir eu tout leur développement :

COMTÉ de SUSSEX.	SOMMES DÉPENSÉES POUR L'ENTRETIEN DES PAUVRES EN				MONTANT de la taxe imposée pour chaque liv. st. (25 f.) de revenu foncier en 1815.
	1776	1783	1803	1815	
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	
Burwash......	470	596	1,520	3,391	12 sh. (15 f.)
Mayfield......	518	937	2,387	3,689	8 sh. (10 f.)
Shipley.......	443	544	2,267	2,200	11 sh. (13 f. 75 c.)
West-Grinstead.	417	564	1,639	2,112	10 sh. (12 f. 50 c.)
Total des quatre paroisses....	1,848	2,641	7,813	11,392	10 sh. 3 d. (12 fr. 80 c.)

Dans ces paroisses, choisies au hasard parmi un grand nombre d'autres qui se trouvent dans le Sussex et dont la

situation est la même, la taxe des pauvres a absorbé, terme moyen en 1815, plus de la moitié du revenu foncier. Depuis cette époque, la proportion est encore devenue plus défavorable aux propriétaires, en même tems que le montant de leur revenu éprouvait une forte réduction. Ainsi, le possesseur d'immeubles s'est trouvé atteint de deux manières à la fois (1).

Rien au fond n'est plus facile à expliquer que ces résultats si différens des deux systèmes. Dans le premier, tous les bras sont employés, ceux des femmes et des enfans, comme ceux des hommes faits; dans le second, ils ne le sont qu'en partie. Il s'en faut même de beaucoup que tout le tems des hommes qui jouissent de la plénitude de leurs forces soit entièrement occupé. Dégradés par l'habitude de recourir à la charité publique, ils se gardent bien d'accepter tous les travaux qui se présentent, car il n'en résulterait aucun bien-être pour eux et cela ne tendrait qu'à diminuer la cote des propriétaires dans la taxe des pauvres. Or, ces propriétaires ils les considèrent comme leurs tyrans et leurs spoliateurs; et ils se félicitent en secret de leurs embarras, au lieu de chercher à les faire cesser. Faut-il s'étonner après cela qu'un système qui paralyse l'ardeur et frappe d'inertie la moitié des membres de la société ne produise que la misère? Cela ne serait que juste, sans doute, s'il n'y avait que ceux qui l'ont fondé qui en reçussent le dommage, mais malheureusement c'est la société tout entière qui en souffre.

Il y a peu de questions dans l'économie rurale qui aient été

(1) Note du Tr. A la charge qui lui est imposée par la taxe des pauvres, il faut ajouter encore celle de la taxe territoriale (*land tax*) perçue par le trésor et fixée à deux millions st. (50,000,000 fr.) pour l'Angleterre et le pays de Galles seulement. La taxe territoriale, n'est imposée que sur la terre; la taxe des pauvres porte à la fois sur la terre et sur les maisons.

plus souvent débattues que celle des dimensions à donner aux fermes. Les uns, s'attachant exclusivement à des considérations politiques ou morales, se sont prononcés d'une manière absolue en faveur des petites fermes; les autres, ne considérant que les profits de la culture, n'ont pas recommandé le système des grandes avec moins d'intolérance. Suivant nous c'est entre ces deux opinions que se trouve la vérité. L'économie agricole d'un pays a atteint toute sa perfection quand les fermes y sont assez grandes pour que tout ce qui sert à leur exploitation y soit constamment employé, et en même tems qu'elles ne le sont pas trop pour que tous les travaux qui s'y exécutent ne puissent pas être surveillés par le fermier lui-même. Si la terre était ainsi divisée sur chacune de ces fermes de moyenne dimension, on établirait une certaine quantité de villageois, assez nombreux pour fournir au fermier tous les bras dont il aurait besoin, même dans les saisons les plus actives; et à chaque chaumière serait attaché assez de terrain pour fournir à ses habitans autant de travail annuel qu'ils pourraient en faire, quand le fermier ne réclamerait pas leur aide. De cette manière rien ne serait perdu; il n'y aurait pas de chevaux oisifs pendant la moitié de l'année; point de paysans mangeant le pain qu'ils n'auraient pas gagné; aucun homme valide ne serait plus obligé d'aller réclamer les secours de sa paroisse; et chaque muscle du corps social se trouverait dans un état permanent d'activité productive.

Si cette modification dans notre économie n'est pas effectuée, nous sommes convaincus qu'avant qu'il soit peu, la totalité du revenu des propriétaires sera absorbée par la taxe des pauvres. Déjà même elle a dépassé ce revenu dans certaines paroisses; dans un grand nombre elle en absorbe les deux tiers; et elle continue à s'accroître dans

une progression menaçante. C'est un châtiment terrible pour ceux qui, par une avidité aussi coupable qu'imprévoyante, ont isolé le paysan du sol qu'il cultive. Tant que ce système fatal prévaudra, aucune combinaison administrative, ni même aucun changement dans les lois sur les pauvres, aucune habileté, aucune force humaine ne pourront détourner ces conséquences inévitables. Que la population des campagnes, déjà surabondante, doive s'accroître encore, c'est ce que personne ne conteste; et, si le nombre de bras absorbé par la culture ne s'accroît pas dans une proportion correspondante, il arrivera une époque où toute la rente de la terre sera en quelque sorte hypothéquée aux pauvres. Une loi agraire se trouvera ainsi établie par le fait, et par la plus étrange et la plus inattendue des révolutions, les prolétaires des campagnes seront réellement en possession de la totalité du revenu de cette terre dans laquelle on ne voulait leur laisser aucune part.

Et quel est le remède que l'on propose pour prévenir ces maux si menaçans et si prochains? des expatriations en masse au Canada, au moyen d'emprunts contractés en donnant la taxe des pauvres en garantie. Cet expédient pourrait sans doute faire un peu de bien pendant quelques années; mais le vide serait bientôt rempli, et les individus déposés au-delà de l'Atlantique seraient promptement remplacés par d'autres. Il faudrait donc faire de nouveaux emprunts sur le même gage et de nouvelles expatriations; mais à force de recourir à ces expédiens, tout le revenu de la taxe des pauvres se trouverait engagé à ceux qui auraient prêté leurs capitaux en l'acceptant pour hypothèque; et le pauvre, comme le propriétaire, serait entièrement privé de ses ressources. Arrêter les progrès naturels de la population n'est pas une entreprise plus facile

que d'arrêter le cours de la Tamise ; et les faibles efforts de l'homme ne sauraient empêcher les effets de l'une des lois les plus puissantes de la nature.

Sous ce rapport la France plus équitable que l'Angleterre a aussi été plus habile. Tandis que nos lois favorisent par une action continue, la concentration de la propriété foncière, les siennes tendent au contraire à les subdiviser de plus en plus. Il est possible sans doute que ce système n'y soit pas contenu dans d'assez justes limites. Mais alors même qu'il est porté à l'excès il a moins d'inconvéniens que le système opposé. Les habitans des campagnes sont fort éloignés d'être heureux en France, mais du moins ils n'y forment pas une population de mendians, toujours en instances près de leurs maires pour obtenir les secours de leur commune. Le travail de leurs bras et les petits morceaux de terre qu'ils possèdent presque tous suffisent pour leur procurer des moyens d'existence, peut-être insuffisans, mais assurés.

Ce serait assurément peine perdue que de chercher dans nos manufactures de l'emploi pour les bras qui surabondent dans nos champs. Si donc, il n'y a aucun moyen de réduire la population des cantons ruraux, en facilitant son écoulement vers d'autres pays ou d'autres districts, il n'y a plus rien à tenter qu'à chercher à en accroître le produit. Pour y parvenir, il suffira, comme on l'a déjà vu, de rétablir ce système des petites cultures qui faisait la prospérité de nos pères. Ce retour à nos anciennes habitudes agricoles produira des résultats bien supérieurs à ce que peuvent supposer ceux qui n'ont observé la fertilité de la terre que dans les champs du fermier monopoleur. Afin que l'on ne puisse pas nous accuser de nous laisser séduire par de vaines théories, dans une matière où l'expérience seule doit servir de guide, nous allons citer un

ou deux exemples. Dans une communication très-intéressante faite à lord Carrington, président du bureau d'agriculture, par Sir H. Vavassour ; ce savant agronome s'exprime ainsi :

« Je vous ai déjà entretenu, mylord, de l'avantage de cultiver la terre suivant la méthode flamande à laquelle on a donné le nom d'*agriculture-jardinage*. J'ai, pendant plusieurs années, encouragé mes petits tenanciers à cultiver leurs enclos suivant cette méthode ; et je vais vous communiquer les résultats de l'expérience acquise par l'un d'eux, nommé Thomas Rook, dans un terrain de trois acres.

Quantité de terre.			Produit.	Valeur.			
A.	R.	P.		L. st.	s.	d.	
0	2	0	240 boisseaux de pommes de terre.	24	0	0	(600 fr. »)
0	1	0	60 *id.* de carottes...............	6	0	0	(150 fr. »)
0	3	20	5 quarters d'avoine à 40 sh. par quarter	11	0	0	(275 fr. »)
1	0	0	4 charges de luzerne...........	12	0	0	(300 fr. »)
0	0	20	Navets......................	1	0	0	(25 fr. »)
0	0	30	Légumes pour la famille, tels que choux, fèves, pois, etc.				
3	0	0 acres.					
			Produit brut.....	54	0	0	(1,350 fr. »)

A déduire	rente de l'habitation et de la terre....	9	0	0
	semence..........	3	0	0
	travail...........	10	10	0

Total des frais de culture....	22	10	0	(565 fr. »)
Profits nets de la culture de trois acres indépendamment du beurre et du jardinage consommé dans la famille.........	31	10	0	(790 fr. »)

» Le bétail de ce pauvre homme consistait en deux vaches et deux porcs. La terre était en partie bêchée et en partie labourée. Tout le travail fait à la bêche était exécuté

par lui-même, sa femme et sa fille, âgée de douze ans, dans leurs heures de loisir et lorsqu'ils avaient travaillé à la journée. Leurs salaires, comme journaliers, suffisaient avec les légumes de leur jardin pour les entretenir. Il est évident que cet industrieux cultivateur tirait de son champ de trois acres plus qu'un fermier n'aurait tiré de huit acres cultivés suivant les procédés ordinaires. Il est même bien peu d'industries qui pourraient donner d'une manière constante un profit équivalent à plus de 100 p. °/₀. Ce fait suffit pour faire voir quel immense avantage résulterait pour la nation de l'adoption générale de ce système. »

Un succès aussi remarquable dut naturellement attirer l'attention de tout le voisinage. En 1802, un autre propriétaire de ce canton, M. Ch. Howard, attacha un petit terrain à une maison qu'il louait à un laboureur nommé Richard Thomson. En y comprenant l'emplacement de la chaumière et des clotures, tout ce terrain n'excédait pas un acre un quart; et, comme c'était la partie la plus stérile de l'acquisition que M. Howard avait faite quatre ans auparavant, au prix de dix liv. st. (250 fr.) par acre, la rente en avait été fixée à 5 sch. (6 fr. 25 c.). En prenant possession de son lot, Thompson adopta le système qui avait si bien réussi à son voisin Rook. Au moyen de cet aménagement, la terre ne reste jamais oisive, et elle donne une succession continuelle de récoltes diverses. Celles de ce cultivateur suffisaient pour nourrir sa famille ainsi que deux porcs et une petite vache écossaise. M. Howard dit qu'en 1809 il fit l'estimation du produit net de cette année et se convainquit qu'il s'était élevé à 10 liv st. 17 sch. (271 fr. 25 c.). Quoique cette culture s'exécutât surtout à la bêche, elle n'occupait guère plus que ses heures de loisir. Elle était l'objet d'un intérêt constant pour lui et pour tous les membres de sa famille, qu'il

élevait de bonne heure dans des habitudes laborieuses, en la faisant travailler dans ce petit enclos. Auparavant ce n'était qu'avec la plus grande peine que cet homme respectable faisait vivre sa femme et ses enfans; il n'avait pas de terre et il était par conséquent forcé d'acheter tout ce qu'il consommait ainsi que les siens; mais, en 1809, quoique sa famille se composât de sept membres, et qu'il eût fait de fréquentes maladies, il vivait dans une sorte d'aisance, sans recourir aux charités de la paroisse, avec le produit de ses porcs, de sa vache, de son jardin et les salaires de ses journées.

Nous sommes entrés dans ces humbles détails, parce qu'ils font tomber la seule objection un peu plausible que l'on puisse élever contre l'adoption générale de ce mode de culture. Plusieurs personnes qui en reconnaissent les avantages, quand il est appliqué dans des situations où l'on peut, pour cet objet, mettre à part une quantité suffisante de riches prairies, assurent qu'il ne saurait avoir de résultats utiles dans les terres arables; observation qui, si elle était fondée, tendrait beaucoup à en limiter l'application et par conséquent l'importance. Mais le succès obtenu par Rook et Thomson prouve clairement le contraire. Rook, comme on vient de le voir, avec trois acres, non de prairies d'une grande valeur, mais de terres arables d'une qualité médiocre, est parvenu, avec le travail de ses heures de loisir et celui de sa femme et de ses enfans, à se faire un revenu annuel de 30 liv. st. (750 fr.), somme égale probablement à la totalité des gains qu'il faisait comme journalier. Son petit lot de terre lui avait en outre fourni une grande partie des alimens consommés par lui et les siens. Mais l'exemple de Thomson est encore plus décisif, car il se trouvait placé dans des circonstances beaucoup plus défavorables.

Aussi, loin de partager cette manière de voir, sommes-nous convaincus qu'un lot de terre arable est, à tout prendre, plus avantageux qu'un autre en prairies. Un champ, assez considérable pour nourrir une ou deux vaches, pourra sans doute contribuer essentiellement à améliorer le sort du cultivateur et de sa famille; mais il ne fournira pas une occupation aussi constante pour ses heures de loisir. Trois acres de terre arable, cultivées dans le système flamand de récoltes vertes, nourriront trois fois autant de bétail qu'une prairie de même dimension dirigée suivant la méthode ordinaire. Le produit d'une prairie ne s'élève guère à plus du double de la rente; celui de la terre cultivée selon le système flamand peut donner dix fois autant; et, pour compenser ces énormes profits, le cultivateur n'a pas de fortes avances à faire, ni de salaires considérables à payer chaque semaine à des étrangers. Il lui suffit, pour les obtenir, du travail de sa famille et de celui de quelques heures, que probablement il irait perdre au cabaret s'il n'en avait pas à faire cet emploi utile.

Peut-être dira-t-on aussi que l'énergie des habitans des campagnes, dans l'est et le midi de l'Angleterre, a été si complètement détruite par l'habitude de vivre aux frais de leur paroisse, que toute tentative pour régénérer, dans cette classe, le caractère d'indépendance qui la distinguait jadis, serait sans succès. Il n'est que trop vrai que, dans les districts où l'on a réussi à isoler tellement le cultivateur de la terre, que souvent il n'a pas même l'espace nécessaire pour élever quelques poulets, il est en général fort démoralisé et préfère les ressources de la charité publique à celles de son travail. Mais est-ce une raison suffisante pour déclarer sa régénération impossible? C'est un genre de prophétie que tous les hommes indolens et légers accueil-

lent volontiers, et malheureusement comme toutes les prophéties sinistres, elles contribuent elles-mêmes à leur propre accomplissement. Ceux qui, par leurs positions, pourraient avec le plus d'avantage, s'employer à ramener notre population agricole à ses vertus primitives, préfèrent s'enfoncer mollement dans leur fauteuil, en s'écriant que tout est désespéré ! Mais, au nom de la morale comme dans l'intérêt de la prospérité et de la sécurité du pays, nous adjurons les propriétaires de revenir à des sentimens plus courageux, et de mettre hardiment la main à l'œuvre.

Nul doute qu'ils ne rencontrent beaucoup d'obstacles dans l'exécution de ce grand dessein. Les fermiers des grandes fermes y seront en général fort opposés. Ils ont presque tous une antipathie invétérée pour les lots attachés aux habitations, parce qu'ils imaginent que ces lots rendent les journaliers trop indépendans, et par suite tendent à les priver eux-mêmes des secours dont ils ont besoin pour la culture de leurs fermes. Loin qu'il en soit ainsi, nous avons vu au contraire que le journalier qui a un petit lot à bail prend dans l'activité de sa vie domestique des habitudes d'ordre et de régularité qui le rendent plus exact dans l'accomplissement des devoirs qu'il contracte envers autrui. Une circonstance qui contribuera aussi à empêcher que ces fermiers ne favorisent ces mesures, c'est que peu leur importe que l'on parvienne à réduire la taxe des pauvres par des arrangemens plus judicieux ; car cette taxe est toujours déduite du prix de leurs fermages et elle retombe exclusivement à la charge du propriétaire.

Nous ne prétendons pas assurément que l'introduction de ce système opérera un changement subit dans les habitudes et la moralité des paysans indolens et oisifs des

comtés du sud ; on fera tout-à-coup du farouche braconnier des districts de l'est un cultivateur régulier, industrieux et paisible. Il a fallu près d'un siècle pour amener le peuple de nos campagnes à l'état de dégradation où il est aujourd'hui, et sa régénération ne pourra pas être l'ouvrage d'un jour. Mais, ni la politique, ni l'humanité, ni la philosophie, ne nous disent de négliger le bien que nous pouvons faire, parce que ce bien ne peut pas être aussi étendu ou aussi prompt que cela serait désirable. Probablement, dans le principe, les lots que l'on donnerait à plusieurs paysans ne leur seraient d'aucun avantage, attendu que, dégradés par l'habitude de vivre aux dépens d'autrui, ils n'ont ni industrie, ni amour du travail. Mais d'autres, en plus grand nombre, saisiraient avec ardeur cette occasion de sortir d'une condition dont ils sentent la honte. C'est à les reconnaître que devraient surtout s'appliquer les propriétaires, quand ils répartiront leurs lots, afin d'en donner le moins possible à ceux qui n'en feraient qu'un mauvais emploi. Dirigée de cette manière, cette grande opération réussira incontestablement, comme le prouvent les expériences isolées qui ont déjà été faites dans plusieurs districts.

Des campagnes sans innocence semblent une anomalie dans la société. Rien n'est plus pénible, lorsqu'on vient chercher un asile dans les champs contre la turbulence des villes, leurs vices et leurs intrigues, que de retrouver des mœurs qui, sous une enveloppe plus grossière, ne sont pas moins corrompues. Des efforts nombreux ont été tentés pour améliorer ces mœurs ou pour en neutraliser les conséquences naturelles. On a fait des frais énormes pour mettre le peuple des campagnes à même de participer aux avantages de l'éducation, dans l'espérance qu'en l'éclairant sur ses devoirs on le rendrait plus honnête.

On a construit partout des prisons, des maisons de correction, des pénitentiaires; on a formé des associations pour poursuivre les voleurs, les braconniers, ou, ce qui revient au même, pour transférer plus sûrement les habitans des campagnes, de leurs chaumières dans les maisons de force. D'autres associations se sont formées également pour les catéchiser quand ils y sont détenus. Mais tous ces efforts étaient à pure perte; c'était vouloir nettoyer le ruisseau sans épurer la source. Un bon code criminel, une police bien organisée, peuvent rendre la découverte du crime plus certaine, et sa punition plus prompte. Mais ces moyens répressifs ne diminueront que bien faiblement cette multitude que le désespoir et la misère poussent avec une puissance irrésistible vers les portes de nos geôles et de nos pénitentiaires.

Il serait bien tems de s'occuper de ce sujet d'une manière plus rationnelle, d'examiner le siége et non les symptômes de la maladie; de traiter la plaie qui dévore les racines de l'arbre social, et non les parasites fixés sur ses branches, et qui sont remplacés par d'autres à mesure qu'on les détruit. Si nous voulons rendre le crime plus rare dans nos campagnes, il faut d'abord faire cesser la cause qui le détermine ordinairement, la pauvreté, et pour cela assurer du travail à ses habitans. L'absence de travail, pendant les longs intervalles de leurs occupations journalières, est le principe de leur détresse comme de leur démoralisation.

Mais les avantages du système dont nous recommandons l'adoption ne se feraient pas seulement sentir dans les classes qui ont des rapports directs avec le sol; toutes les autres portions de la société y participeraient également. Une addition énorme serait faite à la production du pays sous la forme de porc, de beurre, de volaille et d'une profusion d'autres pe-

tits articles qui sont entièrement négligés dans les grandes fermes, et qui ont besoin des soins journaliers d'une famille économe et industrieuse. Au moyen de l'application générale de notre plan, un nouveau fond serait en quelque sorte créé pour procurer de l'emploi aux ouvriers de nos fabriques. En effet, sur sept millions st. (175,000,000 fr.) levés en Angleterre pour les pauvres, il y en a environ quatre millions (100,000,000 fr.) distribués à des hommes valides qui sont misérables parce qu'ils sont oisifs, et oisifs parce qu'ils ne peuvent pas se procurer d'ouvrage. La totalité de ces secours est exclusivement employée en alimens, et aucune partie ne va activer l'industrie des artisans ou des prolétaires des fabriques. Mais si nos vues étaient accueillies, la distribution de ces quatre millions st. deviendrait inutile, puisqu'on ne trouverait plus de nécessiteux parmi les hommes valides. Cette somme resterait donc dans les mains des propriétaires qui en emploieraient nécessairement une grande partie en achats de produits industriels. Mais la population agricole gagnerait plus sur les lots de terrain qui lui seraient affectés, qu'il ne lui faudrait pour se procurer des alimens. Elle aurait donc un excédant de revenu qu'elle consacrerait à l'acquisition d'articles manufacturés. L'excédant qui se trouverait à la disposition de chacun de ses membres, serait sans doute peu considérable; mais, comme cette classe est très-nombreuse, toutes ces petites sommes réunies seraient loin d'être sans importance. En effet, on peut évaluer à environ six millions d'ames les cultivateurs et leurs familles. Si tout leur tems était occupé, il est probable que chacun de ces individus aurait, terme moyen, dix schellings (12 fr. 50 c.) de plus à dépenser en produits de nos manufactures; ce qui ferait une somme totale de trois millions (75,000,000 fr.), qui, ajoutée aux quatre millions dont

nous avons déjà parlé, constituerait un nouveau fonds de sept millions (175,000,000 f.) par an, tiré de notre propre sol pour l'encouragement de nos propres fabriques. La valeur des fruits, des œufs, de la volaille, du fromage, importés du dehors dans ce pays, s'élève annuellement à plusieurs millions st.; la totalité de cet immense approvisionnement pourrait, au moyen d'arrangemens judicieux, quoique simples et faciles, être faite par les habitans de nos campagnes.

Il n'y a aucun membre de la société, quel que soit le rang qu'il occupe, qui ne soit intéressé à ce que la classe agricole ait des mœurs honnêtes. C'est principalement de cette classe que sont tirés nos domestiques; et il n'y a aucun de nous dont l'aisance et le bien-être ne dépendent en partie de la moralité et des dispositions bienveillantes de ceux qui le servent. Pendant leurs premières années, les enfans sont presque exclusivement livrés aux soins des domestiques. Il est donc presque impossible, quand le vice a pris possession de la chaumière, qu'il ne se propage pas dans des régions plus élevées. On se plaint généralement aujourd'hui que les domestiques sont pour la plupart moins obligeans, plus paresseux et moins fidèles qu'ils ne l'étaient autrefois. Cela résulte nécessairement de l'éducation qu'ils reçoivent; la chaumière, qui était jadis le siége de la simplicité, de la vertu, de la bonne foi, l'est devenue des passions haineuses et brutales.

A village then
Was not as villages are now. The hind
Who delved, or jocund drove his team afield,
Had then an independency of look
And heart; and plodding in his lowly path,
Disdained a parish dole, content, though poor.
He was the village monitor; he taught
His children to be good, and read their book;

And in the gallery took his sunday place,
To-morrow, with the bee, to work.
So passed
His days of cheerful, indépendent toil (1).

On a cherché un remède aux maux qui affligent nos campagnes, dans l'établissement des caisses d'épargne. Le cultivateur qui a toujours de l'ouvrage, soit chez le fermier, soit sur le lot de terre qu'il a lui-même pris à bail, peut sans doute mettre, chaque année, quelque chose en réserve, pour le verser dans ces caisses. Mais parler d'épargnes ou d'assurances contre les maladies et les éventualités de l'âge aux pensionnaires des paroisses, à des hommes qui, faute de trouver de l'emploi, consument une grande partie de leur tems dans l'inaction, c'est une attaque grossière contre le sens commun. Il est clair que, pour que le paysan puisse épargner, il faut d'abord le mettre à même de gagner quelque chose.

Sous le règne d'Élisabeth, une loi imposa aux propriétaires l'obligation d'attacher au moins quatre acres de terrain aux cabanes qu'ils feraient construire sur leurs domaines. Cette loi fut abolie dans le cours du dernier siècle, afin de favoriser l'usage qui commençait à prévaloir de n'avoir que de grandes fermes. Peut-être serait-il convenable de la remettre en vigueur, en y faisant quelques modifications.

Une autre loi très-sage, qui a été rendue dernièrement,

(1) « Un village n'était pas à cette époque ce qu'il est aujourd'hui. Le cultivateur qui labourait ou qui conduisait joyeusement son attelage, avait alors un cœur aussi indépendant que son air; et traçant son humble sillon dédaignait les dons de sa paroisse; satisfait quoique pauvre. C'était le conseil et le guide du village; il apprenait aux enfans à être bons et à lire leurs livres; le dimanche il allait occuper sa place à l'église; et le lendemain, comme l'abeille, il reprenait activement ses travaux. Ainsi passaient ses jours dans une gaie et laborieuse indépendance.

autorise les officiers des paroisses à acheter ou à louer une certaine quantité de terrain de la contenance au plus de vingt acres, pour les diviser par lots entre les pauvres cultivateurs. Cette mesure ne peut pas manquer de produire les meilleurs effets. De cette manière, on constituera un certain nombre de petits fermiers à l'abri de l'avidité ou des caprices des propriétaires. A quelques égards, cependant, il semble que cet acte, d'ailleurs si judicieux, soit encore susceptible d'améliorations. L'étendue du terrain placé à la disposition des officiers des paroisses est trop limitée pour celles qui sont considérables. Selon nous, cette étendue devrait se modifier suivant la population des paroisses.

Nous avons cru devoir nous arrêter quelque tems sur un sujet qui intéresse, non-seulement la population agricole de l'Angleterre, mais toutes les classes de la société. Nous n'hésitons pas à dire que cette société est nécessairement mal constituée, puisqu'une de ses grandes divisions ne peut consacrer au travail qu'une partie de son tems, et que ce tems ne suffit pas pour lui donner un peu d'aisance. Placer une multitude d'individus, qui s'élève déjà à plusieurs millions et dont le nombre croit rapidement, dans une position telle, qu'elle est séparée des autres classes par une barrière infranchissable, est une expérience sociale remplie de périls. Ces êtres que vous isolez portent aussi un cœur d'homme dont il vous eût été facile de vous faire aimer, mais dont l'énergie sera désormais employée à vous haïr. Heureusement ce mal, tout grand qu'il soit, n'est pas devenu universel : il existe encore beaucoup de districts qui se sont préservés de son influence fatale, où le laboureur qui cultive le sol et le féconde peut prendre quelque part à l'abondance qu'il crée ; où le bœuf qui fait venir le froment n'est pas muselé. Ce sont ces districts qui ont sauvé le pays.

Cependant la plaie du paupérisme poursuit ses ravages ; elle s'alonge, elle s'étend ; chaque année elle gagne de nouveaux cantons ; et, si elle n'est pas promptement contenue, elle finira par couvrir tout le pays, où elle déterminera d'effroyables explosions.

« C'est une partie des sages dispositions de la providence, dit un écrivain d'une haute raison, qu'un membre du corps politique ne puisse pas souffrir seul, et que la prospérité des riches soit menacée, lorsque les classes inférieures sont misérables. Une populace dégradée est une crevasse dans la base même de l'édifice social, ou, si on nous permet de changer de figure, une tache à la racine de l'arbre qui finira par s'étendre et gagner les plus hautes branches. Le symptôme le plus menaçant du tems où nous vivons c'est le mécontentement des classes inférieures, mécontentement qui résulte moins de la propagation de doctrines spéculatives que du sentiment d'une détresse actuelle. L'insensibilité des classes supérieures pour leurs souffrances, en irritant leur désespoir, pourrait finir par les disposer à accueillir les sophismes d'empiriques sans moralité et de démagogues sans principes. Alors, au lieu d'un empire uni dont toutes les forces seraient dirigées vers le bien commun, il n'y aurait plus qu'une nation divisée, obligée d'employer une de ses parties à contenir l'autre, et qui, dans cette lutte intestine, perdrait la moitié de son énergie et de son ressort. La plus imposante des autorités a dit qu'une maison divisée ne pouvait se maintenir ; et assurément, dans le corps politique, aucun schisme ne peut être plus dangereux que celui qui sépare la main de la tête, l'énergie physique de la société, de la puissance intellectuelle qui doit en régler l'action. »

Au surplus, les moyens que nous avons proposés pour arrêter le développement des maux qui nous menacent

ne nous sont pas particuliers ; ils ont aussi été recommandés par des suffrages plus imposans que les nôtres. Malthus (1) leur a donné son approbation, et Sir Thomas Bernard, l'un des hommes de notre époque qui unissent la philanthropie la plus sincère aux lumières les plus étendues, s'en est également déclaré le défenseur. Nous finirons cet article par une citation d'une brochure où il s'applique à en faire sentir les avantages (2).

« S'il existe, dit-il, quelques-uns de nos lecteurs qui, dans toutes leurs spéculations, ne s'occupent que de leur propre bien-être, nous les engagerons encore à accueillir nos vues, s'ils veulent que leur repos soit plus paisible et cependant moins languissant ; le revenu de leurs domaines plus productif ; et la perpétuité de ces avantages garantie par l'amélioration du sort et de la moralité d'une classe intéressante et nombreuse de leurs concitoyens. Quant au patriote qui songe surtout au bien de son pays, je pourrais lui prouver qu'en accroissant les ressources et les vertus du pauvre, on augmenterait aussi la prospérité générale, l'union des différentes classes de la société et la

(1) Voyez le portrait de cet écrivain tracé par la plume brillante d'Hatzlitt, dans le 19e numéro de notre recueil.

(2) NOTE DU TR. Ce qui rend cet article encore plus remarquable, c'est qu'il est sorti de la plume d'un écrivain attaché au parti tory par tous ses engagemens politiques, par ses goûts particuliers et la nature de ses études. Mais tout ce qu'il y a d'éclairé maintenant parmi les torys adopte les opinions des whigs, par la conviction que la Grande-Bretagne ne peut sortir de ses embarras qu'en les faisant prévaloir dans les conseils de la nation. C'est ce qu'avait senti M. Canning, et ce que sent aussi le chef du ministère actuel, qui a répudié la plupart de ses antécédens et de ses anciennes doctrines politiques. Les observations de l'auteur de cet article sur les avantages de la petite culture, font voir à quel point, même dans le seul intérêt de la production agricole, le projet de loi sur le droit d'aînesse eût été préjudiciable à la France, si la sagesse de la Chambre des Pairs ne l'eût pas repoussé.

stabilité de notre constitution. Le riche qui a du loisir et qui ne sait comment l'employer, aurait une source perpétuelle de distractions et de joies innocentes, en décorant la lisière de ses parcs et des terres de ses fermes de chaumières habitées et pittoresques et de jardins parés d'une riche verdure ; et en contribuant de cette manière à resserrer les liens qui attachent chaque Anglais à un pays, sanctuaire de la liberté, et qui deviendrait un asile où le bonheur et les jouissances domestiques seraient répandus avec une main équitable dans les divers rangs du corps social. »

(*Quarterly Review.*)

STATISTIQUE

DE LA

PRESSE PÉRIODIQUE EN IRLANDE (1).

En Irlande la presse périodique est bien le miroir et comme le reflet du pays, de cette terre turbulente et passionnée où la politique domine à l'exclusion de la littérature; ce qu'elle fut autrefois, la presse de l'Irlande l'est encore aujourd'hui; mais le grand événement politique que cette année a vu s'accomplir doit naturellement, en donnant une nouvelle vie à la nation qu'il émancipe, mettre un jour, grâce à l'accroissement des richesses et au progrès des lumières, la presse en harmonie avec les besoins et les sentimens d'un peuple libre, éclairé et opulent. En attendant que nos prévisions se réalisent, il faut reconnaître que, sauf quelques feuilles qui par une honorable exception le cèdent à peine sous quelques rapports aux bons journaux de l'Angleterre et de l'Écosse, la presse irlandaise n'offre rien dont la littérature et la science puissent se glorifier.

Ces observations s'appliquent aux écrits périodiques consacrés à la politique générale, et à ces feuilles sans consistance, créées dans les diverses localités pour servir d'organe aux passions de l'association catholique et du club de Brunswick; mais, comme les bourses qui les alimentaient se sont épuisées, ces journaux, privés de l'appui que leur

(1) Cet article complète le tableau de la presse périodique dans les trois royaumes. Voyez les numéros 9, 47 et 54 de notre recueil.

prêtait l'esprit de faction, ne tarderont pas à mourir pour faire place à de plus dignes interprètes de l'opinion publique. Au reste, quels qu'aient été jusqu'à ce jour la faiblesse et les torts de la presse périodique en Irlande, l'histoire n'en est pas moins intéressante, soit qu'on la considère simplement comme un morceau de statistique, ou qu'on veuille y voir le jeu des ressorts que la politique a mis en mouvement dans la dernière crise.

Les rapports présentés au parlement donnent une liste de soixante-douze feuilles périodiques, mais onze d'entre elles ont cessé de paraître en 1828, et deux autres, la gazette de Dublin et le calendrier des chasses (*Racing Calendar*) ne sont pas en droit de prendre le nom de journaux. Il n'y a donc en Irlande que cinquante-neuf journaux dont le tirage s'est élevé dans la dernière année à la somme totale de 3,779,097 exemplaires, ce qui donne une augmentation d'environ 100,000 sur 1827, et 200,000 sur 1826. On compte à Dublin treize journaux qui, dans le cours de l'année 1828, époque où la presse irlandaise a déployé le plus d'activité, ont tiré 2,200,325 exemplaires, ce qui ne dépasse pas la circulation annuelle d'un des bons journaux de Londres. Ce fait ne prouve pas seulement la pauvreté du pays, mais il témoigne encore contre l'état des connaissances; ajoutez à cela que l'Irlande n'a pas, comme ses deux sœurs, l'Angleterre et l'Écosse, des *Revues* et des *Magasins* pour suppléer à l'insuffisance de la presse quotidienne. Les publications de ce genre se bornent à un ou deux recueils périodiques consacrés exclusivement aux matières religieuses. La capitale de l'Irlande ne compte que quatre journaux du matin : ce sont le *Freeman's Journal*, le *Sander's News*, le *Carrick's Morning-Post* et le *Morning Register*; les habitans de Dublin ne connaissent presque pas d'autre lecture, et, comme ces jour-

naux ne tirent pas, terme moyen, au-dessus de 2,500, on trouve, en répartissant ce tirage sur une population de deux cent cinquante mille ames, qu'un seul exemplaire suffit à cent lecteurs : encore, pour arriver à ce chiffre, faut-il supposer, hypothèse inadmissible, que pas un exemplaire ne sort de Dublin. Un fait étrange et qui semble inexplicable c'est que, malgré les convulsions politiques de l'Irlande, la presse quotidienne de Dublin ait à peine fait quelques progrès depuis vingt ans. La masse des lecteurs ne paraît pas s'être augmentée, et s'il y a eu quelques mouvemens dans la circulation particulière de tel ou tel journal, cet accroissement s'est fait aux dépens de quelque autre entreprise et non au profit de la presse en général. En outre, les annonces ont beaucoup diminué, le nombre ne s'en élève pas aujourd'hui à la moitié de ce qu'il était il y a vingt ans. Cette baisse peut s'expliquer en partie par l'état déplorable du commerce circonscrit dans d'étroites limites, mais il faut surtout l'attribuer à l'usage des bateaux à vapeur. Grâce à ce nouveau moyen de transport, le moindre boutiquier, au lieu d'attendre à son comptoir l'arrivée des marchandises, s'embarque pour Liverpool et, sans l'entremise d'un tiers, fait lui-même ses achats dans les villes manufacturières de l'Angleterre.

Le *Freeman's Journal* (le journal de l'homme libre) est la plus ancienne des feuilles du matin. Le célèbre docteur Lucas, l'un des représentans de Dublin au parlement d'Irlande, le fonda vers 1755 sous le titre de *Public Ledger and Freeman's Journal*, et le destina à la défense des principes généreux qu'il soutenait lui-même à la tribune avec tant d'éclat. A la mort de son fondateur en 1774, ce journal passa aux mains d'un propriétaire, d'une réputation au moins équivoque, qui prenait le nom de Higgins, plus connu sous le nom du *Faux Écuyer*, surnom qui

lui fut infligé, parce que, dans une affaire de mariage, il s'était donné pour le véritable écuyer Higgins, personnage qui jouissait d'une grande fortune et d'une réputation honorable. Le faux Higgins, malgré sa vie dissolue et sa qualité d'aventurier, ne laissa pas d'amasser beaucoup d'argent et d'être admis dans les cercles privilégiés, où il faisait bonne figure. Cet intrigant gagna les bonnes grâces du dernier lord Clonmel, chef de justice du banc du roi, par le crédit duquel il obtint une pension viagère de 200 liv. st. (5,000 fr.) Mais la réputation de cet homme était si mauvaise que le gouvernement refusa de porter son nom sur la liste des pensions et que l'allocation fut inscrite au nom de Philip Whitfield Harvey qui continua de la toucher après la mort du faux Higgins. Cet Harvey reçut avec tous les biens du défunt dont il était le parent la propriété du journal, et essaya, pour en augmenter les produits, d'en améliorer la rédaction en attachant à l'entreprise des littérateurs instruits et des écrivains versés dans la statistique. Il choisit successivement pour éditeur M. Conway, éditeur actuel de l'*Evening Post*, et M. Staunton, propriétaire du *Register* : le *Freeman*, sous la direction de ce dernier, obtint un succès si décidé, il y a environ vingt ans, que sa circulation surpassait celle des deux autres journaux alors existans, le *Sander's News Letter* et le *Carrick's Morning Post*, pris ensemble. Mais depuis, il déclina sensiblement, et la baisse fut même si rapide que dans ces trois dernières années le tirage a diminué de 114,155 exemplaires. Malgré cette disgrâce apparente, le *Freeman* n'en continue pas moins de défendre avec fermeté les principes libéraux, et, si le public lui témoigne quelque froideur, on doit l'attribuer à l'administration négligente de M. H. Grattan, membre du parlement, qui

a reçu ce journal en dot de sa femme actuelle, fille unique de feu M. Harvey.

Le *Sanders's News Letter* est aujourd'hui le plus répandu des journaux du matin et le nombre de ses annonces est fort considérable ; mais son succès est au-dessus de son mérite. Pendant que les autres journaux, engagés dans la mêlée politique, arboraient franchement leur drapeau, le *Sanders's* déguisa sa haine contre la liberté sous une apparente neutralité, et parvint à tromper la bonne foi des trop crédules catholiques, en donnant, chaque semaine, quelques bribes libérales et philanthropiques pour servir de sauf-conduit à ses turpitudes. Par cette tactique, le *Sanders's* réussit à se faire considérer par les deux partis, comme occupant un terrain neutre, tandis qu'il était réellement le mercenaire du Château (1), le favori des saints de *Kildare place* et le héraut du club de Brunswick (2). Le jeu fut si bien joué et la déception si complète que les marchands catholiques, qui craignaient de déplaire à leur clientelle protestante, s'ils portaient leurs annonces au *Morning Register* et au *Freeman*, s'adressaient au *Sanders's* comme à une feuille *impartiale*; grâce à cette méprise, il attira à lui presque toutes les annonces et quelques-uns des lecteurs du *Freeman* et du *Carrick's Morning Post*. Mais cette erreur si grossière de l'opinion publique n'aurait pas tardé à se dissiper si la question catholique fût restée plus long-tems indécise, car, dans une séance de l'association, O'Connel avait démasqué le fourbe en caractérisant ainsi la presse orangiste : « Ils ont le *War-*

(1) Habité par le lord-lieutenant d'Irlande.

(2) Il est inutile de rappeler à nos lecteurs que le club Brunswick était composé des protestans les plus opposés à l'émancipation catholique.

der (sentinelle) qui ment une fois la semaine ; le *Mail* qui ment trois fois la semaine ; et le perfide *Sanders* qui, chaque matin, ramasse les mensonges de tous les autres. »

Le *Carrick Morning Post*, ou plutôt le *Dublin Morning Post*, puisque tel est aujourd'hui le nom de ce journal, n'était dans l'origine qu'un simple bulletin quotidien du commerce ; il y a environ vingt-trois ans qu'il s'érigea en véritable journal par les soins d'un honorable imprimeur nommé M. John Carrick. Peu d'années après cette transformation, il passa aux mains de *Richard Lonergan*, littérateur instruit et habile homme d'affaires. L'entreprise prospérait, lorsque l'éditeur, il y a quelque sept ans, se déclara l'ennemi personnel d'O'Connell : la guerre ne lui fut pas heureuse, il en paya les frais : malheureusement pour le *Morning*, la mort de Sir Richard n'a pas mis fin aux hostilités, et, chaque jour, le malencontreux journal, victime de son opiniâtreté, voit fuir les souscripteurs et les annonces. Comme il ne s'était pas déclaré ouvertement en faveur de la suprématie du protestantisme, les Orangistes lui ont refusé leur patronage ; sa querelle avec O'Connell a fait déserter en masse ses lecteurs catholiques ; de sorte que délaissé par tous les partis, il doit avant peu, si le ciel ne s'en mêle, terminer dans l'abandon sa triste existence.

Le plus jeune des journaux du matin est le *Morning Register*, qui fut établi en octobre 1824 par M. Staunton, propriétaire actuel du *Weekly Register*. A cette époque, le corps des catholiques, dont chaque jour voyait croître l'énergie et l'importance politique, réclamait hautement un journal qui, confié à d'habiles rédacteurs, fût le digne interprète de ses besoins et l'historien de ses actes. Pour engager M. Staunton à asseoir son entreprise sur des bases larges et solides, quelques personnes, à la tête desquelles se trouvaient les membres les plus influens de l'association

catholique, lui proposèrent une avance de fonds assez considérable qu'il rembourserait après un tems déterminé. Le journal fut donc publié, et, pour en assurer le succès, l'éditeur appela à son aide quelques-uns de nos écrivains les plus habiles et s'attacha un corps de reporteurs (1) organisé d'après le système des journaux de Londres. Pendant ce tems, l'association prenait cette attitude fière et cette organisation puissante qui en firent pour l'Irlande une véritable législature et contraignirent enfin nos hommes d'état à reconnaitre la nécessité politique de l'émancipation. Le *Morning* rendait un compte régulier et détaillé des séances de l'Association ainsi que des réunions qui se tenaient sur les points les plus éloignés de la province. Le *Weekly Register* et l'*Evening Post* donnaient à ces séances une publicité plus étendue, et les autres journaux libéraux se chargeaient de les répandre dans tout le pays. Ainsi d'un bout à l'autre de l'Irlande fermentaient les passions politiques et s'échauffait l'ardeur guerrière de tous les membres de la communauté. Au milieu de cette fermentation des esprits, le *Morning Register* grandit rapidement dans l'opinion publique, sans toutefois pouvoir attirer à lui les vieux lecteurs du *Freeman* et de l'*Evening Post*, restés fidèles au journal favori de leurs aïeux. Mais il eut pour lui toute la jeunesse et les hommes supérieurs. Les souscripteurs de l'emprunt n'avancèrent que 120 liv. st. (3,000 fr.) et le propriétaire s'étant déterminé à suivre l'affaire avec ses ressources personnelles, cette somme leur fut remboursée peu de tems après. Le parti protestant qui considérait le *Register* comme son plus redoutable adversaire, porta un coup sensible à sa prospérité financière en

(1) On sait que c'est ainsi qu'on nomme ceux qui rendent compte des débats du Parlement, des cours de justice, de ceux de la Compagnie des Indes, etc.

lui faisant retirer les annonces des administrations publiques, mais il n'en continua pas moins d'être reçu dans tous les cercles, et ses souscripteurs sont aujourd'hui presque aussi nombreux que ceux du *Sander's News Letter*. Bien plus, dans ces derniers mois, le *Sanders* a baissé sensiblement, tandis que le *Register* s'est soutenu à la hauteur où l'avait porté le mouvement politique des années précédentes. On doit attribuer ce succès continu à la prudence avec laquelle ce journal a su mettre son langage en rapport avec l'opinion.

On compte à Dublin quatre journaux du soir. Il est à remarquer qu'au rebours des journaux de Londres, les feuilles du soir sont imprimées en grand format et celles du matin en petit format ; mais cette contradiction s'explique facilement, puisqu'à Dublin les journaux du soir ne paraissant que trois fois la semaine ont besoin de plus d'espace. A la tête de ces feuilles, l'*Evening Post*, journal de haute renommée, compte déjà soixante-dix ans d'existence et jouit naturellement de tous les avantages qui sont le privilége d'un grand âge et d'une réputation sans tache. Le propriétaire actuel est M. James Magee, qui le possède par héritage, et l'éditeur, M. Conway, le doyen des journalistes de Dublin. L'*Evening Post*, malgré l'estime dont il jouit, n'est pas en progrès, et son tirage était peut-être plus considérable il y a dix-huit ans qu'il ne l'est aujourd'hui. A cette époque, il était l'oracle de l'Irlande catholique ; mais les efforts que réclamait la gravité des circonstances, lui ont suscité, dans ces dernières années, d'habiles et heureux compétiteurs. On a souvent répété, et nous ne sommes pas en mesure de confirmer ou d'infirmer cette allégation, que M. Conway reçoit du gouvernement une pension de 300 liv. st. (7,500 fr.), obtenue

sous l'administration du marquis de Wellesley (1), par le crédit d'un célèbre avocat catholique, intime ami du ministre. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun doute sur l'esprit d'indépendance qui préside à la rédaction de cette feuille. C'est le seul journal de Dublin qui emploie la presse perfectionnée dont nous avons parlé dans un précédent article. L'*Evening Mail*, le champion principal du protestantisme, compte aujourd'hui dix-sept années d'existence : il fut originairement créé par Joseph-Timothée Hayden, homme fort capable, mais d'une humeur inconstante et capricieuse ; cet homme, après avoir été à la tête de plusieurs entreprises et avoir préparé le succès de quelques-unes, n'a plus aujourd'hui de relation avec aucun journal, et se trouve hors d'état de soutenir et d'élever convenablemént sa nombreuse famille. M. Hayden a contribué plus que personne au perfectionnement matériel des journaux de Dublin. Si d'autres ont eu le mérite de leur donner quelque valeur littéraire, c'est à lui seul qu'ils doivent d'être imprimés avec correction et netteté. Après la retraite de Hayden, M. Glynn, son associé, donna à M. Thomas Sheehan, simple commis de l'entreprise, les moyens d'acheter la part du cessionnaire dans la propriété de l'*Evening mail*. M. Remmey Sheehan, propriétaire du *Star of Brunswick*, devint alors un des éditeurs du journal. La prospérité du *Mail* ne peut pas être considérée comme durable ; c'est un

(1) Frère aîné du duc de Wellington, et vice-roi d'Irlande avant le duc de Northumberland. Antérieurement il avait été gouverneur-général de l'Inde et ministre des affaires étrangères. Voyez un beau portrait de cet homme d'état, l'un des plus brillans qu'ait produits l'Angleterre, dans l'article intitulé : *Physionomies parlementaires*, inséré dans le 35e numéro de notre recueil. Pendant son administration d'Irlande, il s'est montré tolérant et protecteur des catholiques.

caprice de la faveur publique. Les annonces lui arrivent de préférence, mais la meilleure part de ses bénéfices passe dans les procès que les propriétaires se font entre eux. Le *Mail* se distingue par son humeur bouffonne; mais là se borne son talent, et, quand il essaie de traiter sérieusement quelque question importante, en vain monte-t-il sur des échasses, il n'arrive jamais à la hauteur du sujet.

L'*Evening Packet*, l'ancien *Correspondent*, est un des journaux aux gages de l'administration. Sa circulation est assez considérable, et grâce à l'influence d'un maître de la chancellerie, intéressé au succès financier de l'entreprise, il tire de grands profits des annonces désignées sous le titre de *ventes de la chancellerie*. Quant au mérite littéraire, il n'y prétend nullement; les articles de ce qu'il appelle habituellement *ses gens*, se font seulement remarquer par la grossièreté, l'incorrection et l'ignorance. Le *Pilote* n'a pas encore un an d'existence, mais il a déjà beaucoup fait pour sa réputation. Le propriétaire est M. Barrett, bien connu pour être ce qu'on appelle un agitateur protestant, éditeur du *Patriote*, avant que cette feuille eût quitté son nom et ses principes; c'est un homme à vues larges et libérales. Il est frère d'Eaton Stannard Barrett, écrivain bien connu à Londres, auteur de la satire politique intitulée *Tous les talens*, de l'*Héroïne*, du poème de *la Femme* et de quelques autres ouvrages qui ont du mérite.

Il existe à Dublin cinq journaux hebdomadaires qui paraissent tous le samedi, à l'exception du *Mercantile Advertiser*, qui se publie le lundi. Cette dernière feuille est la propriété de M. Stevens, et la circulation en est bornée aux marchands de la Cité. C'est un journal utile et qui contient souvent de bons articles dus à la plume de M. Conway.

Le *Weekly Register* est, sans comparaison, le plus répandu des journaux de cette classe, et l'instrument le plus puissant du parti catholique en Irlande, où il jouit partout d'une haute réputation de talent et d'indépendance. Il a été fondé par M. Staunton, il y a onze ans. Le *Weekly Freeman Journal*, feuille périodique estimable et très-répandue, a été créé en 1816 par M. Harvey; c'est, de tous les journaux hebdomadaires, celui qui approche le plus du *Register*. Quant au *Star of Brunswick*, récemment établi par M. Staunton pour être l'organe hebdomadaire du club de Brunswick, il est probable qu'il ne serait pas né si le fondateur avait prévu le changement d'opinion du duc de Wellington, relativement à la question catholique.

L'Irlande compte quarante-cinq journaux de comtés, dont la moitié au moins ont si peu de valeur qu'ils méritent à peine ce titre. Toutefois ceux du nord ont en général, sur les feuilles des autres provinces, une grande supériorité, sous le double rapport de la rédaction et de l'exécution typographique. Le *Northern Whig* marche sans contredit à la tête de tous les journaux de province pour le mérite littéraire, et surpasse, par l'exécution matérielle, tous les produits de la presse Irlandaise; mais il est moins répandu que la plupart des autres journaux. Il y a encore trois feuilles périodiques dans le pays de Belfast: le *Chronicle*, dont la circulation surpasse celle de ses trois rivaux; le *News Letter*; et le *Guardian*, né seulement depuis deux ans, et l'avocat du club de Brunswick dans le nord de l'Irlande. Le *Télégraphe* de Newry est un journal bien fait, qui jouit d'un succès modeste, mais solide. Londonderry a deux journaux: le *Journal*, vieillard stupide; et le *Chronicle*, trop jeune encore pour avoir le caractère

formé. L'*Enniskelten Chronicle* est un journal utile, imprimé avec correction, mais peu répandu.

Munster, la plus riche des provinces, a aussi un plus grand nombre de journaux, mais quelques-uns d'entre eux, platement rédigés, n'ont d'autres moyens d'existence que le produit des insertions de l'autorité. Cork, mieux partagée, a trois journaux justement considérés; l'un d'eux surtout, le *Southern Reporter*, jouit d'une grande influence due à un mérite supérieur. L'un des propriétaires, M. O'Driscoll réside habituellement à Londres pendant la session du parlement, et tient son journal au courant des nouvelles relatives à l'Irlande, nouvelles que les journaux de Londres omettent en général dans le compte rendu des séances. Le *Cork Mercantile Chronicle* est moins répandu, mais il se distingue par une direction intelligente et consciencieuse. M. John Pearce en est le propriétaire. Le *Cork Constitution* portait, dans l'origine, le titre de *Cork Advertiser*; c'est un journal, long-temps obscur, que ses plaidoyers en faveur du brunswickisme (1) ont seuls mis en lumière.

(1) NOTE DU TR. Il est inutile de dire à nos lecteurs que le club de Brunswick, n'est qu'une nuance plus ardente du parti orangiste, ennemi des catholiques. Ces deux titres ne désignaient, dans le principe, que les partisans de la succession protestante, en opposition aux prétentions des Stuarts convertis au catholicisme. Chose étrange quoique facile à expliquer! les catholiques qui avaient d'abord les whigs pour ennemis, et qui appartenaient tous au parti tory, ont maintenant les whigs pour appuis et les torys pour adversaires. C'est que ces partis, en conservant leurs dénominations respectives, ont modifié leurs doctrines et même leur personnel. Les whigs ne se composent plus que des amis d'une réforme philosophique, mais graduelle et modérée; tandis que les torys veulent la continuation du *statu quo* et s'alarment de toutes les innovations. Les Orangistes, dont la foi religieuse autorise le doute et l'examen, étaient, il y a un siècle, le parti li-

Il y a deux journaux à Limerick, le *Chronicle*, qui est aujourd'hui dans sa soixante-troisième année; comme le *Sander's News*; c'est un parvenu sans mérite. Le propriétaire primitif se nommait Walsh; il eut pour successeur un alderman de Limerick nommé Watson, qui, continuant la servilité de son devancier, parvint, par des efforts que peu d'hommes ont le pouvoir ou la volonté de faire, à assurer à son journal le patronage de l'administration; aussi a-t-il encore aujourd'hui le privilége des nouvelles de l'armée, et les journaux de Londres et de Dublin les répètent d'après lui. Cependant les derniers états présentés au parlement montrent que son succès va déclinant; ce qu'il faut attribuer à la violence et à la grossièreté de son opposition aux doctrines de tolérance et de liberté. Le second journal de Limerick, l'*Evening Post* est la propriété de M. Geary; cette feuille estimable a déployé pendant l'élection de Clare (1) une énergie qui a contribué efficacement au succès des catholiques. Mais par une destinée commune à beaucoup d'excellens journaux, l'*Evening* se distingue et ne s'enrichit pas.

Le *Waterford Chronicle* et le *Tipperary Free Press* sont de très-bons journaux de province. Il est assez singulier que l'éditeur de cette dernière feuille, créée par quelques personnes animées d'un véritable patriotisme, mais étrangères aux journaux, n'eût d'autre titre au choix des fondateurs, que quelques articles publiés dans le *Wa-*

béral de l'Irlande, il en est devenu aujourd'hui le parti absolutiste et retardataire. Depuis le dernier ministère de M. Canning, il est même fort en arrière du gouvernement; il s'est déclaré l'ennemi du duc de Wellington, et il a constamment contrarié l'administration de son frère en Irlande.

(1) Celle où fut nommé O'Connell, avant l'émancipation des catholiques.

terford Chronicle contre l'un des membres de la famille Beresford, pendant la dernière élection du comté. L'Irlande n'a guère d'autres journaux qui méritent d'être cités. Le Connaught, la plus arriérée des provinces, ne possède que des journaux à peu près illisibles ; cependant le *Connaught Journal,* propriété de M. O'Flaherty et l'un des plus anciens journaux irlandais, défend avec zèle la cause du pays et paraît en meilleure position que ses misérables confrères de l'ouest.

Nous terminerons ici cette revue des journaux de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. L'auteur de cet article, étranger à tout esprit de parti, n'a voulu, ni flatter, ni offenser personne ; son but était de présenter un tableau fidèle ; et s'il a commis quelques inexactitudes, c'est que, sans doute, elles étaient inévitables dans un travail de cette nature. Il espère qu'on lui saura quelque gré de ses laborieuses recherches, et que le public verra avec indulgence des efforts tentés pour l'éclairer sur un sujet d'une si haute importance.

Nous avons vu combien la presse était puissante pour hâter la marche de la civilisation ; mais tout en se réjouissant du bien qu'elle a fait, sous le poids des entraves qui arrêtent ses libres développemens, nous ne devons pas oublier que la liberté doublerait sa puissance et ses bienfaits. L'éditeur du *Scotsman*, dans deux lettres adressées l'an dernier au chancelier de l'échiquier, a exposé avec force les griefs de la presse et les avantages que le pays tirerait de l'adoption d'un système plus libéral : après avoir démontré par les chiffres que la suppression des taxes ferait tomber à 3 demi-pence (15 c.) le prix de la feuille, qui coûte aujourd'hui 7 pence (70 c.), l'auteur ajoute que si l'on réduisait le droit du timbre à 2 pence et le droit d'annonce

à un schel. (1 fr. 25 c.) le trésor ne perdrait rien à cette réduction. Il examine ensuite quel est l'effet immédiat de ces taxes sur la circulation des journaux. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ses judicieuses observations :

« Colquhoun calcule qu'en 1812 il y avait en Angleterre cent vingt-trois mille chefs de famille jouissant d'un revenu annuel de plus de 800 liv. sterl. (20,000 fr.). Ce nombre s'élève probablement aujourd'hui à cent quarante mille. Avec un pareil revenu, il n'y a pas un citoyen aux États-Unis qui ne souscrivît à un journal quotidien. Or, il résulte d'un document soumis au parlement et imprimé en 1821, que le tirage moyen des journaux de Londres ne dépasse pas 2,200, ce qui donne, en supposant l'exactitude de ce chiffre, 35,000 pour somme totale du tirage de tous les journaux quotidiens réunis. Ne faut-il pas conclure de là que si, comme aux États-Unis, nos journaux étaient soulagés du poids des taxes qui les accablent, la classe opulente fournirait à elle seule trois fois plus de souscripteurs que n'en présente le pays tout entier? Et n'est-il pas évident qu'à défaut d'une suppression complète, une réduction des droits amènerait nécessairement un accroissement proportionnel dans la circulation? En effet, il est de principe, en économie politique, que toute consommation croît ou décroît en raison inverse de l'impôt.

» Pour mettre cette conséquence au grand jour, il suffit de comparer pour la Grande-Bretagne et les États-Unis le rapport entre la population et le tirage des journaux.

» La population des Iles Britanniques est au moins le double de celle de l'Union de l'Amérique du Nord, puisque le Royaume-Uni compte vingt-trois millions d'ha-

bitans, et que, déduction faite des noirs, la population américaine ne s'élève pas au-dessus de dix millions.

» Suivant M. Moreau, les trois royaumes comptent 334 journaux, dont trente quotidiens; d'après les calculs les plus récens, les États-Unis en comptent environ 800, dont 50 sont quotidiens, 550 hebdomadaires et 250 semi-hebdomadaires.

» Le tirage moyen des journaux anglais est de 1,100, celui des journaux américains est de 1,000.

» La totalité du tirage *annuel* des feuilles périodiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande s'élève à 27,827,000 exemplaires.

» Celui des feuilles américaines s'élève à 64,400,000.

» Ainsi, aux États-Unis, une population deux fois moindre que celle du Royaume-Uni, consomme deux fois et demie autant de journaux, d'où il résulte que le rapport des journaux à la population est en faveur des États-Unis, comparés à la Grande-Bretagne et l'Irlande, comme cinq est à un.

» Ce parallèle ne serait pas tout-à-fait exact, si nous ne tenions pas compte de quelques circonstances particulières aux Américains. Les habitans sont si clair-semés sur la surface du pays que mille personnes y occupent autant de terrain que dix mille en Angleterre; de là, l'éloignement des bureaux de poste et la difficulté de se procurer un journal dont on supporterait facilement les frais. Ajoutez à cela, qu'on compte aux États-Unis peu de ces oisifs qui, sans le secours des journaux, ne sauraient occuper leurs éternels loisirs; il est vrai que les salaires étant plus élevés en Amérique, l'aisance de la classe laborieuse ouvre aux journaux un nouveau débouché : c'est là une compensation, mais elle ne rétablit pas l'équilibre. et. si nous vou-

lons nous faire une plus juste idée de la presse périodique de l'Angleterre et des États-Unis, nous devrons prendre pour terme de comparaison les villes des deux contrées.

» Après Londres, il n'y a pas en Angleterre et en Écosse une seule ville qui puisse soutenir un journal quotidien : aux États-Unis, toute ville un peu considérable a le sien. Rochester avec ses six mille habitans, Troy avec une population à peu près égale, (toutes deux dans l'état de New-York,) ont chacune un journal qui paraît tous les jours, tandis que Manchester et Glasgow n'en ont pas encore (1). Édinbourg même n'est pas mieux partagée, et Leith, quoique peuplée de vingt mille habitans, essaya vainement, il y a quelques années, d'établir un journal hebdomadaire.

» Philadelphie et Liverpool ont une population à peu près égale, mais le commerce de la ville anglaise est certainement six fois plus considérable ; eh bien! Liverpool n'a que huit journaux hebdomadaires, ce qui fait huit publications par semaine ; tandis que Philadelphie en a huit quotidiens et neuf ou dix autres, ce qui suppose environ soixante-dix publications dans le même espace de tems.

» L'Écosse avec deux millions cent mille habitans a trente-huit journaux, dont pas un seul ne paraît plus de trois fois la semaine. La Pensylvanie, avec un million deux cent mille habitans, avait en 1823 cent dix journaux sur lesquels quatorze ou quinze paraissaient tous les jours.

» Ces faits parlent assez d'eux-mêmes, et ils nous permettent de conclure que dans les états les plus peuplés de l'Union, les seuls qu'on puisse légitimement comparer à

(1) Voyez dans les numéros précédens les articles sur les journaux de l'Angleterre et de l'Écosse.

l'Angleterre, la consommation des journaux y est proportionnellement neuf ou dix fois plus considérable. »

Cette argumentation, pleine de bon sens, nous paraît sans réplique; et, si aucune ville, après Londres, ne peut soutenir un journal quotidien, cette impuissance n'a pas d'autre cause, à notre avis, que le haut prix des journaux déterminé par l'élévation des taxes qu'ils supportent.

Après le droit du timbre, qui pèse sur le papier lui-même, le plus oppressif est, sans contredit, le droit sur les annonces. Le gouvernement perçoit pour chacune d'elles quelle qu'en soit l'étendue, un droit de 3 schel. 6 den. (4 fr. 35 c.); toutefois, malgré l'énormité du prix d'insertion dans les bons journaux, le nombre des annonces est si considérable qu'il est impossible de les imprimer en caractères assez gros pour frapper les yeux du lecteur. Dans les journaux américains, au contraire, presque toutes les annonces paraissent escortées d'une vignette en rapport avec la nature de l'objet annoncé, et cet usage est très-profitable aux parties intéressées. Ce n'est pas, cependant, que nous désirions le voir s'introduire dans nos journaux, mais nous pensons qu'il est urgent de réformer certains abus et surtout de proscrire le système de la *double feuille* qui relègue dans un supplément, à peine lu de quelques amateurs intrépides, l'annonce destinée à figurer dans le corps même du journal. Mais revenons au fisc, dont l'avidité, en s'attaquant aux journaux, frappe indirectement le commerce et l'industrie dont ils sont les porte-voix.

Le nombre des annonces publiées annuellement dans les journaux américains s'élève à 10,150,000, tandis que les feuilles réunies de la Grande-Bretagne et de l'Irlande n'en contiennent pas plus de neuf cent soixante et quelques mille : l'énormité de la taxe et le haut prix des in-

sertions sont les véritables causes de cette prodigieuse différence dans les journaux américains. Le prix de la ligne varie suivant le nombre des insertions; en Angleterre il reste toujours le même. Ce prix est ainsi fixé :

1° *Pour les annonces qui ne dépassent point huit ou dix lignes.*

	A LONDRES.	A NEW-YORCK.	
	(par ligne.)	(par ligne.)	
Première insertion................	1 sh. (1 f. 25 c.)	3 d.	32 c.
Seconde insertion................	1 sh.	1 d. 1/2	16 c.
Insertion subséquente à raison de cinq insertions par semaine......	1 sh.	1 d. 1/2	16 c.
Insert. quotidienne après la seconde.	1 sh.	3/4 d.	8 c.

2° *Pour les annonces de vingt lignes.*

	A LONDRES.		A NEW-YORK.	
Première insertion..................	9 d.	93 c.	2 d.	21 c.
Seconde insertion	9 d.		3/4 d.	8 c.
Insertion subséquente à raison de trois insertions la semaine...............	9 d.		3/4 d.	8 c.
Insertion quotidienne après la seconde . .	9 d.		3/8 d.	4 c.

La cherté des annonces dans les journaux de Londres a le double inconvénient d'en restreindre le nombre et de les amener toutes aux journaux les plus répandus. De sorte que les bénéfices qu'elles procurent enrichissent deux ou trois feuilles privilégiées au détriment de celles qui auraient le plus grand besoin d'un supplément de recettes. Ainsi, cet abus est préjudiciable à tous, et non-seulement au commerce et à la presse, mais au trésor lui-même; car les revenus ne s'élèvent pas avec les taxes, et l'expérience a souvent montré qu'en forçant un impôt on en diminuait les produits (1). Aussi sommes-nous convaincus que le gouver-

(1) Voyez l'article sur les produits comparés des hautes et petites taxes, dans le 2e numéro de notre recueil.

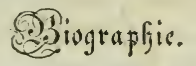
nement, en réduisant des deux tiers le droit des annonces, au lieu des 160 ou 170,000 liv. sterl. (4,000,000 ou 4,250,000 fr.) qu'il produit aujourd'hui, en tirerait une somme beaucoup plus considérable. C'est ce que voulait faire M. Canning; mais en prenant cette résolution il était moins déterminé par la considération des intérêts du trésor et des contribuables que par des vues politiques. En réduisant les droits sur les journaux, il désirait en faire augmenter le nombre, et diminuer ainsi l'importance de quelques-uns des journaux établis, tels que le *Times* et le *Courier*, avec lesquels il faut que le gouvernement compose, s'il ne veut pas avoir contre lui ces puissances formidables. La fierté de M. Canning ne se pliait qu'avec peine à cette nécessité.

Nous ne terminerons pas ce tableau statistique de la presse périodique en Angleterre, sans signaler la superbe indifférence que certains hauts personnages, au barreau comme aux chambres, affectent à l'égard des journaux : il n'est pas rare d'entendre tel ou tel de ces messieurs s'écrier avec un sourire de dédain : « Oh! les journaux disent cela! » ou bien encore, « qui donc s'inquiète des journaux? » Et ces hommes que les feuilles publiques ont tirés de l'obscurité où ils devraient languir cherchent à se faire valoir par le mépris des artisans mêmes de leur renommée. Si ce dédain était sincère, nous devrions trembler de le voir supporter sans colère, car, s'il arrivait un jour où la presse périodique fût pour tous un objet de mépris, c'en serait fait de notre liberté et du droit constitutionnel de juger les dépositaires du pouvoir. Mais cette indifférence est pure fanfaronnade; c'est un dépit d'enfant contre cette puissance que le véritable homme d'état a toujours reconnue et respectée; les faibles et les pervers sont les seuls à

qui pèse le joug honorable et légitime de l'opinion publique.

Nous espérons avant peu être en mesure de présenter le tableau de la presse périodique de l'Amérique et de l'Europe continentale. Ces articles compléteront les précédens. Ces longs développemens ne paraîtront pas superflus à ceux qui n'ignorent pas que l'établissement des journaux est un des plus grands événemens de l'histoire moderne, plus grand peut-être, par ses immenses résultats, que la découverte du Nouveau-Monde, et que si la suppression en était possible et qu'elle fût tentée, la société tout entière en éprouverait un dommage incalculable.

(*Westminster Review.*)



MÉMOIRES AUTOGRAPHES

DE SIR WALTER SCOTT.

Une auto-biographie littéraire écrite par Walter Scott ! Quel degré d'intérêt n'éveillent pas ces simples paroles ! Le talent de Denon pour narrer était si bien reconnu que Napoléon interrompait souvent un conteur malhabile, en disant : « Denon, contez-nous cela. » Napoléon lui-même était un narrateur de premier ordre ; son imagination italienne donnait un caractère remarquable et spécial à tous ses récits. Avant que ses conquêtes d'Italie l'eussent signalé au monde entier, il avait déjà acquis, à Paris, dans les salons de Mme Talien, une certaine célébrité par la manière dont il racontait les histoires de revenans ; car ses contes, comme ses contemporains l'attestent, avaient, en général, un caractère sombre et fantastique. Ce talent particulier, cet art des narrations faciles qui coulent des lèvres sans efforts et sans interruption comme la douce faconde de Nestor, Scott le possède à un degré éminent ; et l'histoire de sa carrière poétique, telle qu'elle se trouve développée dans les introductions qu'il a faites à la nouvelle édition de ses diverses poésies, formerait, si ces introductions étaient réunies, un volume délicieux. Nous allons en faire de nombreux extraits, dont il est probable que le lecteur ne se plaindra pas.

« Ma naissance, dit-il, sans être d'un ordre très-élevé, était celle d'un gentleman ; et je me trouvais avoir des rap-

ports de famille avec des personnes distinguées par leur position et leurs talens. Mon éducation avait été soignée ; mais je n'avais pu en retirer beaucoup de fruit, à cause du dérangement de ma santé, dans le moment où j'en aurais profité davantage. Les jeunes gens avec lesquels j'avais été élevé et qui formaient ma société intime étaient ceux qui, par leur naissance, leur situation, leurs talens, semblaient devoir faire le plus de progrès dans la carrière que nous étions destinés à suivre ; et j'ai le plaisir de conserver encore ces relations particulières avec plusieurs qui sont à juste titre parvenus aux plus hauts honneurs de leur profession. Je n'étais pas non plus dans une situation telle que je dusse être arrêté par le *res angusta domi*, dans une carrière (celle du barreau) où même sans cet obstacle, les progrès sont presque toujours très-lents. J'avais un degré modéré d'affaires, et l'appui de plus d'une personne de considération paraissait devoir favoriser beaucoup mes succès à venir. La fortune particulière que j'attendais, et dont je finis par hériter, sans être suffisante pour me donner de l'opulence, me plaçait cependant au-dessus du besoin. Je mentionne ces particularités, parce qu'elles sont vraies. Beaucoup d'hommes qui valent mieux que moi sont sortis de l'obscurité et même de l'indigence par leurs talens ; mais, quoiqu'il serait absurde de nier que je dois aux lettres beaucoup des avantages dont je jouis, et entre autres celui d'avoir des relations amicales avec les hommes les plus remarquables de notre époque, d'un autre côté, il ne serait pas exact d'attribuer à la faveur publique ma position sociale et les moyens de la soutenir avec décence, avantages qui m'étaient également assurés si j'avais pris une autre direction.

» Mais en voilà assez sur un sujet qui, à tout prendre, n'intéresse que moi seul. Je passe maintenant au détail

des circonstances qui me firent entrer dans la carrière des lettres. Pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, la poésie n'avait jeté en Angleterre que bien peu d'éclat. Hayley, à qui la mode avait quelque tems auparavant attribué plus de gloire qu'il n'en méritait, avait perdu cette vogue exagérée, quoiqu'il fût encore admiré et chéri comme un homme bon et aimable. Le barde de la Mémoire (1) sommeillait sur ses lauriers; celui de l'Espérance (2) avait à peine commencé à attirer l'attention. Cowper, poète d'une imagination brillante et d'une sensibilité profonde, venait de mourir, et quand il vivait, sa sombre hypocondrie avait nui à sa popularité. Burns (3), dont nos voisins méridionaux pouvaient difficilement apprécier le génie, au milieu des difficultés de son dialecte écossais, s'était long-tems borné à composer des chansons. Des noms fameux aujourd'hui, partout où la langue anglaise est connue, commençaient à peine à être cités; ceux de Southey, de Wordsworth, de Colleridge (4) n'étaient guère connus que de ceux qui prenaient un vif intérêt à la littérature. Les domaines du Parnasse, comme beaucoup de royaumes à cette époque, semblaient disposés à recevoir la loi du premier qui se présenterait pour s'en emparer, soit que ce fût à titre légitime, ou que le conquérant ne fût qu'un aventurier audacieux.

» Les rapports nombreux qui existent entre la langue allemande et le bas écossais engagèrent à Édinbourg plu-

(1) Samuel Rogers.

(2) Campbell. Voyez son portrait dans le 23e numéro de notre recueil.

(3) Voyez sur ce poète populaire la notice insérée dans le 27e numéro de notre recueil.

(4) Voyez sur ces trois écrivains les notices insérées dans les numéros 17 et 23 de notre recueil.

sieurs jeunes gens à étudier cette source nouvellement découverte de jouissances littéraires. En conséquence, ils formèrent une classe composée de six à sept élèves pour apprendre cette langue. Ces jeunes gens vivaient beaucoup ensemble, et le tems qu'ils consacraient à cette étude se passait d'une manière fort agréable. Une cause habituelle de leur gaîté était la paresse de l'un d'entre eux, l'auteur de ces pages, qui, n'ayant pas la résolution de se soumettre au travail indispensable de la grammaire et de ses règles, cherchait à se frayer une route vers la connaissance de l'allemand, au moyen des dialectes écossais et anglo-saxon, et faisait des bévues qui excitaient beaucoup la gaîté de ses condisciples plus studieux et plus exacts que lui. Une source plus habituelle encore d'amusement était le désespoir de leur maître qui trouvait impossible d'obtenir de ses élèves écossais le degré de sensibilité qu'il jugeait indispensable pour leur faire apprécier les beautés de l'auteur par lequel il les avait fait commencer. Nous aurions désiré lire d'abord Goëthe, Schiller et quelques autres dont Mackenzie avait le premier proclamé la gloire parmi nous. Le docteur Willich qui était notre maître voulait avec raison nous faire commencer nos études par les œuvres de Gessner, écrites d'un style plus simple, et il avait mis dans nos mains ses *Idylles* et la *Mort d'Abel*. La religiosité de cet ouvrage convenait peu à des jeunes gens de notre caractère et de notre âge; et nous ne sympathisions guère plus avec la sentimentalité un peu loquace d'Adam et de sa famille qu'avec la douleur du faune qui a brisé sa cruche, et qui, pour célébrer cette catastrophe, entonne une chanson, en s'écriant : « Elle est cassée, la plus belle des cruches; elle est cassée, elle est cassée, etc. » Nous mettions le désespoir du pauvre docteur à son comble, lorsque nous déclarions qu'Abel n'était qu'un sot, et,

qu'à tout prendre, Caïn et Lucifer même nous plaisaient davantage. Quand ces plaisanteries provoquées par la sensiblerie monotone et les extases affectées du poète nous manquaient, nous avions pour nous divertir les incroyables sons proférés par un Français, notre condisciple, qui, dans le but économique d'étudier deux langues à la fois, essayait d'apprendre l'allemand dont il ne savait rien, par l'intermédiaire de l'anglais qu'il ne connaissait guère davantage. Dieu sait quelles notes il faisait entendre, en tâchant avec des organes inaccoutumés et rebelles, d'imiter les sons gutturaux de ces deux langues réfractaires. C'était pour nous l'occasion de rires inextinguibles auxquels on ne s'abandonne guère que dans la première jeunesse, et dont presque toujours l'âge mûr tarit la source. A la fin, après beaucoup de rires et un peu d'études, nous parvînmes presque tous à avoir une connaissance plus ou moins étendue de la langue allemande, dont les uns profitèrent pour étudier la philosophie de Kant et les autres les poètes dramatiques que cette nation a produits et qui étaient plus conformes à notre goût que la *Mort d'Abel.* »

Les liaisons de Scott avec Lewis, l'auteur du *Moine,* contribuèrent aussi à ses progrès. Voici le compte qu'il rend de l'influence qu'elles eurent sur ses travaux : « J'avais fait au collége des traductions en vers métriques. Mes professeurs louaient la diligence que je mettais toujours à faire tout ce qui m'était demandé; mais c'était là que s'arrêtaient leurs éloges et j'étais cruellement mortifié quand on comparait mes versions avec celles d'élèves plus habiles. A la fin, cependant, je parvins à obtenir quelques suffrages pour une pièce de vers que j'avais composée pendant mes loisirs. C'était un orage qui en était le sujet. Je savourais en paix ma gloire naissante et des éloges dont l'habitude n'avait pas encore amorti le charme, lorsque ma joie

fut tout-à-coup troublée par une beauté bleue (1), femme d'un apothicaire, qui se piquait de bel-esprit et qui prétendit que j'avais pillé mes vers dans un vieux *magazin.* Jamais je n'ai oublié cette imputation, et aujourd'hui même j'avoue que j'ai encore quelque ressentiment contre cette pauvre femme. Au fond, elle m'accusait à tort en disant que j'avais pris mes vers tout faits; mais, comme, de même que la plupart des poètes précoces, j'avais pillé toutes mes idées et toutes mes expressions, elle était en droit de soutenir que cette pièce n'était pas originale. Je fis encore une ou deux tentatives en vers après cette mésaventure, mais des amis ou d'autres me conseillèrent de mettre mes vers au feu, et comme Dorax, dans la pièce, je suivis leur conseil avec un cœur gonflé. Si j'excepte le tribut ordinaire payé aux beaux yeux d'une maîtresse, qui était plutôt une émanation de l'amant que du poète, pendant dix ans, je n'avais pas eu seulement l'idée de faire rimer *love* (amour) avec *dove* (colombe), lorsque la haute réputation de Lewis me tira de ma léthargie. Calculant que, si je lui étais inférieur pour l'inspiration poétique, j'étais fort au-dessus de lui par mes connaissances et mon acquit, je me décidai à tâcher d'imiter le style qui avait fait sa gloire. Ce fut alors que je composai *Glenfilas* et la *Veille de la Saint-Jean.*

» Ainsi donc, j'entrai dans ma nouvelle carrière comme ces chanteurs populaires qui se mettent en route avec deux ballades; et je m'empressai de faire tout le tour de mes connaissances avec mon petit et précieux bagage, allant partout solliciter des critiques, sollicitation qu'un auteur ne fait jamais en vain. En effet, dans les beaux-arts, ceux qui seraient incapables de rien produire eux-mêmes, ne

(1) On sait qu'on donne, en Angleterre, le sobriquet de bas bleus (*blue stockings*) aux femmes beaux-esprits.

s'en croient pas pour cela moins en droit de décider sur le mérite des auteurs ; et, au surplus, ils n'ont pas à cet égard entièrement tort ; car le mérite des ouvrages d'imagination étant fait pour être apprécié par le public en général, le suffrage des masses suppose nécessairement celui des individus ; et, peut-être, comme dans le cas de la servante de Molière, moins la personne consultée est *sophistiquée* par l'art, plus son goût est sûr. J'ignorais à cette époque que, quoique les applaudissemens de plusieurs soient une garantie du mérite d'une composition littéraire, il n'est pas également sûr de soumettre cette composition aux observations minutieuses de ces individus pris isolément, lorsque chacun d'eux, assis sur le fauteuil du censeur, a pris une attitude sévère et prononce avec gravité son jugement *ex cathedrâ.* L'approbation générale ne me manqua pas ; malheureusement j'y trouvai de cruelles compensations dans les amendemens, les corrections, les suppressions qui n'étaient proposés avec une douceur impérieuse.

» C'était en vain que le jeune auteur, écoutant avec la modestie qui sied à son âge, et le désir naturel de plaire, coupait, tranchait, ajoutait à ses malheureuses ballades ; c'était en vain qu'il plaçait, déplaçait, remplaçait ; chacun de ses conseillers désapprouvait les concessions faites aux autres ; et, presque toujours, l'on m'accusait d'avoir fait deux trous pour en boucher un. Enfin, après y avoir réfléchi mûrement, je fis une copie soignée de *Glenfilas* sur laquelle j'indiquai tous les changemens qui m'avaient été proposés ; et je me convainquis qu'on m'avait engagé à changer presque tous les vers et presque chaque mot de ma ballade ; on n'avait épargné que quelques passages insignifians sous le rapport de la poésie, qui n'étaient ni bons ni mauvais, et qui n'étaient que des lieux communs, des-

tinés tout au plus à servir de transition. Mais je ne fus pas au bout de mes tribulations. Les donneurs d'avis ne me pardonnaient pas d'avoir négligé leurs conseils; et la bienveillance de quelques-uns fut remplacée par des hostilités plus ou moins vives. Ce résultat inattendu, après quinze jours d'anxiété, me conduisit à adopter une règle dont je me suis rarement départi, pendant trente ans de ma carrière littéraire. Quand quelqu'un, dont je respecte le jugement, après avoir lu avec attention un manuscrit que je lui confie, déclare qu'il ne vaut rien, et qu'aucune qualité n'en rachète les défauts, il est rare que je ne le mette pas de côté; mais j'attache peu d'importance aux critiques de détail; et je n'en fais guère à ceux de mes amis qui me font l'honneur de me consulter. Je suis convaincu qu'en général par cette correction minutieuse des fautes de détail, on fait disparaître l'originalité de l'ensemble, c'est-à-dire ce qui doit être la base du succès. Au moment où, après avoir été sur le point de voir mes ballades se fondre tout entières au creuset de la critique, je me décidai enfin à ne tenir aucun compte d'avis si multipliés et si contradictoires, une occasion se présenta d'introduire dans le public des productions que jusque-là je n'avais fait connaître qu'à un petit nombre d'amis. Lewis venait d'annoncer une collection qui devait d'abord porter le titre de *Contes terribles*, auxquels il finit par donner celui de *Contes merveilleux* (1). »

Voici comment Scott rend compte des causes qui finirent par le décider à suivre la carrière des lettres :

« On concevra sans peine que mes succès dans la littérature n'avaient pas été favorables à mes succès au barreau. Thémis, à Édinbourg et probablement partout ailleurs,

(1) *Tales of Wonder.*

est d'un caractère jaloux. Elle veut conserver son autorité intacte et ne supporte aucune concurrence. Il est prudent, si ce n'est indispensable, qu'un jeune légiste paraisse entièrement absorbé par sa profession. Quelque dépourvu qu'il soit d'occupations, il faut toujours qu'il ait l'air d'en être surchargé. Quand on vient le voir, il doit paraître plongé dans ses dossiers comme dans un abime. Peu de personnes sont capables d'une contention d'esprit ou d'une dissimulation aussi continue. De là, des désertions multipliées. Aussi, dès qu'un novice paraît un peu détourner son attention vers d'autres études, on le signale aussitôt comme un fugitif, et la clientelle se retire de lui. A cette époque, la Thémis écossaise se montrait encore plus ombrageuse que de coutume; sans doute, parce qu'elle avait le sentiment des attraits supérieurs de ses rivales. En dernier lieu, cependant, elle s'est un peu relâchée de sa sévérité à cet égard dans la personne d'un de mes amis, M. Jeffrey (1) qui, après avoir dirigé, avec une grande habileté, celui des recueils périodiques de notre âge, dont l'influence a été le plus étendue, a dernièrement été élu par le consentement général de ses confrères, doyen de la faculté, ce qui était la plus haute marque de considération qu'ils pussent lui donner. Mais à l'époque dont je parle, un jeune légiste, qui avait quelque vocation pour les lettres, était obligé de la cacher avec autant de soin que s'il eût dû en rougir. Il me serait facile de citer plus d'une perte éprouvée par la société et la littérature, et qui n'a tourné qu'au seul profit de la jurisprudence. Les choses prirent une autre direction avec moi; mon goût pour la littérature diminuait beaucoup mon empressement pour l'étude

(1) Avocat célèbre du barreau écossais et éditeur de la *Revue d'Édinbourg* pendant près de trente années. Voyez son portrait dans le 20e numéro de notre recueil.

des lois, et les plaideurs s'éloignaient naturellement d'un jeune homme signalé comme un quêteur de ballades nationales ou germaniques. Bientôt nous nous trouvâmes ma position et moi à peu près sur le même pied que l'honnête Slender et Mrs Page : « Il n'y avait pas grand amour entre nous dès le commencement, et il a plu au ciel de le diminuer encore, quand la connaissance a été plus intime. » Je sentis que le tems était arrivé ou de renoncer à toutes les Delilah qui remplissaient mon imagination, pour travailler pendant tout le jour et éclairer avec la lampe mes nuits studieuses, ou bien de dire un adieu définitif aux lois et à leurs commentateurs, pour prendre une autre direction. J'avoue que j'éprouvais une vive répugnance pour la plus sévère de ces résolutions que beaucoup de gens auraient aussi considérée comme la plus sage. Comme mes transgressions avaient été nombreuses, il eût fallu que mon repentir fût signalé par l'étendue et la solennité de mes sacrifices.

» Je dois dire aussi que, depuis ma quatorzième ou ma quinzième année, ma santé, qui jusque-là avait été fort délicate, était devenue très-robuste. J'étais né boiteux, mais, depuis l'amélioration de ma santé, malgré cette circonstance, j'étais un bon marcheur et un excellent cavalier ; plus d'une fois il m'était arrivé de faire trente milles (10 lieues) à pied et cent milles environ (33 lieues) à cheval sans m'arrêter. Je fis, de cette manière, plusieurs voyages très-agréables, à travers des portions du pays peu accessibles, et qui me procurèrent plus de plaisir et d'instruction que d'autres que j'ai faits depuis d'une manière bien plus commode. Je me livrai aussi aux plaisirs de la chasse avec quelque succès et beaucoup d'ardeur. Il aurait fallu renoncer à ces plaisirs ou du moins en user avec modération si je fusse resté jurisconsulte. Il est douteux même que j'eusse pu, en respectant toutes les conve-

nances de ma profession, conserver le grade que j'occupais dans un corps de volontaires de cavalerie.

» La menace d'une invasion française préoccupait alors tous les esprits. La Grande-Bretagne appelait de tous côtés ses enfans à sa défense ; et plusieurs qui, comme moi, consultaient plus leur zèle que leurs forces, avaient répondu à cet appel et pris les armes. Toutefois, je ne fus pas inutile pour maintenir la discipline dans mon corps, ce qui était le point sur lequel il prêtait le plus à la critique. A d'autres égards, il ne méritait que des éloges ; il se composait de beaux hommes, armés et bien montés à leurs frais. Les soins que me donnait ce service occupaient fort agréablement une partie de mon tems, et cette activité sans fatigue contribuait à augmenter ma répugnance pour les études assujétissantes qu'exige la profession du barreau. D'un autre côté, mon père qui aurait été peiné de me voir renoncer à cette carrière était mort depuis deux ou trois ans ; de manière que je n'avais plus aucun contrôle qui m'empêchât de suivre ma propre inclination ; j'ai déjà dit d'ailleurs que mon revenu était suffisant pour me procurer toutes les aisances de la vie sociale et même un peu de son superflu; je n'étais pas condamné à un travail pénible par la nécessité, et, par conséquent, rien ne s'opposait à ce que je prisse le genre d'occupations le plus conforme à mes goûts. Cela me fut d'autant plus facile qu'en 1800 j'avais obtenu la place de shériff du comté de Selkirk, qui valait environ 300 liv. st. (7,500 fr.) par an ; place qui m'était d'autant plus agréable que j'avais dans ce comté plusieurs parens et beaucoup d'amis. Mais je n'abandonnai pas la profession pour laquelle j'avais été élevé sans me prescrire certaines règles de conduite dont je ne me suis guère départi, et que je vais faire connaître au risque d'être taxé d'un peu d'égoïsme, dans l'espoir que cela ne sera pas inutile aux

personnes qui se trouveront dans une situation analogue à la mienne. En premier lieu, après avoir considéré la vie et la fortune de ceux qui avaient suivi la carrière des lettres, je me convainquis que ce qui avait le plus compromis leur bonheur et leur réputation, c'était ce caractère d'irritabilité qu'Horace avait déjà signalé chez les poètes. Il ne faut pas une grande pénétration pour voir que la petite guerre de Pope avec les sots de son tems n'aurait pas eu lieu s'il n'eût pas souffert les plus vives tortures des piqûres que lui faisaient tous ces insectes littéraires qu'il pouvait cependant écraser par milliers dans sa main. Voltaire a encore conservé moins de dignité à l'égard de ses ennemis; et l'on pourrait citer beaucoup d'autres hommes du plus beau génie, qui, pour se venger de quelques misérables injures, se sont couverts de ridicule pendant leur vie, et seront pour l'avenir des objets éternels de pitié. Je n'avais nullement la prétention d'égaler le génie des grands hommes qui s'étaient laissé aller à ces faiblesses; mais je résolus de faire tout mon possible pour ne pas à cet égard imiter leur exemple. Je résolus en outre de conserver le rang que j'occupais dans la société générale, et de ne pas céder au penchant naturel de vivre exclusivement dans des cercles de beaux-esprits. En agissant ainsi, j'imaginai que j'échapperais à la faute ordinaire de mes pareils d'attribuer une importance exagérée aux travaux littéraires, comme si, au lieu d'être une jouissance de la vie sociale, ils en constituaient la base. A l'exemple de Gilblas, je me promis de préférer même la société de mon commis à celle de la gent littéraire, de continuer à prendre de l'intérêt à tout ce qui se passait autour de moi et de ne devenir homme de lettres qu'à mon pupitre et dans l'intérieur de ma bibliothèque. Bien résolu à n'écouter que les critiques faites de bonne foi, et à ne tenir aucun compte

de celles qui se présenteraient sous la forme de la satire, j'armai mon cœur d'un triple airain contre la guerre d'escarmouche des parodies et des sarcasmes. Quand une plaisanterie dont j'étais l'objet était bonne, j'en riais le premier; quand elle était mauvaise, je la laissais tomber dans l'oubli, ce qui ne tardait pas à arriver. C'est à la fidèle observation de ces règles que je m'étais prescrites que j'ai dû, pendant une carrière de trente années consacrées à de nombreux travaux littéraires, de ne me trouver engagé dans aucune querelle ou controverse; et, ce qui m'a encore été plus agréable, d'obtenir l'estime et l'affection des hommes les plus distingués des divers partis. Une autre résolution que je pris en même tems, mais qui, j'en conviens, n'est pas également à la portée de tout le monde, c'était de m'assurer des moyens d'existence indépendans de mes travaux littéraires. Je voulais que la littérature fût pour moi un bâton et non pas une béquille, et que les produits de mon travail ne fussent pas nécessaires pour me faire vivre. Je désirais en conséquence que mes amis me fissent obtenir un de ces postes honorables de la judicature, dans lesquels les personnes du métier viennent chercher un refuge, quand elles sentent qu'elles n'ont pas ce qu'il faut pour aspirer à de plus grands honneurs et à des emplois plus importans. A cette époque de ma vie, je possédais tant d'amis en mesure de m'aider pour me faire obtenir ce *nec plus ultrà* de ma modeste ambition, que je devais espérer de voir mon vœu rempli; et, en effet, peu de tems après, j'obtins à cet égard tout ce que je désirais.

» En parlant de la *Dame du Lac,* je me rappelle que ce fut vers cette époque qu'un de mes amis vint encourager mon espoir. Il était né dans la classe des fermiers; mais c'était un homme de beaucoup de sens, doué d'un goût naturel et d'un sentiment poétique très-délicat et qui était

propre à compenser l'insuffisance de l'éducation qu'il avait reçue. Il aimait la chasse avec ardeur, plaisir auquel il nous arrivait souvent de nous livrer ensemble. Un jour, que cet ami dînait avec moi, je saisis cette occasion de lui lire le premier chant de la *Dame du Lac,* pour voir l'effet que produirait cette œuvre sur un homme que je pouvais considérer en quelque sorte comme le représentant ou l'analogue de la généralité des lecteurs. Il est inutile de dire que je me proposais de me laisser plutôt guider par les impressions que mon ami éprouverait que par les observations qu'il jugerait à propos de m'adresser. L'accueil qu'il fit à mes vers eut quelque chose de fort étrange. Il plaça sa main sur ses yeux et écouta avec une attention profonde, jusqu'au moment où les chiens se jettent à la nage pour suivre la barque sur laquelle leur maître s'est embarqué avec Ellen Douglas. Il tressaillit alors en poussant une exclamation subite et en frappant la table avec son bras, et dit d'un ton de censure qu'on avait eu grand tort de laisser les chiens se jeter à l'eau après une chasse aussi fatigante, et que c'était le moyen de les perdre. J'avoue que je fus très-encouragé par l'espèce de rêverie dans laquelle était tombé ce zélé chasseur qui avait fini par oublier que tout ce que je lui lisais n'était qu'une fiction. »

Le paragraphe suivant fait connaître quel a été le produit de ses poèmes :

« La *Dame du Lac*, qui devait d'abord se publier en compte à demi, fut ensuite achetée cinq cents liv. ster. (12,500 f.) par MM. Longmann et Ce, auxquels ils ajoutèrent plus tard cent liv. (2,400 fr.) par une générosité volontaire, quand ils virent le grand succès qu'obtenait ce poème. Cette somme me fut offerte pour me mettre à même de remplacer un beau cheval que j'avais perdu en me promenant avec l'un de ces messieurs. Les éditeurs du *Lai*

du dernier Menestrel, encouragés par le succès de ce poème, m'offrirent eux-mêmes mille liv. st. (25,000 fr.) pour *Marmion*.

» Cette négociation, qui n'avait rien de secret, donna à lord Byron, alors en guerre avec tout ce qui noircissait du papier, l'occasion de me mentionner dans sa satire des *Bardes anglais et des critiques écossais* (1). Je n'ai jamais pu concevoir comment un arrangement entre un auteur et ses éditeurs, qui avait également satisfait tous les intéressés, pouvait être censuré par un tiers. Je n'avais employé aucun charlatanisme pour faire valoir ma marchandise, et j'avais tout d'abord accepté l'offre de mes éditeurs, que je considérais comme très-convenable. Quant à ces messieurs, loin de se repentir de l'affaire qu'ils avaient faite, ils en furent si contens que, pour me témoigner leur satisfaction, ils me firent ensuite un cadeau qui ne pouvait qu'être bien accueilli par un jeune maître de maison, celui d'un baril d'excellent claret. »

Voici maintenant comment Walter Scott rend compte des raisons qui le déterminèrent à quitter la poésie pour la prose et de la manière dont s'opéra cette transition.

« La chute de mon poème de *Rockeby* avait une cause plus profonde. Le rhythme qui, par sa nouveauté, avait d'abord vivement attiré l'attention du public, perdit une partie de son charme, lorsque j'en fis une quatrième épreuve. Cette manière, hardie jusqu'à la licence, de combiner les rimes avait été imitée par d'autres; en sorte que j'avais à lutter, non-seulement contre la satiété que j'avais produite moi-même, mais aussi contre celle dont mes imitateurs étaient la cause. Comme Bobadill, j'avais appris mes tours à une centaine d'hommes et de dames qui pouvaient pres-

(1) *English bards and Scots Reviewers.*

qu'aussi bien les faire que moi. Il n'y avait aucun remède à cela. L'harmonie de mes combinaisons rhythmiques parut monotone ; et probablement l'inventeur et ses inventions seraient tombés dans le mépris, s'il n'eût pas trouvé un nouveau moyen de se recommander à la faveur publique. Ce que je viens de dire du mètre était également applicable à la structure du poème et de la diction. Les combinaisons les plus originales du style peuvent être imitées par un homme de talent ; et ceux qui sont le moins capables d'en reproduire les véritables traits peuvent en faire des imitations burlesques et fausses. Ces imitations, quelque malheureuses qu'elles soient, viennent encore cependant augmenter la satiété, et ne font pas moins de tort à un auteur que les chanteurs des rues à un compositeur, quand ils s'emparent de ses mélodies. Aussi, la popularité qui environnait mon école, comme on l'appelait, penchait fortement vers son déclin.

» Ce n'est pas tout. Quand *Rockeby* parut, il aurait fallu rassembler toutes mes forces, car un rival redoutable et inattendu s'était présenté sur la scène ; rival puissant, non-seulement par sa sève poétique, mais aussi par cette popularité que j'avais obtenue à un degré auquel n'avaient pu atteindre d'autres qui cependant valaient mieux que moi. Le lecteur comprendra sans doute qu'il est ici question de lord Byron, qui, après la publication de quelques opuscules d'assez peu d'espérance, venait de faire paraître le premier chant de *Childe Harold*. Je fus étonné du talent qu'annonçait cette production, et auquel ne m'avaient pas préparé ses premiers écrits. Il y avait une vigueur dans la pensée, une abondance dans la diction, qui annonçaient que l'auteur avait le sentiment intime des ressources inépuisables qu'il possédait. J'apercevais aussi dans cette production des traces de la lime qui indiquaient les

sollicitudes d'un homme de goût. Lord Byron était un voyageur ; il avait parcouru les lieux consacrés par la poésie antique ; son imagination avait été allumée par le spectacle de scènes lointaines auxquelles il s'était associé dans des excursions périlleuses. Pour son malheur sans doute, mais aussi pour favoriser le développement de son génie, la nature lui avait donné les passions qui agitent le cœur humain avec le plus de violence, et qui ont dû contribuer à la fin prématurée de sa vie. Il y aurait eu peu de sagesse à lutter avec un si rude jouteur ; et, d'un autre côté, je ne me souciais pas de jouer le second dessus dans un concert où j'avais joué le premier. Je commençais aussi à prendre de l'âge et je devenais insensible à ces causes d'excitation qui agitent la jeunesse. J'étais d'ailleurs environné de la plus agréable mais de la moins excitante des sociétés ; elle se composait d'un petit nombre d'amis dévoués et d'une famille affectueuse. D'un autre côté, les modestes devoirs de mon emploi m'occupaient beaucoup et me laissaient tous les jours moins de loisir pour me livrer à la poésie. Cependant, quoique je sentisse que, dans l'opinion des bons juges, je ne devais pas occuper une place aussi élevée que celle que m'avait attribuée la mode pendant quatre ou cinq ans, je ne pouvais pas me résigner à renoncer entièrement aux lettres. Je ne voulais pas non plus me réduire au rôle d'éditeur et de commentateur, quoique j'eusse déjà fait ce métier avec succès et beaucoup de plaisir. Je cherchais donc si je ne parviendrais pas à trouver quelque autre moyen de satisfaire mon goût pour les travaux littéraires, soit sous le voile de l'anonyme, soit publiquement. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces mémoires, c'est l'absence totale de tout enthousiasme dans le caractère de l'auteur, et la raison paisible, le bon sens, l'esprit

de conduite qui s'y trouvent partout. On sent, en les lisant, que Scott, indépendamment de son génie, avait reçu de la nature tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie. Nos nombreuses citations nous justifieront de la longueur de cet article. C'est sans contredit la plus délicieuse des délicieuses productions de son auteur. Qui ne serait curieux d'être introduit sous le voile intérieur de sa vie intime ?

(*Extractor.*)

—

Voyages.

SIERRA LEONE EN 1827.

PAR UN OFFICIER DE L'ARMÉE.

Vers la fin du mois d'octobre 1827, je m'embarquai à Gravesend, sur un vaisseau de l'état, du port de cinq cents tonneaux : un volontaire pour Sierra Leone m'accompagnait. Je trouvai à bord un officier récemment attaché aux corps d'Afrique, trois négocians de la colonie, que le soin de leurs affaires et de leur santé avait amenés en Angleterre, plus un de ces jeunes gens qui vont porter à l'étranger leur misère et leur industrie. Le lendemain au matin nous mîmes à la voile : peu de jours après, la ceinture de craie qui borde la vieille Angleterre avait disparu à nos yeux. Chacun des passagers trompa à sa manière les ennuis de la traversée ; les livres, les cartes et le back-gammon (1) vinrent à notre aide ; le tems fut même si favorable que l'on put prendre le salutaire exercice de la danse. Pour moi, lecteur passionné, j'avais fait une ample provision de bons ouvrages, et je passai avec nos livres la meilleure partie de mon tems. Je venais de m'arracher aux douceurs de la vie de famille, et, contre le gré de mes amis, j'avais préféré un séjour de quelques mois en Afrique, à une résidence de plusieurs années aux Indes orientales et occidentales, dont le climat est presque aussi

(1) Sorte de jeu de trictrac.

malsain que celui de Sierra Leone. Je savais d'ailleurs que je finirais toujours par visiter nos colonies d'Asie ou d'Amérique. Rassuré par la supériorité de notre bâtiment contre les dangers d'une attaque, je fermai mon ame aux pensées décourageantes ; cependant l'image de ma famille et des amis que je laissais derrière moi, peut-être pour ne plus les revoir, se présentait parfois à ma mémoire, et je me laissais attendrir à ces doux souvenirs, que je n'avais pas la force de repousser. Heureusement ces accès de mélancolie duraient peu, et la certitude d'un prompt retour me faisait envisager de sang-froid les dangers du climat dont j'allais braver la funeste influence. En partant, j'avais reçu des instructions pour le régime que j'aurais à suivre. Les gens de l'art que j'avais consultés s'imaginaient que la santé, entre les tropiques, était au prix de l'abstinence la plus rigoureuse ; mais j'appris sur les lieux que l'excès, en ce genre, n'est pas moins funeste que l'intempérance : le plus sûr moyen d'éviter les atteintes du mal est de se tenir dans un juste milieu.

Ce fut le 23 novembre que la Côte-d'Or se découvrit pour la première fois à notre vue. A trois heures après-midi, un matelot fit entendre du haut d'un mât ce cri si doux à l'oreille du passager : « Terre ! » Tous les yeux se tournèrent dans la direction qu'il indiquait, et en moins d'une heure le cap Sierra Leone parut comme un nuage aux limites d'un horizon lointain. La brise qui poussait notre navire tomba tout-à-coup, et les eaux bleues de la mer s'endormirent dans un calme profond ; le crépuscule, si court sous les tropiques, fit bientôt place à l'obscurité, et le cap Sierra Leone disparut tout-à-coup ; à nos regards. Le calme dura toute la nuit ; le matin, pas un souffle de vent : le soleil se leva resplendissant de lumière, et son éclat chassa les nuages ; la chaleur devint accablante ; la tente

dressée sur le pont ne pouvait, malgré l'épaisseur des toiles, nous protéger contre l'ardeur du jour. Après quelques minutes, force me fut de quitter la place : mon sang bouillonnait, tant les rayons enflammés passaient librement à travers le tissu brûlant tendu sur nos têtes. Nous commencions à craindre un calme prolongé, et cela, lorsque quelques heures d'un bon vent pouvaient nous conduire au port, que nous avions depuis si long-tems sous les yeux. Toutefois, nos craintes durèrent peu. Vers trois heures après-midi, une brise de mer poussa le bâtiment et souffla jusqu'à six heures. Alors le calme nous reprit; mais, au lieu du spectacle uniforme de la veille, nous fûmes agréablement distraits par une scène vive et intéressante. Nous vîmes arriver à nous, dans un grand nombre de canots, une foule de *kroumen* qui demandaient de l'emploi au capitaine ou s'offraient à nous comme domestiques, et s'empressaient de monter à notre bord aussitôt qu'on paraissait agréer leurs services. De pareilles scènes, lorsqu'elles se présentent pour la première fois, frappent vivement l'esprit de l'observateur : ces habitans d'un autre monde lui offrent l'homme dans la simplicité de la nature, et il reconnaît que, si la civilisation modifie les mœurs et les habitudes, le cœur de l'homme, partout semblable, obéit à l'impulsion des mêmes sentimens, des mêmes passions.

Les *kroumen* viennent d'un pays situé au sud de Sierra Leone. Ils sont, en général, grands et fortement constitués; ils l'emportent sur les tribus voisines en activité et en intelligence. Ils ont le port mâle, la physionomie ouverte, le front haut et bien développé; moins noirs que les nègres de l'Afrique centrale, ils ont la plupart le teint brun foncé, et quelques-uns cuivré. Leurs manières et leurs vêtemens rappellent les porteurs d'eau de Lisbonne.

Ils ont au plus haut degré l'amour du sol ; aussi, lorsqu'on les arrache à leur famille et à leurs amis pour les conduire en esclavage, il n'est pas rare qu'ils se donnent la mort ou qu'ils l'appellent par les plus cruelles privations. Ce sont les plus mauvais des esclaves ; l'esclavage les appesantit ; ils regrettent sans cesse la liberté qu'ils ont perdue et finissent par tomber dans le désespoir. Demandez au Krouman ce qu'il est ; il vous répond naturellement : « Moi, homme libre ; » dites-lui qu'il est esclave, vous voyez aussitôt la douleur et la colère se peindre sur son visage. Avant 1826, ils étaient venus en grand nombre à Sierra Léone, longeant la côte dans des troncs d'arbres creusés en canots. Cette année, Sir Neil Campbell, gouverneur de la colonie, jugea prudent d'en renvoyer plusieurs centaines dans leur pays. Ils étaient prévenus, je crois, de graves délits justiciables des tribunaux criminels. Ceux qu'on autorisa à rester pour le service de la colonie reçurent comme nos portefaix une plaque d'étain numérotée. Les patrons de navire et les marchands de la ville les emploient pour les transports des marchandises : hommes de travail et de probité, pour la plupart, ils sont soigneux de leur argent et le dépensent rarement en liqueurs fortes. Ils ont entre eux des fêtes dans certaines occasions, et ils se choisissent un chef ou *homme-tête*, comme ils l'appellent, qui, tiré de leur sein, possède toute leur confiance, et termine d'autorité les différends soumis à son arbitrage. La lutte est leur jeu favori ; ils déploient dans cet exercice moins d'art que de force, quoique quelques-uns d'entre eux ne manquent pas d'adresse. En général, ils ne restent à Sierra Leone que trois ou quatre ans, s'ils font bien leurs affaires ; alors, ils achètent une petite pacotille de marchandises d'Europe, et retournent dans leur pays, où, devenus marchands, ils jouissent, dit-on, d'une assez

grande influence. Tant que le Krouman reste à Sierra Leone, le but de son ambition est la possession d'un chapeau et d'une jaquette; à ce prix on est sûr de faire son bonheur. C'est plaisir alors de le voir le dimanche, fier de sa parure, se promener la tête haute et se carrer avec toute la morgue d'un élégant de Bond Street ou du boulevard de Gand. Les grands airs de ces dandys en guenilles m'ont beaucoup diverti.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, je montai sur le pont d'où je découvris confusément le cap et la terre environnante. Le calme durait toujours; seulement la marée avait, pendant la nuit, poussé notre navire un peu en avant. Le soleil ne paraissait pas encore à l'horizon; l'air était frais, et un épais brouillard couvrait la surface des eaux et enveloppait le promontoire. Mais, aussitôt que sa présence se fit sentir à travers ce voile, la scène devint de plus en plus pittoresque; une jolie brise se leva et nous rapprocha par degrés du rivage. A dix heures, nous étions à la hauteur du cap, et, pour la première fois, Freetown (ville libre) se montra à nos regards. Entre le cap et la ville s'avance une langue de terre, nommée la pointe du Roi Thom, dont la projection forme une des extrémités de la baie. La scène qui se présente entre cette pointe et le cap est d'une merveilleuse beauté, et jamais, je pense, je n'oublierai l'impression qu'elle fit sur moi, lorsque notre vaisseau entra dans le port. La côte formée d'énormes pièces de rochers, d'une blancheur éblouissante, qui s'inclinent doucement en sortant de la mer, est garnie par derrière et sur les flancs, d'un manteau de broussailles et de joncs : au-dessus, dans le lointain, de nombreux palmiers étendent leurs longs rameaux qui se détachent sur un ciel bleu. Le contraste entre la blancheur du rivage et la sombre verdure qui l'environne a quelque chose de ravissant

et l'ensemble de ce tableau rappelle, à la roideur près, les plus ingénieuses dispositions des jardins chinois.

Aussitôt que nous eûmes touché la Pointe du Roi, quelques barques, montées par des amis de nos compagnons de traversée, s'approchèrent de notre bord; elles étaient sans aucun doute, plus nombreuses que de coutume; car il y avait six ou sept mois qu'aucun vaisseau anglais n'avait abordé. Aussi l'empressement d'apprendre des nouvelles avait-il amené sur le rivage toute la population blanche. L'aspect de ces figures flétries n'était pas rassurant pour les nouveaux-venus : la saison des maladies venait de finir, et les traces que son passage avait laissées sur tous ces visages pâles et décharnés auraient intimidé les plus intrépides; un volontaire du corps royal africain, qui remplissait les fonctions d'adjudant du fort, descendit à notre bord pour y prendre les dépêches du gouvernement; la fièvre l'avait quitté peu de jours auparavant, mais sa convalescence traînait en longueur et l'aspect de son visage n'annonçait rien de bon. Mon volontaire et le jeune officier qui allaient être soumis aux mêmes épreuves ne purent s'empêcher d'y voir un fâcheux présage; un des nôtres en fut même si vivement affecté qu'il prit aussitôt la résolution de profiter du premier départ. Je pense maintenant que cette courte visite nous eût moins frappés, si nous n'avions pas songé que ce malheureux volontaire était voué à la fièvre par un engagement qu'il ne pouvait pas rompre.

Si nos visiteurs étaient avides de nouvelles, nos compagnons ne mettaient pas moins d'empressement à s'enquérir de ce qui s'était passé pendant leur absence. Après l'échange des formules en usage, la première question que j'entendis faire fut : « Qui est-ce qui est mort? » Cette question étrange, sinistre et singulière pour un nouveau-venu

était cependant la plus naturelle que pût faire un habitant du pays après la saison des maladies. On y répondit par une longue et douloureuse nomenclature en tête de laquelle était placé le pauvre Sir Neil Campbell (1). Sur cette liste de malheur figurait un jeune médecin que j'avais vu, trois mois auparavant, à Londres, plein de vie et de santé. Il avait succombé quinze jours après son arrivée. Je le connaissais beaucoup; nous avions été compagnons d'études, et sa mort m'affecta vivement. Il périt victime du système d'abstinence outrée qui, en affaiblissant son corps, le livra sans défense à l'action de la fièvre endémique; une maladie de quelques jours mit fin à sa trop courte carrière.

Après avoir doublé la pointe du Roi Thom, nous entrâmes dans la baie de Sierra Leone, qui nous offrit un mouillage assez bien abrité et formé du côté opposé par le rivage de Bullam.

Freetown, capitale de Sierra Leone, est située à l'embouchure du Mitomba, sur la rive gauche ou méridionale du fleuve, à 12° 30′ longitude ouest et 8° 30′ latitude nord. La ville est enfermée entre une chaîne semi-circulaire de montagnes qui, prenant naissance près du fleuve, courent derrière la ville et forment nue espèce de croissant dont les deux extrémités s'appuient l'une au mouillage et l'autre à la pointe du cap.

Je m'étais formé, comme la plupart de mes compatriotes, une bien fausse idée de cette partie de l'Afrique occidentale. Je m'imaginais trouver un pays pâle et stérile, une plage inhospitalière. Au lieu de cela, je vis un ciel

(1) NOTE DU TR. Le même qui avait été chargé de conduire Napoléon à l'île d'Elbe; et qui, lorsque celui-ci avait embrassé les aigles de la vieille garde, à Fontainebleau, saisi d'un transport involontaire d'enthousiasme, avait brandi son chapeau dans l'air. *Voyez* le récit de cette scène dans le 14[e] numéro de notre recueil.

d'un bleu éclatant; une végétation riche et puissante dont les produits étalent mille couleurs rivalisant d'éclat et de beauté; de hautes montagnes couvertes de verdure, différentes de forme et de grandeur, et au-dessus de cette scène magnifique, que j'affaiblis en voulant la décrire, de majestueux palmiers déployant çà et là leurs vastes ombrages. L'aspect de Sierra Leone, dans la belle saison, exclut toute idée d'insalubrité ; on croit voir devant soi un paradis délicieux dans lequel on va passer de longs jours de bonheur : trompeuse espérance! Entre ceux qui s'y laissent séduire, heureux celui que la mort ne détrompe pas avant deux ou trois ans...!

A midi, mes amis et moi nous descendîmes à terre. La chaleur était excessive, et la lumière éclatante du soleil, réfléchie par tous les objets, fit sur mes yeux une impression douloureuse dont je conservai le ressentiment pendant plusieurs jours. Notre premier devoir en qualité de militaires était de nous présenter au commandant de la garnison. Il fallait, pour arriver à lui, gravir une hauteur escarpée, sous les feux d'un soleil ardent. Heureusement on nous procura des chevaux dont le service nous rendit ce trajet moins pénible. Une description détaillée de tout ce que Sierra Leone présente à l'observation du voyageur prendrait beaucoup de place et offrirait peu d'intérêt : je serai donc court sur ce point. L'hôtel du commissariat, placé à cinquante pas environ du rivage, est le premier édifice qui arrête l'attention : c'est un vaste bâtiment en pierre, soutenu sur des arcades et composé de trois étages dont le plus élevé est orné de *Vérandas* et divisé en appartemens occupés par les fonctionnaires de cette administration. De ce point, où l'on prend terre ordinairement, il faut suivre un sentier irrégulier pratiqué dans le roc pour gagner Freetown. On laisse à droite l'hôtel du

commissariat, et à gauche, sur une hauteur, la maison du gouvernement, bâtiment peu spacieux, qui se distingue à peine des autres maisons de la ville, et dont la plupart des fenêtres sont sans châssis. Non loin de là s'élève l'église. L'architecture en est de bon goût et dans le style gothique, mais les travaux sont poussés avec peu d'activité. La maçonnerie ne fut terminée qu'en 1827; les murailles attendaient depuis long-tems qu'on commençât les travaux intérieurs. Il est à craindre que cet édifice qui a déjà coûté au gouvernement 60,000 liv. st. (1,500,000 fr.) ne reste long-tems imparfait, et qu'il ne se dégrade avant d'être achevé. Au delà de l'église, à soixante toises environ, après avoir traversé les casernes, vous trouvez à gauche, sur le côté opposé de la rue, ou plutôt de la route, une assez jolie maison blanche, ornée de jalousies vertes, et occupée par le médecin en chef. En continuant de suivre la même direction, on arrive au fort, bicoque à peu près démantelée et armée pour toute défense de six ou huit canons. A droite, près du fort, se trouve le pavillon, espèce de rotonde en ruines, qui servit d'abord de réfectoire aux soldats de la garnison, et transformée depuis en quartiers à l'usage de deux ou trois officiers de santé.

Entre le fort et les casernes, au pied de la colline sur laquelle ils sont bâtis, s'élève l'hôpital militaire des blancs. C'est un carré long, dont les salles peuvent contenir une soixantaine de lits. Les casernes ont un aspect assez imposant; leur élévation est considérable, et le terrain sur lequel elles sont construites est à quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles consistent en trois corps de bâtimens séparés, occupés l'un par les officiers, un autre par les soldats d'Europe, et le troisième par les noirs enrôlés sous nos drapeaux. La brique anglaise et le sapin d'Amérique ont servi de matériaux à cet édifice, dont les

frais de construction ont été énormes. Sa situation, quoique l'une des meilleures qu'on pût choisir, présente cependant plusieurs inconvéniens. L'éloignement des sources n'en est pas le moins grave. L'eau qu'on tire d'une source située à l'une des extrémités de la ville est transportée chaque matin à grands frais dans des tonneaux. Ajoutez à cet inconvénient, déjà si grave, l'influence funeste d'un brouillard épais qui, descendu des montagnes voisines, enveloppe les casernes et remplit le ravin profond qui les entoure. Ceux qui connaissent la topographie de Sierra Leone s'accordent tous à reconnaître que l'emplacement le plus favorable aux casernes aurait été sur la pointe du Roi Thom. Dans cette position, entourées presque de tous côtés par la mer, le premier souffle de la brise les aurait rafraîchies; l'eau ne leur aurait pas manqué, et, en outre, les frais de construction auraient été, m'a-t-on dit, moindres d'un cinquième.

Les rapports de 1826 évaluent de la manière suivante la force de la population de couleur :

Nouveaux Écossais	576
Marons	638
Indiens et Américains	141
Soldats libérés	945
Africains libres	10,716

La population européenne, sans y comprendre les militaires, s'élevait en 1827 à 1,040 environ. Il faut ajouter à cela 510 soldats nègres et 232 blancs, ce qui donne pour chiffre de la population totale 14,798.

Pendant mon séjour à Sierra Leone, le tems me pesait horriblement. La vie y est d'une monotonie fatigante; si l'on a quelque souci de sa santé, il faut se claquemurer dans sa chambre, depuis huit heures du matin jusqu'à

cinq heures après midi. Point de société, sauf quelques officiers assez intrépides pour quitter leurs chambres ; à table, la tristesse s'assied avec les convives, car la conversation tombe invariablement sur les morts et les mourans. Il est vrai que nous avons un libraire ; mais quels livres ! Avec tout cela, déployez, si vous pouvez, l'énergie de votre ame et l'activité de votre esprit. Aussi l'abattement est-il général, et chacun de gémir sur la triste destinée qui l'a jeté dans ce *charnier de l'Afrique*. La nostalgie atteint tous nos soldats ; il n'y a que l'anxiété d'un condamné attendant de jour en jour un sursis, qui puisse égaler l'impatience avec laquelle ces malheureux appellent de leurs vœux le moment où ils poseront le pied sur le sol chéri de l'Angleterre.

Quelques jours de résidence à Freetown et une course à cheval dans le voisinage m'eurent bientôt détrompé sur la prétendue fertilité de Sierra Leone. Toute cette végétation si riche, à distance, ne veut pas être vue de près ; sur les lieux on ne tarde pas à revenir à l'opinion qu'on s'était faite par anticipation sur la nature du pays. Le sol est stérile et pierreux, à l'exception de quelques endroits rares et clair-semés. Çà et là un granit rouge et grossier forme des rochers et des hauteurs dans le voisinage et dans l'intérieur de la ville, ou s'élève en pointes aiguës au-dessus d'une couche fort mince de terre d'un brun rougeâtre assez semblable au fer rouillé, et dont le contact tache tous les tissus. Tel est, en général, l'aspect du terrain dans la ville et sur la route qui conduit aux casernes : pendant la sécheresse, à peine y voit-on quelque trace de végétation ; mais, durant la saison des pluies et aussi long-tems que la terre reste humide, une herbe épaisse et longue couvre tous les endroits où elle peut prendre racine. On voit même d'un côté de la route, près du fort, un plant

assez riche d'indigo qui pousse sans culture. Il y a dans la ville et dans les environs quelques orangers dont les fruits sont délicieux. De nombreux citronniers garnissent les hauteurs voisines. Les pommes de pin y sont plus savoureuses que partout ailleurs, et si abondantes que, dans la saison, elles ne coûtent pas plus d'un penny (5 cent.), ou trois demi-penny la pièce. Les bananes y sont aussi en grand nombre et excellentes, et on y trouve, en outre, un fruit délicieux qui ressemble au melon. On cultive principalement le riz, la cassade et le plantin qui servent à la nourriture de la population de couleur. La vigne s'y maintient, mais la mauvaise qualité et la petite quantité des raisins ne compensent pas les soins que réclame cette culture. Le tabac a réussi médiocrement. Un cultivateur a fait d'heureux essais pour y naturaliser le gingembre : celui qu'il recueille n'est pas inférieur aux meilleures qualités des Indes occidentales. Le café et l'arbre à thé naissent dans quelques endroits, et particulièrement sur le revers de la colline qui s'élève au-dessus du ravin creusé derrière les casernes; mais les produits en sont si pauvres qu'ils ne méritent aucune attention. Au reste je ne vois à Sierra Leone d'autres produits pour l'exportation que le tek et l'huile de palmier. Or, sous le point de vue politique, de si faibles avantages ne sont pas une raison suffisante pour le gouvernement de conserver une colonie, véritable tombeau, qui dévore, chaque année, la vie de tant d'hommes.

Quelques mois après mon arrivée, le capitaine Douglas, cavalier accompli, et un fonctionnaire de l'administration civile, formèrent le projet de visiter les villages du voisinage. Ils me proposèrent avec courtoisie de les accompagner, et je saisis avec empressement cette occasion si favorable de satisfaire un désir que j'éprouvais depuis longtems. La saison des pluies approchait, et tout retard

eût été préjudiciable à notre entreprise : nous partîmes avant le lever du soleil, et nous arrivâmes au Régent à une heure du matin. Nous fûmes ensuite visiter Bathurst, Waterloo, Wellington et Kissey, en suivant, tantôt des routes droites, libres et dégagées, tantôt des sentiers étroits, tortueux, obscurs, pratiqués à travers les bois, et qui laissaient à peine un passage aux chevaux et aux cavaliers ; mais en même tems si bien protégés contre les rayons du jour, que nous pouvions, sous leur ombre, poursuivre notre voyage sans être incommodés. Au reste, il fallait expier ce bien-être passager ; car, aussitôt que ces ombrages venaient à nous manquer, la chaleur nous paraissait deux fois plus insupportable. Mon intention n'est pas d'entrer dans les détails de cette excursion ; je veux seulement donner une idée de la situation des Africains libres et des villages qu'ils habitent. L'emplacement en est généralement mal choisi : l'un d'eux, je ne sais lequel, est enfermé dans un ravin profond, et, de tous les côtés, on n'y a d'autre perspective qu'un rocher nu. Chaque village est un assemblage de huttes bâties, les unes en bois ou en terre ; les autres, c'est le plus petit nombre, en pierres irrégulières : toutes sont recouvertes de chaume ou de lattes. A chacune de ces huttes est attachée une certaine portion de terre, où l'on peut découvrir, de loin en loin, quelque trace de culture. Quant au maître du logis, on le trouve rarement au travail ; le plus souvent il se chauffe nonchalamment au soleil, ou, musicien amateur, il tire quelques notes discordantes d'un méchant instrument, espèce de guimbarde, dont il fait vibrer la languette avec ses doigts, en s'efforçant, pour en fortifier l'harmonie, d'en varier les accords à coups de lèvres et de dents. L'indolence et l'ingratitude de ces Africains est devenue proverbiale ; il est impossible de les

faire travailler au-delà de leurs besoins : dites-leur qu'ils doivent à la générosité des Anglais leur liberté, leurs vêtemens et jusqu'à leur nourriture, ils se contenteront de vous répondre : « C'est vrai, mais ne nous demandez pas d'être blancs pour cela. »

Ma visite à ces demeures de paresse, de misère et d'abrutissement, ne fut pas sans profit pour moi. Elle m'éclaira sur les méprises de la philanthropie un peu niaise de mes sensibles compatriotes, et me fit voir dans quel piége était tombée leur crédulité. Cette course ne dura que deux jours. Mais l'exercice violent auquel je m'étais livré, l'épuisement causé par l'excès de la chaleur, et surtout les miasmes pestilentiels dont l'atmosphère était imprégnée, avaient déposé dans mon sein le germe de la fièvre : les symptômes de ce fléau terrible se manifestèrent le lendemain matin; l'agitation de mon pouls, l'abattement de mon visage, les frissons, tristes précurseurs du mal, tout annonçait que j'allais devenir la proie de ce démon de la côte d'Afrique. Heureusement une dose d'émétique et quelques autres médicamens pris à propos repoussèrent ces premières atteintes, et après deux jours de souffrances j'échappai au danger par une faveur inespérée.

Les pluies commencèrent bientôt : je me rappelle encore le premier ouragan comme un souvenir de la veille. Il éclata pendant la nuit, mais des signes certains avaient, dès le jour, annoncé son approche. Des nuages de sable s'élevaient à l'orient, et les indigènes instruits par l'expérience, prenaient toutes les précautions pour opposer quelques obstacles à la violence de la tempête, et se soustraire à sa fureur. Partout le bruit de la foudre roulant dans l'étendue inspire une sorte de terreur religieuse; mais sous les tropiques, où chaque coup de tonnerre est suivi, sans intervalle, d'un coup plus terrible, et où

chaque éclair répand sur tous les objets une lueur plus vive que la lumière du jour. C'était pour la première fois que j'allais assister à cette scène d'effroi ; comme le spectateur d'un drame, je désirais tout ensemble et je redoutais la catastrophe : enfin elle arriva. Quatre heures après le coucher du soleil, le vent s'éleva par degrés ; on vit à l'occident s'étendre avec lenteur un rideau de nuages noirs, qui voila, comme d'un crêpe sombre, l'azur du ciel. Aussitôt l'ouragan éclata avec furie ; les maisons furent ébranlées dans leurs fondemens, et les vaisseaux arrachés de leurs ancres. La foudre éclatait dans tous les sens ; frappant le sol et réfléchie par les eaux, elle parcourait sans cesse l'intervalle de la terre aux nuages, et semblait remonter aux lieux d'où elle était partie. Le ciel se fondait en eau, et en quelques minutes chaque crevasse était devenue le lit d'un torrent. La pluie tomba sans interruption pendant une heure ; après quoi la tempête s'apaisa par degrés, et la nature épuisée parut se reposer d'un sommeil de mort.

Cependant les jours se passaient et les amis que j'avais chargés du soin de mes intérêts semblaient m'avoir oublié : je ne laissais échapper aucune occasion de leur rappeler les promesses qu'ils m'avaient faites à mon départ ; enfin, quatre semaines environ après l'ouverture de la saison des pluies, j'appris, avec une satisfaction inexprimable, ma promotion à une place d'officier dans un régiment de ligne. Je recevais en même tems l'ordre de profiter du premier départ : l'occasion ne se fit pas attendre, et je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement je m'embarquai. Ce fut le soir que je pris congé de la colonie : la lune éclairait de ses pâles rayons cette terre désolée ; on n'entendait d'autre bruit que le cri des grillons, et le murmure sourd des flots qui battaient le rivage : je jetai quelques

regards en arrière pendant que notre barque s'éloignait, et il me semblait que la clarté de la lune ajoutait encore à l'horreur de ce tableau. J'adressai une courte et fervente prière au dispensateur de tous les biens, donnant quelques regrets aux infortunés compagnons que je laissais derrière moi.

Après une traversée de deux mois, j'arrivai sain et sauf à Gravesend, où je reçus les félicitations de mes amis. Depuis, j'ai appris la mort de presque tous les officiers qui étaient restés après moi à Sierra Leone, et ceux qui ont conservé la vie, y ont au moins laissé la santé, trésor inconnu dans ce fatal charnier de l'Afrique (1).

(*United Service Journal.*)

(1) Voyez aussi sur cette colonie que les Anglais ont songé plusieurs fois à abandonner, l'article sur les colonies anglaises dans l'Afrique occidentale, dans le 19e numéro de notre recueil, et dans le 31e, le *Tableau statistique* de cette partie du monde.

LA MAUDITE.

SCÈNES DES PYRÉNÉES.

Il serait peut-être impossible de trouver dans toute la nature une scène comparable à celle qui s'offre aux yeux du voyageur, lorsque, du pont de Chamouni, il contemple le Mont-Blanc, tandis que les derniers rayons du jour, rasant sa cime, répandent un crépuscule artificiel, plein de magie, sur ses bois de pins et ses glaciers ; et qu'après avoir coloré ses neiges éternelles des teintes les plus variées, depuis les tons éblouissans de l'or poli jusqu'aux nuances délicates d'un pourpre vaporeux et doux, ils finissent par en dessiner avec fermeté les arêtes sur le sombre azur d'un ciel d'automne. MM. Whindam et Pocock, en 1742, furent les premiers qui explorèrent les merveilles de cette admirable scène, et l'impression qu'ils en reçurent dut s'augmenter encore lorsqu'ils réfléchissaient que, jusqu'à eux, elle s'était dérobée à l'œil humain. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de dégoût que nous éprouvons pour des objets dignes, d'ailleurs, de toute notre attention, quand ils tombent dans le domaine banal d'une curiosité vulgaire. Quoi qu'il en soit, ce fut sous l'influence de sentimens analogues, que l'auteur de ces pages, pour échapper à la routine d'un voyage en Suisse, plaça sa carte devant lui, et calculant les limites du tems qu'il avait à sa disposition, chercha des lieux aussi curieux et moins fréquentés.

Les noms ont sur nous plus d'influence qu'on ne suppose, et peut-être que ceux de la Brèche de Roland, du

Mont-Perdu, et surtout de la Maudite, la *Maldita*, contribuèrent à diriger son choix vers les Pyrénées, contrée moins souvent visitée que les autres portions pittoresques de l'Europe, quoique plus riche en associations et en souvenirs intéressans. Les derniers exploits et la mort du neveu de Charlemagne, et l'éclat mystérieux qui environne la mémoire de ce vieux soldat français, y répandent je ne sais quel charme héroïque (1). Leurs vallées ont aussi été

(1) Note du Tr. M. A. de Vigny a célébré les exploits de Roland et sa mort dans les Pyrénées, dans une ballade remplie de charme, dont nos lecteurs nous sauront gré sans doute de citer la plus grande partie :

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque de Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrens des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ame des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?

le dernier refuge des chevaliers du Temple ; cet ordre si singulier avait dressé ses bannières et construit des cha-

Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

Tous les preux étaient morts ; mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
L'Afrique sur les monts l'entoure, et tremble encore.
« — Roland, tu vas mourir, — rends-toi, criait le More ;

» Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrens. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

» — Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà ; »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il tomba jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« — Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux ;
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardant les monts, tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi,
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
» Suspendez votre marche : il ne faut tenter Dieu.

pelles dont on voit encore les débris dans leurs retraites les plus écartées. Chacun de leurs passages rappelle quelque histoire d'audacieux contrebandiers. Leurs gorges, leurs cavernes ont souvent servi de demeures à des brigands intrépides dont la célébrité ressemble presque à de la gloire. Enfin, c'est au pied de ces montagnes qu'ont eu lieu les grandes scènes qui ont terminé la guerre péninsu-

» Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des ames.
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

» Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
» Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
» Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
» Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit; mais sont front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison; et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
» Appelle à son secours, ce doit être en mourant;
» Arrière! chevaliers, repassons la montagne!
» Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne! »

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourans du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers; l'un mort, l'autre expirant.
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
» Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire,
» Son ame en s'exhalant nous appela deux fois. »

laire ; et il serait facile d'y retrouver encore la trace des derniers foudres lancés, en 1814, par les aigles de Napoléon (1).

Après un court voyage dont l'intérêt avait suffisamment compensé la fatigue, je me trouvai sur les régions élevées de Bagnères de Luchon. De là, par une avenue d'environ un mille de longueur, la vue s'étend vers une barrière qui paraît insurmontable, et que forme le rapprochement du pic de la Pique, sur la gauche, et des cimes dentelées d'Estaovas, sur la droite. Cet écran formidable qui s'élève comme une immense muraille dérobe aux yeux l'aspect de la *Maldita,* la Maudite. Cette montagne, quoique trois fois plus élevée que le Snowdon dans le pays de Galles, et peu inférieure à la plus haute cime des Alpes, échappe entièrement aux regards de l'observateur, lorsqu'il n'en est pas tout près. C'est vers ce géant des Pyrénées et le passage qui y conduit que je voudrais diriger l'attention de mes lecteurs, en les priant de se transporter en imagination au milieu d'une petite caravane, qui se disposait à quitter à minuit la ville de Luchon, pour voir le soleil levant sur les hauteurs, quand ses premiers rayons viendraient éclairer la ville de Venasquez, placée sur l'extrême limite de la frontière espagnole.

Le thermomètre était monté pendant le jour jusqu'à 85 degrés de Fahrenheit, et au moment de notre départ il était encore à 75. Mais, quoiqu'il n'y eût pas le moindre souffle dans l'air, la chaleur était intense sans être accablante. La lune à son déclin s'était levée derrière un grand pan de montagnes, et ne révélait sa présence sur l'horizon que par les teintes harmonieuses et adoucies qu'elle répan-

(1) Voyez un admirable récit de quelques-unes des scènes de cette campagne, dans notre 44e numéro. Ce récit a été composé par un poète d'un talent supérieur, M. John More, qui faisait partie de l'armée anglaise.

dait dans un ciel sans nuage. Ce ciel était si transparent et si pur qu'on eût dit que la nuit avait elle-même soulevé ses voiles pour en laisser voir la magnificence.

Nos petits chevaux, en faisant gaiement retentir leurs fers sur le pavé, nous transportèrent bientôt loin d'une espèce de *voie lactée*, formée par les chandelles et les lanternes de villageois ébahis qui s'étaient relevés pour nous voir partir. Nous ne tardâmes pas à nous trouver dans un sentier tortueux qui suivait les bords de la Pique, et qui nous conduisit au pied d'une élévation naturelle, surmontée d'une tour en ruine qui jadis servait sans doute de poste avancé et de protection à la vallée. Nous la laissâmes sur notre droite, et quittant la ligne tracée par la rivière, nous commençâmes à monter à travers une épaisse et sombre forêt où les rayons de la lune pénétraient à peine. A mesure que nous avancions, le sentier devenait plus difficile et plus sauvage; les arbres plus hauts; nos montures bronchaient contre des pins renversés, ou pour éviter des souches hérissées de leurs racines, elles faisaient un détour et marchaient au bord de l'abîme. Quelquefois, à travers une éclaircie, nous apercevions tout-à-coup les pics de Venasquez que la lune faisait au loin briller sur nos têtes. Toute cette scène avait quelque chose de fantastique et ressemblait aux visions vagues et sublimes d'un rêve. A mesure que la nuit s'avançait et que nous nous élevions davantage, la chaleur torride de Luchon avait fait place à un froid pénétrant; et avant qu'il fût une heure, nous étions tous soigneusement enveloppés dans nos redingotes et nos manteaux, marchant un à un sur l'étroit sentier comme une caravane hindoue.

La transition subite d'une chaleur excessive à l'air glacé des montagnes, et le repos solennel de la scène qui nous environnait avait peu à peu fait taire notre babil. Tout-

à-coup, pendant que nous cheminions, notre silence fut interrompu par un cri éloigné, mais si pénétrant et si lamentable que nous crûmes tous que c'était celui de quelque voyageur dans une situation désespérée. « C'est un voyageur qui se meurt, m'écriai-je. — Non, répondit notre guide; c'est la grande chauve-souris des bois (1) qui appelle son mâle; » et, en effet, un autre cri non moins lugubre lui répondit bientôt du haut des rocs qui s'élevaient sur nos têtes.

A mesure que nous avancions, une grande masse ténébreuse, que nous apercevions depuis long-tems, paraissait étendre de plus en plus ses contours indécis, et elle finit par occuper presque tout le fond du paysage. Un voyageur qui n'eût pas été averti l'eût prise pour une sombre nuée au haut de laquelle brillait une étoile; mais nous savions que c'était la montagne qui devait être le terme de notre excursion. « Quant à ce feu que vous voyez, nous dit notre guide, c'est celui d'un chasseur; tant que ce feu brûlera, il n'aura rien à craindre des loups et des ours. »

Vers deux heures un quart, nous sortîmes de la forêt; et, traversant une petite plaine, nous nous trouvâmes au pied de l'hospice de Bagnères, grande construction solitaire destinée à servir d'asile aux voyageurs. Les longs hurlemens des chiens de bergers avaient annoncé notre approche, et quand nous arrivâmes à la porte, nous la trouvâmes ouverte, et nous fûmes introduits par les gardiens de cette hôtellerie écartée, qui, habitués à recevoir des hôtes de toutes les classes, à toutes les heures et dans toutes les saisons, ne témoignèrent aucune surprise d'une visite qui, partout ailleurs, eût paru intempestive.

(1) *Strix bubo*, espèce de chouette presque aussi grande que l'aigle. On la voit très-rarement dans l'Europe centrale ou septentrionale. Elle ne construit son nid que dans des lieux inaccessibles.

Après avoir traversé un long corridor, nous fûmes introduits dans une vaste salle noire et lugubre, et qu'obscurcissaient encore la poussière et la fumée dont elle était remplie. Cette pièce était faiblement éclairée à l'un de ses bouts par les restes d'un feu expirant dispersés sur la surface d'un large foyer, qu'entourait un cercle de bancs et de tabourets. Ces siéges grossiers avaient été récemment occupés par une réunion nombreuse de bergers et de contrebandiers, et d'autres personnages d'un caractère équivoque, dont les corps, plongés dans un profond sommeil, se mêlaient dans les attitudes les plus diverses, au milieu d'un amas confus et hétérogène de sacs, de portemanteaux, de selles. Une hôtesse, aux traits rudes, jeta sur le foyer un nouvel approvisionnement de bûches de pins, qui, au bout de quelques minutes, remplirent de leurs flammes rougeâtres la moitié de cette vaste cheminée, et coloraient de leurs teintes ardentes cet étrange appartement et la société plus étrange encore qui y était réunie. Tandis que nos guides rafraîchissaient leurs montures, nous nous rafraîchîmes nous-mêmes, et nous nous hâtâmes de faire provision de chaleur, pour pouvoir supporter le froid du matin sur les hautes cimes que nous allions gravir.

Vers trois heures, les signes avant-coureurs de l'aurore commencèrent à se faire voir, et nous remontâmes à cheval. Une pâle lueur, qui colorait l'extrémité de l'horizon, vers le nord-ouest, nous permit de distinguer les hauteurs de Venasquez, qui se dessinaient en face de nous comme un immense précipice. Nous avions peine à nous persuader que ce fût au centre de cette espèce de muraille naturelle, en apparence insurmontable, que nous devions avancer. Après avoir traversé un ruisseau qui bordait le plateau verdoyant sur lequel était construit l'hospice, nous commençâmes à nous élever. Pendant un certain tems le che-

min ne fut ni roide, ni difficile ; un guide ouvrait la marche, et les chevaux, accoutumés à cette route, le suivaient d'eux-mêmes et sans qu'il fût nécessaire que leurs cavaliers s'en occupassent. Mais bientôt l'angle d'élévation s'augmenta sensiblement, et le sentier, qui jusque-là n'avait dévié de la ligne droite que pour décrire quelques courbes légères, traça des zigzags sur un roc raboteux où il semblait que des chamois, des chèvres ou ces petits chevaux de montagnes pussent seuls marcher. Nous nous trouvions alors environnés de précipices. Sur notre gauche s'élançait une muraille de rochers qui paraissait toucher au ciel, et que coupaient, à différentes hauteurs, des saillies où croissaient quelques arbres isolés. Sur l'une de ces saillies, qui se trouvaient plus qu'à mi-chemin de la base de la montagne, notre guide nous indiqua l'endroit où nous avions aperçu pendant la nuit le feu du chasseur ; mais nous cherchâmes vainement avec un télescope à voir quelque trace de fumée, ou la figure de l'homme qui avait choisi pour son lieu de repos une situation aussi périlleuse ; cet endroit perdu n'était pas à la portée de l'œil humain. Cependant l'aurore avait fait beaucoup de progrès, et quand nous fûmes à mi-chemin de la gorge, le ciel commença à se colorer de rouge ; la lune pâlit, les étoiles s'évanouirent ; et les objets prirent des teintes plus claires et plus variées. Les arêtes du Pic de la Pique furent les premières que frappèrent les rayons du jour ; et à mesure que chaque pointe s'éclairait, tous les détails de cet amphithéâtre désolé se révélaient successivement à nos regards, comme s'ils s'épanouissaient du sein des ombres.

Dans toutes les directions, nous apercevions çà et là d'énormes fragmens de rochers, témoignages terribles des périls que le voyageur avait à craindre dans cette gorge. Il était évident que ces roches avaient fait beaucoup de

victimes par leur chute, comme l'indiquaient des croix qui marquaient le lieu de ces catastrophes. A la vue de ces simples monumens, je ne pouvais penser sans frémir à ce que ces malheureux avaient dû éprouver au moment suprême, quand ils les avaient vues se précipiter sur eux. Notre guide me montra au pied d'une de ces roches un creux où était la sépulture de quatre personnes qui avaient trouvé la mort près de là peu de tems auparavant. Cette petite caravane se composait de six individus, dont l'un était un de ses frères. Ils étaient arrivés jusqu'à cet endroit sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui existent dans ces hautes régions au commencement du printems, lorsqu'un épais tapis de neige y recouvre encore la terre. Ces voyageurs marchaient à la file sur la trace l'un de l'autre, quand, tout-à-coup, l'avalanche mugit au haut du mont et bondit bientôt sur ses flancs. Le frère de notre guide marchait en avant, mais il avait éprouvé un trop grand trouble pour pouvoir rendre compte de ses propres impressions et de ce qui était arrivé à ses compagnons. Tout ce qu'il se rappelait d'avoir senti, c'était un vent impétueux ; lorsqu'il se retourna tous ceux qui l'accompagnaient avaient disparu, hors celui qui le suivait immédiatement. On ne put retrouver les corps de ces infortunés que l'année suivante à la fonte des neiges. Ils étaient aussi frais, aussi intacts qu'au moment de la catastrophe qui les avait fait périr. Leur physionomie n'offrait aucune trace des angoisses de l'agonie ; tous leurs traits étaient posés et paisibles, comme s'ils eussent été plongés dans un sommeil profond. Leurs restes furent placés sous une pierre, dans le creux dont j'ai déjà parlé. Les plus illustres morts n'ont pas assurément reçu de sépulture plus imposante et plus solennelle que cette tombe solitaire de quatre individus obscurs sur le sommet de Venasquez.

Un aigle ou deux s'élevèrent devant nous pour fêter le soleil levant, tandis que quelques corneilles gazouillaient sur les roches inférieures. Ce fut ainsi que s'annonça le réveil de la nature. Cependant la roideur de la montée s'augmentait de moment en moment; et, à quelques toises au-dessous de nous le sentier, si l'on peut donner ce nom à la trace que nous suivions, devenait tout-à-fait impraticable. Le froid, qui, sur ces hauteurs, est toujours très-vif au lever du jour, redoubla d'intensité dès que nous nous trouvâmes en contact avec la région des neiges, qui s'étendaient par longues saillies sur les versans supérieurs de la montagne; mais il y avait quelque chose de si frappant dans la nouveauté et la grandeur de cette scène, qu'à peine si je m'apercevais des douleurs que l'âpreté de l'air me faisait souffrir. J'avais vu sur l'Atlantique, pendant un calme, le soleil se lever dans toute sa beauté et sa grâce; je l'avais vu se coucher à l'occident, au sein de sombres nuées qui portaient la foudre, et qu'il colorait de lueurs sinistres; je l'avais vu également avec un profond intérêt dorer le dôme du Mont-Blanc, qui réfléchissait ses clartés sur une longue ligne de voyageurs, dont la curiosité soutenait le courage, tandis qu'ils s'avançaient péniblement vers le sommet; mais rien n'était comparable à la magnificence du spectacle que j'avais, dans ce moment, sous les yeux. Nous regardâmes en bas sur l'hospice, la seule trace d'habitation humaine qui fût visible; et à peine pouvions nous l'apercevoir au milieu des ténèbres qui l'enveloppaient encore. Tandis que nous plongions dans un océan de pures et brillantes clartés, un voile sombre continuait à envelopper tout ce qui était au-dessous de nous; il y avait, dans ce contraste, quelque chose de vraiment magique. La transition de ce crépuscule au grand jour fut presque instantanée. A mesure que

chacun de nous s'élevait sur une roche déjà accessible aux rayons du soleil, il reprenait une nouvelle vie; et, en contemplant sa splendeur, j'étais presque disposé à me prosterner devant lui; il me semblait que nous marchions sur les parvis d'un temple immense que la nature lui avait élevé.

Nous étions alors arrivés au bord de quatre petits lacs, dont trois d'un vert transparent et délicat, comme celui de la chrysophrace, tandis que le quatrième, qui était le dernier et le plus grand, était du noir le plus foncé et le plus sombre, ce qui venait, me dit-on, de la profondeur de l'abîme, qu'il avait été impossible de mesurer. Nous étions à le considérer, quand le soleil se leva immédiatement au-dessus du pic, et nous vîmes aussitôt sa forme et ses teintes rosées se reproduire dans le sombre miroir du lac, avec une précision si parfaite qu'on eût dit une ouverture pratiquée aux antipodes, plutôt que la simple reproduction d'un paysage. Notre position devenait à chaque instant plus extraordinaire; car, après avoir regardé tout autour, il nous semblait qu'il n'y avait aucune issue pour sortir de cette impasse et poursuivre notre route, malgré les facultés surnaturelles que nous commencions à attribuer à nos guides et à nos montures. Ce chemin existait cependant, mais je n'essaierai pas de le décrire en détail, car cette description exciterait l'incrédulité du lecteur. Nos guides nous le firent voir au détour d'une petite roche saillante. Représentez-vous une immense crevasse de plusieurs centaines de pieds qui s'élevait au-dessus de nos têtes, et qui formait une espèce d'arc de triomphe au sommet du rocher; c'est par cette espèce de porte naturelle que l'on se rend dans le royaume d'Aragon, étendu à sa base. Le sentier qui y conduit est si étroit, que deux de nos petits chevaux pouvaient à peine y marcher de front. Ces pau-

vres animaux, comme s'ils sentaient qu'ils avaient à remplir la portion la plus difficile de leur tâche, s'arrêtèrent un instant, puis se remirent en marche avec un redoublement d'énergie et d'ardeur, en s'élevant lentement sur les marches de cette espèce d'échelle. Pendant ce long trajet, j'eus la possibilité de considérer cette porte de communication entre deux royaumes; il est probable que, lorsque dans les convulsions d'un enfantement laborieux, la nature a fait sortir ces monts des profondeurs de ses entrailles, elle a percé cette grande ouverture, comme un monument éternel de la puissance de son foyer central.

Le hasard voulut que je me trouvasse le dernier de toute notre petite troupe, et j'éprouvai un certain découragement, en observant que chacune des personnes qui me devançaient, à mesure qu'elle arrivait à la Porte, car c'est ainsi qu'on nomme cette ouverture, et qu'elle pouvait par conséquent voir le paysage qui était au-dessous, arrêtait son cheval, mais sans donner aucun signe d'enthousiasme ou de surprise ; ce qui commençait presque à me faire regretter les fatigues de cette nuit laborieuse. Un jeune Anglais cependant, qui était avec nous, secoua son chapeau, en s'écriant : « Hourrah! nous sommes en Espagne! » puis, poussant son cheval, comme s'il allait à l'encontre de Ferdinand pour lui prendre son royaume, il s'élança sur la pente et disparut à mes yeux. Un instant après j'étais à la brèche, et ce fut à mon tour de faire mes observations sur ce paysage. Comme les autres, je ne poussai aucun cri; je restai sans voix, sans mouvement, pétrifié par l'admiration, et mes yeux pour ainsi dire enchaînés sur la scène merveilleuse qui venait de m'être révélée si subitement. A la vue de ce monde nouveau, d'une incomparable beauté, j'éprouvais des sensations indicibles et inconnues ; il me semblait que je me déga-

geais de mes liens terrestres et que j'étais plus immédiatement placé sous la main du Tout-Puissant. La Maudite était en face de nous sans qu'aucun objet intermédiaire nous la cachât, debout dans sa nudité terrible, comme l'ombre de quelque montagne d'un monde détruit. Il y avait je ne sais quoi de fantastique dans tout son aspect. La teinte livide du granit dont elle était formée se distinguait à peine des couches de glaces et de neiges qui couvraient sa tête sillonnée par de longues crevasses, où le chasseur le plus intrépide n'aurait osé porter ses pas. Les saillies noires qu'on voyait çà et là sur sa cime, et qui contrastaient avec la blancheur des neiges; les tons cendrés et poudreux de ses flancs; la rare végétation des parties inférieures; je ne sais quel air de mort et de désolation qui l'environnait; les voiles sombres et brumeux dont la nuit couvrait encore, sur notre gauche, les vallées de ces monts maudits, tandis que, sur notre droite, le matin nuançait les neiges éternelles et les montagnes qui bordent les vallées de Venasquez des teintes les plus délicates; tout contribuait à former un spectacle impossible à décrire et que l'imagination la plus puissante ne saurait concevoir.

Les voyageurs ont parlé plus d'une fois des bruits qui se font entendre dans les Alpes, sur les flancs de la Vierge. Ce bruit résulte évidemment de la chute fréquente des avalanches. D'abord c'est un faible murmure, semblable à un gémissement étouffé poussé par la montagne; puis, après un court silence, ce murmure devient plus fort, à mesure que l'avalanche grandit en entrainant avec elle tout ce qu'elle rencontre; et vous entendez ensuite ce bruit mugir et rouler dans les profondeurs des abîmes comme les retentissemens de la foudre.

La Maudite a aussi sa voix, mais elle diffère entière-

ment de celle de la Vierge. Le bruit mélancolique et solennel qu'elle fait entendre est, sans contredit, un de ses caractères les plus remarquables. Le seul son qui interrompit notre silence, tandis que nous contemplions ce grand spectacle, était une espèce de murmure plaintif et continu, semblable aux vibrations d'une harpe éolienne. Ce bruit étrange me rappela la statue de Memnon, accueillant le lever du jour par des sons harmonieux. En écoutant sa voix, on était tenté de croire que cette reine des Pyrénées était la sœur de Memnon. On a essayé d'expliquer par des raisons naturelles les sons extraordinaires du colosse thébain; la même explication pourrait, ce me semble, rendre compte de la sonorité de cette montagne. Il est probable en effet que l'éclat et la chaleur subite du soleil, glissant avec une incroyable rapidité sur ses flancs de granit, en font sortir ces bruits merveilleux, que les pâtres qui vivent dans ses vallées appellent les matines de la Maudite.

Ce fut avec un profond regret que nous quittâmes cet endroit, quoique nous y eussions passé deux heures, qui s'étaient écoulées avec la rapidité d'un songe; mais nous avions encore à parcourir de longues distances remplies de difficultés et de périls. En conséquence, sans plus tarder, nous nous éloignâmes de ce lieu magique; mais non sans y jeter plus d'un regard de regret, et nous nous disposâmes à rentrer en France par la passe de la Picade, qui, pendant quelque tems, nous parut plus roide, plus difficile que toutes les hauteurs que nous avions déjà gravies. Il s'en fallut peu qu'un de nous, qui fit un faux pas, ne roulât sur les flancs de la montagne; c'eût été, comme Phaéton, tomber du haut des nues. Un Français, jeune, vif et sémillant, qui se trouvait tout près de lui, en voyant

son danger, se trouva mal, et il fallut quelques jours pour le remettre.

Suivant toutes les probabilités, c'était pour la dernière fois que la majorité de notre petite troupe voyait la scène que nous venions de quitter; mais j'en avais trop vu pour ne pas éprouver un irrésistible désir d'en voir davantage, et d'explorer les ravins et les vallées stériles de ces solitudes. En conséquence, trois jours après cette excursion, à la brune, et n'ayant que mon guide pour compagnon, je me trouvai de nouveau dans le bois épais dont j'ai parlé, me disposant à aller passer la nuit à l'hospice, pour visiter le lendemain les vallons espagnols de la Maudite, et me rendre à la ville frontière de Venasquez, dans l'Aragon. Les lieux que je parcourais se présentèrent sous un aspect bien différent de celui de mon premier voyage, et je pus apprécier tout le charme de la variété. Le ciel transparent et pur des jours précédens avait été remplacé par des nuages sombres et de mauvais augure qui, à mesure qu'ils s'abaissaient sur ces monts, éteignaient la lumière du jour. Bientôt les ténèbres au sein desquelles nous nous avancions s'obscurcirent encore par un brouillard épais d'où tomba d'abord une pluie fine que ne tardèrent pas à suivre des torrens d'eau qui coulaient avec une force toujours croissante. Dans la crainte de l'incertitude du tems, je m'étais heureusement pourvu d'une espèce de manteau que portent les bergers de ces montagnes, formé d'un tissu de laine noire et surmonté d'un capuchon qui enveloppe entièrement la tête. Bien empaqueté dans ce manteau, je laissai mon cheval suivre celui de mon guide, et j'écoutai les roulemens du tonnerre, tandis que les lueurs des éclairs qui se croisaient dans tous les sens nous aidaient à reconnaître notre route. Quand ces éclairs n'illuminaient

pas l'horizon, l'obscurité était si profonde que jamais je n'en avais vu une semblable, et que j'appréciai pour la première fois la beauté de l'expression du poète, quand il parle de « ces ténèbres que l'on sent. » C'est à peine si, à mesure que je m'enfonçais au milieu de la tempête, j'échangeais dix paroles avec mon guide. La seule histoire qu'il me raconta pour me distraire fut la suivante :

« Un soir, me dit-il, que je me rendais à l'hospice, je m'endormis sur mon cheval à la nuit tombante, en traversant le bois. Tout-à-coup je fus réveillé en sursaut par un écart de ce cheval, celui que vous montez aujourd'hui, et je vis devant moi un grand ours qui occupait le milieu du sentier que nous traversons. Mon cheval s'était arrêté et tremblait de tous ses membres; l'ours n'était guère moins troublé; et nous paraissions tous les trois ne savoir quel parti prendre. Nous passâmes ainsi quelques minutes à nous regarder en silence et sans bouger. A la fin l'ours se retourna pour rebrousser chemin et nous laissa le passage libre. »

Mon guide se tut ensuite pour me laisser méditer sur cette histoire, au milieu d'un bois signalé comme le séjour favori des ours, et nous continuâmes à poursuivre notre course silencieuse. Bientôt, cependant, nous sortîmes du bois et nous nous trouvâmes sur le plateau, mais nous ne savions quelle direction prendre au milieu de l'épaisseur des ombres pour nous rendre à l'hospice, quand un éclair éblouissant, illuminant l'étendue, nous le fit voir mieux qu'en plein jour en face de nous à quelques centaines de pieds. Il était à la lettre assiégé par une multitude de bestiaux, remplis d'épouvante, qui s'étaient réfugiés sous la protection de ses murs.

Le gardien et sa femme étaient alors les seuls individus qui occupassent la grande salle. Ils se réchauffaient près

d'un feu qui brûlait comme une fournaise sur le foyer, en attendant avec anxiété le retour de leur fille et de quelques autres personnes qui, dans le cours de la journée, étaient descendues pour porter de la glace aux restaurateurs de Luchon. Après le souper, on me conduisit dans une grande chambre qui servait de dortoir; cette pièce qui était immédiatement au-dessus de la pièce inférieure et de la même dimension contenait trois des plus sales lits qu'on pût voir. On me dit que je pouvais choisir entre deux de ces lits, le troisième étant déjà occupé par un homme, sa femme et ses enfans qui étaient malades d'une affection de poitrine et qui étaient venus à l'hospice pour changer d'air. Après un moment d'hésitation, je m'étendis sur une de ces misérables couches, moins par goût que par devoir, et en pensant à la journée fatigante que j'aurais à faire le lendemain. Mais j'aurais pu m'épargner ce dégoût, car bientôt tous mes sens se trouvèrent si révoltés qu'il me fut impossible de dormir. Une odeur maladive qui sortait du lit de mes voisins et qui remplissait toute la chambre me soulevait le cœur. D'un autre côté, la pluie n'était qu'imparfaitement exclue de cette pièce; elle s'y introduisait par les fenêtres brisées et les interstices de la toiture; et les lueurs des éclairs qui y pénétraient de la même manière faisaient de minute en minute succéder à l'obscurité la plus profonde des clartés éblouissantes. Mais tout cela était peu de chose à côté des bruits divers dont j'étais assourdi. Chaque éclair était suivi d'un roulement de tonnerre dont le bruit réfléchi par la Maudite et les pics d'Astor et de la Picade faisait frémir l'hospice jusque dans ses fondemens. D'un autre côté, l'effroi et la douleur faisaient pousser des cris continuels aux malheureux enfans couchés près de moi, cris qui se confondaient avec les mugissemens des vaches, les bêlemens des moutons et des chèvres,

et le tintement des clochettes suspendues à leur cou. A minuit cet épouvantable vacarme fut encore augmenté par les hurlemens que poussèrent les chiens de garde en entendant frapper à la porte. C'était la petite troupe égarée qui revenait de Luchon. Je ne puis mieux donner une idée de cette nuit funeste, qu'en disant que, quoique toutes les personnes qui composaient cette caravane eussent fait ce chemin des centaines de fois, et qu'elles en connussent tous les accidens, elles avaient été obligées de faire une partie de leur voyage à tâtons sur leurs genoux et leurs mains, parce que, quand elles marchaient, elles déviaient à tout moment et se perdaient dans les broussailles et les taillis.

Pendant la durée de cet orage mes réflexions n'eurent rien de fort agréable. Le mauvais tems, dans ces régions aériennes, n'est pas une chose dont on puisse se jouer, car il agit souvent comme une clef et une serrure sur le malheureux voyageur exposé à ses effets. Un de mes prédécesseurs avait été renfermé par la tempête dans ce temple des élémens, pendant plusieurs jours. Après avoir beaucoup pensé à l'ennui que j'éprouverais si j'étais obligé d'y prolonger ma résidence, je fus tout-à-coup soulagé de ma peine, par la cessation presque absolue de tous les bruits extérieurs. Les éclairs cessèrent de luire ; le tonnerre de se faire entendre ; les vaches, les moutons, les chèvres se turent comme par un consentement unanime ; ce repos rendit le sommeil à mes petits voisins ; et je fus ravi en entrevoyant, à travers mes volets, les arêtes de la Picade se dessiner sur un ciel étoilé ; tandis que les nuages, roulant leurs flocons neigeux sur ses flancs, s'abaissaient vers la plaine, qui plongeait encore dans une mer de vapeurs fumantes.

Dans les montagnes tout est hasard. Venasquez ou Lu-

chon, telle était la question que je me posais ; et, après m'être décidé en faveur du premier, je me trouvais en route pour Venasquez à la naissance du jour ; mais,

Quantum mutatus ab illo !

J'avais vu, il y a quatre jours, l'aurore se lever dans ces montagnes dans tout l'éclat de sa gloire ; j'allais la voir sous un aspect bien différent, quoique peut-être non moins curieux ; car la nature n'est guère moins admirable dans les perturbations qui la troublent que dans son repos. A ma première excursion, un nuage, une tache vaporeuse sur la voûte de ce ciel si pur et si brillant, semblaient en quelque sorte étrangers à sa nature ; dans ce moment, au contraire, cette gorge me paraissait une immense et active fabrication de vapeurs, de nuages et de tempêtes. Tantôt nous étions plongés dans un vaste brouillard ; puis toutes ces vapeurs se resserraient sur elles-mêmes pour former un nuage épais, dont les contours étaient si nets et si arrêtés qu'on eût dit qu'on pouvait le saisir et le toucher avec la main. Mais bientôt ce nuage s'étendait et se subdivisait par pelotons distincts, qui affectaient chacun les formes les plus fantastiques. Dans quelques secondes, et comme par magie, ce qui était rond devenait une spirale élancée. Quelques-unes de ces vapeurs dessinaient perpendiculairement leurs élégantes volutes, et les autres horizontalement. Il y en avait qui suivaient tous les contours de la montagne ; tandis que plusieurs s'en tenaient à distance et opéraient au milieu de l'air leurs innombrables révolutions. De tems à autre, sans aucune cause assignable, ces vapeurs se condensaient de nouveau et formaient un vaste brouillard, à formes vagues et indécises. L'air où se jouaient ces vapeurs semblait aussi participer à leur humeur inconstante et capricieuse. Tantôt il était tranquille

et tantôt il se précipitait dans les vallées comme une rafale ; et nous l'entendions ensuite tourbillonner à distance au fond des bois. Il semblait que tous les élémens fussent en désordre et s'efforçassent vainement de reprendre leur équilibre.

Enfin nous arrivâmes à la Porte avec quelques personnes qui s'étaient réunies à moi à l'hospice. Je revis de nouveau la *Maldita ;* mais ses cimes n'étincelaient plus sous les rayons du soleil, et aucun son harmonieux ne s'échappait de ses entrailles. En la voyant sous ce nouvel aspect, j'appréciais encore davantage la convenance du nom qu'on lui avait donné. C'était bien la montagne maudite, prête à faire tout le mal que comportaient les ressources de son organisation. Pendant mon excursion précédente, quelques-uns d'entre nous, au nombre desquels je me trouvais, en considérant la vallée du haut d'une espèce de terrasse, avaient songé à y descendre pour revenir ensuite à la Porte, pensant que ce serait l'affaire d'une demi-heure. Je fus cette fois en situation d'apprécier combien sont trompeuses les illusions d'optique produites par l'extrême pureté de l'atmosphère ; car, en considérant les mêmes lieux sous un ciel brumeux, je me convainquis qu'il m'aurait fallu le reste de la journée pour faire ce que j'avais cru la première fois pouvoir exécuter dans une demi-heure. Cette hauteur sur laquelle nous nous trouvions, et qui nous paraissait peu considérable, était cependant la cime de la Pena Blanca, élevée d'environ 7,000 pieds. La surface calcaire, d'une blancheur livide et cadavéreuse, formait une espèce de ceinturon aux Monts Maudits, qui se trouvaient au-dessus, et avec lesquels elle s'harmonisait parfaitement. Il nous fallut une heure et demie pour en descendre, et il en aurait fallu bien davantage pour y remonter. A sa base se trouvait

l'hospice espagnol de Venasquez. C'est la première habitation que l'on rencontre en arrivant de ce côté, dans les domaines de Ferdinand. Le lecteur pourra se faire une idée, par ce que je vais lui dire, de ses agrémens et de la manière dont l'hospitalité s'y exerce.

Les approches d'une porte d'entrée, qui n'avait pas plus de cinq pieds de haut et qui était proportionnellement étroite, étaient tachées par le sang d'un porc qu'on venait de tuer et qu'une demoiselle aragonaise, fille aînée de la maison, lavait alors délicatement à quelques pas de là dans un filet d'eau courante ; occupation aussi simple que celle de Nausicaa, mais un peu moins pastorale. Le salon ou la chambre commune, qui a environ douze pieds de haut sur six de large, était entouré d'une espèce de siége élevé, sur lequel les voyageurs pouvaient à leur choix se coucher ou s'asseoir. Un petit feu, qui jetait plus de fumée que de flamme, échauffait cette pièce. Il y en avait une autre à droite qui formait l'appartement particulier du directeur de l'hospice ; et une troisième à gauche qui contenait autant de cochons, de mulets, d'ânes, de chevaux qu'elle pouvait en recevoir. La vérité exige que je dise que cette maison d'Esquimaux n'était considérée que comme provisoire et en attendant une autre plus commode qui devait être bâtie, mais dont la construction paraissait indéfiniment ajournée à cause de quelques discussions qui s'étaient élevées entre les autorités locales. On avait placé cet hospice provisoire sous la projection d'un roc, parce que, de mémoire d'homme, jamais ce roc n'avait eu à souffrir des avalanches. Un hiver, cependant, deux ans avant ma visite, une de ces calamités des hautes montagnes, roulant avec furie des sommets de la Penna, vint se briser sur ce roc, et tomba de chaque côté. Cette avalanche avait été précédée, comme d'ordinaire, par un

vent impétueux, qui sans doute l'avait déterminée; cette rafale déracina l'hospice malgré la protection du roc sous lequel il était placé comme un nid d'hirondelle sous le toit d'une chaumière, et il en dispersa au loin les débris avec les membres de deux femmes et d'un enfant, qui y sommeillaient sans prévoir cette catastrophe. On me fit voir encore çà et là, dans la vallée, les pierres et la charpente de cette maison qu'on avait remplacée à la hâte par celle où je me trouvais.

La route qui conduit de l'hospice à la ville ressemble à beaucoup d'égards à celle de l'Allée-Blanche à Coremayeur en Suisse. Mais les paysans de cette contrée ne peuvent donner aucune idée des pasteurs espagnols avec leur regard étincelant et sauvage, leurs *ponchos*, et ces peaux couvertes d'une laine touffue dont ils s'enveloppent le corps. Il est impossible de les voir sans se rappeler ces personnages que Salvator Rosa groupe d'une manière si pittoresque dans les sites de ses paysages. Durant ce voyage de quatorze milles, à une seule exception près, nous ne vîmes aucune trace d'habitation humaine. Cette exception, quand bien même elle n'eût pas été la seule, eût certes mérité d'être remarquée. En effet, quelle ne fut pas ma surprise en apercevant sur les flancs dépouillés de la Maudite une grande et belle construction! On eût dit que les anges de Lorette l'avaient laissée tomber dans leur vol, et que le hasard avait voulu qu'elle trouvât une place où elle pût se poser. Qui le croirait? c'était un lieu d'eaux thermales, dont, certes, on n'eût pu trouver l'équivalent ailleurs. Il faut assurément qu'un rhumatisme ait fait bien des ravages avant qu'un malade puisse se résigner à venir prendre les bains de la Maudite, avec l'obligation additionnelle de se pourvoir lui-même d'un lit, de se procurer du bois, de faire sa cuisine avec les alimens achetés dans

un misérable village dont on est séparé par les plus mauvais chemins, et où il est presque impossible de trouver d'autres alimens que du pain et quelques légumes. Les pauvres goutteux qui viennent prendre ces eaux osent à peine s'éloigner de l'habitation d'une portée de pistolet, dans la crainte d'être mangés vifs, car dans toutes les saisons et à toutes les heures du jour vous courez le risque d'être surpris par un loup affamé *quærens quem devoret.* A juger par les apparences extérieures, la compagnie ne devait pas y être nombreuse dans ce moment; la fumée ne sortait que d'une seule cheminée, et nous ne vîmes qu'une seule figure humaine dans toute la série de persiennes, car je n'aperçus pas une seule vitre de ce grand bâtiment. Avec ma lunette je pus parfaitement distinguer ce personnage qui nous considérait au-delà de l'abîme jeté entre lui et nous. Il nous salua avec ce cri particulier des montagnards des Pyrénées qu'il nous eût été impossible d'entendre, si sa voix n'eût été réfléchie par les rocs sonores et les précipices des montagnes. Quand nous revînmes le jour suivant, nous vîmes encore le même individu, à la même fenêtre et dans la même position, qui nous salua du même cri pénétrant et ondulé. Il paraît que ce pauvre homme cherchait, par ce genre de communication avec ses semblables, à tromper un peu les ennuis de sa solitude.

Cette excursion offrirait le plus grand attrait au minéralogiste et au géologue. Presque à chaque pas on rencontre des traces de perturbations antiques et mystérieuses, dignes de toute l'attention de la science. Des pierres métallifères répandues çà et là semblent indiquer l'existence de mines peu éloignées; et les crevasses, les fissures qui sillonnent les monts, annoncent qu'ils ont dû éprouver des convulsions capables d'ébranler sur sa base le Chimboraço lui-même. Dans un endroit particulier, appelé le *Barranco del*

Malinvierno, j'aperçus de grandes masses en granit, qui, d'après leur forme presque sphérique, paraissaient avoir subi de grandes frictions. Quelle force n'avait-il pas fallu pour les lancer du fond des abîmes jusqu'au point où je les voyais! Il était clair qu'elles n'avaient pu sortir des entrailles du globe que par d'horribles convulsions.

Une marche de trois heures m'amena à Venasquez, dont l'aspect et la couleur avaient une similitude parfaite avec les rochers qui l'environnaient. Cette petite ville, bâtie sur le bord d'une jolie rivière, a des mines d'argent, de cuivre et de plomb dans son voisinage; mais ces richesses minérales ne contribuent que bien peu à son opulence, et son aspect misérable contrastait entièrement avec Luchon, que j'avais quitté la veille. Dans la ville française tout était commodité, aisance, agrément; chaque toit couvrait une auberge ou une maison où on recevait les baigneurs. Mais l'aisance, l'agrément, la gaîté étaient des mots inconnus dans le vocabulaire de Venasquez. Aucun officieux maître-d'hôtel, à figure prévenante, ne s'approcha de moi pour m'enregistrer au nombre de ses convives; car il n'y avait ni auberges, ni tables d'hôte. Je ne vis que des rues étroites, malpropres, des fenêtres grillées, à travers lesquelles quelques visages olivâtres jetaient des regards furtifs et sombres.

Comme dans des voyages précédens j'avais pu prendre quelques connaissances des habitudes de l'Espagne, je m'étais prudemment muni d'une lettre de recommandation pour un des principaux habitans, homme riche, qui, en possession de cinq cents mules, de cinq cents vaches et d'une quantité innombrable de chèvres et de moutons, aurait pu rivaliser avec le roi de Basan lui-même. Je tais à dessein son nom; car je ne voudrais pas qu'il fût connu à l'Escu-

rial. C'était un *liberal*, qui avait pour sa patrie un amour ardent et éclairé, et qui, en se voyant tête à tête avec un Anglais, profita d'une occasion si rare et si courte pour laisser éclater les sentimens dont son cœur était rempli, avec la chaleur et la véhémence de la vapeur emprisonnée qui sort par une soupape de sûreté. Je n'ai pas besoin de rappeler à mes lecteurs qu'en Espagne la noblesse est tout, et que lorsqu'on n'est pas noble on y appartient à la populace. Mon ami était donc noble ; il me présenta à un de ses intimes, l'épicier de Venasquez, qui n'était pas moins noble que lui, et me donna un billet pour une noble dame, en me montrant, comme une preuve de la noblesse de l'origine de l'un et de l'autre, les armoiries gravées sur un écusson de granit placé au-dessus de leur porte.

La noble dame à laquelle je présentai mes lettres de créance, m'accueillit avec une fierté nonchalante, assez semblable à celle de certaines personnes qui se meuvent à Londres dans nos cercles privilégiés. C'était une petite femme noire et sèche ; elle était assise près du feu de sa cuisine, en face d'un pot qui frémissait sur des cendres, et qu'elle considérait en faisant mouvoir dans sa main une grande cuillère d'étain. Ce qui suit pourra donner une idée de l'hospitalité espagnole. Il était un peu plus de midi : « Pourrai-je avoir l'honneur de dîner avec la famille ? — Non, la famille a déjà dîné. — Pourra-t-on me donner à dîner séparément ? — Oui. » On m'insinua ensuite que cette hospitalité, toute modeste qu'elle pourrait être, ne serait pas gratuite ; ce qui me fit plaisir, parce que je calculai que mes rémunérations me donneraient le droit d'être un peu plus exigeant. Après avoir tout arrangé à l'amiable avec mon hôtesse, je m'assis à ses pieds sur un tabouret, et je lui dis, avec tout les égards que je devais

à la noblesse de son sang, de prendre mon appétit en considération, et de faire le plus de diligence qu'elle pourrait. Ma longue course et la chaleur réfléchie par les monts de la vallée m'avaient très-fatigué, et comme la senora était peu communicative, la conversation finit bientôt, et je considérais le pot en silence. Les exigences de mon appétit ne tardèrent pas à se faire sentir, et en priant ma noble hôtesse de me servir, je m'aperçus qu'elle s'était profondément endormie. C'était une situation assez embarrassante; mais la faim étant un besoin impérieux et vulgaire, je me décidai à la réveiller. Elle prit cela en assez bonne part, et me dit que, comme le pot au feu devait faire le fond exclusif de mon repas, il dépendait de moi de manger quand je voudrais ; sur quoi elle versa, dans le pot, un petit filet d'huile jaune, et me déclara que je pourrais mettre dans ce liquide autant de pain que je voudrais. Par malheur, j'étais né avec une invincible antipathie pour l'huile; au risque de compromettre ma réputation d'homme poli, j'annonçai l'intention de ne pas prendre ce qui m'était offert, et me rappelant que le havre-sac de mon guide renfermait les restes d'une cuisse d'agneau achetée à Luchon, je m'empressai de les en tirer. La justice m'ordonne de dire que la senora ne parut pas se formaliser le moins du monde. Au contraire, avec beaucoup de bonhomie et d'empressement, elle se mit à nettoyer une petite table avec une brosse, qui, je l'avoue, me parut fort extraordinaire. C'était une portion de la queue d'un bœuf. Au moyen de quelques gracieuses évolutions, qu'elle fit faire à cette brosse aux longs cheveux, elle mit en fuite toute une armée de mouches, et nettoya la table des croûtes de pain et d'autres débris qui s'y trouvaient encore. Il est inutile de dire que ce frugal repas fut bientôt terminé. En le

prenant, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir à tout le mal que peut faire un mauvais gouvernement qui parvient à créer la disette et la pénurie au sein d'une des contrées les plus fertiles qui soient au monde.

Comme je devais passer la nuit dans cette maison, je demandai à la senora de voir ma chambre. C'était un petit appartement aussi chaud qu'un four, avec des volets fermés pour empêcher l'introduction des rayons du soleil qui tombaient d'aplomb sur la fenêtre. Dans cette petite pièce étaient renfermées les richesses de la famille, c'est-à-dire, ses laines, dont l'odeur, dans un air chaud et étouffé, me parut fort incommode. Je fis quelques plaintes à ce sujet, et mon hôtesse consentit à faire retirer ses toisons. Elle appela en conséquence une servante, qui se mit de suite à la tâche. Pendant que cette fille enlevait la laine, la senora et un prêtre, hôte habituel de la maison, me considéraient d'un air surpris, et ne paraissaient pas pouvoir s'expliquer comment je consentais à causer tant d'embarras pour si peu de chose. Je compris alors pourquoi une nation qui a un si grand dédain des aises et des *comforts* de la vie, et une nation qui, comme la nôtre, y attache un si grand prix, s'accordaient si mal tout en combattant ensemble contre les Français. Cette antipathie était telle, entre ces deux nations si dissemblables dans leurs habitudes, mais qui avaient l'une et l'autre le même orgueil, que ce ne fut pas un des moindres mérites de notre généralissimé que de les empêcher d'en venir aux mains. La fierté espagnole voulait qu'on respectât sa misère; et ce n'était qu'avec peine que nous nous décidions à traiter comme des hommes civilisés des individus si dénués de toutes les aisances de la vie sociale.

Venasquez est une forteresse; c'est-à-dire qu'elle a un

gouverneur et un château dont deux compagnies forment la garnison. Il suffirait, je crois, pour s'emparer du tout, du peloton d'un sergent de montagnards écossais qui sauteraient avec la plus grande facilité par-dessus les murs. Mais quoique, comme moyen de défense, ce château n'eût aucune importance, il était très-pittoresque, et je me décidai à en prendre le dessin. Les suites de cette résolution me firent voir que je n'étais pas dans le pays le plus civilisé du monde. Je marchais paisiblement autour de la ville depuis une demi-heure, quand je me sentis frappé par un grand coup qui m'atteignit derrière l'épaule. Je me retournai et je vis que c'était une grosse pierre que l'on m'avait lancée, et qui heureusement m'avait atteint par son côté plat et non par son tranchant. Je reconnus bientôt que cette pierre avait été jetée par des jeunes gens auxquels l'âge n'aurait pu servir d'excuse, et qui avaient jugé à propos, en exerçant leur adresse, de me prendre pour point de mire. Comme je ramassais leur projectile pour leur rendre la pareille, ils se hâtèrent de prendre la fuite.

En retournant à la ville je rencontrai mon ami, qui m'apprit avec quelque embarras qu'il venait d'avoir à mon sujet une altercation très-vive avec le gouverneur, auquel on avait dit que j'avais fait le dessin de la forteresse. Ce zélé serviteur de Ferdinand avait témoigné quelque velléité de m'arrêter pour me faire conduire à Saragosse; et comme récemment il avait agi de cette manière avec un autre *touriste* de ma nation, malgré ses plaintes et la menace du courroux de notre ambassadeur, cette communication m'inquiéta beaucoup. Sans perdre un instant, et comme le meilleur moyen de prévenir cet épisode qui eût pu donner plus d'intérêt à la relation de mon voyage, mais qui m'eût été fort désagréable, je fis une copie de mon dessin et j'écrivis à son excellence pour solliciter une au-

dience. Il me l'accorda, et je ne tardai pas à être introduit devant ce grand arbitre de la liberté individuelle. Je le trouvai avec un cigare dans sa bouche, qui se promenait dans une petite place nommée la *plaga*. En m'introduisant moi-même, je fis allusion, en peu de mots, à ce que l'on m'avait dit de ses dispositions à mon égard ; et, après l'avoir convaincu que je n'étais pas un Français, peuple qu'il détestait par-dessus tout au monde, et lui avoir insinué délicatement que sa forteresse ne pouvait courir aucun risque d'être dessinée à un quart de mille de distance, je le priai d'accepter le document suspect. Il me parut si étranger à l'art du dessin, que, si c'eût été un plan que je lui eusse présenté, et qu'il eût contenu l'élévation de tous les remparts de la citadelle, il n'aurait pas reconnu la moindre analogie. Après quelques observations de sa part sur l'inconvenance qu'il y avait à dessiner des forteressss (N. B., le seul objet que j'eusse mis en saillie dans mon dessin, était une vieille porte sur la place du marché), il termina l'entrevue en me faisant un profond salut, en me souhaitant une longue vie, et en m'offrant, avec la solennité et l'emphase espagnoles, pour toute sa durée, tout ce qui lui appartenait, y compris une bonne maison, dont il me proposa de prendre possession de suite, et où je pourrais, disait-il, rester jusqu'à la fin de mes jours, si cela me convenait.

Une invitation de prendre le chocolat chez mon premier ami de Venasquez, fut plus à mon gré, sous un double rapport ; d'abord elle me donnait l'expectative d'une espèce de repas ; et ensuite parce que je profiterais de l'occasion pour examiner son genre de vie intérieure, qui devait être celui de tous les particuliers aisés de la péninsule. Aussi je m'empressai de me rendre chez lui à l'heure qu'il m'avait indiquée.

La partie inférieure de la maison était, comme toutes celles que j'eus occasion d'observer, occupée par des celliers, des écuries et des hangars. Un escalier antique, massif, spacieux, me conduisit à une espèce d'antichambre qui s'ouvrait dans une grande salle, en communication, autant que je pus voir, avec la cuisine et les chambres à coucher. Le centre était occupé par cinq chaises formant un cercle régulier, et destinées à me recevoir ainsi que les membres de la famille, composée du père et de la mère du maître du logis, de lui et de sa femme, beauté vive, aux cheveux noirs et au regard expressif. Nous ne fûmes pas plus tôt assis, que la nourrice apporta un petit enfant à la mamelle, que la mère allaita en ma présence, sans plus faire attention à moi que si j'avais été un pur esprit. Une vieille femme, jaune et sale, nous présenta ensuite, sur un plateau d'argent, cinq tasses qui contenaient le beau idéal du chocolat. Tout ce que je regrettais c'est que ces tasses ne fussent pas plus grandes, et que les lois du décorum ne me permissent pas d'en demander une seconde. Toutefois j'en fis l'éloge en termes si vifs, que je fus invité à en venir prendre de nouveau le jour suivant, à trois heures du matin; mon hôte ayant donné rendez-vous à l'hospice pour ce jour-là à quelques-uns de ses bergers, et se proposant ensuite de m'accompagner jusqu'à Luchon.

Exact à mon rendez-vous, je bus de nouveau ce délicieux breuvage, et je mangeai en outre d'un autre plat qui malheureusement fut l'unique. Je dis ensuite adieu à Venasquez, et nous nous mîmes en route mon compagnon et moi sous un ciel sombre et nébuleux. Mon ami était monté sur un beau cheval décoré de housses et de harnois; lui-même portait l'élégant costume d'Aragon, et un riche manteau qu'il avait disposé autour de lui avec tant d'art,

qu'aucune partie de sa figure n'était exposée à l'air vif du matin.

Nous avions à peine fait deux ou trois milles, lorsque le cheval de mon compagnon, dont il contenait difficilement l'ardeur, l'entraîna à une portée de fusil en avant de moi. Tout-à-coup je le vis entouré d'une troupe d'hommes à figures sinistres, qui s'étaient élancés vers lui des bruyères et des taillis de la montagne, et qui s'étaient saisis de sa bride. Si j'eusse été le moins du monde disposé à fuir, je l'aurais vainement essayé, car ma paisible monture n'aurait pu se prêter à des efforts extraordinaires. Me résignant à mon sort et faisant aussi bonne contenance que possible, je m'avançai vers mon ami, non sans penser à la rencontre de Gil Blas et du capitaine Rolando, et déterminé à voir, à mes risques et périls, tout ce qui allait se passer. Une discussion bruyante s'était engagée, mais elle se faisait dans un patois qui m'était inintelligible. Les hommes que je prenais pour des voleurs parlaient d'un ton impérieux, le menton appuyé sur le canon de leurs fusils, et le corps enveloppé dans les plis sombres de leur draperie. Mon compagnon me dit qu'ils faisaient partie de la police des montagnes, dont l'objet avoué est d'arrêter toutes les personnes qui voyagent vers les frontières sans l'autorisation du gouvernement. Il ajouta que malheureusement il avait oublié son passeport à Venasquez; et je me rappelai, dans ce moment, que j'avais laissé le mien à mon hôte de Luchon. Après de longs pourparlers, on nous insinua qu'un petit dépôt d'argent pourrait faire lever des difficultés autrement formidables. Je dus naturellement contribuer à attendrir ces messieurs; et, de même que Gil Blas avec le mendiant de Penaflor, *poco a poco* et *uno a uno,* je laissai tomber quelques pièces dans leur chapeau, qu'ils reçurent plutôt comme une chose qui leur était due que

comme un présent. Après quoi ils ouvrirent leurs rangs pour nous laisser passer, en nous saluant d'un *vayan ustedes con Dios*, prononcé d'une voix sombre.

Comme le matin s'avançait, mon compagnon, l'œil au gué, regardait de tous côtés sur les cimes des montagnes pour voir ses troupeaux. A la fin il me montra l'un de ses détachemens, mais à une telle hauteur, qu'à l'œil nu, ce troupeau de mille ou douze cents moutons ne paraissait que comme un petit fil, et que ses mouvemens progressifs n'étaient guère plus sensibles que ceux de l'aiguille d'une horloge. Peu à peu, cependant, les dimensions de ce troupeau s'augmentèrent à mesure qu'il se rapprochait de nous, et je le vis ensuite s'abattre dans la plaine, en soulevant des flots de poussière et en faisant le même bruit qu'un régiment de cavalerie. Dans l'intervalle, les aboiemens d'un chien que j'entendis d'un autre côté nous annoncèrent l'approche d'un troupeau moins éloigné, et en effet bientôt j'en vis un qui défilait dans la vallée à notre gauche pour aller à l'hospice. Tous ces troupeaux se rendaient dans de beaux pâturages qui appartiennent à des propriétaires français. Ceux-ci en tirent un grand profit en les affermant aux Espagnols dont les moutons ne peuvent vivre que quelques mois sur les flancs presque stériles de la Maudite. Mon compagnon avait été précédé à l'hospice par ses avant-coureurs; et bientôt je laissai cette espèce de patriarche espagnol environné de tous ses pasteurs et mangeant avec avidité un morceau de viande que l'on avait tiré pour lui d'un chaudron sale suspendu au milieu de la fumée du feu de la cuisine. C'était un homme d'une haute intelligence naturelle, mais qui n'avait pu se développer entièrement dans cette contrée barbare. Après avoir quitté mon cheval et l'avoir envoyé à Luchon par une autre route, je rentrai en France par la passe d'Es-

tonao qui n'est accessible qu'aux gens de pied, ravi des beautés sauvages que je venais de voir et non moins satisfait de me retrouver au milieu des aisances de la vie civilisée.

(*Blackwood's Magazine.*)

—

TABLEAU STATISTIQUE

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA POLOGNE RUSSE, PRUSSIENNE, AUTRICHIENNE ET INDÉPENDANTE.

Au moment où les états de la petite fraction de l'ancienne Pologne, décorés du titre de royaume, viennent de se réunir de nouveau, on ne verra pas probablement sans intérêt le tableau de l'état actuel des diverses portions dont se composait jadis cette grande république. Elle n'existe plus maintenant; mais la nation polonaise existé toujours. Elle conserve l'uniformité de son langage, l'ardeur de son patriotisme, ses mœurs élégantes et guerrières; et ses membres disjoints, violemment retenus par la Russie, la Prusse et l'Autriche, tendent sans cesse à se réunir. Le nouveau royaume de Pologne et le territoire de Cracovie sont les seules portions de l'ancienne république qui aient encore une administration polonaise. Mais cet avantage est illusoire pour le premier de ces états; car il est régi, dans la réalité, par un prince russe dont une politique fatale aux Polonais tolère la fougue, en calculant que si on ne le ménageait pas, il pourrait aspirer à remonter sur un trône dont il est volontairement descendu. Pour sentir tout ce qu'a de dérisoire ce titre pompeux de royaume de Pologne, donné à un si petit état, il suffit de voir que, par son étendue, il ne forme guère que la septième partie de toutes les anciennes possessions de la république, et qu'il ne fait même pas le cinquième des portions de son territoire, gouvernées à titres divers par l'empereur de Russie. On a compris dans ce tableau tous les pays qui faisaient partie du royaume de Pologne, avant le partage de 1772, et l'ancien duché de Prusse qui relevait autrefois des rois de Pologne. Un état dont les provinces *démembrées fournissent* aujourd'hui aux divers gouvernemens qui les régissent près de 500,000 combattans, et plus de 200,000,000 francs d'impôts, eût mérité sans doute de conserver son intégrité. Si la Pologne existait encore comme corps de nation, elle serait, par l'étendue de sa population, la cinquième puissance de l'Europe.

DIVISIONS POLITIQUES.	SURFACE en MILLES CARRÉS allemands.	POPULATION au COMMENCEMENT de 1823.	REVENUS en FRANCS.	FORCE ARMÉE.	ÉCOLIERS et ÉTUDIANS.	*OBSERVATIONS.*
1° POLOGNE RUSSE................	11,539	14,764,842	133,975,020	187,072	77,320	(1) La Courlande, dont les paysans sont d'origine finoise et la noblesse d'origine allemande, ne faisait pas partie de la Pologne proprement dite. C'était un état feudataire qui relevait de ses rois.
Nouveau royaume de Pologne, gouverné par l'empereur de Russie...........	2270	3,475,742	34,231,225	55,000	34,523	(2) La Boukovine, cédée à Joseph II par les Turcs, a été incorporée à la Gallicie par le gouvernement autrichien; mais sa population, d'origine moldave, est entièrement distincte de la population polonaise. La Pologne l'avait, il est vrai, possédée autrefois à titre de conquête; elle avait cessé depuis long-tems de lui appartenir à l'époque des partages.
Pologne Russe, proprement dite, composée des dix gouvernemens, de Wilna, Grodno, Byalistock, Minsk, Mohilow, Vitepsk, Kiovig, Wolynie, Podolie et Courlande (1).	9269	11,289,100	99,743,795	132,072	42,797	
2° POLOGNE AUTRICHIENNE, ou Gallicie (sans la Boukovine) (2)........	1528	4,226,969	43,500,000	58,760	51,010	(3) Le grand duché de Posen est régi à titre particulier par le roi de Prusse, et n'a pas été enclavé dans la confédération germanique comme ses autres possessions polonaises des bords de la Vistule.
3° POLOGNE PRUSSIENNE, composée des provinces appartenant à la Prusse sur la Vistule, et du grand duché de Posen (3).................	1664	2,584,124	25,054,057	51,546	49,875	(4) La petite république de Cracovie est placée sous la protection collective de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse; ce qui n'est pas très-rassurant. Il faut espérer que les puissances ne la protégeront pas comme elles ont protégé l'ancienne république de Pologne, dont elle est le faible et dernier reste.
4° POLOGNE INDÉPENDANTE ou république de Cracovie (4)............	21	107,934	761,532	330	4,872	
TOTAUX.......	14,752	21,683,869	203,290,609	297,708	183,077	

Mélanges Russes.

L'ACTEUR FROGÈRE ET L'EMPEREUR PAUL.

Les progrès de la civilisation moderne ont banni des cours de nos rois l'emploi de fou ; mais quoiqu'il n'y ait plus nulle part de titulaire officiel de ces fonctions, il y a encore plus d'une cour où les devoirs de la place sont remplis par des amateurs de bonne volonté qui se dévouent généreusement au rôle de plastron. Sous le rapport de la dignité, les fous en service ordinaire de l'ancien tems ont une grande supériorité sur les fous honoraires de notre époque ; car il arrivait souvent que ceux-ci portaient des bottes vigoureuses aux sages, c'est-à-dire aux rois qui les provoquaient ; tandis que de nos jours il n'y a plus d'échange, le maître donnant toujours, et le valet recevant sans jamais riposter. Le familier d'une tête couronnée se trouve placé comme le bichon dans la cage du lion, ou bien comme le lion dans l'antre d'Ali-Pacha ; car ce maître farouche voulait prendre avec celui-ci toutes les libertés possibles, sans jamais lui rien permettre en retour ; et si par hasard il paraissait oublier la distance qui le séparait de son maître, le tyran savait bien le rappeler au devoir et lui faire comprendre, malgré la faveur dont il jouissait, qu'après tout il n'était qu'un lion. Mais je m'aperçois que ma comparaison pèche par plus d'un point, puisque nos monarques d'Europe ne sont pas des Ali-Pacha, et que nos courtisans

ne ressemblent guère à des lions. Au reste, le héros de l'aventure qui suit n'était pas à proprement parler un plastron de cour; il vivait familièrement avec l'empereur, et presque sur le pied d'une parfaite égalité.

Frogère, acteur comique peu goûté à Paris, alla en Russie, où il devint le favori de l'empereur Paul qui l'admit dans son intimité. Un caprice du prince lui donna certain jour le loisir d'examiner mûrement s'il y a toujours prudence et sûreté à prendre ses aises avec un empereur de toutes les Russies. Un soir, à la table de l'empereur, un des convives saisit une occasion qui se présenta de louer son hôte impérial aux dépens de Pierre-le-Grand. « Voilà bien, dit Paul en se tournant vers Frogère, ce qui s'appelle voler Pierre pour payer Paul; n'est-ce pas, Frogère ?—Oui, Sire, répliqua l'acteur, et au tour que prend votre réputation, on ne vous rendra jamais la pareille, car personne ne sera tenté de voler Paul. » La repartie était jolie et piquante, et l'empereur en avait déjà toléré d'aussi vives. Toutefois, avant d'en rire, les courtisans jugèrent prudent de consulter le visage du maître. Il était soucieux et mécontent, et chacun imita le silence désapprobateur de sa Majesté. Le mot tomba donc à plat, et Frogère, qui n'était pas accoutumé à de pareilles disgrâces, en fut plus surpris que personne. Quelques instans après l'empereur se leva et les convives se séparèrent. Frogère rentra chez lui le cœur navré; pour un plaisant de profession, la chute d'un bon mot est une affaire grave; c'est une spéculation manquée. Mais à quelle cause attribuer cet échec imprévu ? le mot était bon, il n'y avait pas à en douter; et d'ailleurs l'empereur n'était pas d'un goût si difficile qu'il n'en eût quelquefois approuvé de pires. Il y avait là un mystère impénétrable; Frogère se creusait la tête, mais il avait beau songer et songer encore, sa sagacité était en défaut.

Voyant qu'il y perdait son tems et sa peine, il prit le sage parti de se coucher, et s'endormit philosophiquement d'un profond sommeil.

On était au cœur de l'hiver. La nuit finissait quand Frogère fut réveillé par un coup violent à la porte de sa chambre. Il se lève, va ouvrir, et, à sa grande surprise, il voit entrer un officier suivi de quatre soldats armés jusqu'aux dents. Frogère, qui n'avait aucune raison de s'attendre à une pareille visite, conclut naturellement que l'officier (c'était un de ses amis qui avait été du souper de la veille) avait pris sa chambre pour celle d'un autre. Hélas! il fut bientôt convaincu qu'il n'y avait point de méprise, et que cette visite importune et alarmante s'adressait bien à lui. L'officier exhiba à son malheureux ami un ordre signé de l'empereur qui l'exilait en Sibérie. Je laisse à penser l'effet que produisit sur Frogère cette terrible nouvelle; de plus courageux que lui en auraient eu l'ame brisée. La sienne n'était pas d'une trempe à y résister; il pleurait, se lamentait, tombait à genoux et s'arrachait les cheveux. C'était vraiment pitié. Quel crime avait-il commis qui méritât un pareil châtiment? Ne pouvait-il pas voir l'empereur, tomber à ses genoux, implorer sa grâce? Il ne demandait qu'un jour, une heure. Inutiles prières! l'ordre était précis, et si jamais monarque absolu permit qu'on se jouât de ses commandemens, ce ne fut certainement pas l'empereur Paul.

Tout ce que le malheureux Frogère put obtenir de l'officier, en considération de l'amitié qui les unissait, ce fut un délai de quelques minutes pour remplir d'habits et de linge une petite valise : cela fait, on l'emmène. Une voiture, escortée d'un fort piquet de cavalerie, l'attendait dans la rue; on y jeta notre homme plus mort que vif, et deux soldats armés de pistolets et le sabre nu, s'y placèrent à ses

côtés. L'officier, après s'être assuré que les portières étaient bien fermées, et que son prisonnier ne pouvait communiquer avec personne, prit la tête de l'escorte, donna le mot d'ordre, et l'on partit au grand trot pour ce formidable voyage.

Combien de tems dura cette première course? Frogère n'en sut rien, car il était dans une obscurité profonde, et ses terribles compagnons restaient sourds à toutes ses questions. Ils avaient reçu l'ordre exprès de ne pas ouvrir la bouche; or, il y a en Russie peu de soldats assez amoureux du knout pour violer leur consigne; mais il lui semblait qu'il avait couru pendant une éternité. Enfin la portière s'ouvrit : il faisait grand jour; malheureusement il ne jouit pas long-tems de la douce clarté du soleil; on le conduisit, les yeux bandés, dans une misérable cabane. Quand on lui ôta son bandeau il se trouva enfermé dans une petite chambre sans fenêtres, éclairée par une seule chandelle. Quelques mets grossiers étaient dressés devant lui sur une méchante table de bois. On lui fit signe de manger; et cependant quelques heures auparavant cet homme était plongé dans la mollesse; des princes partageaient ses plaisirs, et le plus puissant des monarques le traitait en ami. Maintenant le voilà disgracié, banni, enfermé dans une masure, réduit à manger ce que la veille il n'eût pas jeté à un mendiant; autour de lui des visages dont l'aspect menaçant repousse l'espérance au fond du cœur, et pour comble d'effroi un long voyage en perspective, et pas une voix amie pour lui dire au terme de sa terrible course, « Soyez le bien venu. » Sibérie! Sibérie! le pauvre exilé n'avait pas d'autre image devant les yeux, d'autre mot sur les lèvres.

Les extrêmes se touchent, dit le peuple : un rien suffit quelquefois pour nous faire passer du désespoir à l'excès

de la joie ; Frogère en fit l'épreuve. L'officier qui commandait l'escorte entra tout-à-coup dans sa chambre suivi d'un courier ; Frogère, qui ne l'avait pas vu depuis son départ, ne pensant pas d'ailleurs qu'il l'eût accompagné si long-tems, éprouva, à la vue de ce visage ami, un plaisir inexprimable ; dans l'ivresse de sa joie, il allait lui sauter au cou, mais un geste négatif et un coup-d'œil sévère arrêtèrent ses transports ; il voulait parler, un doigt collé sur sa bouche lui imposa silence. L'officier congédia le courier et donna ordre aux gardes de rester derrière la porte. Dès qu'il fut seul avec son prisonnier : « Frogère, dit-il à voix basse, Frogère, nous allons nous séparer : l'officier chargé de vous conduire au relais voisin est là qui vous attend. Dites-moi... que puis-je faire?... Je suis bien téméraire... on ne désobéit pas impunément à l'empereur..... N'importe!... pour servir un vieil ami, je veux courir les chances de ma désobéissance. Dites-moi, que puis-je faire pour vous à mon retour à Pétersbourg. »

Le pauvre Frogère fondait en larmes, et, au lieu de répondre aux propositions bienveillantes de son ami, il se récriait, en gémissant contre la sévérité du châtiment qu'on lui infligeait pour un crime qu'il cherchait encore à connaître. « A connaître! répliqua son compagnon avec l'accent d'une profonde surprise : Frogère, êtes-vous fou? Oui, vous l'êtes ; car, sans cela, vous n'auriez pas lâché ce sarcasme amer. » Et il ajoutait, en baissant encore la voix : « Il l'a blessé d'autant plus vivement, qu'il y avait bien un peu de vérité. — Grand Dieu! c'est pour une misère semblable que je vais être..... — Écoutez, Frogère, point de vaines paroles ; je suis le dernier visage d'ami que vous verrez jusqu'au terme de votre long voyage : vous le savez, l'empereur est implacable dans ses ressentimens ; il n'y a

point de grace à espérer ; prenez votre malheur en patience, et dites-moi ce que je puis faire pour vous. »

— Parlez pour moi à l'empereur. — Quant à cela c'est impossible ; demandez-moi toute autre chose, et je remuerai ciel et terre. » Car c'est presque toujours ainsi que nos amis nous traitent dans le malheur ; nous offrant ce dont nous n'avons pas besoin, et nous refusant ce qui nous serait utile. « Je ne vous demande pas autre chose, reprit le pauvre comédien. — Mais votre argent, vos bijoux que vous n'avez pas emportés, ne pourrais-je pas les mettre en sûreté, les confier à quelque ami fidèle qui vous les rendrait au retour? — Au retour? Je ne suis donc pas banni à perpétuité? — A perpétuité! Ah! vous aviez donc cru que c'était à perpétuité? Alors je ne suis plus surpris que vous ayez été si abattu au départ : non, mon cher ami : du courage, trois ans sont bientôt passés, et alors... — Trois ans! répéta le malheureux acteur, trois ans d'exil! Il allait poursuivre le cours de ses lamentations, mais sa nouvelle escorte l'attendant il fallut partir. On lui banda de nouveau les yeux, et on le fit remonter dans la chaise de poste. Son ami, en se retirant, lui serra affectueusement la main, et y glissa une petite somme d'argent : « Vous en aurez besoin, lui dit-il à voix basse, au terme du voyage. Courage! Adieu! » En marche! On ferme aussitôt les portières, et les chevaux emportent au galop le malheureux Frogère.

Un Français, dit le proverbe, est de toutes les créatures la plus joviale : personne mieux que lui ne sait prendre gaîment son parti ; il est vrai qu'il trouve dans sa langue une foule de formules toutes faites, pour venir au secours de sa philosophie et la concilier avec le sort, quand il est en butte à quelqu'une des misères qui affligent notre pauvre humanité. A-t-il perdu sa femme? son chien est-il

égaré ou sa maîtresse infidèle? a-t-il été mouillé par la pluie ou trompé par des fripons? un simple *allons puisque*...... ou bien *c'est une petite contrariété*, ou encore *un petit malheur*, l'une ou l'autre enfin de ces précieuses formules opère une consolation soudaine, et si elles sont impuissantes, alors il a recours au remède héroïque, à l'infaillible *ça m'est égal.* Mais la disgrâce de Frogère était à l'épreuve de toutes ces recettes. « Trois ans en Sibérie », c'était bien là un beau titre pour un livre nouveau, mais pour notre prisonnier c'était une affreuse perspective. Aussi ne voyant rien de mieux à faire, il recommença à se désespérer. Cependant la victime emportée au milieu de profondes ténèbres, interrompait par ses seuls gémissemens le silence qui régnait autour d'elle; car la consigne était toujours la même. Ses gardes avaient bouche close. Enfin on s'arrête : retour des mêmes cérémonies, les yeux bandés, la méchante cabane, la chandelle solitaire et le mauvais repas; rien n'y manque; seulement plus de visage connu, plus d'ami dont la voix console; tout est sombre, silencieux, hostile.

Après de nouvelles courses, suivies de haltes qu'accompagnaient toujours les mêmes circonstances, on s'arrête de nouveau : au compte du patient ce supplice avait duré trois jours et trois nuits. Cette fois on lui banda encore les yeux; mais au lieu de le laisser marcher, ses gardes le portèrent à bras, sur un banc de bois où ils l'assirent. Il y resta pendant quelques minutes, étonné qu'on ne lui ôtât pas son bandeau, comme de coutume. Il entendit alors autour de lui des chuchotemens, puis le bruit de pas; enfin on lui saisit les mains et on les lui lie fortement. Il demande en tremblant la cause de ce traitement; pas de réponse. En un clin d'œil, et toujours sans mot dire, on déchire la partie supérieure de son habit pour lui découvrir la poitrine. Son cœur défaille; il commence à croire que la Sibérie

n'est pas le terme de son voyage : « En joue ! feu ! » s'écrie une voix habituée au commandement et qu'il crut reconnaître ; et aussitôt éclate une décharge de mousqueterie. Il tombe. Quatre hommes l'enlèvent, et pendant qu'on l'emporte il entend devant lui et à ses côtés le mouvement d'un cortége qui marche à pas comptés, et s'arrête en mesure. On le dépose sur un siége, on lui délie les mains ; le voile qui couvrait ses yeux disparaît et il se retrouve dans le même appartement, à la même table, à la place même où son infortuné bon mot lui avait échappé ; les mêmes convives étaient assis autour de lui et l'empereur au milieu. La terreur, l'étonnement, le doute qui se peignaient sur le visage de la victime excitèrent un rire général ; Frogère s'évanouit. Ce terrible voyage n'avait duré que vingt-quatre heures, et Paul avait assisté sous un déguisement à toutes les haltes. Quoique cet exil ne fût qu'un badinage, les angoisses et les souffrances du patient n'en furent pas moins sérieuses ; aussi eut-il grand'peine à s'en remettre complètement. Au demeurant, cette plaisanterie dont l'idée peut paraître assez gaie, demandait pour être mise en action l'indifférence brutale et capricieuse de l'empereur Paul.

A quelques jours de là, l'acteur et le bouffon couronnés, soupaient tranquillement ensemble, quand à côté d'eux se préparait une plaisanterie plus cruelle encore, mais dont cette fois Paul devait être la victime. A peine étaient-ils séparés que l'alarme est au palais. On accourt, Frogère et quelques autres forcent la chambre de l'empereur, et ils y trouvent... un cadavre baigné de sang.

—

SOUWAROFF.

Le comte Souwaroff, général en chef des armées russes, a été sans contredit l'un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. S'il n'eût pas possédé le don d'inspirer une confiance sans borne et si le succès n'eût pas toujours couronné ses entreprises, car sa fameuse retraite doit compter aussi comme un triomphe, on ne verrait en lui qu'un bouffon présomptueux et un soldat téméraire, poussé par un enthousiasme aveugle et sauvage. Il est surtout connu dans l'Occident par ses victoires en Italie, à une époque où la supériorité de la France commençait à menacer la liberté de l'Europe, et à ce titre son nom se rattache aux idées d'indépendance nationale : cependant nous ne pouvons le considérer que comme un instrument puissant dans des mains étrangères, comme un soldat altéré de carnage, avide de gloire, indifférent d'ailleurs à la cause qu'il défend, et au sang qu'il fait couler ; le même à Ismaïl, à Varsovie, au milieu des Alpes, et signalant partout son passage par d'innombrables victimes.

Il réunissait toutes les grandes qualités d'un général : un coup-d'œil prompt, une rare sagacité et une intrépidité au-dessus de toute expression. Sa devise était : *En avant,* et son exemple appuyait ses principes : « La place d'un général, disait-il, est à la tête et non à la queue de son armée. » Aussi un jour de bataille fallait-il le chercher au plus fort du combat, là où la sûreté de sa vie n'avait d'autre garantie que l'entier dévouement de ses soldats. Prodigue du sang des siens aussi bien que du sang des ennemis, il le laissait couler comme de l'eau.

Dans la campagne de 1789, à la bataille de Rimnit, où vingt-un mille Russes et Autrichiens, après onze heures d'une résistance acharnée, mirent dans une déroute complète une armée de cent mille Turcs, le prince de Cobourg, se voyant sur le point d'être cerné, écrivit à Souwaroff de se joindre à lui sans délai. Souwaroff déchire un bout de la lettre qu'il reçoit, y griffonne à la hâte ces mots : « J'arrive » et renvoie l'aide-de-camp à son général. Tout cela se fit en un clin d'œil. Aussitôt il se met en marche et se présente au moment même où le combat allait s'engager. Le prince de Cobourg le supplie d'accorder quelques instans de repos à ses troupes. « Mes hommes, dit-il, n'en ont pas besoin : saint Nicolas devant moi, moi derrière lui, mes soldats derrière moi, et laissez-nous charger l'ennemi. En avant! »

L'activité de Souwaroff ressemblait aux accès d'une fièvre continue : son esprit roulait toujours quelque projet, et lorsqu'il parut en Italie, les Français trouvèrent en lui un général et un soldat, tout ensemble homme de tête et de main. L'inflexibilité était encore un des traits de son caractère. Lorsque l'empererеur Paul entreprit de changer l'uniforme de ses troupes et d'introduire l'usage des longs cheveux, Souwaroff refusa de favoriser cette réforme. « Les queues, disait-il pour se justifier, ne sont pas des piques, ni les boucles des canons. »

Sa colère, qu'il ne savait pas maîtriser, le poussait, tantôt à l'insolence, tantôt à la cruauté. Cependant la liberté dans le langage ne lui déplaisait pas : on raconte qu'un jour, emporté par son irritabilité naturelle, il frappait sans pitié un soldat. Un jeune officier, placé près de lui, dit à haute voix : « Le feld-maréchal Souwaroff nous ordonne de ne pas donner cours à notre colère. — On

doit obéir au feld-maréchal Souwaroff, répliqua-t-il. » Et il cessa aussitôt de frapper.

Ses habitudes annonçaient un entier oubli de soi-même : il dormait sur la paille ou sur le foin, même au tems de sa plus haute fortune. Il aimait à mettre en pièces les meubles qui garnissaient la chambre qu'il devait occuper ; il s'attaquait de préférence aux glaces. Quelquefois il détachait les fenêtres : « Souwaroff, disait-il, ne craint pas le froid. » D'autres fois il s'en prenait aux portes, qu'il faisait enlever : « Personne, s'écriait-il fièrement, n'est assez osé pour mettre le pied dans la chambre de Souwaroff. » Telle était la singularité de ses manières, qui touchaient au grotesque en visant au sublime.

Il portait la dévotion jusqu'à la superstition, ou du moins il en faisait parade. Les dimanches et les jours de fête il lisait à ses gens des livres de religion. Il ne manquait jamais de dire ses prières, et s'il rencontrait un moine ou un prêtre, il lui baisait les mains et lui demandait sa bénédiction. Jamais il ne donna le signal du combat sans faire le signe de la croix et sans baiser l'image de Saint-Nicolas. Il adorait les reliques, buvait de l'eau consacrée, et mangeait du pain bénit. Il accompagnait ces pratiques de tant de simagrées grotesques, qu'aux yeux de certaines gens, tous ces grands airs de piété étaient de faux semblans et une véritable comédie. Quoi qu'il en soit, il inspirait à ses soldats une sorte de fanatisme national, ce qui n'était pas facile dans une armée composée d'esclaves ; et leur persuadait que, s'ils mouraient sur le champ de bataille, ils renaîtraient pour prendre, dans une vie meilleure, les places qu'ils auraient désirées dans celle-ci, et que désormais ils vivraient étrangers à toutes les misères de l'humanité.

Dans la conversation, il était grossier, brusque et bizarre. Il vous adressait les questions les plus étranges et les plus imprévues, et voulait une réponse prompte et positive : « Combien y a-t-il de poissons dans cet étang? » ou « Combien d'arbres dans cette forêt? » Telles étaient ses questions favorites, et une grêle d'épithètes injurieuses tombait sur l'interlocuteur qui se permettait de lui répondre approximativement.

Indifférent, en général, à l'éclat extérieur, et peu curieux des objets de luxe qu'on peut se procurer à prix d'argent, il recherchait les diamans avec fureur; aussi, à l'occasion de chacune de ses victoires, l'impératrice Catherine, pour flatter sa passion, avait coutume de lui en envoyer quelques-uns de magnifiques. Il emportait son écrin dans ses campagnes et souvent il demandait à ses aides-de-camp : « Avez-vous vu mes bijoux? combien croyez-vous qu'ils vaillent? combien en ai-je? pourquoi notre mère me les a-t-elle donnés? » Et c'était à ses yeux un crime irrémissible de ne pouvoir répondre sans hésiter à cette bordée de questions puériles.

Souwaroff avait la parole brève et énergique. On cite de lui un grand nombre de mots qui ont ce double caractère. Quelquefois il lançait des ordres du jour en méchans vers, souvent même dans ses dépêches à l'impératrice, il jugeait à propos d'introduire la cadence et la rime. Au reste, ce sont là des misères et d'innocentes bizarreries; la nature de ses rapports avec ses aides-de-camp et ses généraux, est un fait plus grave; nous passons à côté pour ne pas descendre à des détails scandaleux.

Les honneurs publics rendus à Souwaroff sont singuliers comme son caractère. Catherine le récompensa à la manière des Romains, en lui donnant le surnom de Rimnitski; et Paul, après Catherine, le créa prince avec le

nom d'Italinski, comme autrefois Scipion reçut le surnom d'*Africain* du théâtre de ses victoires. En même tems, un ukase impérial le proclamait le plus grand général de tous les tems. Malgré tous ses titres et l'éclat de ses succès, Souwaroff ne nous inspire aucun sentiment qui ressemble à l'admiration, car l'admiration suppose une certaine sympathie ; ce fut un sanglant météore dont la sinistre lueur brilla pour effrayer le monde. L'auteur de Waverley prétend que, sous un extérieur de bouffonnerie féroce, il cachait une connaissance parfaite du monde et des hommes. Qu'est-ce à dire ? sa vie ne fut-elle donc qu'une longue comédie, pendant laquelle il ne quitta pas un instant le rôle qu'il avait choisi ? et ses caprices bizarres ne sont-ils que des artifices mis en œuvre par un imposteur habile pour arriver à l'accomplissement de ses projets ? Nous ne saurions le croire. A nos yeux, Souwaroff est un Attila en sous-ordre, auquel il n'a manqué, pour ravager l'Europe et renverser les monumens de la liberté, qu'un pouvoir sans limite et sans contrôle sur une nouvelle race de Huns. Tel qu'il est, sa mémoire est à jamais flétrie par les massacres d'Ismaïl et de Praga (1), et son nom est écrit en lettres de sang sur les pages du livre de l'histoire.

(1) Faubourg de Varsovie.

PARTICULARITÉS

SUR

LA MORT DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

A l'époque où l'empereur Alexandre vint en Crimée, peu de tems avant sa mort, arrivée en novembre 1825, il était dans le meilleur état de santé et prit le plus grand plaisir à contempler le magnifique spectacle que lui offraient les côtes méridionales de cette péninsule qui parait réservée à de si hautes destinées et où la population croit encore dans une proportion plus forte qu'aux États-Unis. Il se plaisait aussi à voir les naturels du pays, ces Tartares auxquels il était fort attaché. Un jour, assis sur la plate-forme d'une maison tartare, entouré d'une centaine d'habitans indigènes en costume oriental, dirigeant sur eux sa lorgnette, il les regardait avec une sorte de tendresse, et tout-à-coup, dans un transport d'admiration, il s'écria : « Quels hommes! quelle belle race! non, on ne les chassera pas du pays. » Ces derniers mots étaient une allusion aux vœux manifestés par un grand nombre de Russes, qui réclament pour des hommes de leur race la possession exclusive de cette belle contrée. L'empereur, en se retirant, distribua quelques pièces de monnaie à ces braves gens, et leur permit de lui baiser les mains et les pieds, permission dont ils profitèrent avec enthousiasme. Dans cette scène attendrissante, Alexandre semblait un père au milieu de ses enfans.

À Taganrog, l'empereur sortait souvent ; il mettait beaucoup d'ardeur à examiner le pays et à donner des ordres pour la construction d'un grand jardin public, dont les travaux étaient dirigés par un Anglais qu'on avait fait venir de Saint-Pétersbourg. Il dînait ordinairement à deux heures, et dormait sur un lit de camp, avec un oreiller de cuir : c'est sur ce même lit qu'il mourut peu de jours après. Il négligeait toutes les précautions qu'on emploie d'ordinaire pour se garantir des maladies, et marchait dans la boue où il enfonçait le pied jusqu'à la cheville ; il refusait d'ailleurs les soins des médecins, et témoignait contre leur art le même éloignement que son aïeul, Pierre-le-Grand, éprouvait pour l'eau. Cette imprudence et ces mépris l'exposaient sans défense à l'action de toutes les causes de maladie. Pour comble de malheur, une nouvelle imprévue vint dissiper une de ses illusions et troubler la paix de son ame. Un courrier, qu'il avait expédié à Alupka, lui rapporta la nouvelle d'une conspiration ourdie contre son gouvernement et contre ses jours. Pendant la nuit il fit mander à deux reprises le général Diébitch (1), qui habitait une maison voisine. En l'attendant, il paraissait fort inquiet et marchait à grands pas dans sa chambre ; la conversation fut vive et prolongée entre l'empereur et le général, et à la suite de cette conférence, un courrier fut dépêché au quartier-général des conspirateurs, dont le complot détrompait cruellement Alexandre, en lui apprenant qu'il avait des ennemis parmi ses sujets.

Le lendemain de cette découverte on ne s'aperçut d'aucune altération dans les traits de l'empereur : personne ne soupçonna les nouvelles qu'il avait reçues, ni le danger qui menaçait sa personne ; mais on remarqua en lui, pendant

(1) Le conquérant de la Romélie.

la course qu'il fit à Sébastopol, une irritabilité contraire à la douceur habituelle de son caractère. Il se plaignait de la lenteur des chevaux, du mauvais état des routes, enfin tout ce qui l'entourait lui semblait importun : le germe de sa maladie se développait avec activité dans son sein. L'opinion qui paraît prévaloir en Europe sur la mort d'Alexandre ne repose sur aucun fondement : toutes les circonstances connues et l'autorité irrécusable de plusieurs témoins oculaires, prouvent évidemment qu'il n'a pas été empoisonné. On ne peut raisonnablement mettre en doute qu'il n'ait été emporté par la fièvre qui règne dans le pays, et dont il brava, comme à plaisir, les mortelles atteintes, en négligeant, pendant la saison la plus dangereuse, les précautions que commande la prudence. Il faut ajouter à ces causes de mort l'influence de la souffrance morale causée par la découverte d'un complot, dans un moment où, sûr de ses intentions et fort de ses bienfaits, il se croyait autant de droits à l'amour de ses sujets que tous ces rois moins équitables, moins éclairés, moins généreux quelui, qu'il voyait entourés de l'estime et du respect de leurs peuples. Toutes ces causes réunies suffisent pour expliquer sa fin prématurée, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des conjectures sinistres. La raison de Voltaire avait fait justice, dans le dernier siècle, de toutes ces suppositions d'empoisonnement et de morts violentes, dont les anciens historiens remplissaient leurs récits; mais le goût de ces suppositions se répand de nouveau, depuis que tant d'indignes faussaires, soldés par des libraires avides, travestissent l'histoire dans des mémoires apocryphes accueillis par le public avec une déplorable crédulité.

Le dédain obstiné, j'ai presque dit coupable, avec lequel Alexande rejeta les secours de la médecine, dut nécessairement précipiter la marche de sa maladie. Elle se

manifesta d'abord sous la forme d'un faible catarrhe, suivi d'une fièvre intermittente, qui se déclara à Oriéloff au commencement du mois de novembre 1825. En peu de jours elle prit un caractère beaucoup plus grave et se transforma en une forte fièvre rémittente, maladie funeste qui, pendant l'automne précédent, avait ravagé la Crimée et emporté beaucoup d'étrangers. Le 5 novembre (vieux style) Alexandre arriva à Taganrog ; les accès de fièvre reparurent tous les jours jusqu'au 8, et comme l'empereur, dans sa fatale obstination, ne voulait se soumettre à aucun traitement, sir James Wylie, son médecin, voyant les symptômes devenir chaque jour plus graves, appela en consultation le docteur Stophregen, médecin de l'impératrice. A ce période de la maladie, l'empereur tombait souvent en syncope ; mais l'affection cérébrale ne se déclara que quelques jours plus tard. Le 13 novembre Sir James Wylie proposa de saigner le malade ; il s'y refusa positivement, et tous les moyens échouèrent contre sa résistance obstinée : le lendemain matin les deux médecins revinrent à la charge, et, secondés par les prières de l'impératrice, ils essayèrent de déterminer l'empereur à permettre l'application de quelques sangsues. Mais leurs efforts combinés n'eurent pas plus de succès ; Alexandre les repoussa même avec violence. Lorsque, dans sa première visite, le docteur Stophregen dit à l'empereur qu'il était désespéré de le voir si malade, celui-ci l'interrompit brusquement : « Ne parlez pas, dit-il, de mon indisposition, mais de la santé de l'impératrice. » Elle était alors affectée de la maladie de cœur dont elle mourut quelques mois après. Il ajouta aussitôt : « Sir James Wylie me croit malade, et en conséquence il réclame les secours d'un autre médecin ; comme j'ai toujours grand plaisir à vous

voir, vous pouvez venir : mais ne me troublez pas la tête avec votre médecine. »

Pendant les progrès de la maladie, l'empereur, qui continua à résister aux instances des médecins et aux prières de l'impératrice, ne voulut jamais prendre qu'une simple dose de calomel : aussi, par suite de ce refus, les symptômes s'aggravèrent avec une effrayante rapidité, et, dès le 14, il fallut songer à appeler un prêtre. Dans cette circonstance, l'impératrice fit venir Sir James Wylie dans la chambre du malade pour l'avertir du danger qu'il courait, et lui conseiller, puisqu'il refusait les secours de la médecine, de ne pas négliger les secours spirituels, et de se mettre en règle avec Dieu. L'empereur ne fit aucune objection, et le 15, à cinq heures du matin, il fut confessé. Cette triste cérémonie fit paraître la piété qui l'animait : il recommanda au prêtre de le confesser comme un simple particulier et de ne pas songer à sa qualité d'empereur. Ensuite il reçut le sacrement. Le confesseur, en homme religieux, en prêtre éclairé, le pressa vivement de ne pas refuser plus long-tems les secours de la médecine, ajoutant que s'il ne cédait pas sur ce point il mourrait sans avoir rempli tous les devoirs d'un chrétien. L'auguste malade consentit alors à l'application de quelques sangsues à la tête ; mais il était trop tard, et le lendemain l'auguste malade perdit tout sentiment. On ne conservait plus aucun espoir lorsque le général Diébitch parla, par hasard, à Sir James Wylie, d'un nommé Alexandrowitz, qui avait, dit-on, sauvé plusieurs Tartares atteints du mal qui menaçait la vie de l'empereur : on s'empressa de le faire venir ; le vieillard, en arrivant, parut comme frappé d'un coup de foudre, en voyant l'état désespéré du malade ; pressé de parler, il répondit sans déguisement que les cures qu'on

lui attribuait n'avaient aucun rapport avec le cas présent, et qu'il se voyait forcé d'avouer qu'il n'y avait plus de remède. Quelques momens après Alexandre expira. Sir James Wylie, témoin de cette mort, ne put s'empêcher de dire que, si la désobéissance au prince pouvait jamais être légitimée, ce devrait être en faveur du médecin qui, opposant les lois de son art aux caprices du monarque, agirait à l'encontre de ses ordres, et contraindrait sa volonté pour lui sauver la vie.

L'autopsie du cadavre fit découvrir deux onces de fluide dans les cavités du cerveau et un engorgement des veines et des artères de la tête : il y avait aussi adhésion entre les membranes de la partie postérieure du cerveau, mais elle paraissait remonter à une époque plus éloignée. On remarqua, en outre, dans l'abdomen, un ramollissement de la rate, altération qu'on observe communément chez les malades qui ont succombé aux fièvres du pays. Ce résultat donne à penser que la vie de l'empereur pouvait être sauvée, puisqu'aucun organe noble n'était attaqué. Mais Alexandre fit tout ce qu'il put pour aggraver son mal et le rendre incurable; de sorte qu'on peut dire qu'il mourut parce qu'il voulut mourir. Pendant le cours de sa maladie, il parut un jour vouloir communiquer à ceux qui l'entouraient un secret important : « Les rois, s'écria-t-il, souffrent plus que les autres..... ; mon système nerveux est horriblement ébranlé. » Puis s'arrêtant tout-à-coup, il retomba en arrière sur son traversin, et on l'entendit murmurer à voix basse : « Ils ont commis là une action détestable. »

Pendant les dernières heures qui précédèrent la mort d'Alexandre, l'impératrice ne quitta pas le chevet du malade, et, au moment où il expira, sa douleur fut déchirante. A genoux au pied de son lit, les yeux fixés sur ses

yeux mourans, elle considérait avec effroi la vie se retirant par degrés, et lorsqu'il n'y eut plus aucun signe de sa présence, elle se leva, ferma les yeux de son époux et lui serra la tête avec un mouchoir pour empêcher les mâchoires de s'écarter. Ensuite, elle jeta ses bras autour de son corps inanimé, baisa ses mains froides et sans vie, puis retombant à genoux au pied du lit, elle y resta en prières pendant une demi-heure. L'impératrice était une femme accomplie; on sait qu'elle survécut peu à son mari, et qu'elle mourut d'une maladie de cœur, causée, dit-on, par le chagrin qu'elle éprouva lorsque Alexandre, encore jeune, la négligea pour offrir à la belle comtesse Narishkin ses soins et son amour.

Le corps de l'empereur resta exposé dans la maison où il était mort : le cercueil était élevé sur une estrade; la chambre tendue de noir et le cercueil recouvert d'un drap d'or; un grand nombre de cierges éclairaient l'appartement. Chacun des assistans, suivant l'usage des funérailles russes, tenait à la main un flambeau allumé qu'il avait reçu d'un des officiers attachés à la personne de l'empereur; un prêtre placé à la tête du cercueil lisait les prières. Aux deux côtés, veillait jour et nuit une sentinelle, l'épée nue; des soldats en faction gardaient les portes et étaient échelonnés sur les degrés des escaliers. Dans l'antichambre, une foule de prêtres disposaient assez gaiement leurs atours pour célébrer le service ou la messe qui se disait deux fois par jour. Les spectateurs qui entouraient le cercueil ne donnaient aucun signe de douleur; les officiers eux-mêmes paraissaient peu affligés, car leur attention s'arrêtait plus volontiers sur la toilette des dames que sur la lugubre cérémonie qui s'accomplissait devant eux. Le service se fit avec la plus grande pompe et dans tout l'appareil des cérémonies religieuses du rite grec, bien plus imposantes encore que

celles du culte catholique; mais cette pompe, cette solennité en distraient la douleur, la rendent moins vive. Tous ces efforts que l'on fait autour des restes mortels des grands ont presque toujours un effet contraire à celui que l'on veut obtenir. Les simples funérailles du pauvre produisent des impressions plus pénétrantes et plus profondes, parce qu'elles font mieux sentir tout notre néant.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Insectes lumineux de l'Amérique du Sud. — Le *phosphoreus*, le *noctilucus* et plusieurs autres espèces du genre *elater* donnent une lumière phosphorique si brillante au milieu de la nuit, qu'en plaçant un de ces insectes sur le feuillet d'un livre, on peut lire sans peine les plus petits caractères. Le *noctilucus* se nomme *cocujas* dans l'Amérique du sud, où il est très-commun. Il a environ un pouce et demi de long ; il est d'une couleur foncée, et il a de chaque côté une petite tache jaune transparente ; ces taches, comme celles de l'abdomen du ver luisant, sont lumineuses et répandent un éclat très-vif dans les ténèbres. Lorsque l'on met huit ou dix de ces insectes dans une fiole, ils donnent une lumière égale à celle d'une chandelle ordinaire. L'on raconte que les indigènes d'Hispaniola (Saint-Domingue), avant l'arrivée des Espagnols, ne s'éclairaient qu'au moyen de ces insectes. Lorsque Sir Thomas Cavendish et Sir Robert Dudley, fils du comte de Leicester, débarquèrent pour la première fois aux Antilles, en voyant une multitude de lumières se mouvoir dans les bois, ils crurent que les Caraïbes s'étaient réunis en grand nombre pour les repousser, et ils s'empressèrent de retourner sur leurs navires.

Il y a, dans cette partie du Nouveau-Monde, plusieurs

autres espèces d'insectes lumineux ; mais le plus beau de tous est le porte-lanterne, *fulgora lanternaria,* et le porte-chandelier, *fulgora candelaria.* Ces derniers insectes répandent une lumière si vive que, lorsqu'on voyage de nuit, on éclaire suffisamment sa marche, en en fixant trois ou quatre sur un bâton, dont on se sert ensuite comme d'une torche; ils sont très-communs à Surinam. Un voyageur fait un récit intéressant de l'effroi que lui causa la lumière que ces insectes répandaient dans les ténèbres, la première fois qu'il la vit.

« Les Indiens, dit-il, m'apportèrent plusieurs porte-lanternes sans m'avertir de leurs propriétés particulières. Je les enfermai dans une grande boîte en bois. Au milieu de la nuit ils firent un tel vacarme que je fus réveillé en sursaut, ignorant quelle pouvait être la cause de ce bruit. Dès que je m'aperçus qu'il venait de la boîte, je m'empressai de l'ouvrir ; mais je fus bien plus effrayé quand je vis une gerbe lumineuse qui s'en échappait. A mesure que ces insectes en sortaient, ils faisaient briller de nouvelles lueurs. Je ne tardai pas à me remettre de mon trouble, et je les recueillis de nouveau, en admirant beaucoup leur brillante apparence. La lumière d'un de ces insectes est suffisante pour lire un journal. »

Le docteur Darwin suppose que la phosphorescence de ces insectes est destinée à leur procurer les moyens de trouver leur nourriture dans les ténèbres. Il ne paraît pas avoir observé que, parmi les nombreux insectes de nuit, il en est peu qui jouissent de cette propriété, et que cependant toutes leurs fonctions s'exercent à merveille. Il est plus probable que cette lumière leur sert à distinguer leurs sexes respectifs, de même que la voix sert également à les distinguer dans les espèces d'animaux de dimensions plus fortes. Quoi qu'il en soit, on ne peut se faire une idée, quand

on n'en a pas été témoin, de l'effet magique que produisent ces insectes, lorsqu'ils brillent dans les ténèbres au milieu d'une forêt vierge du Nouveau-Monde : « En les voyant, dit le voyageur que nous avons déjà cité, j'étais tenté de croire que c'étaient des lumières magiques destinées à éclairer les ébats nocturnes d'Oberon, de Titania, et de toutes ces aimables créations de la mythologie du moyen-âge.

Mirage dans l'Inde centrale. — Ce n'est que dans la saison froide que le mirage est visible. Les habitans de Marowe l'appellent le *si-kote,* ou château en l'air. Dans le grand désert situé à l'est, le chevrier et le voyageur qui traversent ces régions le nomment *chittram,* le tableau; tandis que vers les plaines de Chómbul et de Jomma, ils le nomment *dessasur,* le présage du quartier.

Cette illusion optique a été remarquée dès les tems les plus anciens. Le prophète Isaïe y fait allusion quand il dit, « et la terre desséchée se changera en une mer véritable. » Quintus Curtius décrivant le mirage du désert sogdien, dit « que pendant l'espace de quatre cents stades on ne trouve pas une goutte d'eau, et que les rayons du soleil réfléchis pendant l'été par les sables, produisent une chaleur à laquelle rien ne peut résister. Il s'élève aussi des exhalaisons qui donnent à la plaine l'apparence d'une mer vaste et profonde. » Ce qui est l'exacte description du chittram du désert de l'Inde. Mais le *sehrab* et le *chittram*, le vrai mirage d'Isaïe, diffèrent de l'illusion appelée le *si-kote,* château en l'air.

« La première fois que nous vîmes ce grand spectacle, dit un voyageur, notre attention fut d'abord attirée par une masse immense d'une épaisse vapeur qui semblait s'élever sur les confins de l'horizon. Cette espèce de muraille de-

vint graduellement et de plus en plus transparente, et acquit la propriété de réfléchir ou de réfracter. De petits buissons étaient changés en arbres immenses : le khyre, ce nain végétal de la plaine, paraissait dix fois plus élevé que le gigantesque *amli* de la forêt. Un rayon de lumière brisa la ligne continue que présentait cette barrière encore vaporeuse, et comme si la baguette d'un enchanteur l'eût frappée, elle présenta subitement une réunion de châteaux, de tours et d'arbres en partie cachés par une magnifique verdure. Chaque augmentation de la lumière produisait un changement dans le chittram. De la muraille épaisse qu'il offrait d'abord à nos yeux, il passa ainsi rapidement à un léger tissu transparent partagé en grandes masses, dont chacune semblait une immense bastille, jusqu'à ce qu'enfin l'action trop vive du soleil fit disparaître la vision : alors les châteaux, les tours, le feuillage se dissipèrent comme l'enchantement de Prospero.

J'avais cru pendant quelque tems que la nature du sol devait contribuer à la production de ces brillantes illusions; ayant remarqué que le chittram du désert se montrait surtout dans les vastes plaines qui produisent le *sagi*, plante alkaline d'où les habitans retirent la soude par l'incinération ; mais je l'ai depuis observé dans presque toute espèce de terrain ; cependant il est possible que les incrustations salines dont ces terres sont continuellement couvertes, contribuent à augmenter l'effet de l'illusion. La différence qu'il y a entre le *sehrab* ou *chittram*, et le *si-kote* ou *dessasur*, c'est que le dernier n'est visible que dans la saison froide, lorsque les épaisses vapeurs ne peuvent pas s'élever très-haut dans l'atmosphère, et que la raréfaction de l'air par la chaleur le fait disparaître et donne naissance au premier; lorsque le soleil arrive à une élevation de 20°, un vent un peu fort suffit pour empêcher la pro-

duction de ce phénomène, qui n'est jamais plus beau que quand le tems est très-calme. En général il se présente sous l'apparence d'une longue ligne, qui toujours part d'un point élevé; par exemple un rocher, un village, comme si elle avait besoin d'un support. Je l'observai pour la première fois dans le Jeypour; jusqu'alors aucun de ceux avec qui je me trouvais ne l'avait pu voir dans les possessions britanniques. Nous aperçûmes tout-à-coup une ville immense environnée de murailles et de bastions, et nous ne voulions pas croire ce que disaient nos guides du *sikote*, nous assurant que tous ces objets n'étaient que « des châteaux en l'air. » Je n'ai vu qu'une seule fois, depuis, ce panorama mobile, et je ne crois pas que l'on puisse rien imaginer de plus magnifique.

J'étais à Kotah, où je me promenais au moment du lever du soleil, sur le toit en terrasse de la maison que j'habitais; mes yeux étaient fixés sur les montagnes peu élevées qui bornent la vue du côté du sud-est. Tout-à-coup je vis ces hauteurs s'ébranler et glisser le long de l'horizon par un mouvement d'ondulation ou de rotation; les arbres et les habitations avaient pris des dimensions immenses : tout, autour de moi, me paraissait enchanté. Quelques nutes s'écoulèrent avant que j'eusse pu m'expliquer ce merveilleux phénomène, et enfin je crus pouvoir l'attribuer à des masses de mirage flottant arrivées à leur dernier degré d'atténuation, qui, invisibles elles-mêmes, mais portées par un léger courant d'air sur les sommets et sur les flancs des montagnes, les faisaient paraître en mouvement.

Mais, quoique ce spectacle fût nouveau et magnifique, il lui manquait cependant la splendeur qu'il offre ordinairement le matin, et que je n'ai vue qu'une seule fois. Ce fut à Hissan, sur la terrasse d'une maison bâtie parmi les

ruines du château de Feroz, au milieu d'un vaste désert dont le lion est le seul habitant, que je jouis de la vue de ce brillant phénomène. Que le lecteur se place au centre d'une plaine déserte, où rien ne peut arrêter la vue et où l'horizon présente une espèce de muraille noire, mais légèrement transparente, qui l'environne de tous côtés; qu'il attende le premier rayon du soleil qui viendra frapper cette espèce de barrière, et à l'instant même, comme par l'influence d'une volonté magique, elle se brise de toutes parts, et présente mille images différentes sous les formes les plus fantastiques. Ici c'est un dôme magnifique en ruine, là une tour; ailleurs une arche, un palais, qui eux-mêmes font bientôt place à des images non moins bizarres, jusqu'à ce qu'enfin l'enchantement disparaisse tout-à-fait. C'est ce qu'on nomme dans cet endroit la cité de Raja Hurchunda, prince célèbre de l'époque héroïque de l'Inde. On pourra se faire une idée de la cause de ce phénomène et de la manière dont elle agit, quand on saura que c'est un ancien château, nommé *aggaroa*, situé à treize milles de là, qui se trouvait ainsi placé sous mes yeux avec son fort, ses bastions, ses murailles.

« La différence qu'il y a entre le mirage et le si-kote, c'est que, dans le premier, les objets sont placés sur une ligne horizontale, tandis que, dans le second, ils le sont sur une ligne pyramidale ou verticale. Dans le dernier aussi, le moment de la plus grande transparence est celui où il est le plus près de disparaître. Monge a donné une explication philosophique de ce phénomène; et le Dr. Clarke le décrit parfaitement dans son *Voyage à Rosette*, où il voyait des dômes, des tours, et des grottes réfléchies sur la surface brillante de la plaine, qui ressemblait à un vaste lac placé entre la cité et les voyageurs.

» Si l'on observe attentivement sur mer les phénomènes

atmosphériques dans ces latitudes méridionales, on sera frappé de la difformité qu'éprouvent les objets lorsqu'ils sont vus à travers ce milieu. Ce que les marins appellent un banc de brouillard (*a fog bank*) est le premier degré de notre *si-kote*. Un soir qu'il faisait sombre, vers six heures, tandis que notre vaisseau était agité sur la mer, j'aperçus si distinctement un navire qui arrivait sur le nôtre à pleines voiles, que je donnai l'alarme, croyant qu'ils allaient se briser en se heurtant. On leva à l'instant la barre, et la seconde d'après je ne voyais plus rien; on se moqua beaucoup de moi; j'avais vu le *flying dutchman*, au rapport d'un officier qui se trouvait sur le pont. Je crus d'abord que cette vision n'avait eu lieu que dans mon esprit; mais je suis convaincu maintenant que c'était ou l'image de notre propre vaisseau réfléchie, ou quelque objet plus éloigné réfracté par un nuage de cette nature qui passait près de nous. Celui qui veut voir l'un des phénomènes les plus grandioses de la nature doit se rendre dans les plaines de Mairta ou Hissar, et y contempler, avant le lever du soleil, le palais enchanté de Hurchunda, spectacle plus imposant que le lever de l'aurore observé sur les Alpes suisses et qui seul se rapproche du *chittram* du désert.

Sciences Médicales.

Effets nuisibles des corsets. — Ce n'est pas sans hésitation, dit un rédacteur du journal médical de Boston, que l'écrivain se hasarde à fixer l'attention sur les maux qu'entraîne l'usage des corsets serrés; car s'occuper des affaires et surtout de la toilette du beau sexe pour autre chose que pour lui adresser des louanges, c'est évidemment s'exposer à une animadversion sévère de sa part et à

ces châtimens que les belles ne manquent jamais d'infliger à ceux qui sont assez hardis pour s'élever contre ce qu'elles considèrent comme leurs droits et leurs priviléges. Cependant comme notre projet est de détourner d'elles de grands maux en faisant ressortir les inconvéniens d'une mode dangereuse, nous espérons que nos lectrices auront quelque indulgence pour nous, et nous tiendront compte du désir que nous avons de leur épargner une série de maux affreux dont le principe a été trop souvent méconnu.

Les observations d'un grand nombre d'auteurs ont démontré de la manière la plus positive que certaines erreurs dans l'habillement et la gymnastique déterminent de graves difformités physiques, et des peines morales non moins vives ; mais leur attention s'est portée presque exclusivement sur les organes qui supportent le poids du corps en le mettant en mouvement, les os et les muscles. Quelque grands que soient les maux dont ils se sont occupés, ils paraissent légers, comparés aux effets pernicieux qu'exercent ces mêmes causes sur les organes plus immédiatement nécessaires à la vie, et dont le désordre, quoiqu'il ne soit point signalé par des difformités très-apparentes, est inévitablement suivi d'un état de langueur et de débilité prolongé, d'une décadence rapide ou d'une mort douloureuse et prématurée. Il est impossible à un esprit doué de quelque sensibilité, et convaincu de la réalité et de l'étendue de ces maux, de voir la jeunesse, la grâce et la beauté sacrifiant les plus doux plaisirs de la vie à la tyrannie d'un goût perverti et d'une mode barbare, sans éprouver une profonde émotion pour tant de victimes, et sans être affligé des maux réservés aux individus qui en recevront le jour.

Quel obstacle opposer à ce torrent de la mode jusqu'ici irrésistible ? N'est-ce pas en vain que l'on a eu recours à la

raison et à l'expérience ? Les traits du ridicule, les graves remontrances de la morale ont été jusqu'ici presque sans efficacité. Un seul moyen de produire dans les esprits des femmes la conviction désirée est resté encore sans essai, et c'est cependant celui sur lequel on pourrait le plus compter : ce serait de donner « au dernier comme au plus bel œuvre de la nature » une connaissance suffisante de la structure particulière du corps humain pour placer sous la lumière la plus vive les dangers effrayans auxquels s'exposent celles qui se laissent dominer par cette mode cruelle. Il nous paraît presque impossible qu'une femme d'une intelligence ordinaire puisse acquérir une connaissance, même superficielle, des phénomènes curieux qui constituent la respiration, la circulation et la nutrition, sans frémir à la seule pensée des dangers auxquels s'exposent celles qui combattent la nature dans ses desseins les plus bienveillans, pour comprimer violemment leur corps suivant le modèle bizarre et mobile qu'il plaît à la mode de leur imposer.

La partie du corps sur laquelle le corset exerce l'action la plus immédiate n'est pas seulement l'une des plus remarquables par la beauté et les proportions de ses formes grâcieuses, mais elle contient et elle est destinée à protéger les organes si importans, si indispensables même à l'existence, les *poumons* et le *cœur*, qui remplissent les fonctions de la respiration et de la circulation pour purifier le sang, et l'envoyer ensuite remplir les extrémités les plus éloignées de l'organisme. C'est de l'action parfaite de ces grands organes que dépendent toute notre vigueur et notre élasticité, le vif incarnat et l'œil étincelant de la beauté, la pétulance joyeuse de la jeunesse et la sérénité calme de l'âge mûr. Lorsque leurs fonctions sont dérangées, la pâleur des traits, une langueur accablante, une tendance à la mélancolie, un amaigrissement effrayant et une longue suite

de maladies plus ou moins graves qui enlèvent à l'esprit tout espoir et rendent la vie un véritable fardeau, en sont la suite nécessaire.

La partie de notre organisation à laquelle nous venons de faire allusion est appelée vulgairement « la poitrine » : à les juger par leur manière d'agir, nos belles compatriotes semblent la regarder comme une simple boîte vide et flexible qu'elles peuvent rétrécir en toute sûreté autant qu'il plaît à son possesseur. Malheureusement pour elles il n'en est pas ainsi. La poitrine est une machine d'une ingénieuse complexité, dont les mouvemens libres sont aussi nécessaires à la respiration et à la circulation que ces fonctions le sont à la santé et à la vie. Aussi tout ce qui diminue la capacité de la poitrine se trouve être directement nuisible en empêchant l'entrée de l'air, et tout ce qui s'oppose à ses mouvemens nuit à la libre transmission du sang dans les poumons.

Toutes les parties qui forment et remplissent la poitrine sont flexibles et mobiles ; et d'après leur nature particulière et leurs rapports il est évident que le premier effet de tout serrement ou constriction sera d'empêcher leurs mouvemens si importans et de les écarter de leur position naturelle. Ainsi, comme la portion de la poitrine, sur laquelle on serre le plus le corset, est précisément celle où les côtes présentent le moins de longueur, où au contraire les cartilages sont plus longs et plus flexibles, et ou conséquemment les mouvemens sont le plus étendus, la poitrine se trouve très-rétrécie, ses mouvemens deviennent impossibles ; et les cartilages, obligés de se plier en dedans près de leur jonction avec l'os qui occupe le devant de la poitrine (*le sternum*), déterminent une difformité permanente. Et comme si ces maux ne suffisaient pas encore, il faut y ajouter cet autre instrument de torture, le *busc*, soit d'a-

cier, soit de baleine, que l'on fait pénétrer par son fourreau dans le corset déjà trop serré, immédiatement en avant et dans toute la longueur du sternum. Ce busc est destiné à prévenir la disposition qu'a le corps à se pencher en avant, et à empêcher que le corset et l'habillement ne fassent ce qu'on appelle le cerceau. Comme on ne peut cependant faire que le corps ne se penche jusqu'à un certain point en avant, il en résulte que tout le poids de la partie supérieure est supporté par l'extrémité inférieure de l'os de la poitrine qui appuie directement sur le busc dans le point où il est le moins soutenu. L'endroit où le busc exerce une pression si funeste correspond assez exactement à la petite extrémité de l'estomac, et l'on y remarque chez la plupart de celles qui portent habituellement un corset très-serré une dépression assez considérable pour contenir un œuf ordinaire; et elles y éprouvent continuellement une sensation douloureuse : chez d'autres, lorsque le busc est enlevé, la sensibilité y est si vive que la plus légère pression fait pousser des cris douloureux.

Nous avons donc parmi les premiers effets de la constriction du corset et de la pression du busc la diminution des mouvemens, et la difformité de la poitrine accompagnée d'une douleur constante et d'une irritation de l'estomac, dont l'état de repos est l'une des choses les plus essentielles à la santé. Si cependant ces maux étaient les seuls, on pourrait les considérer comme supportables, puisqu'en apparence ils ne sont qu'intérieurs; mais lorsque la partie inférieure de la poitrine est comprimée, le foie se trouve refoulé en haut et contribue encore à empêcher la respiration à droite; tandis qu'à gauche la rate et l'estomac relevés de la même manière par la même cause produisent le même effet; les fonctions de tous ces organes sont dérangées en raison de la pression et du déplacement qu'é-

prouvent leurs nerfs délicats et leurs vaisseaux ; mais aux lésions déjà si graves de chacun de ces organes en particulier, nous devons ajouter les inconvéniens qui en résultent pour les grandes fonctions vitales. Ainsi la pression que tous ces organes refoulés par le corset exercent sur les ouvertures par lesquelles le sang entre dans le cœur et en sort, met le trouble dans la circulation. De là des irrégularités dans l'action du cœur, des palpitations, la tendance à la syncope, et, dans quelques cas, des maladies du cœur presque toujours mortelles. En même tems le sang qui descend de la tête, arrêté aussi dans son trajet, s'y accumule et cause de violens maux de tête, de la pesanteur, de la mélancolie, la pâleur extrême et la couleur plombée du teint.

Ces conséquences faciles à observer ne sont cependant que le commencement des maux qui coulent de la même source. Les poumons ne pouvant se dilater, comme nous l'avons déjà dit, l'air ne peut arriver en assez grande quantité jusqu'au sang pour que ce liquide éprouve l'élaboration et la purification qui le rendent propre à maintenir le corps dans son état normal. L'eau, les parties charbonneuses et d'autres impuretés qu'il contient quand il a parcouru tout le corps ne peuvent en être séparées, et le cœur ne reçoit pour le lancer dans tout le corps qu'un fluide d'un bleu noirâtre, à peine supérieur à celui qui en est revenu, au lieu du fluide rouge de vermillon qu'il faudrait. Cette gêne, si elle persiste quelque tems, se manifeste bientôt par l'absence d'énergie dans toutes les parties du corps, par différentes maladies locales et par un état maladif qui fait de la vie un supplice. Le froid des extrémités, la pâleur du visage, le trouble du sommeil, l'excessive mobilité de tout le système appelé communément état nerveux, et qui consiste dans une agitation considérable pour les causes

les plus légères, sont les effets les plus immédiats du dérangement de ces importantes fonctions.

Nous ne dirons rien de plus des maladies que cause l'usage des corsets serrés, mais nous ferons remarquer combien est désavantageuse l'influence qu'il exerce sur tous les mouvemens du corps. Y a-t-il sur la terre quelque chose de plus disgrâcieux que la démarche d'une femme qui est étroitement comprimée dans son corset. Elle ne semble avancer qu'en jetant ses pieds de côté et comme à la dérobée, au lieu de marcher avec cette aisance et cette élasticité qui sont le caractère de la nature livrée à elle-même. Ses épaules sont rejetées en arrière et comme bardées de fer; et tout le tronc est aussi raide que s'il avait été taillé dans le bois. Lorsque des dames ainsi arrangées entrent dans un salon, surtout après avoir marché, elles peuvent à peine parler pendant plusieurs minutes, et leur poitrine éprouve une agitation qui n'est pas naturelle. Si le busc est d'une longueur *fashionable*, il leur est impossible de s'asseoir à l'aise dans un fauteuil; elles doivent se percher tout-à-fait sur le bord de leur siége pour empêcher que le busc ne soit poussé vers le menton. Elles supportent cette torture, ces malaises, ces incommodités patiemment, et pourquoi? parce que c'est la mode. La grâce, l'aisance, l'élégance, l'agrément, elles immolent tout à cette espèce de Moloch de nos sociétés artificielles.

Chez les personnes d'une constitution robuste l'usage des corsets serrés est suivi d'une douleur très-vive qu'elles éprouvent au moment où elles l'ôtent, et qui est d'une nature différente de celles qu'éprouvent les femmes délicates et dont nous avons déjà parlé. Dans ce cas, la douleur est causée par le retour du sang dans les parties qui ont été violemment comprimées par le corset, et où la circulation ne se faisait, pendant sa présence, que d'une ma-

nière fort imparfaite. Elle est excessivement aiguë et exige que le corset ne soit relâché que peu à peu. Nous sentons moins de commisération pour les souffrances de ces martyrs du corset, car elles n'ont pas une apparence d'excuse comme celles d'une santé délicate; elles n'ont pas besoin de soutien et veulent seulement se donner une *taille fine*.

On ne manquera pas d'objecter que les maux indiqués ici ne sont le partage que d'un nombre comparativement très-petit, tandis que la plupart des femmes portent des corsets sans éprouver ces inconvéniens ou ces maladies. Bien qu'il soit vrai que quelques personnes puissent porter des corsets impunément, les observations que nous avons faites sur cet usage n'en restent pas moins fondées. On peut dire avec autant de vérité que beaucoup d'individus font usage des liqueurs spiritueuses sans inconvénient. Et cependant nous savons que la grande majorité de l'espèce humaine n'est que trop disposée à passer de l'usage à l'abus; et comme, pour les liqueurs spiritueuses surtout, ce passage de l'usage est souvent si lent qu'il est presque imperceptible jusqu'à ce qu'il produise les maux les plus graves; ainsi, il est très-probable que, surtout chez les jeunes personnes, l'usage des corsets et du busc sera porté ainsi rapidement et imperceptiblement jusqu'à l'abus.

Après beaucoup de recherches il nous a été impossible de découvrir l'origine exacte de ce mode d'habillement ridicule et dangereux; nous avons des preuves certaines que, diversement modifié, il est employé depuis bien des siècles par les Européens. Cette circonstance d'un usage borné aux peuples dont les codes moraux et religieux ont la même origine, nous porte à admettre que le corset et les autres inventions analogues étaient employés dans le principe pour cacher autant que possible les conséquences de la légèreté et de l'imprudence. L'idée d'en faire une pa-

rure ne fut dans l'origine qu'une simple excuse destinée à couvrir l'objet réel pour lequel on les portait.

La disposition à imiter, si commune dans la race humaine, favorisa les vues de celles qui avaient des reproches à se faire, et une multitude de femmes élégantes et innocentes adoptèrent avec empressement une mode qu'on disait devoir ajouter à leurs charmes personnels, tandis qu'en réalité elle détruisait leur santé. C'est ainsi que cet usage s'est prolongé jusqu'à nos jours; et comme nos dames à la mode ont recueilli le fruit de l'opiniâtreté que leurs mères ont mise à en faire usage, elles ne manquent pas maintenant, pour le continuer, de s'excuser sur la nécessité d'un soutien. Il n'est pas sans intérêt d'étudier l'effet qu'a produit cette cause sur les sentimens des femmes. L'objet qu'elles se proposent étant de paraître plus déliées, elles regardent toute forme saillante et arrondie comme vulgaire et inélégante, quoique la nature ait pris des peines infinies pour adoucir à l'intérieur comme à l'extérieur toutes les formes, et leur donner ces courbes gracieuses qui en constituent l'agrément. Aussi les efforts de la jeune fille, et même de la jeune femme nouvellement mariée qui a l'espoir d'être bientôt mère, tendent absolument au même but; et cependant lors même que le monde entier serait d'accord pour adopter l'usage du corset serré, les mères devraient au moins consentir à l'abandonner pour quelque tems, ne serait-ce que par compassion pour le fruit qu'elles portent dans leur sein, et dont elles peuvent ainsi sacrifier entièrement la santé et le bonheur. Si nous faisions un examen sévère des enfans nés de parens *fashionables*, nous en trouverions une preuve suffisante, lors même que nous ne découvririons rien de pire que des enfans pâles, délicats, rachitiques ou scrofuleux. Les maladies causées chez beaucoup de femmes délicates par l'usage du corset

ont suffi dans beaucoup de cas pour détruire les espérances qui font le bonheur de la maternité, et ont changé l'état conjugal en un désappointement continuel et une triste solitude.

Mais en voilà assez sur ce sujet, quoique nous n'ayons donné qu'un catalogue incomplet des maux causés par cet usage barbare. Beaucoup de celles de nos lectrices qui ont l'habitude de se serrer fortement et n'en ont pas encore éprouvé d'effet fâcheux, croiront que tout ce que nous avons dit n'a été que dans le but de les effrayer. Que l'on consulte les médecins qui habitent nos cités, et ils confirmeront entièrement tout ce que nous avons avancé.

Voyages.

Le lac Érié. — Ce lac a 246 milles de longueur sur 70 milles dans sa plus grande largeur, et la profondeur de ses eaux n'excède pas 15 ou 18 brasses; le vent les agite avec tant de violence qu'elles se brisent en mugissant contre leurs bords comme les flots de la mer; elles abandonnent en se retirant une grande quantité de poissons morts et de coquilles qui attirent sur le rivage une multitude d'oiseaux aquatiques de diverses espèces. Le lac se couvre pendant les tempêtes d'un brouillard si épais qu'on ne distingue plus rien à la distance de dix verges, et la rumeur des vagues produit dans cette obscurité une terreur inexprimable chez les passagers des bâtimens que le vent chasse sur la côte. Les bords du lac sont extrêmement dentelés, surtout à leur extrémité occidentale, par des saillies de 20 à 30 pieds dont l'élévation perpendiculaire rend l'abordage impossible. Tous les étés de nombreux navires viennent échouer contre ses bords.

Les vents du sud-ouest qui règnent sur le lac pendant la plus grande partie de l'année opposent tant d'obstacles à la navigation des bâtimens qui se rendent à l'ouest, qu'on se sert communément des bateaux à vapeur, dont le service est plus régulier. Les cinq havres de la côte septentrionale, dont un seul est à l'abri de ces vents, offrent si peu de sûreté que les navires se hasardent rarement à naviguer de ce côté, à moins que le tems ne soit parfaitement calme.

« Je profitai, dit un voyageur, des beaux jours de l'été pour tenter une excursion sur les bords du lac. Je montai à cheval un matin et je sortis de bonne heure du fort Érié, en suivant les bords du rivage dont la surface était aussi unie que si elle eût été préparée pour une course de chevaux : de loin en loin la vue de quelques habitations offrait un coup d'œil monotone, et le mugissement des vagues était étourdissant. J'atteignis vers huit heures un petit cabaret où je m'arrêtai pour déjeuner. Mon hôte était ce qu'on appelle en Amérique un *independent hoste*, c'est-à-dire un impitoyable questionneur qui aurait poussé la curiosité jusqu'à visiter mon porte-manteau, si je ne m'étais pas montré disposé à m'y opposer par des voies de fait. On trouve à peine de quoi manger dans les auberges du Haut-Canada; le pain y manque souvent, mais il y a toujours du thé à la disposition des voyageurs, si on peut donner ce nom à l'infusion de quelques plantes nauséabondes recueillies dans les bois. L'hôte et l'hôtesse font seuls le service de la maison, et si l'humeur indépendante du premier ne lui permet pas de panser votre cheval, il faut y pourvoir vous-même, car l'hôtesse regarde des soins de cette espèce comme indignes d'elle.

» A vingt milles au-dessous de l'embouchure du lac Érié on arrive à cette partie du pays appelé le *pain de sucre*, qui doit probablement son nom aux monticules coniques

qui se succèdent sur un espace de plusieurs milles, et dont le curieux aspect est impossible à décrire : leur élévation est de 25 à 30 pieds, leur forme est régulière et ils ne sont composés que de terre et de sable. Malgré un grand nombre d'établissemens et des défrichemens considérables, il règne sur cette contrée un air de désolation. Les rochers qui bordent le rivage retentissent sans cesse du bruit sourd des vagues qui se brisent contre leurs flancs noirs; des brouillards épais obscurcissent la face du ciel pendant l'automne et le printems, et les marais qui environnent le *pain de sucre* coupent toute communication entre ses habitans et leurs voisins, excepté pendant les chaleurs de l'été ou pendant un rigoureux hiver. En passant près d'un étang, j'entendis le concert de grenouilles le plus extraordinaire: ces animaux faisaient un bruit si disproportionné à leur taille que j'en demeurais étourdi; des solos qu'on entendait par intervalles étaient suivis de la détonation d'un chœur de voix discordantes qui déchirait les oreilles.

» Je passai la nuit chez un meûnier, et je repris ma route le lendemain matin. A mesure que j'avançais, les bords du lac s'élevaient de plus en plus, et ils avaient en quelques endroits jusqu'à 100 pieds de hauteur. Le sol, composé de terre et de sable, était miné par les eaux; il offrait de profondes excavations d'une forme irrégulière et bizarre, dont les saillies étaient couvertes de grands arbres; l'eau avait détaché la terre de leurs racines, et ils paraissaient sur le point de tomber dans les flots. La vigne sauvage croît avec magnificence sur ces bords; elle s'enlace comme un serpent autour des plus gros arbres et les étouffe dans ses étreintes en arrêtant leur croissance.

» Les tempêtes du lac Érié élèvent subitement ses flots au niveau des rivages les plus escarpés. On a vu des voyageurs surpris par l'orage être submergés sans pouvoir échapper

à la rapidité des vagues qui les poursuivaient. Leur violence met en pièces les plus forts bateaux, et les équipages des navires se jettent souvent à la nage pour sauver leur vie.

» On me conta qu'une pauvre femme indienne, qui s'était éloignée de son camp ou wigwane, chaumière indienne, à quelques milles de distance, se promenait sur la plage avec un enfant de sept ans : celui-ci, charmé de la vue de quelques grappes de raisin sauvage qu'il apercevait au bord de l'eau, les demanda avec instance, et sa mère consentit à les aller chercher sous condition qu'il ne s'avancerait pas plus loin. Elle descendit un ravin qui la séparait du précipice où ces grappes étaient suspendues, et fit encore plusieurs détours parmi des bouquets de bois avant de pouvoir les atteindre.

» L'enfant, occupé à ramasser des coquilles, s'écartait peu à peu; le vent s'était élevé, et les flots lui fermèrent bientôt le passage : alors il se mit à jeter des cris perçans; sa mère, qui revenait sur ses pas, au lieu de descendre le ravin, s'avança au bord du précipice d'où elle entendait du bruit. Elle vit son enfant se débattre dans les flots en essayant de grimper vers elle; mais le précipice avait plus de cinquante pieds perpendiculaires : ne pouvant lui être d'aucun secours, la mère allait se précipiter dans le lac, lorsqu'elle le vit saisir un arbre qui surnageait, et s'accrocher à ses branches les plus élevées, en se tenant hors de l'eau. La pauvre Indienne, qui souffrait l'agonie de la plus cruelle incertitude, hésitait à quitter son enfant pour aller chercher du secours au camp, ou à demeurer près de lui. Le tems s'écoulait, la nuit devint obscure, il fallait attendre la lune pour ne pas s'égarer. Elle demeura une heure assise au bord du précipice, s'assurant de tems à autre de la présence de son fils en l'appelant au milieu du tumulte

des vagues. La lune se leva, elle ne le vit plus; prête à rejoindre l'enfant, qu'elle supposait noyé, elle entendit une faible voix crier (en indien) : « Maman! je suis ici, aide-» moi! » Elle le vit accroché aux flancs du précipice, et s'élança pour saisir sa main; la terre manquant en cet instant, l'enfant glissa et disparut dans les flots. »

Statistique.

Étendue territoriale, population et forces de terre et de mer des différens états de l'Amérique du Sud. — La publication de ce tableau ne paraîtra pas sans doute dépourvue d'opportunité. Il nous a semblé utile de faire connaître les ressources des puissances sud-américaines, au moment où un bruit sinistre, que nous aimons encore à ne pas croire fondé, se répand et s'accrédite. Depuis quelques jours, on prétend qu'il est question d'envoyer dans cette portion du Nouveau-Monde, pour la soumettre à son ancienne métropole, une partie des troupes françaises employées à l'expédition d'Alger, quand celle-ci sera terminée. Dans ce projet, que l'on suppose arrêté avec l'Espagne, cette puissance nous indemniserait des frais que nous aurions faits, en nous cédant une des colonies, que nous aurions de nouveau courbées sous son joug. Il est triste, sans doute, que les jeunes républiques du centre et du sud de l'Amérique n'aient encore pu fonder que l'anarchie; mais ce n'est pas avec le vieux despotisme de l'Espagne que l'on pourra guérir les maux qu'elle leur a faits. Il suffit d'ailleurs, pour les juger avec indulgence, de se rappeler nos propres orages et toutes les péripéties qui

ont précédé chez nous le règne d'une liberté incomplète et menacée. La France a sans doute besoin de possessions coloniales pour recevoir sa population superflue et cette foule d'esprits actifs dont les ressources naturelles sont, en quelque sorte, paralysées dans son sein par une concurrence surabondante. Mais ces colonies, qu'elle les conquière sur les barbares qui se sont emparés, sur les côtes de la Méditerranée, d'une des plus belles contrées du globe, que la puissance de la vapeur pourra, en quelque sorte, amalgamer avec notre propre territoire, et qu'elle se garde d'aller ajouter à tous ses embarras des populations innocentes et lointaines dont elle n'a eu à souffrir aucun préjudice. Au surplus ce bruit, fondé ou non, ne leur sera peut-être pas inutile. Il pourra rapprocher, par la crainte d'un danger commun, les partis qui les divisent, et les empêcher de continuer à verser leur sang et à consumer leurs biens dans de détestables querelles.

	ÉTENDUE territoriale en milles carrés.	POPULATION y compris les tribus sauvages.	FORCES de terre, non compris les milices.	FORCES NAVALES.		
				Vaisseaux de ligne.	Frégates.	Petits Navires.
ÉTATS INDÉPENDANS.						
Empire du Brésil	2,313,000	5,000,000	30,000	3	9	89
États-Unis de l'Amérique du Nord	1,570,000	11,600,000	5,779	25	11	32
États-Unis du Mexique	1,242,000	7,500,000	22,750	1	2	13
République de Colombie	828,000	2,800,000	32,366	2	3	12
Confédération de Rio-de-La-Plata	683,000	700,000	10,000	—	1	15
République du Bas-Pérou	373,000	1,700,000	7,500	1	1	5
République du Haut-Pérou	310,000	1,300,000	—	—	—	—
États-Unis de l'Amérique centrale	139,000	1,650,000	3,500	—	—	2
République du Chili	129,000	1,400,000	8,000	—	1	5
Dictatoriat du Paraguay	67,000	250,000?	5,000	—	—	2
République d'Hayti	22,100	950,000	45,000	—	1	5
POSSESSIONS COLONIALES.						
Amérique anglaise	1,970,000?	2,290,000	—	—	—	—
Amérique russe	370,000?	50,000	—	—	—	—
Amérique danoise	324,000?	110,000	—	—	—	—
Amérique espagnole	35,400	1,240,000	—	—	—	—
Amérique française	30,000?	240,000	—	—	—	—
Amérique hollandaise	30,000?	114,000	—	—	—	—

Population de l'Inde Britannique et indépendante. — Cette population est immense ; il est impossible de la connaître avec exactitude ; mais les données suivantes doivent être à peu près exactes :

L'Inde régie directement par la Compagnie se divise, comme on sait, en trois présidences ou gouvernemens : celle du Bengal a 58,000,000 d'ames ; celle de Madras, 16,000,000 ; et celle de Bombay, 11,000,000. En tout, 85,000,000. On estime environ à 40,000,000 la population régie par les rois hindous ou musulmans qui se sont reconnus vassaux de la Compagnie. Quant à la portion de l'Hindostan que la Grande-Bretagne gouverne directement et sans l'intermédiaire de la Compagnie, on lui attribue environ un million d'ames ; total, sous le contrôle de la puissance britannique, 136,000,000 d'ames. La population des états indépendans, mais qui sont contenus par la crainte des armes anglaises, n'est plus que de 10,000,000. La population européenne, dans tout ce vaste territoire, n'est que de 40,000 ames ; c'est-à-dire d'un Européen pour chaque nombre de 3,010 indigènes. Rien, ce nous semble, n'établit davantage la supériorité de l'intelligence de notre race, que de penser qu'un si petit nombre d'individus suffit pour maintenir dans l'obéissance ou dans la crainte cette population immense. On doit se rappeler que nous avons déjà dit que le gouvernement anglais ne permet pas que ses sujets européens s'établissent dans l'Inde et y deviennent propriétaires, dans la crainte que cette possession ne lui échappe, comme la Nouvelle-Angleterre.

Population de Londres comparée avec celle des plus grandes villes du monde. — Dans le *Monde comparé avec l'empire Britannique*, immense travail plein de savantes et curieuses recherches que M. Balbi vient de pu-

blier, ce statisticien a rapproché la population de Londres de celle des plus grandes villes du globe, jusques et y compris les villes de cent mille ames. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs cette portion de son travail, qui ne peut manquer de les intéresser :

Noms des villes.	Populat.	Noms des villes.	Populat.
Londres, *Angleterre* (*)	1,350,000	Mourshedebad, *Ind.* (Emp. Brit	165,000
Pekin, *Chine*	1,300,000?	Surate, *idem*	160,000
Ieddo, *Japon*	1,300,000?	Rome, *Italie*	154,000
Paris, *France*	890,000	Milan, *Italie* (Emp. Autr.)	151,000
Hangtcheou, *Chine*	700,000?	Delhy, *Inde* (Emp. Brit.)	150,000?
Benarès, *Inde* (Emp. Brit.)	630,000?	Oasacca, *Japon*	150,000
Calcutta, *id*	600,000?	Teheran, *Perse*	150,000?
Constantinople, (*Emp. Ott.*)	600,000?	Cachemire, *Inde* (Conféd. Sikhs?)	150,000?
Woutchang, *Chine*	600,000?	Glascow, *Écosse*	147,000
Canton, *id*	500,000?	Lyon, *France*	146,000
Nankin, *id*	500,000?	Rio-Janeiro, *Brésil*	140,000
Kingtchin, *id*	500,000?	Varsovie, *Pologne* (Emp. Russe)	140,000
Madras, *Inde* (Emp. Brit.)	462,000?	Manille, *Philipp.* (Mon. Espagnole)	140,000
Saint-Pétersbourg (*Emp. russe*)	410,000	Damas, *Syrie* (Empire Ottoman)	140,000?
Naples, *Italie*	364,000	Edimb. et Leith, *Écosse*	138,000
Fokhan, *Chine*	300,000?	Manchester, *Angleterre*	134,000
Patna, *Inde* (Emp. Brit.)	300,000?	Andrinople, *Romélie* (Empire Ott.)	130,000?
Nang-Tchang, *Chine*	300,000	Smyrne, *Natolie* (Emp. Ottoman)	130,000?
Lucknow, *Inde* (Emp. Brit.)	300,000	La Havane, *Cuba* (Mon. Espagnole)	130,000
Vienne, *Allem.* (Emp. Autr.)	300,000	Barcelone, *Espagne*	120,000
Moscou, *Emp. Russe*	300,000	Bahia, *Brésil*	120,000
Lisbonne, *Portugal*	260,000	Liverpool, *Angleterre*	119,000
Le Caire, *Egypte* (Emp. Ott.)	260,000	Marseille, *France*	116,000
Dublin, *Irlande*	227,000	Nagpour, *Inde* (Emp. Britannique)	115,000
Berlin, *Mon. Prussienne*	220,000	Turin, *Italie*	114,000
Amsterdam, *Pays-Bas*	201,000	Philadelphie, *États-Unis*	114,000
Madrid, *Espagne*	201,000	Hambourg, *Allemagne*	112,000
Hyderabad, *Inde* (Emp. Brit.)	200,000	Pouna, *Inde* (Emp. Brit.)	110,000
Fou-Tcheu, *Chine*	200,000	Copenhague, *Danemark*	109,000
Ispahan, *Perse*	200,000	Birmingham, *Angleterr.*	107,000
Alep, *Syrie* (Emp. Ott.)	200,000?	Cork, *Irlande*	101,000
Mirzapour, *Inde* (Emp. Brit.)	200,000?	Venise, *Italie* (Empire Autrichien.)	101,000
Mexico, *États-Unis du Mexique*	180,000	Prague, *Bohême* (Emp. Autrichien)	100,000
Dacca, *Inde* (Emp. Brit.)	180,000	Fez, *Emp. de Maroc*	100,000?
Bombay, *id.*	170,000		
New-York, *États-Unis*	169,000		

Noms des villes.	Populat.	Noms des villes.	Populat.
Baroda, *Inde* (Emp. Brit.)	100,000	Erzerum, *Arménie* (Emp. Ottoman)......	100,000
Lahore. *Inde* (Confédér. Sikhs).............	100,000	Hamah, *Syrie* (Empire Ottoman)............	100,000
Candahar, *Perse* (roy. de Caboul)............	100,000	Phuxuan, *Emp. d'An-Nan*...............	100,000
Peskawer, *Inde* (roy. de Caboul?)...........	100,000	Saigon, *id*.............	100,000
Herat, *Perse* (royaume d'Herat.)............	100,000	Oujein, *Inde* (roy. de Sinde)...............	100,000
Balfrouch, *Perse*......	100,000	Tunis, *état de Tunis*...	100,000



Construction de nouvelles routes à rainures. — L'Angleterre continue à se sillonner de fer dans tous les sens. Il semble que l'homme, dans l'impuissance de vaincre le tems, cherche du moins à surmonter tous les obstacles que lui oppose l'espace. Les rainures de Cantorbéry, dont la confection avait duré cinq ans, ont été ouvertes le mois dernier. La longueur en est d'un peu plus de 6 milles (une lieue et demie). Elles conduisent directement à Whitstable. Elles traversent une tonnelle de 228 yards de long, creusée dans les collines de Brethrnen; cet ouvrage a coûté 13,000 liv. st. (325,000 fr.). Les quatre premiers milles ont une inclinaison d'un pied sur quatre-vingt-dix; les voitures y marchent avec une vélocité égale à celle de vingt-quatre milles (8 lieues) à l'heure, sans avoir besoin d'autre impulsion que celle qui leur est imprimée par le bras d'un seul homme. Les personnes qui ont descendu les montagnes russes peuvent se faire quelque idée de cette manœuvre. Le reste de la distance, qui est de trois milles (une lieue), sur un terrain plane, est franchi au moyen de machines locomotrices à vapeur. Les immenses avantages que ce district retirera de la facilité de ce mode de communication sont déjà démontrés par la réduction de 6 schellings (7 fr. 50 c.) qui s'est opérée dans le transport

de chaque chaudron de houille. Les voyageurs franchiront pour 9 pences (90 c.), dans l'espace de 20 minutes, cette distance de 6 à 7 milles (plus d'une lieue et demie). Les actionnaires de cette route songent aussi à établir une communication avec la métropole. Le jour où celle de Cantorbéry à Whitstable a été ouverte, elle se trouva encombrée de bonne heure par une multitude de personnes qu'une vive curiosité y avait attirées. A onze heures, le cortège commença à défiler; les dispositions les plus judicieuses avaient été prises pour prévenir tous les accidens. Dix voitures étaient placées sur les rainures; la première contenait les directeurs de la route, et la seconde les autorités locales; les huit autres étaient occupées par des femmes élégantes et des corps de musique. Après quelques allées et venues, le cortège s'augmenta de six voitures chargées des premières marchandises transportées sur cette route. Quatre autres avec des voyageurs vinrent encore s'y réunir; ce qui forma un développement de vingt voitures attachées les unes aux autres, et contenant deux cent quarante personnes; elles traversèrent rapidement la plaine de Clowes-Wood. Là, elles furent attachées à la machine locomotrice, qui les conduisit à Whitstable, où elles entrèrent en grande pompe. Il est impossible de décrire l'ivresse, l'enthousiasme général excités par ce nouvel essai, cette merveilleuse invention. Lorsque ces routes étonnantes seront ramifiées dans toutes les directions, l'Angleterre ne formera plus, pour ainsi dire, qu'une grande ville. Les personnes qui se trouvent à dix ou douze lieues de Londres pourront sans difficulté venir au spectacle dans cette ville, et s'en retourner le soir; car il ne leur faudra qu'une heure et demie au maximum pour franchir cette distance.

Nous avons vu, dans notre dernier numéro, une description exacte du magnifique chemin qu'on a établi entre

Liverpool et Manchester. On s'occupe maintenant d'en ouvrir un entre cette première ville et Birmingham. Deux comités ont été déjà institués à cet effet : l'un à Liverpool et l'autre à Birmingham. Ces comités ont publié un prospectus dans lequel ils font ressortir avec habileté les avantages des rainures en général, et ceux qui résulteront en particulier du chemin qu'ils vont construire pour ces deux grandes villes et pour tous les points intermédiaires. Déjà des ingénieurs ont reconnu le terrain où il faudrait l'ouvrir. Un pont sera jeté sur la Meslay, près de Runcorn, qui servira également à ce chemin et à ceux destinés aux voitures ordinaires. Ce pont unira pour la première fois les parties occidentales du Lancastre et du Cheshire ; de cette manière cette portion du Cheshire se trouvera rapprochée de Liverpool de quinze milles (5 lieues). Voici quelques-uns des autres avantages qui résulteront de cette grande construction : les dangers et l'incertitude de la navigation de la Meslay seront évités ; les marchandises, qui mettent maintenant quatre à cinq jours pour aller à Birmingham, iront dans quelques heures ; le prix des transports sera réduit au tiers ; quant aux voyageurs, ils franchiront en cinq ou six heures la distance qu'ils mettent maintenant douze heures à parcourir, en ne payant que la moitié du prix qu'ils paient aujourd'hui, et en évitant les frictions et les secousses des routes ordinaires. Il est impossible de dire combien les voyages vont être multipliés par suite de la construction de cette route, et de calculer les économies qui en résulteront pour l'agriculture, le commerce et l'industrie manufacturière, à cause de la célérité et du bon marché des transports. L'Irlande en retirera également d'immenses avantages ; car, au moyen de ces rainures, les grands districts consommateurs deviendront accessibles à ses produits. Afin de se concilier tous les intérêts particuliers, les co-

mités ont résolu de mettre en réserve un certain nombre d'actions pour les propriétaires des canaux de ces cantons, et ceux des terrains que la route à rainures doit traverser. La vapeur et les rainures doivent, disent-ils, en terminant leur prospectus, achever ce que les canaux avaient commencé. Elles multiplieront et fortifieront encore tous les ressorts de l'industrie, et permettront à la Grande-Bretagne de combiner l'action de toutes ses ressources.

Économie Rurale.

Application de la chimie à l'agriculture. — Malgré l'assertion de plusieurs savans, dit un agronome anglais, je ne crois pas qu'on puisse tirer un avantage général de l'analyse chimique appliquée à l'agriculture (1). Comment apprécier en effet les variétés que le sol présente dans un terrain même de peu d'étendue ? Le labourage, l'engrais, la diversité des semences les modifient de mille manières. Trois correspondans m'ont envoyé des échantillons du sol de leurs fermes en me demandant de leur indiquer les plantes qui y réussiraient le mieux. Il me paraît bien difficile de répondre à ces questions d'après une simple analyse chimique ; la nature a tant de causes secrètes de production où l'atmosphère joue un si grand rôle, qu'une longue suite d'expériences peut seule indiquer au cultivateur la marche qu'il doit suivre. On tire de l'or du sable le plus commun, mais à quel prix ! On se procure des ré-

(1) On peut consulter sur ce sujet, les judicieuses observations de M. de Dombasle, dans le 4e volume des *Annales de Roville*.

coltes admirables avec de l'engrais, mais en l'employant sans discernement et sans en avoir constaté les avantages par l'expérience, vous courez risque d'épuiser vos champs. Les secrets de la végétation sont encore dans l'ombre, dit Kirwan; c'est à l'expérience aidée des observations des savans à y suppléer. D'ailleurs la richesse des récoltes consiste principalement dans l'humidité du sol; sans elle toute végétation doit languir.

FIN DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

Pag.

INDUSTRIE. — Routes à rainure et nouvelles machines locomotrices. (*Quarterly Review.*) 5

ECONOMIE RURALE. — Condition du peuple des campagnes en Angleterre. (*Quarterly Review.*) 185

COMMERCE. FINANCES. — Commerce du sucre dans la Grande-Bretagne. (*Edinburgh-Review.*) 46

SCIENCES MÉDICALES. — Durée comparée de la vie humaine, en Europe et en Amérique, et observations sur les causes qui l'augmentent ou la diminuent. (*Extractor.*). 63

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Souvenirs de Bernadotte, prince royal de Suède, pendant la campagne de 1813. (*United Services Journal.*) 145

BIOGRAPHIE. — Mémoires autographes de Sir Walter Scott. (*Polar Star.*) 247

PRESSE PÉRIODIQUE EN IRLANDE. — (*Westminster Review.*). 228

VOYAGES. — 1. Pêcheries de perles et de corail sur les côtes du Mexique. (*Quarterly Review.*) 106

2. Excursions aux Etats-Unis. — Maisons pénitentiaires. (*Extractor.*) 129

3. Sierra Leone en 1827. (*United Service Journal.*)... 267

4. La Maudite. Scènes des Pyrénées. (*Blackwood's Magazine.*) 283

Pag.

STATISTIQUE.—Tableau de l'état actuel de la Pologne russe, autrichienne, prussienne et indépendante. 317

MÉLANGES RUSSES. — L'acteur Frogère et l'empereur Paul Ier. — Souwaroff. — Particularités sur la mort de l'empereur Alexandre. (*Extractor.*).......... 319

NOUVELLES des sciences, du commerce, de l'industrie, de l'agriculture.......................... 160 et 340

Découverte des mines de diamans en Russie. — Nouvel exemple de monstruosité vivante. — Grandes divisions du globe. — Description de Washington. — État comparé de la marine de la Grande-Bretagne et de celle des principales puissances de l'Europe. — Pont suspendu à Bristol. — Insectes lumineux de l'Amérique du Sud. — Mirage dans l'Inde centrale. — Effets nuisibles des corsets. — Le lac Erié. — Tableau statistique des différens états de l'Amérique du Sud. — Population de l'Inde. Population comparée de Londres avec celles des principales villes du monde. — Constructions de nouvelles routes à rainures. — Application de la chimie à l'agriculture.

FIN DE LA TABLE.

